This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Presented by
the widow and children of
the late Rev.
Stephen Brown Bache, M.A.,
Balliol, Rector of Rushbury.
1912.

Rev.d James Reynolds Young

600009788

Lines

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

POUR LES FESTES DES SAINTS
& pour des Vêtures & Profeſſions religieuſes.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION.

A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, rue Merciere, à la Croix d'Or.

M. DCC. LVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

DEC 5 1911

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de ſainte Magdelaine. page 1

Pour la Fête de Saint Ignace de Loyola. 32

Pour la Fête de Notre-Dame des Anges. 69

Pour la Fête de Saint Louis, Roi de France : 102

Sur l'état religieux. Le tréſor caché dans la Religion. 139

Sur l'état religieux. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuſe, & que l'ame religieuſe fait de Dieu. 173

Sur l'état religieux. Le renoncement religieux & les récompenſes qui lui ſont promiſes. 204

Sur l'état religieux. L'opoſition

mutuelle des Religieux & des Chrétiens du siécle. 237
Sur l'état religieux. Comparaison des personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité. 267
Sur l'état religieux. L'alliance de l'ame religieuse avec Dieu. 298
Oraison funebre de Henri de Bourbon, Prince de Condé & premier Prince du Sang. 324
Oraison Funebre de Louis de Bourbon, Prince de Condé & premier Prince du Sang. 364
Eloge de Monsieur le premier Président de Lamoignon. 415

SERMON
POUR LA FÊTE DE Ste MAGDELAINE.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti; & stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat.

En même-tems une femme de la ville qui étoit de mauvaise vie, ayant sçu que Jesus-Christ mangeoit chez un Pharisien, y aporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum; & s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuya de ses cheveux. En S. Luc, c. 7.

CETTE femme que l'Evangile nous représente aujourdhui, & qui doit faire tout le sujet de nos considérations, selon la pensée des Peres & dans le sentiment même de l'Eglise, c'est la bienheureuse Magdelaine, dont l'histoire vous est aussi connue, qu'elle est pour

vous édifiante & consolante. *Mulier in civitate peccatrix* : Femme, il est vrai, pécheresse, mais prédestinée de Dieu pour être un vaisseau d'élection & de sainteté ; femme autrefois décriée par les désordres de sa vie, mais ensuite illustre par sa pénitence : femme auparavant le scandale des ames, mais depuis, l'exemple le plus éclatant d'une parfaite conversion. Voilà, dis-je, Chrétiens, ce qui nous est ici proposé, & ce que Dieu, par une providence particuliere a voulu rendre public, afin que les grands pécheurs du monde eussent dans la personne de cette Sainte, & un puissant motif de confiance, & un vrai modéle de pénitence : un puissant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le désespoir, quelque éloignés de Dieu qu'ils paroissent ; & un vrai modéle de pénitence, pour ne pas présumer de la miséricorde de Dieu jusqu'à négliger le soin de leur salut. Car je puis bien dire à une ame chrétienne engagée dans le péché, ce que Saint Ambroise, parlant de David, disoit à l'Empereur Théodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem* : Ame criminelle & infidelle à Dieu, si vous avez eu le malheur de suivre Magdelaine dans ses égaremens, consolez-vous ; car puisqu'elle a trouvé grace auprès de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'espérer ? mais tremblez, si l'ayant suivie dans ses égaremens, vous ne la suivez pas dans son retour & dans sa pénitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, si un exemple aussi salutaire & aussi convaincant que le sien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la même impression

Ambr.

ſur vous ? Magdelaine, Chrétiens, eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'être adreſſée à Jeſus-Chriſt en vue d'obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Les autres qui étoient Juifs d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de religion, ne recouroient à lui que pour obtenir des graces temporelles, pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés des démons qui les tourmentoient ; & ſi Jeſus-Chriſt les convertiſſoit, c'étoit preſque contre leur intention : mais Magdelaine cherche Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt même, & dans le ſentiment d'une véritable contrition. Tâchons donc à nous former ſur ce grand modéle, & pour cela implorons le ſecours du Ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

DOnner ſur la pénitence des régles & des préceptes, c'eſt un long ouvrage, Chrétiens, & qui ſouvent ne produit rien moins dans les eſprits des hommes que ce qu'on en attendoit & que l'on avoit droit de s'en promettre : mais donner un modéle vivant de la pénitence, c'eſt une inſtruction abrégée dont tous les eſprits ſont capables, & une eſpèce de conviction à laquelle il eſt comme impoſſible de réſiſter. Or c'eſt ce que j'entreprends aujourd'hui. Il n'y a perſonne dans cet auditoire, en quelque diſpoſition, & en quelque état qu'il puiſſe être, qui n'ait beſoin de ſe convertir ; car nous diſons tous les jours à Dieu, & nous ne croyons pas lui faire une priere inutile, *Converte nos Deus* ; Seigneur, convertiſſez-nous. Soit que nous ſoyons dans l'état de ſa grace, ſoit que nous n'y ſoyons pas ; ſoit que nous commencions à marcher dans la voie. *Pſalm.* 84.

de Dieu, ſoit que nous y ſoyons plus avan cés ; il y a pour nous un certain changemen de vie auquel Dieu nous apelle & en quo conſiſte notre converſion. Il eſt donc impor tant que nous ayons devant les yeux une idée ſenſible, où nous puiſſions reconnoître tou les caractères d'une vraie pénitence. Or c'eſ ce que l'Evangile nous propoſe dans la per ſonne de Magdelaine. Car je trouve que ſa pénitence a eu trois qualités : qu'elle a été prompte, qu'elle a été généreuſe, & qu'elle a été efficace. Pénitence de Magdelaine, péni tence prompte, pour ſurmonter tous ces retar demens ſi ordinaires aux pécheurs ; c'eſt la premiere partie. Pénitence généreuſe, pour triompher de tous les obſtacles, & en parti culier de ces reſpects humains qui arrêtent tant de pécheurs ; ce ſera la ſeconde partie. Pénitence efficace, pour ſacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiére & le ſujet de ſon péché ; vous le verrez dans la troiſiéme partie. Je m'en tiendrai à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux ſeulement vous faire une ſimple expoſition.

I. PART. LA promptitude à ſuivre l'attrait & le mouvement de l'eſprit de Dieu, quand il s'agit de converſion, c'eſt le premier caractère de la véritable pénitence, & celui que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuſe Magdelaine. *Ut cognovit*, dit l'Evangéliſte, ſitôt qu'elle connut ; c'eſt-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, & que la grace par ſes ſaintes lumiéres lui éclaira *l'eſprit*, elle renonça à ſon péché. Elle n'hé-

ſita point, elle ne délibera point, elle n'écouta point l'eſprit du monde qui lui inſpiroit de ne rien précipiter, & de ne pas faire légérement une démarche d'un auſſi grand éclat, & qui devoit avoir d'auſſi longues ſuites que celle-là; elle n'eut point de meſures à prendre ni d'affaires à régler, avant que d'en venir à l'exécution. Tous ces délais que l'amour propre tâche à ménager quand une ame chrétienne eſt ſur le point de ſe convertir, & comme parle S. Gregoire Pape, qui ſont déja une demi-victoire remportée ſur elle par le démon; tous ces raiſonnemens, diſons mieux, tous ces prétextes que la prudence du ſiécle ne manque pas d'opoſer à un pécheur, pour lui perſuader qu'il ne faut point aller ſi vîte, & que dans les choſes même de Dieu on ne ſçauroit procéder avec trop de circonſpection; tout cela, dis-je, ne fit nulle impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'attendit point un tems plus commode & une occaſion plus favorable: pourquoi? parce qu'elle agiſſoit déjà par l'eſprit de la pénitence. Or en matiére de pénitence, dit S. Chryſoſtome, à une ame qui connoît Dieu, il n'eſt pas même permis de délibérer, non plus qu'en matiére de foi il n'eſt pas même permis de douter. Quiconque doute volontairement, n'a pas la foi, diſent les Théologiens; & quiconque délibere, n'a pas l'eſprit ni la vertu de la pénitence. Car à parler exactement, la pénitence eſt l'accompliſſement actuel de tous les deſirs &. de toutes les délibérations. Se convertir, ce n'eſt pas raiſonner, mais conclure; ce n'eſt pas propoſer, mais exécuter; ce n'eſt pas vouloir ſe réſoudre, mais être déjà réſolu: d'où il s'enſuit

que tandis que je conſulte, que je raiſonne, que je délibere, je ne me convertis pas.

Voilà, Chrétiens, ce que Magdelaine comprit d'abord, & voilà pourquoi le texte ſacré porte, *Ut cognovit*, dès qu'elle connut. Ah! mes Freres, remarque S. Auguſtin, que cette parole exprime bien le myſtére de la grace! *Ut cognovit*: elle ſe convertit dans l'inſtant même qu'elle connut, parce que le tems de la connoiſſance eſt celui de la pénitence. En effet, ajoute ce ſaint Docteur, on ne ſe convertit point ſans connoître; & connoître à l'égard des prédeſtinés & des élus, eſt le point déciſif de la converſion, parce que dans un prédeſtiné, cette connoiſſance dont je parle, produit infailliblement l'amour, & que l'amour eſt la converſion parfaite du pécheur. Il y avoit des années entiéres que Magdelaine étoit engagée dans le déſordre d'une vie ſcandaleuſe & qu'elle ne ſe convertiſſoit pas; pourquoi? parce qu'elle ne connoſſoit pas encore ce qui la devoit toucher, ou pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas de cette maniére ſpéciale qui fait le diſcernement des ames dans l'exercice de la pénitence. Elle n'attend pas à demain pour ſe convertir, parce qu'elle ne ſçait pas ſi elle connoîtra demain, de cette eſpèce de connoiſſance particuliere qui fait que l'on ſe convertit véritablement. Elle ſe convertit aujourdhui, parce qu'elle connoît aujourdhui, *Ut cognovit*. Auparavant, quoiqu'elle eût des lumiéres plus que ſuffiſantes pour être inexcuſable devant Dieu, & pour comprendre ce que Dieu demandoit d'elle, on peut dire qu'elle étoit dans

les ténebres & dans l'aveuglement du péché, & c'eſt pour cela qu'elle ne cherchoit pas Jeſus-Chriſt. Demain ce rayon favorable de grace dont elle eſt prévenue, auroit peut-être ceſſé pour elle, & c'eſt pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain; c'eſt aujourdhui qu'elle eſt éclairée, & c'eſt aujourdhui qu'elle marche : *Ambulate dum lucem habetis.* Joan. c. 12.

Mais encore qu'eſt-ce que connut Magdelaine, qui la détermina en ſi peu de tems, & qui fut capable de la porter à une converſion ſi ſubite & ſi prompte? Ce qu'elle connut; deux choſes : premiérement, que cet homme qu'elle cherchoit étoit Jeſus, c'eſt-à-dire, Sauveur; & Sauveur des ames; *Ut cognovit, quod Jeſus eſſet*; & en ſecond lieu, que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que la maiſon du Phariſien étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut; *Ut cognovit quod Jeſus eſſet in domo Phariſæi.* C'eſt ce qui l'oblige à ne point différer. Elle connut que cet homme qui paſſoit dans Jeruſalem pour un prophéte étoit en effet le Meſſie promis par les prophétes, & par conſéquent le Sauveur du monde, & de là vient qu'elle ſe hâta de recourir à lui. Elle ne conſidéra point, dit Saint Gregoire Pape, que ce Jeſus étoit un Dieu de majeſté devant qui les Anges tremblent; que c'étoit un Dieu de ſainteté, qui a en horreur les ames mondaines & impures; que c'étoit un Dieu ſévére & juſte, qui ne peut ſe diſpenſer de punir les crimes; que c'étoit un Dieu homme, venu pour la ruine auſſi-bien que pour la réſurrection de pluſieurs en Iſraël : tout cela l'auroit troublée, & eût pu aporter

du retardement à ſon deſſein : elle ferma donc ſes yeux à tout cela ; de toutes les qualités de Jeſus-Chriſt, elle n'enviſagea que celle de Jeſus-même, *Ut cognovit quod Jeſus eſſet.* C'eſt un Sauveur, dit-elle, & je ſuis perdue ; c'eſt un Rédempteur, & je ſuis eſclave ; c'eſt un Médecin, & je ſuis accablée de maux ; allons, & pourquoi remettre ? nous n'en trouverons jamais un plus puiſſant ni plus miſéricordieux que lui ; reculer c'eſt lui faire injure, & diminuer la gloire de ſon nom : car puiſqu'il eſt Jeſus & Sauveur, pourquoi ne me ſauvera-t-il pas dès aujourdhui ? & pourquoi ne me donnerai-je pas à lui dès ce moment, puiſque dès ce moment je lui apartiens, & que je ſuis le prix de ſa rédemption ? Mais il eſt chez le Phariſien qui l'a invité à manger, & ce ſera un contre-tems de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah, Chrétiens, un contre-tems ! Au contraire elle ſe hâte, parce qu'elle ſçait qu'il eſt chez le Phariſien ; *Ut cognovit quod Jeſus eſſet in domo Phariſæi.* Bien-loin d'attendre qu'il en ſoit ſorti, elle ſe fait un devoir de l'y trouver ; & elle ne veut point d'autre heure que celle où elle aprend qu'il eſt à table avec les conviés, parce qu'en même-tems Dieu lui fait connoître dans le ſecret du cœur, que ce moment-là eſt le moment précieux & bienheureux pour elle, le tems de la viſite du Seigneur, le jour du ſalut auquel ſa converſion eſt attachée : que le Sauveur n'eſt entré chez le Phariſien que pour cela ; que c'eſt là, & non point ailleurs, que la grande affaire de ſa converſion ſe doit traiter ; que ce banquet eſt l'occaſion ménagée dans le conſeil de la Providence, uniquement pour cette fin ; que

Jeſus-Chriſt l'y attend, qu'il y eſt avec tous les remédes de ſa grace & de ſa miſéricorde pour la guérir, & que ſi elle laiſſe paſſer cette heure & ce moment, elle cauſera un déſordre dans la diſpoſition de ſon ſalut éternel, dont les ſuites ſeront irréparables. Encore une fois, Chrétiens, voilà ce que Magdelaine connut, & ce qui la rendit ſi diligente & ſi active; *Ut cognovit.*

Maïs ſur-tout elle aima; elle fut pénétrée de cette charité divine qui, ſelon le Prophéte royal, par l'impreſſion de ſes mouvemens, change les ames qu'elle ſanctifie, en autant d'aigles myſtérieuſes. Or puiſqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus ſaint & le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompit ſi promptement les liens qui la ſéparoient de lui & qui l'attachoient au monde: car aimer & vouloir être un moment ſans ſe remettre dans les bonnes graces de celui qu'on aime, ſans lui ſatisfaire dès qu'on lui a déplu, ſans accomplir ce qu'il deſire, ce qu'il demande avec inſtance, & ce qui dépend de nous, ce ſont des choſes qu'il eſt bien difficile d'accorder enſemble dans les amitiés du ſiécle, mais qui deviennent abſolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Apliquons-nous donc l'exemple de cette illuſtre pénitente, & pour commencer à en tirer le fruit que Dieu prétend, permettez-moi de raiſonner avec vous & avec moi-même ſur la différence de ſa conduite & de la nôtre. Car enfin, mes chers Auditeurs, c'eſt ſur quoi il faut aujourdhui que nous nous expliquions à Dieu; & ſi nous ne le faiſons pas, c'eſt ſur quoi Dieu nous jugera. Qu'il faille nous

convertir un jour, nous le ſçavons ; que pour cela il faille renoncer à des engagemens & à des commerces qui ſont les ſources de nos déſordres, nous n'en diſconvenons pas ; qu'étant tombés dans la diſgrace de Dieu, ce ſoit une néceſſité indiſpenſable de faire pénitence, nous en ſommes convaincus : mais quand ſera cette pénitence, mais quand ſera ce renoncement, mais quand ſera cette converſion, c'eſt à quoi nous ne répondons jamais. Il y a peut-être des années entiéres que nous roulons dans un train de vie, ou lâche & imparfaite, ou même impie & criminelle, entaſſant chaque jour péchés ſur péchés. Nous voyons bien qu'il en faut ſortir, que perſévérant dans cet état nous rempliſſons inſenſiblement la meſure de nos crimes, & qu'enfin nous pourrions mettre ainſi le comble à notre réprobation. Cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle conſéquence, ne voulant pas qu'elles demeurent indéciſes ; & pour celle de notre converſion, qui eſt l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire, qu'à en uſer de la ſorte, il y a non pas de la témérité & de l'imprudence, mais de l'enchantement & de la folie, parce que c'eſt manquer à la plus eſſentielle charité que nous nous devions à nous-mêmes ; de s'attendre ſur les trois riſques affreux que nous courons en différant notre pénitence, l'un du tems, l'autre de la grace, & le troiſiéme de notre volonté propre qui nous manquera ; d'inſiſter ſur le caprice & ſur la bizarrerie de notre eſprit, qui fait que nous voulons toujours faire pénitence dans un tems chimérique & imaginaire où *elle* ne dépend pas de nous, c'eſt-à-dire

dans le futur, & que nous ne la voulons jamais faire dans un tems réel où elle eſt en notre pouvoir, c'eſt-à-dire dans le préſent ; de vous montrer l'excès de votre préſomption, qui va juſqu'à prétendre que la grace vous attendra, & qu'après l'avoir cent fois rébutée, nous ne laiſſerons pas de la trouver prête, dès qu'il nous plaira qu'elle le ſoit ; de déplorer le peu de connoiſſance que nous avons de nous-mêmes, quand nous croyons que nous ſerons toujours maîtres de notre cœur pour en diſpoſer à notre gré ; enfin de vous remettre dans l'eſprit ces penſées terribles des Peres de l'Egliſe, que tout ce que nous gagnons à différer, c'eſt de nous rendre encore Dieu plus irréconciliable, c'eſt d'éloigner de nous ſa miſéricorde, c'eſt d'amaſſer un tréſor de colére pour le jour de ſa juſtice, c'eſt de nous endurcir dans le péché, & de devenir par une ſuite néceſſaire plus incapables de la pénitence chrétienne, à moins que Dieu forçant, pour ainſi parler, toutes les loix de ſa providence, ne faſſe un coup en notre faveur qui dans l'ordre même ſurnaturel doit paſſer pour un miracle : tout cela, je l'avoue, ce ſont des raiſons preſſantes, touchantes, convaincantes, & qui bien méditées devroient aller d'abord, comme dit S. Paul, juſqu'à diviſer votre ame d'elle-même par l'effort de la contrition : *Pertingens uſque ad diviſionem animæ.* Mais ces raiſons, après tout, nous touchent communément aſſez peu : quoiqu'elles ſoient priſes de notre intérêt, cet intérêt ne regardant que des biens inviſibles & des biens à venir, il agit ſi lentement ſur nous, qu'à peine nous fait-il faire la moindre démarche. Autant

Heb. c. 4.

que celui du monde eſt efficace pour nous exciter, autant celui-ci eſt-il foible & languiſſant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre, & néanmoins, inſenſés que nous ſommes, nous ne prenons nulle ſûreté, nous demandons toujours tréve; & au hazard de tout ce qui en peut arriver, nous diſons tou-
Matth. 18. jours à Dieu, *Patientiam habe in me.* Que nous manque-t-il donc pour nous rendre plus vifs & plus agiſſans? ah, Chrétiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine, & dont les opérations ſont auſſi promptes que ſes conquêtes ſont miraculeuſes. Car voilà, mes Freres, dit S. Bernard, le privilége & le myſtére de l'amour de Dieu. Ce que la crainte de notre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient ſans réſiſtance. Avec la crainte de l'enfer on délibere, mais avec l'amour de Dieu on agit: à peine l'a-t-on ſenti, que l'on court, que l'on vole dans la voie des commandemens. C'eſt aſſez d'avoir une étincelle de ce feu ſacré que Jeſus-Chriſt eſt venu répandre ſur la terre; avec cela on a honte d'avoir tant diſputé, avec cela on ſe fait des reproches d'avoir ſi long-tems réſiſté à Dieu.

Or à-quoi tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs, ce feu divin? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons; & même ne puis-je pas dire que nous le connoiſſons mieux qu'elle ne le devoit connoître, lorſqu'elle s'attacha ſi fortement & ſi promptement à ce Dieu Sauveur? La foi du Chriſtianiſme ne nous en découvre-t-elle pas des choſes qui étoient alors cachées pour cette pénitente? Pourquoi donc tarder davant age

& ſans aller plus loin, pourquoi avant que de ſortir de cette Egliſe, & de nous retirer de cet autel où Jeſus-Chriſt eſt encore, non plus en qualité de convié, comme il étoit chez le Phariſien, mais en qualité de viande & de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de ſacrificateur & de paſteur; pourquoi, dis-je, ne nous pas donner à lui? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire, & diſons-lui: non, Seigneur, ce ne ſera ni dans une année ni dans un mois, mais dès aujourdhui; car il n'eſt pas juſte que je veuille temporiſer avec vous. Ce ne ſera point quand je me trouverai dégagé de telle & telle affaire; car il eſt indigne que les affaires du monde retardent celles de mon Dieu. Ce ne ſera point quand je me verrai ſur le retour de l'âge: car tous les âges vous appartiennent, & ce ſeroit un outrage pour vous bien ſenſible, de ne vouloir vous réſerver que les derniers tems & le rebut de ma vie. Dès maintenant, Seigneur, je ſuis à vous, & j'y veux être: recevez la proteſtation que j'en fais, & confirmez la réſolution que j'en forme devant vous. C'eſt ainſi, Chrétiens, que nous imiterons la promptitude de Magdelaine. Il y aura des obſtacles, & ſur-tout des reſpects humains à ſurmonter; mais c'eſt encore pour cela que notre pénitence, comme celle de Magdelaine, doit être généreuſe: vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

RIen n'eſt plus opoſé à la vraie pénitence que cette vue de la créature, que nous apellons reſpect humain; & la raiſon qu'en apporte S. Chryſoſtome, eſt bien naturelle;

parce que la pénitence, dit-il, eſt une vertu eſſentiellement fondée ſur le reſpect que nous avons pour Dieu, ou plutôt n'eſt rien autre choſe qu'un certain reſpect pour Dieu aimé, révéré & jugé digne d'être recherché préférablement à toutes les créatures. Or Dieu conçu de la ſorte, & cette préférence due à Dieu ainſi expliquée, exclut néceſſairement tous les reſpects humains. Cependant, Chrétiens, il faut l'avouer & le reconnoître avec douleur, c'eſt un dangereux ennemi que ce reſpect humain, puiſque la grace, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt tous les jours obligée de lui céder; puiſque c'eſt le plus grand obſtacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme; puiſqu'elle a beſoin pour le ſurmonter de toute ſa vertu & qu'elle n'eſt jamais plus efficace ni plus victorieuſe que lorſqu'elle en vient à bout. Or c'eſt ce qu'elle a fait, & de la maniere la plus éclatante dans la perſonne de la bienheureuſe Magdelaine: d'où je conclus toujours que la pénitence de cette Sainte nous eſt juſtement propoſée par le Saint-Eſprit comme le modéle de la pénitence des pécheurs. Vérité dont vous êtes déja perſuadés, mais qui vous touchera encore plus ſenſiblement, à meſure que je vous la repréſenterai dans la ſuite de notre Evangile.

Car prenez-garde, s'il vous plaît: Magdelaine ſe ſent apellée de Dieu; & la grace qui opére en elle, par un mouvement ſecret la preſſe de s'aller jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien. Mais quoi, ira-t-elle ſe produire au milieu d'une aſſemblée, dans un repas de cérémonie? s'expoſera-t-elle à la cenſure des conviés? ſe fera-t-elle paſſer pour une imprudente & une inſenſée, après

s'être déjà décriée comme une femme perdue ? donnera-t-elle ſujet de parler à toute une ville, & que dira-t-on de ſon procédé ? comment interprétera-t-on cet empreſſement ? quelle matiére de diſcours & de raillerie pour ceux qui ne pénétrant pas dans ſes intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ! Ah mes Freres, répond S. Auguſtin, voilà l'ennemi terrible & redoutable dont il faut que Magdelaine, ou plutôt que la grace triomphe. Cette crainte de la cenſure & des jugemens du monde, ce reſpect humain, c'eſt le ſecond démon qu'elle ſçait vaincre & dont elle s'affranchit. Elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine & ſans pudeur, dit Zenon de Verone (cette penſée eſt belle, & vous paroîtra auſſi ſolide qu'elle eſt ingénieuſe) elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine, & elle en a retenu le front ; voilà pourquoi elle ne ſçait ce que c'eſt que de rougir, *Frons meretricis facta eſt tibi, neſcis erubeſcere.* C'eſt-à-dire, pour apliquer ces paroles à mon ſujet, quoique dans un ſens bien différent de celui de l'Ecriture ; Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice inſatiable d'une mondaine, les artifices & les ruſes d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit ſervir qu'à ſa perte & à ſa ruine : mais elle s'eſt réſervé le front d'une mondaine, pour ne point rougir, parce que cela pouvoit lui être encore utile & étoit même néceſſaire à ſa pénitence : *Frons meretricis facta eſt tibi.* Et pourquoi, ajoute S. Gregoire Pape, rougiroit-elle d'aller trouver Jeſus-Chriſt & de lui découvrir ſes plaies, puiſque c'eſt lui

Jer. c.

ſeul qui doit être l'auteur de ſa guériſon ? Non, non, dit ce ſaint Docteur, cela n'entroit pas dans une ame auſſi éclairée & auſſi ſolidement convertie que Magdelaine. Elle avoit trop de ſujets en elle-même qui la confondoient, pour en prendre d'ailleurs : & elle ne crut pas que rien de tout ce qui étoit hors d'elle, lui dût cauſer de la honte, parce qu'elle ſçavoit bien que tout ſon mal étoit au dedans d'elle-même : *Quia ſemetipſam graviter erubeſcebat intùs, nihil eſſe credidit, quod verecundaretur foris.* greg.

C'eſt ainſi qu'elle raiſonna, & c'eſt ainſi que l'amour qu'elle conçut pour Jeſus-Chriſt, la rendit généreuſe ; convertiſſant en elle (ne vous offenſez pas de ce terme) convertiſſant en elle, ſi j'oſe ainſi parler, l'effronterie du péché dans une ſainte effronterie de la pénitence. Car pourquoi ne me ſeroit-il pas permis de m'expliquer de la ſorte, puiſque Tertullien nous parle bien de la ſainte imprudence de la foi ; & que la charité n'eſt pas moins hardie à mépriſer dans la vue de Dieu, les conſidérations du monde, que la foi dans la penſée de cet auteur, à ſe glorifier des humiliations de la croix ? Mais, me direz-vous, quels reſpects humains Magdelaine eut-elle à ſurmonter dans la démarche qu'elle fit en ſe déclarant au Sauveur du monde & devant une nombreuſe compagnie ? C'étoit une pécheresſe connue, & qui paſſoit pour telle dans Jeruſalem : que pouvoit-elle donc avoir à ménager ou à craindre ? Ah, mes chers Auditeurs, c'eſt pour cela même que ſuivant les loix du monde, elle avoit à craindre & à ménager. Il eſt vrai,

c'étoit une pécheresse & une pécheresse connue, *Mulier in civitate peccatrix*; mais vous sçavez ce que produit le péché dans nous, & ce qui seroit presque incroyable, si l'expérience ne le vérifioit pas. L'effet du péché, sur-tout quand il est formé en habitude, est de nous rendre honteux pour le bien, & en même tems hardis & effrontés pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte, ou pour parler plus exactement le principe de la honte que comme un préservatif contre le péché; le péché dont le caractere est de pervertir en toutes choses l'ordre de Dieu, fait que nous employons cette honte à ce qui devroit être le sujet de notre gloire, je veux dire aux exercices & aux devoirs de la pénitence chrétienne, & que nous faisons gloire de cè qui devroit être le sujet de notre honte, c'est-à-dire, du péché même. Ainsi un homme du siécle aura fait une profession ouverte d'être impie & libertin, & il ne s'en sera pas caché: forme-t-il la résolution de changer de vie? dès-là il devient timide, & n'ose plus, ce semble, paroître ce qu'il veut être & ce qu'il est. Il ne rougissoit pas d'une action criminelle, & maintenant il rougit d'une action de piété. De même une femme du monde se sera peu mise en peine de causer du scandale à toute une ville, & en cela elle se sera rendue indépendante des respects humains: mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu, & qu'on lui parle d'en donner des marques, pour satisfaire à l'obligation d'édifier par sa conduite ceux qu'elle a scandalisés par ses mauvais exemples, c'est à quoi elle opose cent difficultés Elle n'a pas craint de passer pour

mondaine, & elle craint par-deſſus tout de paſſer pour dévote, c'eſt-à-dire, pour ſervante de Dieu.

Voilà le déſordre du péché ; mais que fait la grace de la pénitence ? elle corrige ce déſordre, en rétabliſſant dans nous un ordre tout contraire : car au lieu que le péché nous rendoit hardis pour le mal & timides pour le bien, cette grace de converſion nous rend hardis pour le bien & honteux pour le mal. Dans l'état du péché nous avions des égards pour les hommes, & nul reſpect pour Dieu ; & la pénitence nous inſpirant le reſpect de Dieu, nous affranchit de celui des hommes. En fut-il jamais une preuve plus ſenſible que l'exemple de Magdelaine ? Etudions, Chrétiens, étudions cet admirable modèle. Elle entre chez le Phariſien ; elle paroît dans la ſalle du feſtin avec un ſaint mépris des conviés, ſans craindre de les troubler, ſans s'arrêter à ce qu'ils diront, ſans ſe diſtraire un moment en leur rendant des civilités inutiles, & même ſans penſer à eux : voilà le reſpect de la créature anéanti. Mais en même-tems elle n'oſe paroître en face devant Jeſus-Chriſt ; elle ſe tient derriere lui, les larmes aux yeux, *Stans retrò* ; elle demeure proſternée à ſes pieds, *Secus pedes* ; & elle a tant de vénération pour ſa perſonne, qu'elle n'a pas l'aſſurance de lui parler : voilà le reſpect de Dieu rétabli dans ſon cœur. Elle eſt expoſée à l'injuſtice d'autant de cenſeurs, qu'elle a de témoins de ſa pénitence. Le Phariſien la condamne comme une pécheresſe, & le blâme en retombe ſur Jeſus-Chriſt même : *Hic ſi eſſet propheta, ſciret utique, qua & qualis eſt mulier quæ tangit eum, quia peccatrix*

eſt : ſi cet homme étoit prophéte, il ſçauroit que celle qu'il ſouffre à ſes pieds eſt une femme de mauvaiſe vie. Sur quoi S. Gregoire de Nyſſe prenant la défenſe de Jeſus-Chriſt, fait une réponſe bien judicieuſe. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce phariſien, & en voulant raiſonner, tu péches dans le principe : tu crois que Jeſus-Chriſt n'eſt pas un prophéte, parce qu'il ſouffre que Magdelaine s'aproche ; & c'eſt pour cela qu'il eſt prophéte & plus que prophéte, puiſqu'il a eu la vertu de l'attirer ; car ce don d'attirer les pécheurs & de les ſanctifier, eſt la grace particuliere des prophétes & des hommes de Dieu. Ainſi le Phariſien tomba dans une double erreur : car il ne crut pas Jeſus-Chriſt prophéte, il l'étoit : il crut Magdelaine péchereſſe, & elle ne l'étoit plus : il jugea ce qui n'étoit pas, & il ne connut pas ce qui étoit. Mais quoiqu'il en ſoit, Magdelaine mépriſa ſes jugemens & ſeserreurs ; & animée du ſeul amour de Dieu qui la poſſédoit, elle s'alla jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui s'apelle une pénitence généreuſe, & ce que nous ſommes indiſpenſablement obligés d'imiter.

Car ſoyons bien perſuadés, Chrétiens, de cette maxime, & établiſſons-la comme une des régles les plus certaines de notre vie : tandis que le reſpect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons eſclaves des jugemens des hommes, tandis que nous craindrons d'être raillés & cenſurés, quoique nous faſſions, nous ne ſommes point propres pour le Royaume de Dieu. Qu'eſt-ce qui arrête aujourdhui les effets de la grace dans la plupart des ames ? qu'eſt-ce qui empêche mille

converſions, qui ſe feroient infailliblement dans le monde ? un reſpect humain. Un homme dit, ſi je m'engage une fois à mener une vie chrétienne & réguliere, quelle figure ferai-je dans ma condition ? Une femme dit, ſi je renonce à ces viſites & à ces divertiſſemens, quelles réflexions ne fera-t-on pas ? On ſe donne l'allarme à ſoi-même ; on ſe demande, comment pourrai-je ſoutenir la contradiction & les diſcours du monde ? avec cela il n'y a point de bons deſirs qui n'avortent, point de réſolutions qui ne s'évanouiſſent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudroit bien que le ſiécle fût plus équitable, & que ſans choquer ſes loix ni s'attirer ſes mépris, il y eût non-ſeulement de la ſûreté, mais de l'honneur même ſelon le monde à prendre le parti de la vraie piété : car on ſçait que c'eſt le meilleur parti ; on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer, & on ne doute point que l'on n'y trouvât des avantages bien plus ſolides que par-tout ailleurs. Mais la loi tyrannique du reſpect humain nous retient ; & l'on aime mieux en ſe perdant, ſe ſoumettre à cette loi, que de ſe maintenir dans ſa liberté en ſauvant ſon ame : or c'eſt cette loi, Chrétiens, qu'il faut combattre & détruire en nous par la loi ſouveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t-on de moi ſi je change de conduite ? on en dira tout ce qu'on voudra ; mais je veux être fidéle à mon Dieu : or je ne puis lui être fidéle, & avoir ces complaiſances pour les hommes ; c'eſt S. Paul qui me l'aprend : *Si hominibus placerem, Chriſti ſervus non eſſem.* Il faut donc que je ſois réſolu à déplaire aux hommes, à être raillé & contredit des hommes, pour commencer de

Galat 1.

vivre à Dieu. Mais je ferai parler de moi dans le monde. Le monde parlera ſelon ſes maximes, & moi je vivrai ſelon les miennes : ſi le monde eſt juſte, s'il eſt chrétien, il s'édifiera de ma conduite ; & s'il ne l'eſt pas, bien-loin de chercher à lui plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'eſt pas, & il eſt même perverti juſqu'à ce point, de ne pouvoir ſouffrir la vertu ſans la cenſurer : il faut donc que je le réprouve & que je le déteſte lui-même. Mais je paſſerai pour un eſprit léger, pour un eſprit foible, ou pour un hypocrite. Si je ſuis tel que je dois être, toutes ces idées s'effaceront bien-tôt, & ma conduite répondra à tous ces reproches. Mais quoique je faſſe, on me mépriſera. Que je ſois mépriſé, j'y conſens ; je ne le puis être pour un meilleur ſujet : n'eſt-ce pas pour cela que je ſuis chrétien ? Dans la religion que je profeſſe, les mépris du monde ſont plus honorables que tous ſes éloges.

Mais cette réſolution que je prends, eſt bien difficile à ſoutenir. Difficile, chrétiens ; vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire. Rien n'eſt plus aiſé. Car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois, & ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le monde & pour les intérêts du monde ? J'en apelle à votre propre témoignage. Y a-t-il reſpect humain que vous ne ſurmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne ſurmontiez pour une paſſion, que vous ne ſurmontiez pour votre ſanté, & cela ſans peine ? Or il eſt bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient ſi facile pour mille autres ſujets. Mais quand la choſe ſeroit auſſi difficile que vous

le prétendez, n'eſt-il pas juſte que vous faſſiez quelques efforts pour le ſalut ? N'eſt-ce pas une aſſez importante affaire, & pouvez-vous en acheter trop cher le ſuccès ? Dieu n'eſt-il pas un aſſez grand maître, & quand il s'agit de rentrer en grace avec lui, qu'y a-t-il d'ailleurs à ménager ? Cependant, Chrétiens, il reſte encore un dernier caractere que doit avoir notre pénitence, comme celle de Magdelaine, qui fut une pénitence efficace ; & c'eſt ce que je vais vous expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PART.

ON ne peut mieux exprimer en quoi conſiſte l'efficace de la pénitence chrétienne, que par ces admirables paroles de S. Paul: *Sicut exhibuiſtis membra veſtra ſervire immunditiæ, & iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra veſtra ſervire juſtitiæ in ſanctificationem :* mes Freres, diſoit aux Romains le grand Apôtre, comme vous avez fait ſervir vos corps à l'impureté & à l'injuſtice, pour commettre des actions criminelles, il faut maintenant que vous les faſſiez ſervir à la juſtice & à la piété pour mener une vie toute ſainte ; car c'eſt en cela que votre pénitence paroîtra véritable & ſolide. Il faut que ce qui a été la matiere de votre péché, devienne la matiere de votre pénitence : ce que vous avez donné au monde lorſque vous en étiez les eſclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu, & les mêmes choſes que vous avez employées à votre vanité & à votre plaiſir, vous devez déſormais les employer aux exercices de la religion ; autrement ne vous flattez pas d'être bien convertis ; je n'en jugerai que

Rom. c. 6.

par-là, & je ne ferai que par-là ce juſte diſcernement de ce que vous êtes & de ce que vous n'êtes pas.

Or ne diroit-on pas, Chrétiens, que Saint Paul avoit entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Magdelaine & de ſa pénitence ? Qu'eſt-ce que Magdelaine aux pieds du Sauveur ? Ah répond S. Auguſtin, c'eſt une idole du monde changée en victime, & conſacrée au vrai Dieu ; c'eſt, ajoute ce ſaint Docteur, uſant des propres termes de l'Apôtre, l'injuſtice & l'iniquité même qui donne des armes à la piété, le luxe qui en fournit à l'humilité, la molleſſe & la délicateſſe de la chair qui prête ſecours à la mortification & à l'auſtérité, afin d'accomplir cette parole de l'Apôtre : *Exhibete membra veſtra, arma Deo.* Venons au détail. Ainſi les yeux de Magdelaine avoient été comme les premiers organes de ces honteuſes paſſions qui commencent dans les ames mondaines par la curioſité de voir & par le deſir d'être vu : mais ſi ſes yeux l'avoient perdue, c'eſt de ſes yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la ſauver. Ses yeux avoient allumé dans ſon cœur l'amour du monde ; & c'eſt par les pleurs qui coulent de ſes yeux, qu'elle l'éteint. Elle n'en avoit juſques-là verſé que pour de profanes objets, & que pour leur marquer une tendreſſe criminelle dont elle ſe piquoit ; mais, dit-elle, j'en verſerai pour mon Dieu, & je n'en verſerai que pour lui : non-ſeulement j'en verſerai pour lui, mais ſur lui, puiſqu'il s'eſt rendu viſible. Je l'arroſerai de mes larmes, & mes larmes ainſi purifiées, me purifieront moi-même : j'en laverai les pieds de mon Sauveur, & j'obtiendrai par-là

Leo. d'être lavée dans ſon ſang. *Felices lacryma, conclut S. Leon, qua dum culpas abluerunt priſtina converſationis, virtutem habuere baptiſmatis!* Heureuſes larmes, qui tinrent lieu de baptême à Magdelaine, & qui l'ayant rendue mille fois coupable, eurent enfin le pouvoir & la vertu de la juſtifier! Magdelaine dans l'extérieur de ſa perſonne avoit été vaine juſqu'à l'excès: idolâtre d'une beauté périſſable, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer & lui conſerver des adorateurs, elle s'étoit ſur-tout attachée au ſoin de ſes cheveux: vanité que Tertullien apelle une impu-

Tertul. dicité étudiée & affectée, *Confictam & elaboratam libidinem.* Mais ces cheveux qu'elle a cultivés avec tant d'affectation & tant d'étude, lui ſeront-ils inutiles dans ſa converſion? Non, Chrétiens; l'eſprit de pénitence qui l'anime, lui aprend à en faire un nouvel uſage. Ils avoient été juſques-là l'ornement d'une tête pleine d'orgueil; & déſormais ils ſeront employés à l'exercice de l'humilité la plus profonde: Magdelaine s'en ſervira pour eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt; & en eſſuyant les pieds de ce Dieu Sauveur, cette péchereſſe effacera toutes les taches de ſes péchés. Je ſerois infini, ſi je m'arrêtois à toutes les preuves que me fournit l'Evangile pour établir & pour confirmer ma propoſition. C'étoit une femme ſenſuelle que Magdelaine: parfums, odeurs, liqueurs précieuſes, c'étoient ſes délices. Mais que ſera-ce pour elle dans ſa pénitence? Ah! ſi dans ſes mains elle porte encore un parfum exquis, ce n'eſt plus pour contenter ſes ſens, mais pour le répandre ſur les pieds de ſon Dieu. Les diſciples même

de

de Jesus-Christ en seront surpris, ils en murmureront, ils s'en scandaliseront : *Ut quid perditio hæc* ? Mais elle sçait ce qu'elle fait, &c. elle ne croit pas devoir rien ménager quand il s'agit de témoigner à son Sauveur la vivacité de son repentir & la sensibilité de son amour. Pour cela elle n'a rien de si cher à quoi elle ne veuille renoncer ; pour cela elle est disposée à se sacrifier elle-même : trop heureuse si son sacrifice est agréable, & que Dieu daigne accepter une hostie tant de fois profanée, mais enfin sanctifiée par le feu tout céleste & tout sacré qui la consume. *Mt.*

Tels sont désormais les sentimens de Magdelaine ; & sans s'arrêter à de vains sentimens, tels sont les effets de sa pénitence. Or voilà, Mesdames, (car c'est sur-tout à vous que j'adresse cette morale,) voilà par où vous pourrez juger vous-mêmes de la sincérité de votre retour à Dieu & de votre conversion : tout le reste est équivoque, est trompeur, est faux. yez en aparence les plus beaux sentimens ; tenez le langage, ou le plus sublime & le lus élevé, ou le plus vif & le plus touchant, andis que vous en voudrez demeurer-là, sans ı venir aux mêmes effets que Magdelaine, e comptez, ni sur tout ce que vous direz, ni r tout ce que vous penserez ou que vous oirez penser. Vous avez dans vous-mêmes, si-bien que cette fameuse pénitente, tout ce i peut contribuer à votre sanctification, & ı pouvez dire à Dieu comme David : *In* Ps. 5
sunt Deus voluntas tua ; oui, Seigneur, je reois que tout ce que vous desirez de moi, n moi, & c'est pour cela que je suis absoent inexcusable si je ne vous le donne pas.

Ces habits, Meſdames, dont vous vous faites une ſi vaine gloire, & qui entretiennent votre luxe ; ces ajuſtemens qui occupent preſque tout votre eſprit & à quoi vous employez plus de tems qu'à l'affaire de votre ſalut, & qu'à toutes les affaires même humaines dont Dieu vous a chargées ; cet amour de vous-mêmes qui vous fait rechercher avec tant de ſoin toutes les douceurs de la vie, les compagnies, les jeux, les ſpectacles ; ſur-tout cet amour de votre corps, qui vous rend ſi attentives à le maintenir dans un certain éclat, à relever ſon luſtre par tous les déguiſemens d'une artificieuſe mondanité, à lui procurer toutes ſes aiſes, toutes ſes commodités, voilà de quoi la pénitence doit faire en vous un holocauſte à Dieu.

Je pourrois vous dire que le ſeul chriſtianiſme devroit vous porter à le faire, ce ſacrifice. Car pour peu que vous fuſſiez entrées juſqu'à preſent dans le véritable eſprit de la religion que vous profeſſez, vous auriez compris que c'eſt un eſprit de retraite, un eſprit d'humilité & de mortification, & qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder enſemble la retraite chrétienne & les aſſemblées du monde, l'humilité chrétienne & le faſte du monde, la mortification chrétienne & la moleſſe du monde. Mais ce qui eſt un devoir ſi indiſpenſable pour vous en qualité de chrétiennes, combien plus encore l'eſt-il pour des péchereſſes & des pénitentes ? Si dans une ſupoſition imaginaire, tous ces divertiſſemens & ces plaiſirs mondains, toutes ces délicateſſes & ces ſuperfluités ne vous avoient pas éloignées de Dieu ; ſi vous aviez ſçu avec tout cela lui

être fidéles peut-être tout cela vous seroit-il moins défendu. Mais lorsque vous ne pouvez ignorer à combien d'égaremens & des péchés tout cela vous a conduites, quel prétexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer? comment pouvez-vous revenir sincérement à Dieu, & cependant aimer ce qui si long-tems vous en a séparées? comment pouvez-vous quitter de bonne foi votre péché, & ne quitter pas ce qui en a été la source empoisonnée? comment pouvez-vous le haïr, & ne vouloir pas le détruire? Or vous ne le détruirez jamais tandis que vous n'en couperez pas la racine: le même principe aura toujours les mêmes suites, & la même cause produira toujours les mêmes effets.

Pourquoi la pénitence de Magdelaine fut-elle une pénitence durable? parce que ce fut une pénitence efficace. Du moment que cette sainte pénitente eut sacrifié à Dieu tout ce qui avoit entretenu jusques-là ses désordres, elle s'attacha si fortement à Jesus-Christ, qu'elle lui demeura toujours étroitement & inséparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit Saint Bernard, dans tous les états où depuis il fit paroître son adorable humanité, c'est-à-dire, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ vivant, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ mourant, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ mort & enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ ressuscité & triomphant, enfin qu'elle s'attacha à Jesus-Christ glorieux dans le Ciel. C'est ce que nous sçavons de l'Evangile. Il ne nous parle plus de Magdelaine après l'Ascension du Fils de Dieu, la tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie

dans ſa retraite elle mena, quels exercices de piété & de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur & quelle perſéverance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet ſa pénitence ? Ah, Chrétiens, quelle merveille & quelle inſtruction pour nous ! Tous ſes péchés lui avoient été remis, & elle en avoit eu une révélation expreſſe de la bouche même de Jeſus-Chriſt : *Remittuntur tibi peccata tua.*

c. c.

Cependant, bien-loin de diminuer ſes auſtérités, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde lui dit : Allez en paix, *Vade in pace*, elle comprit que cette paix ne devoit être que dans le cœur ; ou ſi vous voulez, elle comprit que cette paix devoit conſiſter à ſe faire une guerre perpétuelle, à ne ſe pardonner rien de tout ce que ſon divin maître lui avoit pardonné, à ſe traiter d'autant plus rigoureuſement qu'il l'avoit traitée avec plus de douceur, à crucifier ſa chair, à la couvrir du cilice, à l'exténuer par l'abſtinence & par le jeûne. Elle le comprit, dis-je, & voici, Chrétiens, un myſtére que le monde ne peut ſe perſuader, & dont la ſeule expérience vous convaincra, ſi vous vous mettez en état, comme Magdelaine, d'en faire l'épreuve. Plus votre pénitence ſera efficace, c'eſt-à-dire, plus elle ſera [illegible] en retranchant de vos perſonnes tout ce qui flattoit vos ſens, tout ce qui favoriſoit vos paſſions, tout ce qui faiſoit le prétendu bonheur de votre vie ; & plus alors cette pénitence, qui ſemble au dehors ſi triſte & ſi dure, vous deviendra douce & aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

dem.

Car ce ne fut point une parole ſans effet

que celle de jesus-Christ à Magdelaine, *Vade in pace*; mais cette parole divine opéra dans son cœur tout ce qu'elle signifioit. Dans un moment cette mondaine dégagée de la servitude du monde, commença à goûter la sainte liberté des enfans de Dieu. Dans un moment cette ame exposée à tous les troubles que cause immanquablement l'amour du monde, commença à jouir d'un repos inaltérable. Dans un moment cette conscience déchirée de mille remords commença à sentir cette joie intérieure que donne une sainte assurance, & que l'Ecriture compare à un repas délicieux. Dans un moment cette pechereſſe, délivrée de son péché comme d'un fardeau qui l'accabloit, commença à se trouver toute remplie de l'onction de la grace. Ce n'étoit point en se ménageant elle-même, en s'épargnant, en suivant de ses premieres habitudes tout ce qu'elle en eût cru pouvoir réserver sans crime; ce n'étoit point, dis-je, par-là qu'elle se fût établie & maintenue dans un calme si parfait; mais c'est en se dépouillant de tout, en se refusant tout, en s'immolant toute entiere elle-même, qu'elle se mit dans une disposition si tanquille & si heureuse. Car au milieu de toutes les rigueurs de sa pénitence, quel soutien & quelle consolation étoit-ce pour elle, de penser qu'elle satisfaisoit à Dieu, qu'elle s'acquittoit auprès de la justice de Dieu, qu'elle réparoit la gloire de Dieu, qu'elle se tenoit en garde contre tout ce qui pouvoit lui faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifioit son cœur & le disposoit à recevoir les plus intimes communications de Dieu? Et d'ailleurs qui peut dire de quelles douceurs secrettes Dieu

combloit cette ame ainſi purifiée & préparée, de quelles lumieres il l'éclairoit, de quel feu il l'embraſoit, de quelles viſites il la gratifioit, quels ſentimens, quels tranſports il y excitoit !

Voilà, Chrétiens, ce que vous éprouverez vous-mêmes ; & ſi vous ſortez de ce diſcours, déterminés comme Magdelaine à cette pénitence efficace qui eſt le caractère des ames bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace* : allez en paix, & n'écoutez point les retours de la nature. Le ſacrifice que je vous demande, l'effraie ; & plus vous donnerez d'attention à ſes frayeurs, plus elles augmenteront & vous troubleront. Mais comptez ſur la parole de Jeſus-Chriſt, & malgré toutes les frayeurs entreprenez, commencez, agiſſez : bientôt vous verrez que c'étoient des frayeurs chimériques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les faveurs divines dont Magdelaine fut gratifiée dans ſon déſert ; mais ſans que Dieu vous faſſe part de ſes dons extraordinaires & miraculeux, je dis que par un miracle de ſa grace encore plus grand, il vous rendra doux ce qui vous ſemble plus amer, qu'il vous rendra non-ſeulement ſuportable, mais léger, mais agréable & aimable ce qui vous paroît plus peſant, que dans le renoncement même à toutes les conſolations du ſiécle, il vous fera trouver la plus pure & la plus ſenſible conſolation. Ah ! s'écrioit Saint Auguſtin, parlant de ſa pénitence & de ce qu'il y ſentit, quel plaiſir fut-ce tout-à-coup pour moi de me paſſer de tous les plaiſirs ; & ces vanités humaines où j'avois pris tant de goût, qu'elles me devinrent

insipides. Quoi qu'il en soit, mon cher Auditeur, puisque vous avez péché, il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la pénitence, ou tout autre moyen sans celui-là vous est inutile. Dieu pouvoit vous le refuser; mais il vous l'accorde encore, il vous fait voir l'exemple de Magdelaine pour vous exciter, il vous tend les bras pour vous inviter, il vous parle par la bouche de son ministre pour vous apeller. Entrez dans la voie qui vous est ouverte: ne dussiez-vous y trouver que des épines, il faut la prendre & y marcher, car c'est la seule voie qui vous reste pour vous préserver du souverain malheur, & pour arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE

SAINT IGNACE

DE LOYOLA.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu-Christi Domini nostri.

Dieu est fidèle, par qui vous avez été apellés à la compagnie de son Fils Jesus-Christ notre Seigneur. Dans la premiere Epître aux Corinthiens, chap. 1.

C'Est aux Chrétiens de Corinthe, & en général à tous les fidéles que l'Apôtre Saint Paul adreſſoit ces paroles : mais il me ſemble que je puis en particulier les apliquer au ſaint Patriarche dont nous célébrons la fête, & qu'elles lui conviennent d'une façon toute ſpéciale, puiſqu'il fut apellé de Dieu pour l'établiſſement d'un Ordre que l'Egliſe a aprouvé, & qu'elle autoriſe encore ſous le

titre de la Compagnie de Jesus. Dieu, qui pour ſa gloire voulut employer Ignace & l'engager dans une milice ſainte, ſe ſervit de ſes diſpoſitions naturelles, & lui laiſſa ſes idées guerrieres ; mais en les tournant vers un autre objet & lui propoſant, non plus des provinces & des terres, mais des ames à conquérir. Il quitta les armes du ſiécle, mais pour ſe revêtir des armes de la foi : il ceſſa de combattre les ennemis de l'Etat, mais pour combattre les ennemis de l'Egliſe ; & la compagnie qu'il entreprit de former & dont Dieu lui inſpira le deſſein, fut la Compagnie de Jeſus-Chriſt. *Fidelis Deus, per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii ejus Jeſu-Chriſti.* D'autres Fondateurs avant lui n'avoient point cru bleſſer les régles d'une humilité chrétienne & d'une modeſtie religieuſe, en donnant aux ſaints ordres qu'ils ont établis, les auguſtes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Eſprit, des Perſonnes divines ; & c'eſt ſur le modéle de ces grands hommes & par la même inſpiration d'enhaut, que ſaint Ignace de Loyola choiſit pour la compagnie dont il a été inſtituteur, l'adorable Nom de Jeſus. Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, nous allons voir conformément aux paroles de mon texte, la fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, & la fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Dieu fidéle en apellant Ignace à la compagnie de ſon Fils, ce ſera la premiere partie. Ignace fidéle en répondant à Dieu qui l'apelloit, ce ſera la ſeconde. De l'un & de l'autre nous aprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, & ce que Dieu attend de nous dans

les conditions où il nous fait entrer. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Vierge ſainte, c'eſt ſous vos auſpices que cet homme apoſtolique renonça au monde, pour ſe dévouer à ce Sauveur que vous avez porté dans votre chaſte ſein : ce fut un des plus zélés défenſeurs de vos glorieux priviléges & de votre culte. Vous m'accorderez, pour le louer dignement, le ſecours que je vous demande. *Ave Maria.*

I. PART. JE dis que Dieu dans la vocation de ſaint Ignace s'eſt montré merveilleuſement fidéle, *Fidelis Deus.* Mais envers qui cette fidélité a-t-elle paru ? Premiérement envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle Dieu ſuſcita ce grand homme, lorſqu'il lui inſpira le deſſein d'une vie apoſtolique. Secondément envers Ignace même, quand Dieu le rendit capable de ſoutenir cette ſainte entrepriſe, & que par des dons de grace extraordinaire, il le mit en état de l'exécuter. Voilà l'idée générale de cette premiere partie.

Quand Ignace fut apellé de Dieu aux fonctions de l'Apoſtolat, vous le ſçavez, Chrétiens, l'Egliſe avoit beſoin de ſecours, & Dieu par fidélité étoit engagé à lui en fournir. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts & déjà commençoit à ſouffler le feu des ces fameuſes rébellions dont les reſtes fument encore. Or le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à ſon Egliſe que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre elle, il ne pouvoit lui manquer dans une pareille rencontre : & en conſéquence de ſa parole, il lui devoit donner de nouvelles

forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par là que Saint Ignace ait été un homme néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt : non, Chrétiens, ce n'eſt point là ma penſée ; & je dirois bien plutôt de lui ce que S. Gregoire Pape diſoit en général des hommes apoſtoliques, dans une inſtruction qu'il leur adreſſe : L'Egliſe de Jeſus-Chriſt a été néceſſaire à Ignace, parce qu'Ignace n'a pu ſe ſacrifier que dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ; mais Ignace n'a point été & ne pouvoit être néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, parce que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a bien pu ſe paſſer d'Ignace & ſe conſerver ſans lui. Il eſt vrai, mes chers Auditeurs ; mais auſſi feroiſ-je tort & à Saint Ignace & en quelque ſorte à Dieu même, ſi je ne diſois qu'Ignace, tout ſerviteur inutile qu'il étoit, fut choiſi de Dieu pour la défenſe de l'Egliſe ; & que ſa vocation a été l'un des moyens que Dieu avoit préparés pour faire voir à ſon Egliſe qu'il ne l'abandonnoit pas, & qu'il vouloit lui être fidéle. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Reconnoiſſez-le d'abord, Chrétiens, par un trait admirable de la Providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, & c'eſt pour cela même qu'elle paroit plus vraie, & que je puis avec plus de raiſon la faire à préſent. Tandis que Luther leve l'étendart contre l'Egliſe & lui déclare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, & l'apelle pour l'opoſer à cet héréſiarque. Quelle fidélité, Seigneur ! Ainſi en aviez-vous autrefois uſé, faiſant naître un Auguſtin en Afrique, le même jour que Pélage, l'ennemi de votre grace, étoit né dans l'Angleterre, & n'ayant jamais permis dans la

ſuite des ſiécles que votre Egliſe fût attaquée par un nouveau perſecuteur, ſans lui procurer d'ailleurs & en même tems un nouveau défenſeur. Ainſi, dis-je, ô mon Dieu, avez-vous toujours gardé la foi à cette divine épouſe; & ne ſemble-t-il pas que vous ayez voulu lui en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace? *Fidelis Deus.* En effet, qu'eſt-ce qu'Ignace, ſelon les vues de Dieu? c'eſt un homme né pour la deſtruction de l'héréſie; voilà ſon caractère: fondateur d'un inſtitut dont l'eſſence eſt de combattre les ennemis de la foi, comme il eſt déclaré dans les bulles des Souverains Pontifes, voilà ſa profeſſion; de qui tout le zéle à été employé pour l'Egliſe, à étendre ſes conquêtes, à faire obſerver ſes loix, à maintenir l'uſage de ſes Sacremens, à inſpirer aux peuples du reſpect pour ſes cérémonies, à conſerver les fidéles dans ſon obéiſſance, à y ramener les hérétiques, ſans que pour cela il ait jamais épargné ni ſoins, ni travaux, ni force, ni crédit, ni repos, ni ſanté, ni réputation, ni vie: voilà quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui dans l'ordre qu'il a établi, ne s'eſt propoſé que de tranſmettre ce zéle à un nombre infini de ſucceſſeurs; c'eſt à dire, de préparer à toutes les Egliſes du monde des miſſionnaires fervens, des prédicateurs évangéliques, des hommes dévoués à la croix & à la mort, des troupes entiéres de martyrs dont il a été le pére: voilà les fruits de la compagnie. Encore une fois, mes chers Auditeurs, un homme de ce caractére, dans un tems où le ſchiſme & l'erreur entreprenoient de renverſer tout & de tout perdre, n'étoit-ce pas un ſecours manifeſte

que Dieu réſervoit à ſon Egliſe ? & ce ſecours ne doit-il pas être conſidéré comme une marque ſenſible de la fidélité de Dieu pour elle ? *Fidelis Deus.*

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, c'eſt de là qu'eſt venue toute la haine des hérétiques contre la perſonne & le nom d'Ignace. Voilà ce qui a rendu ſon inſtitut, & ce qui rend encore ſes enfans ſi odieux à nos religionaires. Je ne ſçais pas, mes Freres, diſoit Saint Jerôme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Egliſe ſont les miens ; mais j'en bénis Dieu, & c'eſt une gloire pour moi, que mon nom ſoit déchiré par ceux qui déchirent la robe de Jeſus-Chriſt. On vient de me dire qu'Helvidius a écrit depuis peu contre moi une ſanglante ſatyre ; mais je me conſole, puiſque c'eſt avec la même plume qu'il a écrit des blaſphêmes contre Marie : car quel avantage que Jerôme, qui eſt le ſerviteur, ſoit traité comme la mere ? *Ut eodem quo Maria detraxit calamo, me laceret ; & caninam facundiam ſervus Domini pariter experiatur & mater.* Vous faites aſſez vous-mêmes, Chrétiens, l'application de ces paroles. Si Saint Ignace étoit demeuré dans la grotte de Manreze, s'il s'étoit contenté de pleurer & de faire pénitence pour les péchés du monde, s'il avoit fondé un ordre de ſolitaires, ſon nom même parmi les hérétiques ſeroit en bénédiction : mais il a parlé contre les ennemis de l'Egliſe, mais ſa vocation a été de ſe préſenter au Vicaire de Jeſus-Chriſt & de ſe conſacrer par état aux miſſions du Siége Apoſtolique, mais Dieu a voulu qu'il levât des troupes auxiliaires pour combattre l'héréſie ; avec cela ne Hieron

dévoit-il pas s'attendre aux plus violentes persécutions ? & en cela même n'a-t-il pas été une preuve vivante de la fidélité de Dieu envers son Eglise, à qui le Ciel avoit destiné un homme si ferme, si constant, si zélé pour la secourir ? Tout ceci est général : disons quelque chose de plus marqué.

Ce que j'admire davantage dans la vocation de saint Ignace, c'est la conduite que la Providence y a fait paroître, pour retrancher la source des maux dont son Eglise étoit affligée. Car prenez garde, Chrétiens : de plusieurs désordres d'où l'hérésie avoit pris naissance, le principal étoit celui-ci ; l'ignorance des choses de la foi qui regnoit parmi les peuples, jointe à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les Ecrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le démon de l'erreur, pour porter ses coups à l'Eglise & pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en suscitant Ignace ? il donne à l'Eglise un préservatif contre ce mal si dangereux & si pernicieux. Car à quoi Ignace est-il spécialement apellé, & pour quelle fin ? pour enseigner, pour instruire, pour aprendre aux peuples à connoître ce qu'ils sont, pour déraciner de leurs esprits l'ignorance de nos mystères, pour y jetter les premieres semences de la doctrine de la foi, en un mot, pour former de vrais Chrétiens, de même que le Prophéte avoit été envoyé pour servir de maître aux nations : *Ecce dedi eum præceptorem gentibus.* C'est pour
P. 55. cela que parmi les grandes affaires dont il étoit chargé, & sur lesquelles on le consultoit de toutes parts comme un oracle, il faisoit une de ses plus importantes occupations d'aller

ns les rues de Rome catéchiſer la populace ;
:xpliquer aux ſimples les points de la foi ,
ıſſembler les femmes & les enfans dans les
ices publiques , pour leur donner les princi-
s du ſalut : ſpectacle qui ſeul attiroit toute
ville , juſques aux Prélats même & aux Car-
ıaux , à qui il prêchoit par l'exemple de ſon
milité , tandis qu'il inſtruiſoit les autres &
'il les touchoit par la vertu de ſa parole.
:ſt pour cela que lorſqu'Ignace envoyoit
freres au ſecours de quelque Egliſe , il leur
:ommandoit avant toutes choſes le ſoin du
:échiſme , les avertiſſant que c'étoit-là ce qui
)it converti le monde ; que la ſcience du ca-
:hiſme avoit été celle des Apôtres ; que l'E-
ıgile n'avoit été d'abord annoncé que par
:atéchiſme ; que s'ils vouloient donc ſe ren-
: utiles à l'Egliſe de Dieu , ils devoient négli-
: toute autre fonction plutôt que celle du
échiſme , & ſe ſouvenir que ſelon la parole
Fils de Dieu même , une des preuves de
miſſion de Jeſus-Chriſt fut d'évangeliſer
pauvres : *Pauperes evangelizantur.* C'eſt *Matth.*
ur cela qu'il a voulu que toute ſa Compa- *c.* 11.
ie ſe fît un devoir particulier de l'inſtruction
la jeuneſſe. L'héréſie avoit pris pour maxi-
de commencer par là , & de s'emparer des
nes ames , afin de les corrompre plus aiſé-
nt : Ignace lui en ôte le moyen , & lui en-
e cet avantage. En effet , il y avoit déjà dans
gliſe chrétienne de grands & de floriſſans
lres , inſtitués pour prêcher la parole de
eu. Saint François & S. Dominique en
)ient établi deux , dont les ſuccès rempliſ-
ent toute la terre , mais il n'y en avoit point
ore qui par profeſſion fut engagé à ce

divin emploi de former la jeuneſſe & de la ſanctifier. Or c'eſt le ſecours que Dieu, par un effet de ſa fidélité préparoit à ſon Egliſe dans la perſonne d'Ignace ; tellement que ce S. Fondateur pouvoit dire après le Sauveur du monde : *Sinite parvulos venire ad me*, laiſſez venir à moi ces ames innocentes, puiſque Dieu m'a fait l'honneur de me choiſir pour les cultiver. Enfin c'eſt pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des colléges & des écoles publiques, non point préciſément pour y enſeigner les ſciences profanes, il étoit trop rempli de celle des Saints ; non point pour des intérêts temporels, il y avoit renoncé en quittant le monde, mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfans plus ſuſceptibles à cet âge tendre des ſaintes impreſſions qu'ils reçoivent, & pour leur faire ſucer de bonne heure le lait de la piété. Ah ! Chrétiens, quels fruits de grace cette divine inſtitution n'a-t-elle pas produits ? combien d'ames ont été garanties de l'enfer ? combien de villes & de provinces ont été maintenues dans l'intégrité de la foi ? combien d'états ont été préſervés de la contagion de l'héréſie ? Car il eſt remarquable que dans tous les lieux du monde où cette inſtitution a été reçue, jamais l'héréſie n'a dominé, & qu'elle y eſt bientôt tombée en décadence. D'où je conclus que Dieu en apellant ſaint Ignace, s'eſt montré fidéle, non-ſeulement à toute l'Egliſe en général, mais à toutes les parties qui la compoſent : fidéle à tous les Royaumes de la chrétienté, fidéle à toutes les nations de la terre, fidéle à tous les ordres de la république, fidéle à tous les âges & à toutes les conditions des hommes, puiſqu'il

Marc. 10.

n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand Saint, en conſéquence de ſa vocation, n'ait conſacré ſon travail & ſes ſervices. *Fideiis Deus, per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii ejus Jeſu-Chriſti Domini noſtri.*

Mais allons plus avant & voyons de la part de Dieu une autre eſpèce de fidélité à l'égard même d'Ignace. Quel myſtère, mes chers Auditeurs, & quelle conduite ! Ignace eſt apellé de Dieu ; mais à quoi ? à une fin dont il paroît abſolument incapable ; à une entrepriſe pour laquelle il n'a ni talent ni ouverture, ni diſpoſition d'eſprit. Il eſt deſtiné à diriger les ames, & c'eſt un ſoldat élevé dans les exercices de la guerre, & ſans uſage des choſes divines. Il eſt queſtion d'inſtruire les peuples, & Dieu prend un homme ſans lettres & ſans étude. Il s'agit d'inſtituer un grand ordre, & de former un corps de religion qui ſe répande dans tout l'univers ; mais Ignace eſt ſeul, deſtitué de crédit & de forces, réduit à une pauvreté extrême qui l'a dépouillé de tout ce qu'il étoit ſelon le monde. Hé ! Seigneur, pouvoit-il dire auſſi-bien que Jérémie, où m'envoyez-vous & qui ſuis-je ? Je ne ſais que de naître à votre grace ; à peine ai-je ouvert les yeux pour vous connoître : je ne ſuis encore qu'un enfant ; & quand il faut parler de vous, je ne ſçais pas prononcer une parole : comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, lui répond le Seigneur, & tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant : *Noli dicere, ſum puer* ; car il eſt de ma fidélité, après t'avoir choiſi, de te donner tous les moyens néceſſaires pour l'accompliſſement *Jerom.* 1.

de ce grand deſſein. Auſſi, Chrétiens, n'eſt-ce pas un miracle que tout ce que le Seigneur opére dans Ignace preſque au moment de ſa converſion, pour en faire un inſtrument propre à avancer la gloire divine & à procurer le ſalut des ames ? Ignace n'eſt pas plutôt entré dans cette ſolitude où il fut d'abord conduit par l'eſprit de Dieu, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il a paſſé toute ſa vie dans l'embarras de la Cour & le bruit des armes ; & dans un inſtant il eſt rempli de dons extraordinaires ; il reçoit la grace d'une oraiſon ſublime ; les jours & les nuits ſuffiſent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve : il y emploie les ſemaines entieres, ſans autre aliment ni autre ſoutien, tant il eſt abſorbé dans ce ſaint exercice. Ce ne ſont que raviſſemens, qu'extaſes, où ſon corps paroît élevé de terre. Dieu ſe découvre à lui par les communications les plus intimes : il voit ſenſiblement Jeſus-Chriſt dans le ſacrifice de l'Autel ; il traite avec la Reine des Anges ; il pénétre juſques dans le ſanctuaire pour y contempler Dieu même, & la Trinité de ſes perſonnes ; jamais cet adorable myſtère ne fut révélé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace. Il ſemble que ce ſoit un S. Paul tranſporté dans le Ciel & jouiſſant déjà de la viſion bienheureuſe. Lui-même proteſte qu'après ce qu'il a vu il eſt prêt de mourir pour la foi, quand il n'y auroit point d'Ecriture ni de tradition. D'où vient ce changement, Chrétiens ? c'eſt qu'Ignace pour remplir ſa vocation, doit être un homme de Dieu ; & parce qu'il a été juſqu'à préſent tout autre, il faut que Dieu en faſſe un homme nouveau. Or il le fait par cette

profusion de lumieres & de graces ; & c'est en cela même que consiste la fidélité de Dieu envers ce saint Patriarche.

Mais ce n'est point assez qu'Ignace soit éclairé pour lui-même ; il faut encore qu'il le soit pour les autres, & Dieu en a-t-il pris soin ? Lisez, mes chers Auditeurs, lisez ce livre admirable des exercices, que ce Saint Solitaire composa dans sa retraite ; ce livre qui a reçu tant d'éloges dans l'Eglise de Dieu ; ce livre dont les Souverains Pontifes ont voulu être les aprobateurs, à qui le Saint Siege a donné des graces & des priviléges si authentiques ; ce livre dont l'usage a produit tant de conversions & tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits sont encore aujourd'hui si abondans, & dont l'excellente méthode se pratique avec tant de succès dans le christianisme. Voyez s'il y a rien de plus solide pour la conduite des ames, rien de plus prudent pour les régles de la foi, rien de plus certain pour le discernement des esprits, rien de plus relevé pour les maximes du salut. Qui fut l'auteur de cet ouvrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moi de parler ainsi. Est-ce Ignace consommé dans la vie spirituelle après plusieurs années depuis sa penitence ? non : mais Ignace sortant du monde, mais Ignace un mois après avoir quitté l'épée & s'être donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige c'est une fidélité que Dieu croit devoir à la personnne de son serviteur. Il l'a choisi pour l'instruction des peuples : dès-là sa providence l'oblige à lui donner toutes les connoissances des plus grands maîtres. *Fidelis Deus, per quem vocati estis.*

Il y a plus : Ignace eſt un étranger, c'eſt un mendiant, c'eſt un inconnu, il n'a ni accès dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : va, lui dit Dieu, va dans cette capitale de l'univers, c'eſt-là que j'ai bâti mon Egliſe, & c'eſt-là que tu formeras une compagnie dont je ſerai ſpécialement le chef. Ne meſures point l'entrepriſe par tes forces : plus tu es foible, mieux elle réuſſira. Toutes les puiſſances s'y opoſeront, celles de l'enfer & celles de la terre, la ſageſſe des politiques, la paſſion des intéreſſés, le zéle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un miſérable, on t'accuſera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux : mais je te ſerai fidéle ; *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce ſont, Chrétiens, les propres paroles que ſaint Ignace entendit de la bouche de Jeſus-Chriſt même, quand ce Dieu Sauveur ſe fit voir à lui dans cette célebre aparition, dont il l'honora pour l'animer à pourſuivre conſtamment la fondation de ſon ordre. Paroles que des eſprits profanes ont voulu corrompre par une licence qui aproche de l'impiété ; mais paroles éternellement glorieuſes à ce ſaint Inſtituteur, qui reçut une aſſurance de la protection divine pour le lieu même où Dieu l'avoit d'abord donnée à Saint Pierre & à toute ſon Egliſe. C'étoit un oracle que ces paroles & vous en ſçavez l'iſſue. Jamais ordre ne fut plus combattu que celui d'Ignace dans ſon inſtitution, & jamais ordre ne fut aprouvé avec des marques plus ſenſibles de la Providence. Les Cardinaux s'aſſemblent pour l'examiner, & tous ſe ſentent divinement émus & comme forcés à l'autoriſer. L'un deux,

sont déclaré qu'il étoit contre le deſſein d'Ignace, avoue enfin qu'il n'y peut plus réſiſter & qu'il y reconnoît malgré lui le doigt de Dieu. On fait paroître ce pauvre, ce nouveau venu; il eſt admis honorablement par le Pape, on le reçoit au nombre des fondateurs & des patriarches de l'Egliſe, on lui expédie des bulles, on lui donne des pouvoirs, ſa compagnie prend naiſſance: & qu'eſt-ce que cela, ſi ce n'eſt pas toujours un effet de l'inviolable fidélité de Dieu? *Fidelis Deus, per quem vocati eſtis.*

Mais Dieu ſouffre qu'Ignace ſoit perſécuté. Voilà ce que l'incrédulité de tout tems a produit contre la Providence ſur les ames juſtes. Hé bien, Chrétiens, que concluez-vous de là? Ignace a vécu dans la perſécution: donc Dieu ne lui a pas été fidéle. Ah, gardons-nous de tirer cette conſéquence ſi oposée aux principes de notre foi; autrement il faudroit dire que Dieu n'a pas même été fidéle à ſon Fils, & que de tous les Saints qui jouiſſent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pût former contre la providence de Dieu la même plainte. Non, mes chers Auditeurs, ne raiſonnons point de la ſorte. Dites plutôt avec moi que les perſécutions furent pour ſaint Ignace les plus évidens & les plus illuſtres témoignages de la fidélité de ſon Dieu, & vous parlerez en chrétiens.

Car pourquoi ce grand Saint a-t-il ſouffert tant de contradictions & de violences, a-t-il eſſuyé tant d'outrages, a-t-il été noirci de tant de calomnies? ne vous l'ai-je pas dit d'abord? ce fut pour l'intérêt de Dieu & pour ſa juſtice. L'eût-on déféré à Barcelone comme

fidéle dans ces états & dans ces miſtères où nous nous ſerons ingérés, non ſelon ſon gré, mais ſelon le nôtre, ſelon le caprice qui nous guide, ſelon l'intérêt qui nous traite, ſelon l'ambition qui nous pouſſe, ſelon le plaiſir qui nous flatte. Sur-tout je ne dis pas qu'il nous ſera fidéle dans ces occaſions dangereuſes où la ſeule paſſion nous conduit, où la ſeule paſſion nous retient : car de quelle fidélité nous peut-il être redevable, lorſqu'il ne nous a rien promis ; c'eſt trop peu, lorſqu'il nous a même expreſſément menacés de retirer ſon ſecours, & de nous en priver ? Je dis donc ſeulement qu'il nous ſera fidéle, quand ce ſera lui qui nous aura choiſis, & que nous nous conformerons à ſon choix ; quand ce ſera lui qui nous aura envoyés, & que nous aurons ſes divines volontés à exécuter ; quand ce ſera lui qui nous aura apellés, & que nous ne ſuivrons point d'autre vocation que la ſienne. Oui, Chrétiens, c'eſt alors que notre Dieu nous ſera fidéle, qu'il fera deſcendre ſur nous l'abondance de ſes graces, qu'il nous éclairera de ſes lumieres, qu'il nous revêtira de ſa force, qu'il nous garantira du péril, qu'il nous conſolera dans nos peines, qu'il fera tout réuſſir à ſa gloire & pour notre ſalut : car voilà ce qu'il ne peut refuſer ſans bleſſer tout à la fois & ſa bonté & ſa ſageſſe & ſa juſtice ; ſans manquer à la parole qu'il nous a ſi ſolemnellement donnée, & que tant d'exemples ont confirmée. Cependant obſervez bien encore la promeſſe que je vous fais de ſa part ; & prenez-en bien le ſens. Je ne prétends pas qu'il ſera toujours réuſſir les choſes ſelon nos idées humaines, & que nous n'aurons point de combats

combats à livrer point d'obſtacles à ſurmonter, point même de mauvais ſuccès ſelon le monde à ſuporter. Ce n'eſt point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous aſſurant qu'il ſeroit avec nous, & que nous pourrions toujours compter ſur ſon aſſiſtance.

Mais je prétends que, ſoit que nos entrepriſes ſuccédent ſelon nos vues, ou qu'elles échouent, ſoit que nous ſoyons dans l'eſtime publique, ou dans le mépris, quoi qu'il arrive, il ſçaura tirer de tout ſa gloire & faire tout ſervir à notre avancement & à notre ſanctification. Mais une telle fidélité de la part de Dieu n'eſt pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fût fidéle pour nous élever, pour nous diſtinguer, pour nous faire en tout paroître avec éclat. La moindre difficulté qui nous arrête, la moindre diſgrace qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'eſt aſſez pour troubler notre foi & pour nous faire accuſer la providence du Seigneur. Si le Saint Patriarche dont je fais l'éloge en eût jugé comme nous, il eût bien-tôt abandonné l'ouvrage qu'il avoit entrepris & commencé; il eût cru devoir céder à tant d'orages & à de ſi rudes tempêtes, dont il ſe vit aſſailli; mais au plus fort de la perſécution, il eſpéra, comme Abraham, contre l'eſpérance même: car il ſçavoit que Dieu a des voies ſecrettes qu'il n'eſt pas obligé de nous révéler, & que quand il paroît plus éloigné de nous, c'eſt ſouvent alors qu'il en eſt plus près. Agiſſons donc avec confiance, & ſûrs que Dieu nous ſera fidéle comme à Ignace, ſoyons nous-mêmes, comme Ignace, fidéles à Dieu: c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART. SAINT Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait & l'éloge d'un homme apostolique, quand il leur dit que c'est le ministre de Jesus-Christ & le dispensateur des mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei.* Or vous sçavez, mes Freres, ajoute ce grand Apôtre, que lorsqu'il s'agit d'un dispensateur, la premiere chose qu'on attend de lui, c'est la fidélité à son maître : *Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur.* Selon qu'il a plus ou moins été fidéle, nous le jugeons plus ou moins digne des louanges & des récompenses attachées à son ministère. Prenons nous-mêmes cette régle, mes chers Auditeurs, pour nous former une juste idée du mérite & de la gloire de Saint Ignace. Il fut appellé à cette excellente fonction de ministre du Dieu vivant pour la défense de l'Eglise, & pour le salut des peuples. Voyons donc si dans la discussion de sa vie, il se trouvera tel que le veut Saint Paul, ou plutôt que Dieu lui-même le demandoit ; *Ut fidelis quis inveniatur.* Car il ne suffisoit pas que Dieu parût fidéle envers lui, il falloit qu'il répondit à Dieu, qu'il remplit la vocation de Dieu, & qu'il fût ainsi fidéle à Dieu. Fidélité tellement nécessaire, que Dieu, tout-puissant qu'il est, n'en pouvoit faire sans cela un parfait ministre de l'Evangile. Comprenez, s'il vous plaît, ma pensée. Dieu sans cela en pouvoit faire un Prophéte & un homme de prodiges ; c'est-à-dire, que Dieu sans cela pouvoit lui donner la connoissance de l'avenir, & lui faire voir dans le futur les

1. Cor. c. 4.

Ibidem.

événemens les plus éloignés, qu'il a vus en effet & prédit plus d'une fois; que Dieu pouvoit le rendre terrible aux démons, qu'il a mis en fuite d'une seule parole & chassés des corps; que Dieu pouvoit répandre sur son visage une splendeur toute miraculeuse, & semblable à celle des bienheureux, état où Saint Philipe de Néri témoigna l'avoir aperçu; que Dieu pouvoit lui conférer la grace des guérisons, qu'il a souvent opérées pendant sa vie, & qu'il opére encore après sa mort: enfin, que Dieu pouvoit lui communiquer même la vertu & le pouvoir de ressusciter les morts, témoin celui de Barcelone, dont il est parlé dans la bulle de la canonisation: pour tout cela il ne falloit que la seule fidélité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribuoit en rien à tout cela. Mais tous ces avantages & toutes ces graces n'étoient point assez pour former un ouvrier évangélique & un digne ministre du Seigneur: il lui falloit quelque chose de plus, & quoi? ah! Chrétiens, il falloit sur-tout que ce fût un homme mort à lui-même; un homme crucifié au monde & à sa chair; un homme zélé pour la gloire de Dieu, & prêt à tout entreprendre & à tout sacrifier pour elle: un homme à qui le salut des ames fût plus cher que toutes les choses de la terre, que son repos, que sa santé, que sa vie même. Voilà comment la fidélité du serviteur devoit seconder la fidélité du maître qui l'employoit, & comment elle l'a secondée en effet. J'en ai les preuves, que je tire de l'histoire de ce grand Saint, & que je vous prie de bien écouter.

En quoi consiste le vrai caractère d'un ministre & d'un dispensateur fidéle: en deux

choſes, répondit Saint Jean chryſoſtome, interprétant les paroles de Saint Paul: ſçavoir, dans le ſoin qu'il prend d'acquerir toutes les diſpoſitions que requiert ſon miniſtère, & de s'en rendre capable, c'eſt la premiere; & dans le zéle qu'il fait paroître à s'acquitter de ſon miniſtère, & à ne rien épargner pour en remplir toute la meſure, c'eſt la ſeconde. Quiconque en uſe de la ſorte dans l'adminiſtration des dons de la grace qui lui ont été confiés, peut être regardé comme un véritable diſpenſateur de la maiſon de Dieu. Or ſi cela eſt, j'oſe dire que jamais homme ne mérita cette éminente & glorieuſe qualité avec plus de juſtice qu'Ignace de Loyola; & en le diſant, je n'avance rien dont il ne me ſoit aiſé de vous faire convenir avec moi: vous l'allez voir.

Car pour commencer d'abord par le ſoin qu'il eut de ſe diſpoſer à ſon miniſtère, que ne fit-il point pour ſe mettre en état de ſuivre la vocation de Dieu, & pour devenir un ſujet propre à la converſion des ames & à leur ſanctification? C'étoit un homme du monde, un homme tel que je vous l'ai d'abord repréſenté ſans nulle teinture des lettres & ſans nulle autre ſcience que celle des armes; mais au moment qu'il a compris à quoi Dieu le deſtine, que conclut-il? que dit-il? Vous le voulez, Seigneur, & j'y conſens: mais avant toutes choſes il faut donc faire de moi un homme nouveau; il faut ceſſer d'être tout ce que je ſuis, afin de pouvoir être tout ce que vous prétendez que je ſois: car quelle aparence que je puiſſe ſervir à vos adorables deſſeins, en demeurant ce que j'ai été! Il faut donc en quelque ſorte me *détruire* moi-même; & puiſque cela ne ſe

peut que par de violents combats contre moi-même, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnégation, c'eſt par-là que je vais entrer dans la ſainte carriere où vous m'apellez ? Tels furent les ſentimens d'Ignace ; telle fut ſa réſolution, & vous ſçavez, Chrétiens, comment il l'exécuta.

Le ſuivrons-nous à Manreze, & dans cette grotte devenue ſi fameuſe par ſa pénitence ? faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles auſtérités il y pratiqua, quelles abſtinences & quels jeûnes il y obſerva ? c'eſt ce que vous avez entendu cent fois, & ce que vous ne pouvez ignorer. Vous ſçavez où le porta une ſainte haine de lui-même ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain & l'eau, ni d'autre lit que la terre ; que les diſciplines ſanglantes & réitérées chaque jour juſqu'à trois fois, furent ſes exercices les plus ordinaires ; qu'il fit du cilice ſon vêtement ; que par un ſtratagême particulier & nouveau, pour repouſſer les attaques de l'ennemi qui le troubloit, & pour calmer les peines intérieures qui lui déchiroient cruellement l'ame, il refuſa à ſon corps durant huit jours entiers tout ſoulagement & tout aliment ; que dans cette guerre ſi vive & ſi animée qu'il déclara à ſes ſens, toute ſa prudence conſiſta à ne point écouter la prudence humaine ; que par-là il ſe réduiſit bientôt dans la derniere foibleſſe, & que dès-lors il ſembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue & perpétuelle mort. Voilà, dis-je, de quoi vous êtes ſuffiſamment inſtruits.

Mais encore, pourquoi tant de rigueurs ? ſi vous me le demandez, Chrétiens, je vous

répends toujours que ce fut par un double motif de fidélité envers Dieu, & de fidélité envers le prochain. Je dis de fidélité envers Dieu ; parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Eglise de Dieu, s'il ne commençoit par sa propre destruction, de même que ces Ninivites à qui Jonas prêcha avec tant de succès la pénitence : souffrez que j'aplique ici cette figure. Le Prophéte leur annonça qu'après quarante jours leur ville seroit renversée de fond en comble : *Adhuc quadraginta dies, & Ninive subvertetur.* Cette parole s'accomplit-elle ? ne s'accomplit-elle pas ? Elle ne s'accomplit pas selon la lettre, disent les Peres & les Interpretes, puisque Ninive subsista toujours : mais dans un sens plus spirituel & plus relevé, ajoutent-ils, elle se vérifia, puisqu'au tems marqué par le Prophéte, les Ninivites se reconnurent, se convertirent, changerent de mœurs, de coutumes, de vie ; ensorte qu'on peut dire que ce n'étoit plus désormais l'ancienne Ninive, mais une autre élevée sur les ruines de la premiere, tant la face des choses parut différente. C'est ainsi que je me figure Ignace sortant de Manreze, après avoir consumé dans le feu de la plus sévere mortification tous les restes du monde, de la chair, du péché ; & se présentant à Dieu, pour lui dire avec la même confiance qu'Isaïe : *Ecce ego, mitte me* ; me voilà prêt maintenant, Seigneur, à recevoir vos ordres. Vous cherchez un homme qui les publie & qui vous fasse connoître ; envoyez-moi : je ne suis plus cet Ignace autrefois l'esclave du monde & de la vanité ; tout ce que j'étois, est mort dans ma

Jonas, c. 3.

Isaïe, c. 6.

perſonne ; & je ne penſe qu'à vous obéir : *Ecce ego, mitte me.* Fidélité douce envers Dieu, & je dis de plus, fidélité envers le prochain. Car ſi ce ſaint pénitent ſe ménagea ſi peu, c'eſt qu'il conçut que pour faire quelque progrès auprès des ames dont Dieu vouloit lui confier la conduite, il falloit qu'il fût impitoyable envers lui-même : que ſans cette ſévérité pour lui-même il ſeroit incapable de porter le poids du miniſtère évangélique, d'en ſoûtenir le travail & d'en ſurmonter les difficultés ; que s'il ne mouroit à lui-même, il n'auroit jamais auprès des peuples ce crédit ſi néceſſaire pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & pour les perſuader ; & que dès qu'ils remarqueroient en lui quelque recherche de lui-même, ils perdroient toute créance en ſes paroles, & ne s'attacheroient qu'à ſes exemples. Principes bien contraires à ceux de ces prétendus zélés qu'on a vus de tout tems dans le chriſtianiſme, & que voulant s'ériger en maîtres abſolus des conſciences, ont établi pour fondement de leur conduite la ſévérité envers les autres, & l'indulgence envers eux-mêmes. Apôtres de la pénitence pour la prêcher, & ſes déſerteurs quand il a été queſtion de la pratiquer. Ennemis déclarés d'une vie commode lorſqu'il a ſeulement fallu la combattre dans une pompeuſe morale, mais attachés à toutes les commodités de la vie lorſqu'il s'eſt agi de les prendre & de ſe les procurer. Hypocrites. Phariſiens, contre qui le Sauveur du monde s'eſt tant élevé, & qu'il a ſi bien marqués dans l'Evangile, en diſant que tout leur zéle ſe terminoit à charger leurs freres de fardeaux lourds & accablants, tandis qu'ils ne

voulcient pas même les toucher du doigt.

Cependant une vertu ſans lumiere & ſans connoiſſance ne ſuffit pas à un homme apoſtolique: il doit être éclairé, puiſqu'il doit inſtruire les autres; & ſi ſon zéle n'eſt conduit par la ſcience, fût-il d'ailleurs le plus pur & le plus ardent, c'eſt un zéle dangereux, & qui peut donner dans mille écueils. Que ſera donc Ignace, & déſormais eſt-il en état d'entreprendre des études peu ſortables à ſon âge, & de s'avancer dans les ſciences dont il ignore juſques aux premiers élémens? Ah! Chrétiens, laiſſons agir ſa fidélité: elle eſt humble, elle eſt généreuſe & conſtante, c'eſt aſſez, tout lui conviendra. Elle fera paſſer cet homme de trente-trois ans par tous les degrés; elle le réduira dans la pouſſiere d'une claſſe au rang des enfans; elle le ſoumettra à la diſcipline d'un maître; elle lui donnera toute la patience & toute la fermeté qu'il faut pour dévorer les premieres épines de la grammaire, & pour en ſupporter tous les dégoûts. Que je conſulte là-deſſus certains eſprits forts du ſiécle: que ſera-ce, à les entendre parler & ſelon leurs idées mondaines, qu'une telle réſolution? ce ſera foibleſſe, ce ſera baſſeſſe d'ame, ce ſera folie. Mais moi je prétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus héroïque & de plus grand: pourquoi? parce que jamais il n'eut plus de violence à ſe faire, pour réprimer tous les ſentimens humains, & pour vaincre toutes les répugnances de la nature: ici bien différent de ſon adorable maître, lors même qu'il travailloit à pouvoir un jour l'imiter. Jeſus-Chriſt encore enfant, s'aſſit au milieu des Docteurs dans le Temple de Jéruſalem,

Ignace, cet homme déjà formé, eſt aſſis parmi des enfans dans une école publique. Jeſus-Chriſt s'éleva au-deſſus de ſon âge pour enſeigner, & Ignace s'abaiſſe au-deſſous du ſien pour recevoir des enſeignemens. Jeſus-Chriſt dans ſa douziéme année fit la fonction de Docteur, & Ignace à trente-trois ans prend la qualité de diſciple. Les Scribes & les Phariſiens furent dans l'étonnement de voir la ſainte aſſurance de Jeſus-Chriſt ; & tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens ſenſés & raiſonnables, eſt ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, mes chers Auditeurs, & tout enſemble quel raport entre l'un & l'autre ! puiſque l'un & l'autre n'eurent en vue que de s'employer aux affaires de Dieu & de lui témoigner leur fidélité. *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse ?* Luc. c. 2.

Ce fut cette même fidélité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ſes études ; qui lui en fit eſſuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations ; & qui dans l'extrême & volontaire pauvreté qu'il avoit choiſie comme ſon plus cher héritage, & dont il reſſentoit toutes les incommodités, l'engagea à ſe retirer dans un hôpital, à mendier lui-même ſon pain de porte en porte, à ſe dégrader ſelon le monde, à ſe mettre dans la vile condition de valet, ſuivant l'exemple de ſon Sauveur : *Formam servi accipiens.* Quel état pour un homme juſques-là diſtingué, &c. Phil. c. 2. par ſa naiſſance, & par ſes emplois ! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'eſt pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour l'ac-

compliſſement de ſes éternelles & ſuprêmes volontés ? Soyons pauvres, ſoyons dépendans, ſoyons eſclaves, ſoyons dans le rang le plus abject & le plus bas, pourvu que Dieu ſoit par-là honoré & le prochain ſanctifié. Et pourquoi ne m'en coûteroit-il pas autant pour me former à la milice du ciel, qu'il m'en a coûté pour me ſignaler dans celle de la terre ? Rien ne m'a rebuté, lorſqu'il a été queſtion d'acquérir la ſcience des armes ; en dois-je moins faire pour acquérir la ſcience du ſalut ? Touché de ces ſentimens, il redouble ſes ſoins & ſon attention : la moindre négligence qui lui échape, eſt pour lui un crime qu'il ſe reproche amérement, & dont il ſe punit rigoureuſement. Dieu le ſoutient, il le bénit, & voici la merveille que nous ne pouvons aſſez admirer : c'eſt que ce zélé diſciple, tout diſciple qu'il eſt, commence à devenir maître. Déjà inſpiré d'en haut & dirigé par l'eſprit de Dieu, il jette les premiers fondemens de cette compagnie dont il devoit être l'inſtituteur & le pere : déja dans l'univerſité de Paris il s'aſſocie neuf compagnons, illuſtres par les talens de leur eſprit & par leur ſçavoir, mais plus illuſtres encore par leur piété & par leur zéle. Dans le ſein de notre France, & dans la capitale de ce Royaume, Ignace leve déjà ces troupes auxiliaires que Dieu réſervoit à ſon Egliſe, & qui d'année en année croiſſant toujours, & groſſies de toutes parts, devoient ſe répandre dans toutes les parties du monde. Car, permettez-moi de le remarquer ici, c'eſt à notre France que le monde chrétien eſt redevable de ce ſecours ; c'eſt-là qu'Ignace s'eſt inſtruit ; là que ſa ſainteté s'eſt élevée, s'eſt perfec-

née, s'eſt conſommée : là qu'il s'eſt tracé la
de ſa compagnie, & qu'il a trouvé de dig
ſujets pour le ſeconder & la faire naître ;
le de concert & portés du même zéle, ils
nt tous dévoués à la gloire du Seigneur &
ervice des ames ; de là enfin qu'ils ſont
is pour aller ſe préſenter au Souverain Pon-
& pour mettre la main à l'œuvre de Dieu
ls avoient méditée. Auſſi le glorieux fon-
ur de la Compagnie de Jeſus connut-il
ours dans la ſuite qu'il devoit tout à la
ce, la regardant comme ſon berceau, ou
r mieux dire, la regardant comme ſa mere,
'apliquant à lui envoyer des ouvriers qui
ent l'acquitter envers elle, & lui rendre en
que ſorte ce qu'il en avoit reçu.

Mais revenons, & diſons que ſi Saint Igna
fait paroître une pleine fidélité en ſe pré
nt à ſon miniſtère, il n'a pas moins digne
t rempli l'autre devoir d'un parfait diſpen
ur, en travaillant ſous les ordres du maî
qui l'avoit apellé, & ſelon la forme que
s-Chriſt même lui avoit tracée. Vous ſça
, Chrétiens, que la gloire eſt un bien pro
de Dieu, & qui n'apartient qu'à Dieu. Il
s'abandonne toutes les autres choſes, juſ
la grace, dit Saint Auguſtin : mais pour la
re, c'eſt ſon fonds ; & un fonds inaliéna
il ne la cede à perſonne, & s'il y a quel
bien qu'il puiſſe attendre de la part des
mes & en particulier de ſes miniſtres, c'eſt
i-là. Voilà pourquoi le Fils de Dieu
it de lui-même, qu'il étoit venu ſur la terre
y chercher, non pas ſa gloire, mais
lle de ſon pere ; que c'étoit l'unique fin de
ſſion & l'unique fin de la miſſion de ſes

Joan. 8. Apôtres, *Non quæro gloriam meam.* Et parce que cette gloire de Dieu conſiſte en partie à être connu des hommes, à en être adoré & aimé, c'eſt pour cela que ce même Sauveur ajoutoit, qu'il étoit venu pour la converſion Matth. 15. des pécheurs & la réparation du monde, *Non ſum miſſus, niſi ad oves quæ perierunt*; & qu'il n'avoit choiſi ſes Apôtres que pour être les Joan. 15. coopérateurs de ce grand ouvrage: *Poſui vos ut eatis, & fructum afferatis.*

Or ceci poſé, mes chers Auditeurs, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des deſſeins de Dieu ſur lui? voyez quelle fut l'ardeur & l'étendue de ſon zéle pour la gloire divine & pour le ſalut des ames. Quel vaſte champ s'ouvre devant moi, & ce qui me reſte de tems peut-il ſuffire à une ſi abondante matiére? Puis-je vous marquer mille traits particuliers? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a ſouffert, non-ſeulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu, & non-ſeulement pour le ſalut de ſes freres, mais pour leur plus haute perfection? Je ne vous le repréſenterai point dans cet étang à demi glacé, où il ſe plonge lui-même juſques au cou, s'eſtimant heureux de pouvoir par cet étrange ſtratagême, arrêter un ſeul péché, & retenir par ce ſpectacle un malheureux que ſon libertinage portoit vers l'objet criminel de ſa paſſion. Je ne vous parlerai, ni de ſes ferventes prédications & des fruits merveilleux qu'elles produiſirent; ni de ſes ſoins auprès des malades, pour ſauver leurs ames, encore plus que pour ſoulager leurs corps; ni de ſes pénibles voyages.

tantôt pour courir au ſecours d'un fugitif, qu'il eût pu pourſuivre ſelon les loix d'une rigoureuſe juſtice, & qu'il aſſiſta ſelon l'eſprit de la plus pure charité ; tantôt pour viſiter les ſaints lieux, & pour réparer la gloire de ſon maître, là où elle avoit été, & où elle étoit tous les jours ſi outrageuſement bleſſée ; tantôt pour parcourir les villes & les bourgades, & pour répandre par-tout la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Je ne vous dirai rien des ſaints établiſſemens qu'il inſtitua, & des maiſons qu'il bâtit pour être conſacrées à la pénitence, ſe ſouvenant que ſon Sauveur n'avoit pas exclu du Royaume céleſte les femmes perdues, & qu'elles pouvoient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avoient déshonoré dans leur péché. Tout cela, & bien d'autres preuves de ſa fidélité & de ſon zéle, je les laiſſe ; car ce détail ſeroit infini. Je m'attache à un ſeul fait plus général, mais auſſi plus éclatant, & par où je conclus ce diſcours.

C'eſt, Chrétiens, cette inſtitution d'une compagnie dont l'unique fin eſt la gloire de Dieu & le ſalut du prochain ; dont tous les ſujets ne doivent ſervir qu'à la gloire de Dieu & au ſalut du prochain ; dont toutes les vues, tous les intérêts, toutes les fonctions, tous les travaux ne doivent tendre qu'à la gloire de Dieu & au ſalut du prochain. D'une compagnie qui, ſans ſe renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu & ſon ſaint nom dans tout l'univers, *Euntes in mundum univerſum* ; doit prêcher l'Evangile à tous les peuples, ſans diſtinction d'âge, depuis les enfans juſques aux plus avancés ; ſans diſtinction de qualités & M c.

d'états, depuis les plus pauvres & les plus petits jusques aux plus riches & aux plus grands. *Ibid. Prædicate Evangelium omni creaturæ.* D'une compagnie, qui sans se borner à un moyen plutôt qu'à l'autre, fait profession d'embrasser tous les moyens de glorifier Dieu & de sanctifier les ames : les écoles publiques & l'instruction de la jeunesse, la connoissance des lettres & divines & humaines, le ministère de la sainte parole, la direction des consciences, les assemblées de piété, les missions & les retraites. D'une compagnie, qui pour se dégager de tout autre intérêt que celui de Dieu & des ames qu'il a rachetées de son sang, renonce solemnellement à tout salaire & à toute dignité ; qui pour être plus étroitement liée au service de l'Eglise de Dieu, s'engage par un vœu exprès à s'employer par-tout où les ordres du Souverain Pontife & du Vicaire de Jesus-Christ la destineront ; fallût-il pour cela s'exposer à toutes les misères de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort. D'une compagnie, qui par la miséricorde du Seigneur & par la force toute-puissante de son bras, perpétuée de siécle en siécle & toujours animée du même esprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit substituer d'autres, pour leur succéder, pour hériter de leur vie, pour cultiver les mêmes moissons, pour soutenir les mêmes fatigues, pour essuyer les mêmes périls, pour combattre les mêmes ennemis & avec les mêmes armes, pour remporter les mêmes victoires, ou pour faire de leur réputation, de leur repos, de leur vie, les mêmes sacrifices. Aidé *de la grace* & en suivant toute l'impression

après avoir conçu & médité le deſſein de cette compagnie, l'avoir enſuite conduit avec autant de ſageſſe que de conſtance & de force, l'avoir exécuté avec ſuccès & porté enfin à toute ſa perfection ; dites-moi, Chrétiens, ſi ce n'eſt pas avoir été fidéle à Dieu, non-ſeulement comme ces bons ſerviteurs de l'Evangile, en de petites choſes, *In modico fidelis*, mais dans une des plus difficiles & des plus grandes entrepriſes ? *Luc. c. 29.*

Or voilà ce qu'a fait Saint Ignace de Loyola. Je ne dis pas, voilà ce qu'il s'eſt propoſé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé ; mais je dis, voilà ce qu'il a lui-même achevé, ce qu'il a lui-même conſommé, & à quoi lui-même il a mis la derniere main. C'eſt lui qui par la ferveur de ſes prieres, par l'abondance des lumieres divines, & par l'élévation & la vaſte étendue d'un génie ſupérieur, par la droiture & la profondeur de ſes réflexions, par l'invincible fermeté & la grandeur de ſon courage, a formé l'idée de cet inſtitut, en a dicté toutes les régles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultés, en a réuni toutes les parties, en a compoſé tout le corps, l'a nourri, l'a fortifié, l'a fait agir juſqu'aux extrémités de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jeſus, c'eſt faire en un mot l'éloge complet de ſa fidélité envers Dieu, & par conſéquent envers le prochain. Car c'eſt vous donner à entendre, que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié par tant de miſſionnaires, envoyés au-de là des mers & aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile & y détruire l'infidélité.

qu'il l'a glorifié par tant de Prédicateurs, employés auprès des fidéles pour leur enſeigner leurs devoirs & les retirer de leurs déſordres, qu'il l'a glorifié par tant de ſçavans hommes, conſumés de veilles & d'études, pour confondre l'héréſie & pour défendre la religion; qu'il l'a glorifié, par tant de martyrs, expoſés aux glaives, aux feux, aux croix, aux tourmens les plus cruels pour l'honneur de la foi, & pour ſigner de leur ſang le témoignage qu'ils lui rendoient; qu'il l'a glorifié d'un pole du monde à l'autre, où il a eu la conſolation de voir les membres de ſa compagnie s'étendre pour la conquête des ames & l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas aſſez, & pourquoi n'ajouterois-je pas qu'il le glorifie encore, non-ſeulement dans le Ciel où Dieu a couronné ſes travaux, mais dans toute l'enceinte de cet univers où ſes enfans, ſous ſa conduite & par ſon eſprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur Pere, & y conſacrent tous leurs ſoins. Car ce que Saint Paul a dit en parlant d'Abel, & de l'offrande qu'il préſenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'apliquer au Saint Inſtituteur dont je fais l'éloge & à la compagnie qu'il a laiſſée après lui comme la dépoſitaire de ſes ſentimens, & l'héritiere des graces dont il fut ſi abondamment pourvu: *Et per illam defunctus adhuc loquitur.* Oui, mes chers Auditeurs, c'eſt par elle qu'Ignace, tout mort qu'il eſt, parle encore, & fait retentir ſa voix dans toute la terre; c'eſt par elle qu'il diſtribue le pain d'une ſainte doctrine aux enfans de la maiſon du Pere céleſte; c'eſt par elle qu'il va à travers les tempêtes & les orages, au milieu

Hebr. II.

des bois & dans le fond des déſerts, chercher les brébis égarées d'Iſraël & les apeller ; c'eſt par elle qu'il dirige tant d'ames ſaintes, qu'il touche tant de pécheurs, qu'il convainc tant d'hérétiques, & qu'il éclaire tant d'idolâtres. Pardonnez-moi, Chrétiens, & permettez-moi de rendre aujourdhui ce témoignage à une compagnie dont je reconnois avoir tout reçu, & à qui je crois devoir tout : témoignage fondé ſur une connoiſſance certaine de la droiture de ſes intentions & de la pureté de ſon zéle, malgré tout ce que la calomnie a prétendu lui imputer, & les noires couleurs dont elle a tâché de la défigurer & de la tenir. Au reſte quand je m'explique de la ſorte, ce n'eſt point à l'avantage des enfans que je le fais ni pour les relever, mais uniquement pour relever le Pere, ou plutôt pour relever la gloire de Dieu, à qui les enfans comme le Pere doivent tout raporter. Non, Meſſieurs, vous ne nous devez rien, ſi vous le voulez ; & ſi vous nous deviez quelque choſe, je vous dirois tout le contraire de ce que diſoit Saint Ambroiſe après la mort du grand Théodoſe, dont il faiſoit l'éloge funebre ; il montroit les deux héritiers de l'Empereur préſens à cette cérémonie, & s'adreſſant au peuple, il s'écrioit : *Reddite filiis quod debetis patri* ; rendez aux enfans ce que vous devez au Pere : je renverſerois la propoſition ; & vous repréſentant Ignace, je m'écrierois : *Reddite patri quod debetis filiis* ; ce que vous croyez devoir aux enfans, rendez-le au Pere ; car c'eſt au Pere que tout eſt dû, puiſque les enfans n'agiſſent que par les régles que le Pere leur a preſcrites ; que par l'eſprit qu'il leur a inſpiré, qu'avec les *Ambr*

moyens qu'il leur a fournis. Je dirois encore mieux : tout ce que vous pouvez devoir, soit au Pere, soit aux enfans, rendez-le à Dieu ; car c'eſt à Dieu, & à Dieu ſeul, le principe de tout, que tout honneur apartient.

Ainſi vous parlerois-je ; mais j'ai quelque choſe à vous dire qui vous touche de plus près, & à quoi il vous eſt encore plus important de faire une ſérieuſe attention. Car ce qui a fait, mon cher Auditeur, toute la ſainteté d'Ignace, & ce qui l'a élevé à une ſi haute perfection, c'eſt d'avoir été fidéle à Dieu. Pourquoi n'êtes-vous pas Saint comme lui, & pourquoi même n'êtes-vous rien moins que Saint ? Examinons quelle eſt la cauſe de cette différence. D'où vient qu'Ignace fut un homme de Dieu, & que vous êtes un homme du monde ; qu'il n'eut de penſées que pour Dieu, & que vous n'en avez que pour le monde ; qu'il ne ceſſa point de glorifier Dieu, & que vous ne ceſſez point de l'outrager ? Remontons à la ſource. Eſt-ce que Dieu ne veut pas tirer de vous ſa gloire ? eſt-ce qu'il ne vous apelle pas à la ſainteté de votre état ? eſt-ce qu'il vous refuſe les graces & les moyens néceſſaires pour y parvenir ? Peut-être vous le perſuadez-vous, & peut-être aimez-vous à vous entretenir dans cette fauſſe perſuaſion, pour avoir lieu de vous autoriſer dans le relâchement & dans le déréglement où vous vivez. Mais c'eſt une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper. Je vous l'ai dit, & je le répete, dans quelque état que vous vous trouviez par les ordres de la Providence, vous devez & vous pouvez vous y ſanctifier ; vous le devez, puiſque c'eſt votre vocation ; & vous le

uvez, puiſqu'en conſéquence de cette vo-
ſion, Dieu vous offre ſon ſecours, & eſt
ijours prêt à vous le donner. Mais ſi Dieu
is eſt fidéle comme il le fut à Ignace, êtes-
is comme Ignace, fidéle à Dieu? Vous
ilez que Dieu faſſe tout, & qu'il ne vous
coûte rien. Mais Saint Ignace s'eſt fondé
une maxime bien opoſée, ſçavoir que ne
uvant rien faire ſans Dieu, il n'étoit pas
ine moindre néceſſité pour lui de faire tout
ec Dieu. Voilà le principe qui l'a fait agir,
le mal eſt que vous prenez toute une autre
gle. Ce grand Saint a ſçu diſtinguer entre la
ice & l'action: la grace qui nous prévient
la part de Dieu, & l'action qui la ſuit de
tre part; & il a conclu que ce n'étoit pas
premiere, mais la ſeconde qui nous ſancti-
it, & que la premiere ſans la ſeconde étoit
me le ſujet de notre condamnation: au
u que vous confondez l'une & l'autre, au
u que vous attendez tout de l'une ſans pren-
ſoin d'y ajouter l'autre, croyant volontiers
e la grace de Dieu ſuffit, & vous mettant
u en peine d'y répondre. Ah! Chrétiens,
ubliez jamais cette importante vérité, qu'on
peut trop vous imprimer dans l'eſprit, je
ux dire que comme vous ne pouvez vous
ver ſans Dieu, Dieu jamais ne vous ſauve-
ſans vous; que comme vous ne pouvez
us ſanctifier ſans Dieu, jamais Dieu ne vous
ctifiera ſans vous; & que de même qu'il y
une fidélité de Dieu envers l'homme, à
oi Dieu ne manque jamais, il y a une fidé-
é de l'homme envers Dieu, à quoi vous ne
vez jamais manquer, afin que vous puiſſiez
jour entendre de la bouche de votre juge

cette consolante parole : Venez bon serviteur, serviteur fidéle. Parce que vous m'avez été fidéle, entrez dans la joie du Seigneur, & dans son Royaume éternel, où nous conduise, &c.

SERMON

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Sur l'Indulgence de Portiuncule.

Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.
Au Pſeaume 33.

SI jamais cette parole du Prophéte s'eſt accomplie, n'eſt-ce pas, Chrétiens, à l'égard du glorieux Patriarche Saint François d'Aſſiſe, & dans la conceſſion de l'indulgence dont nous célébrons aujoudhui la ſolemnité ? Il pria ce pauvre évangélique : dans cette fameuſe aparition où le Sauveur du monde accompagné de Marie ſa mere, ſe fit voir à lui, & ſans réſerve lui promit comme à

Salomon de tout accorder à ſa priere, il ne demanda ni la grandeur ni la fortune humaine; il oublia même, ce ſemble, ſes propres intérêts, & ne penſa qu'à ceux des fidéles pour qui il obtint une rémiſſion entiere & une pleine indulgence, toutes les fois qu'avec les diſpoſitions requiſes, & à certain jour marqué ils viſiteroient cette Egliſe de Portiuncule, dédiée à la Reine du Ciel, & d'où il adreſſoit à Dieu ſa demande. Une priere ſi chrétienne & ſi ſainte ne pouvoit être rejetée. Marie la ſeconda, Jeſus-Chriſt l'écouta, François eut la conſolation d'avoir procuré aux plus grands pécheurs une des graces les plus précieuſes, & une des plus promptes & des plus infaillibles reſſources contre les vengeances divines & les châtimens dont ils étoient menacés. Ainſi, mes chers Auditeurs, pour vous propoſer d'abord le deſſein de ce diſcours, nous avons à conſidérer d'une part S. François qui prie, d'autre part la mere de Dieu qui intercede, & enfin Jeſus-Chriſt qui accorde. François qui prie, & pour qui? pour les pécheurs: c'eſt ce que je vous ferai voir dans la premiere partie. Marie qui intercede, & en faveur de qui? pour François, dont elle apuie auprès de ſon Fils l'humble & fervente priere: c'eſt ce que je vous repréſenterai dans la ſeconde partie: Jeſus-Chriſt qui accorde, & quoi? l'indulgence la plus générale & la plus complette: ce ſera le ſujet de la troiſiéme partie. Ce n'eſt point encore aſſez; mais je prétends, & je fais trois propoſitions plus expreſſes & plus particulieres. Car je dis: François pria pour les pécheurs, & je prétends que par le mérite de ſa perſonne *il fut digne* d'être exaucé; premiere propoſi-

tion. Marie intercéda pour François, & j'avance qu'elle y fut engagée par les plus puissans motifs ; seconde proposition. Jesus-Christ en faveur de l'un & de l'autre accorda l'indulgence que nous pouvons tous ici nous apliquer, & je soutiens que c'est un des dons de Dieu les plus estimables ; derniere proposition. Il s'agit de nous-mêmes, Chrétiens ; il s'agit de notre avantage le plus essentiel : que faut-il de plus pour vous intéresser & pour soutenir votre attention, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave Maria.*

JE me figure d'abord, Chrétiens, François prosterné dans le sanctuaire comme un autre Salomon & levant les mains pour faire à Dieu la même demande que ce Monarque, lorsqu'il dédia le temple de Jérusalem ; *Orantes in loco isto, exaudi eos in cœlo, & dimitte peccata servorum tuorum.* Seigneur, dit cet homme séraphique dont je parle, faites grace à votre peuple, & pardonnez les péchés à tous ceux qui vous invoqueront en ce saint lieu. Car c'est ainsi que François pria, & je dis qu'il fut digne d'être exaucé : pourquoi ? Est-ce en général parce qu'il étoit saint ? cela suffiroit pour justifier ma proposition : car la foi m'aprend qu'il n'y a rien de plus puissant auprès de Dieu que la sainteté ; & quelle merveille que Dieu écoute un Saint qui le prie & qui l'aime aussi ardemment que celui-ci, puisque selon l'Ecriture il fait la volonté de ceux qui le craignent ? Si la crainte de Dieu, dit Saint Augustin, a tant de pouvoir auprès de Dieu, que sera-ce de son amour ? *Si hæc timentibus ; quid amantibus ?* Augu

I. PART. 3. Rej. c. 8.

Mais le ſujet que je traite, demande quelque choſe de plus particulier, & ſans m'en tenir à cette raiſon, je prétends que Saint François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été perſonnelles, & qui lui ont gagné le cœur de Dieu. 1. Parce que c'étoit un pauvre volontaire. 2. Parce que c'étoit un pauvre crucifié. 3. Parce que c'étoit un pauvre déſintéreſſé pour lui-même & zélé pour le prochain. Trois titres qui durent ſinguliérement relever devant Dieu la perſonne de François d'Aſſiſe & le mérite de ſa priere. Examinons-les.

C'eſt un pauvre, & un pauvre volontaire, un pauvre évangélique qui s'adreſſe à Dieu: ah! Chrétiens, en faut-il davantage pour lui faire trouver grace, & pour lui rendre Dieu favorable? Dieu qui, ſelon le texte ſacré, n'attend pas que les pauvres le prient; qui ſe plaît *Pſal. 9.* à écouter juſques à leurs ſimples deſirs, *Deſiderium pauperum exaudivit Dominus*; qui pour eux a l'oreille ſi attentive & ſi délicate, qu'il entend même la ſimple préparation de leur *Ibid.* cœur, *Præparationem cordis eorum audivit auris tua*: & qui fait tout cela, dit Saint Chryſoſtome, pour honorer la pauvreté, comment n'y auroit-il pas égard, dans un homme tel que François, où elle ſe préſente avec tous ſes avantages, & tout ce qui la peut rendre plus précieuſe aux yeux du Seigneur? Car prenez garde, quand S. François prie, c'eſt un pauvre, mais ce n'eſt pas un pauvre ordinaire, c'eſt ce pauvre par excellence, que Dieu fit voir à David, lorſqu'il voulut lui découvrir toute la perfection de la loi de grace: *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum*

Oui, le voilà ce pauvre. *Iſte pauper*, uvre, après Jeſus-Chriſt, le plus grand eur & l'obſervateur le plus exact & le ſévére de la pauvreté de l'Evangile. *Iſte r*, ce pauvre à qui Dieu dit comme à Sa-n : *Poſtula quod vis, ut dem tibi* ; re- 3. Reg. e, & de toutes les choſes du monde c. 3. ande-moi celle que tu veux, afin que je te nne ; mais qui ne trouve rien de meilleur r lui ni de plus digne de ſon choix, que la vreté ; qui lui donne la préférence ſur tout eſte & la veut avoir ſeule pour partage : en plus heureux que Salomon, quand ce ice choiſit la ſageſſe, parce que la ſageſſe Salomon ne renfermoit pas en elle la pau-é de François ; au lieu que la pauvreté de nçois contient éminemment la ſageſſe de mon, puiſque la ſouveraine ſageſſe eſt d'ê-pauvre avec Jeſus-Chriſt & comme Jeſus-riſt. *Iſte pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu réponſe toute différente de celle de Salo-n, & qui ne dit pas, Seigneur ne me don-ni les richeſſes, ni la pauvreté, *Mendicita-* Prov. *& divitias ne dederis mihi* ; mais qui dit c. 30. t au contraire : Seigneur, préſervez-moi richeſſes comme du poiſon le plus mortel, donnez-moi pour héritage la pauvreté ; ce a mon plus précieux tréſor, & j'en ferai ites mes délices ; c'eſt ſur elle que je bâtirai Egliſes ſans nombre ; c'eſt elle qui ſervira pierre fondamentale au ſaint Ordre dont il is a plu de m'inſpirer le deſſein ; je la laiſſe-par teſtament à ceux qui me ſuivront ; elle r tiendra lieu de fonds, de patrimoine, de ſiſtance, & ils la garderont comme le is honorable & le plus noble partage qu'ils

puiſſent recevoir de moi. *Iſte pauper*, ce pauvre en effet inſtituteur d'un ordre que nous pouvons apeller l'ordre des Lévites de la nouvelle loi ; pourquoi cela ? parce que les Lévites compoſoient cette tribu d'Iſraël à qui Dieu n'avoit donné nulle poſſeſſion dans la terre promiſe, & dont il voulut être lui-même le ſeul bien, & pour parler avec l'Ecriture, l'unique
Deuter. 10. poſſeſſion : *Non habuit Levi partem, neque poſſeſſionem, quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Belle figure, Chrétiens, de l'ordre de ſaint François, qui le premier entre les ordres religieux, a eu la gloire de ne pouvoir rien poſſéder ; qui s'eſt reſervé ce renoncement univerſel comme une de ſes plus ſingulieres prérogatives, & à qui l'Egliſe l'a confirmée dans les conciles généraux au même tems qu'elle l'ôtoit aux autres. Ceux-ci font profeſſion d'être pauvres, mais pauvres dans le particulier, quoiqu'en commun ils ſoient capables d'acquérir & d'avoir en propre ; François & dans le commun & dans le particulier veut être privé de toute propriété, afin que la parole du Prophéte royal puiſſe mieux ſe vérifier en lui : *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Auſſi, Chrétiens, comment Dieu eût-il pu ſe défendre de la priere d'un homme qui lui diſoit avec la même confiance que les Apôtres : Seigneur, j'ai quitté tout, & je me ſuis réduit pour vous à l'état d'une pauvreté qui n'a point encore été vue ni pratiquée dans le monde. J'ai engagé des milliers d'hommes à l'embraſſer comme moi : voyez, mon Dieu,
Matth. 19. quelle grace vous voulez nous accorder : *Ecce nos reliquimus omnia & ſecuti ſumus te, quid*

ergo erit nobis ? Vous nous offrez la vie éternelle, & nous l'acceptons ; mais ſouvenez-vous, Seigneur, que vous nous l'avez déja promiſe par d'autres titres. Vous nous parlez d'un centuple ſur la terre, nous ne vous le demandons point ; & j'oſe vous dire au nom de tous mes Freres & en mon nom, que nous n'y prétendons rien. Vous chercherez donc, ô mon Dieu, dans les tréſors de votre miſéricorde quelque autre grace plus conforme à l'état de vie où vous nous avez apellés : & puiſque vous voulez bien que je vous explique ſur cela mes deſſeins, ah ! Seigneur, pardonnez à ce peuple, & accordez à tous ceux qui viendront ici vous invoquer, l'entiere remiſſion de leurs péchés. Voilà ce que je voudrois obtenir de vous par le mérite de la pauvreté que je vous ai vouée. Je dis, mon Dieu, par le mérité de cette pauvreté, non point parce que c'eſt la mienne, mais parce que c'eſt la vôtre, & qu'ayant été d'abord conſacrée dans votre humanité ſainte, vous daignez bien encore la conſidérer dans la perſonne de votre ſerviteur. Ainſi, mes chers Auditeurs, François eſt-il exaucé parce qu'il eſt pauvre, *Iſte pauper clamavit* ; & la pauvreté, & l'objet du mépris des hommes, eſt ce qui fait crédit auprès de Dieu, *& Dominus exaudivit eum.*

Je dis plus : non-ſeulement c'eſt un pauvre qui prie par la bouche de S. François, mais c'eſt un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire, un pauvre attaché à la croix de Jeſus-Chriſt pour y vivre, comme Jeſus-Chriſt y fut attaché pour mourir ; un pauvre qui eut droit de prendre la diviſe de S. Paul, *Chriſto confixus ſum cruci* ; & qui put dire de lui-même avec plus *Gal. c. 2.*

Gal. 6. de fondement que cet Apôtre, *Ego autem ſtigmata Domini Jeſu in corpore meo porto*, puiſqu'il porta réellement ſur ſon corps les ſacrés ſtigmates de ſon maître. Il eſt vrai, quand Saint François pria pour obtenir l'indulgence qui fait le ſujet de cette fête, il ne portoit pas encore viſiblement ces glorieuſes cicatrices : mais nous aprenons de ſon hiſtoire qu'elles lui avoient déjà été imprimées par une action divine & intérieure. Elles ne paroiſſoient pas encore aux yeux des hommes, comme elles parurent dans la ſuite des années, mais Dieu les voyoit, Chrétiens, & de quels ſentimens dut-il être touché à l'égard d'un homme en qui il découvroit des traits ſi marqués & une ſi parfaite image de ſon Fils ! que cette penſée m'ouvre un grand champ, & que n'ai-je tout le loiſir de m'y étendre ! Pourquoi Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection voulut-il conſerver les veſtiges de ſes bleſſures ? les Peres en ont aporté bien des raiſons, mais la plus ſolide, à ce qu'il me paroît, & la plus vraie, c'eſt celle qu'en donne S. Jean Chryſoſtome. Car le Fils de Dieu, dit-il, devoit prier pour nous dans le Ciel, & ſelon la parole de Saint Jean, plaider lui-même notre cauſe en qualité d'avocat & de médiateur : & voilà pourquoi il voulut toujours garder les cicatrices de ſes plaies, quoiqu'elles fuſſent en aparence ſi peu convenables à l'état de ſa gloire, parce qu'il ſçavoit que rien n'étoit plus propre à fléchir en notre faveur la juſtice de ſon Pere, que de pouvoir ſans ceſſe lui préſenter le prix de notre rédemption. Apliquons ceci, mes chers Auditeurs : François devoit *être un jour* l'interceſſeur de tout le genre

humain ; il avoit à demander une rémiſſion générale pour les pécheurs, & c'eſt de quoi il s'acquitte aujourdhui : mais pour cela il lui falloit un crédit particulier auprès de Dieu, & que fait le Sauveur du monde ? il lui imprime ſes ſtigmates, il lui ouvre le côté, il lui perce les mains & les pieds, il en fait un homme crucifié, afin que Dieu conſidérant François, ſi je puis parler de la ſorte, comme un autre Jeſus-Chriſt, ſe trouve en quelque façon obligé de déférer à ſa priere pour le reſpect de la divine perſonne qu'il repréſente, *Et Dominus exaudivit eum.* Hé quoi, mes Freres, diſoit Saint Paul dans ſa ſeconde épitre aux Corinthiens, ſi la loi de Dieu écrite ſur le marbre mérita tant de reſpect que les enfans d'Iſraël n'oſoient jetter les yeux ſur Moyſe quand il l'aporta de la montagne, combien plus en mérite-t-elle, maintenant qu'elle eſt gravée dans nos cœurs ? je dis de même des ſtigmates de Saint François : ſi l'image du crucifix ſeulement exprimée ſur la pierre ou ſur l'airain, eſt ſi vénérable dans notre religion que nous nous proſternons devant elle, qu'elle remplit les démons de terreur, & que les Anges la révérent, que ne lui eſt-il pas dû lorſqu'elle eſt formée ſur la chair des Saints, ſur une chair conſacrée par toutes les pratiques de la plus auſtere pénitence, ſur une chair revêtue de toute la mortification de l'Homme-Dieu ?

Car prenez garde, Chrétiens, François n'a pas ſeulement porté ſur ſon corps les ſtigmates de Jeſus-Chriſt ; mais il a porté, & ſur ſon corps & dans ſon cœur, ce qu'elles figuroient,

je veux dire la mortification de Jeſus-Chriſt. En effet, l'auſtérité de vie qu'il embraſſa, les jeûnes continuels qu'il obſerva, le ſac & le cilice dont il ſe chargea, les veilles & les travaux infatigables auxquels il ſe dévoua, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva, le renoncement général, je ne dis pas aux plaiſirs, mais aux ſimples commodités & aux beſoins, à quoi il ſe condamna; la loi indiſpenſable de châtier ſon corps & de le réduire en ſervitude, qu'il s'impoſa; la régle la plus mortifiante, & pour les ſens & pour l'eſprit, à laquelle il s'obligea; les deux maximes qu'il ſe propoſa, & l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua, l'une de ſe conſidérer lui-même comme ſon plus grand ennemi & de ſe faire enſuite la guerre la plus cruelle, quoique la plus ſainte; l'autre de traiter ſa chair comme une victime de pénitence & d'en être le ſacrificateur: (penſée dont il fut toujours pénétré, & en conſéquence de laquelle il ſembla n'être au monde que pour travailler à ſa propre deſtruction & à ſon propre anéantiſſement) tout cela montre bien que cet Ange de la terre, que cet homme ſéraphique ne ſe regardoit que comme un homme crucifié au monde, & à qui le monde étoit crucifié: *Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo.* En voulez-vous être plus ſenſiblement convaincus? voyez ſes enfans, les imitateurs de ſa vie & les héritiers de ſon eſprit. C'eſt pour votre édification, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas pour votre confuſion, que S. François les a formés, qu'il les a élevés, & que Dieu nous les propoſe & nous donne dans eux l'idée la

alat. 6.

plus juſte de ce crucifiement évangélique. Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beau diſcours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare & on s'en glorifie; mais dans les maiſons de Saint François on la porte en eſprit & en vérité. C'eſt dans les ſucceſſeurs de ce grand Saint que Dieu conſerve les prémices, ou, ſi vous voulez, les reſtes de cet eſprit de pénitence par où l'Egliſe doit être ſanctifiée; & tout mondains que nous ſommes, pouvons-nous voir ces hommes détachés d'eux-mêmes, ſans rougir de nos ſenſualités & de nos délicateſſes? Si l'iniquité & le relâchement du ſiécle n'empêche pas qu'ils ne ſoient tels que nous les voyons, que devons-nous penſer de leur glorieux Patriarche? & témoins de la ſainteté des enfans, quel jugement devons-nous faire de celle du Pere?

Ah! Chrétiens, voilà le fonds eſſentiel & capital du mérite de Saint François: la croix de Jeſus-Chriſt; il s'en eſt chargé, il l'a portée toute ſa vie. Dans cet état il s'eſt préſenté à Dieu, il a pouſſé vers le Ciel un cri accompagné de larmes, *Cum clamore valido & lachrymis:* n'étoit-il pas de la gloire du Sauveur, que le ſerviteur fut exaucé en cette occaſion par les mérites du maître? *Et Dominus exaudivit eum.* Hebr. c. 5.

D'autant plus, qu'en portant la croix, ce ne fut pas tant pour ſes propres péchés que François fit pénitence & qu'il pria, que pour les péchés des autres; & de là ſuit la troiſiéme qualité qui dut rendre ſa priere plus efficace auprés de Dieu. J'ai dit que c'étoit un pauvre évangélique & un pauvre crucifié, c'eſt beaucoup; mais voici quelque choſe encore de

plus, c'eſt un pauvre déſintéreſſé & zélé tout enſemble ; déſintéreſſé pour lui-même, zélé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de ſon mérite. Car pour qui demande-t-il ? pour ſa perſonne ? pour celle de ſes enfans ? pour la conſervation de ſon ordre & des maiſons qu'il vient d'établir ? Non, Chrétiens, il ne penſe point à tout cela, ſon zéle plus pur que la flamme cherche ailleurs à ſe répandre ; & ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt ne s'eſt fait pauvre qu'afin de ſe mettre dans un état où il eût droit de demander pour nous, il veut que ſa pauvreté ait le même avantage. Pour qui donc prie-t-il ? pour tous les pécheurs dont il ſouhaite ardemment le ſalut, & pour qui il voudroit, comme Saint Paul, être anathême. Pour les juſtes qu'il aime avec tendreſſe, & qu'il porte tout dans les entrailles de ſa charité. Pour l'Egliſe dont il conjure le Ciel de ſanctifier tous les membres. Pour vous & pour moi qui n'étions pas encore, mais à qui néanmoins il apliquoit déjà par avance le fruit de ſa priere. Oui, c'eſt pour nous que François, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, s'eſt fait pauvre, 2. Cor. 8. *propter vos egenus factus eſt* ; & c'eſt pour nous qu'il interpoſe aujourdhui le crédit de ſa pauvreté. Rien pour moi, Seigneur, dit-il à Dieu, mais, tout pour votre peuple. Vous me faites trop de biens ; mais ce peuple a beſoin de votre miſéricorde. Oubliez François, & jettez les yeux ſur ces ames engagées dans le péché : il s'agit pour elles d'un pardon, mais d'un pardon entier, qui leur remette avec l'offenſe toute la peine : c'eſt ainſi que je vous le demande, ô mon Dieu, & c'eſt ainſi que vous *me l'accorderez*. Quelle merveille, mes chers

Auditeurs, qu'un pauvre s'empreſſe de la ſorte pour d'autres néceſſités que les ſiennes ! Quand un pauvre demande pour lui-même, on l'écoute par compaſſion, mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration. Priant pour ſoi, il eſt exaucé en conſidération de ſa miſére ; mais priant pour autrui, on l'exauce en vue du mérite de ſa perſonne. C'eſt donc pour cela que Dieu s'eſt rendu à l'humble ſuplication de François : c'eſt, dis-je, parce que c'étoit un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, & un pauvre deſintéreſſé : *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Tirons de là pour nous, en concluant cette premiere partie, quelques inſtructions importantes. Voulez-vous ſçavoir pourquoi vos prieres ont ſi peu de pouvoir auprès de Dieu ? c'eſt que vous n'avez nulle des qualités que je viens de vous repréſenter dans cet homme ſéraphique dont je fais l'éloge ; que vous n'êtes pas pauvres comme lui, que vous n'êtes pas crucifiés comme lui, que vous n'êtes pas zélés comme lui. Quand je dis, mon cher Auditeur, que vous n'êtes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous ſoyez dans l'opulence & dans l'abondance de toutes choſes ; car peut-être êtes-vous pauvres en effet ; mais vous ne l'êtes pas comme Saint François : pourquoi ? parce que Saint François a aimé ſa pauvreté, & que vous avez en horreur la vôtre ; parce que Saint François a fui les richeſſes, & que vous les recherchez avec paſſion ; parce que Saint François faiſoit conſiſter ſon bonheur à être pauvre, & que vous regardez cet état comme le ſouverain malheur. Non, Chrétiens, ne penſez

pas que ce ſoit, dans les régles du chriſ
niſme, l'indigence ou la poſſeſſion des bi
qui faſſent la vraie diſtinction des pauvre
des riches. Au milieu de votre pauvreté, pe
être êtes-vous devant Dieu dans le mé
rang que le mauvais Riche de l'Evangile
quand votre maiſon ſeroit remplie de tréſo
avec tous vos tréſors vous pourriez ê
auſſi pauvre que S. François. Si je préte
que vous ne l'êtes pas, ce n'eſt point pré
ſément parce que vous poſſédez les biens de
terre ; mais parce qu'en les poſſédant, v
vous en laiſſez poſſéder vous-mêmes ; n
parce qu'au lieu d'en être les maîtres, v
en êtes les eſclaves ; mais parce que vous
croyez jamais en avoir aſſez ; mais parce
votre cœur y eſt attaché plus qu'à Dieu ; n
parce qu'il n'y a rien que vous ne ſacrif
tous les jours à cette malheureuſe convoi
qui vous brûle : oui, voilà pourquoi je v
dis que vous n'êtes pas pauvre comme ſa
François. Or j'ajoute, & c'eſt une con
quence infaillible & tirée des principes de
foi, que jamais vous n'aurez droit d'être ex
cés de Dieu, ſi vous n'entrez en participati
de cette ſainte pauvreté. Car il faut vous ſ
venir que Dieu n'eſt pas riche indifféremm
pour tout le monde, mais ſeulement pour
pauvres évangéliques ; que ſa grace eſt d'
qualité à ne pouvoir ſe répandre que dans
ame vuide de tout le reſte ; qu'elle reſſem
à cette huile du prophéte Eliſée, qui s'ar
toit dès que les vaiſſeaux étoient remplis ;
que plus vous aurez le cœur plein dès fa
biens du ſiécle, moins vous ſerez capables
recevoir les dons de Dieu. De plus, mon cl

diteur, auſſi ſenſuel que vous l'êtes, auſſi
nné à vos plaiſirs, auſſi ſujet à une vie
lle & auſſi ennemi de la mortification chré-
ne, comment pouvez-vous faire agréer vos
ux à Dieu ? François n'eſt exaucé que parce
il porte l'image de la croix : mais quel carac-
e en avez-vous ? où ſont les marques de
re pénitence ? à quoi Dieu peut-il recon-
tre dans toute votre perſonne quelque
ige de la paſſion de ſon Fils ? Si vous
viez pour modèle que ce Dieu crucifié, vous
diriez que c'eſt un Dieu, & qu'il eſt trop
deſſus de vous pour pouvoir vous former
lui : mais voici un homme crucifié ; je dis
homme ſeulement homme, un homme tel
: vous & de même nature que vous : quelle
uſe pouvez-vous alléguer contre ce bel
mple ? Enfin trop intéreſſés pour nous-
mes & pour des avantages purement hu-
ins, nous ne penſons jamais aux autres, dont
us ſommes ſouvent chargés devant Dieu,
ſont nous devons répondre à Dieu : nulle
rité, nul zéle pour le prochain. François a
lû faire pénitence pour tous les pécheurs :
- il fallu s'immoler mille fois lui-même
ur le ſalut de tous les hommes, il y étoit diſ-
é, & je puis bien lui apliquer ce que
criture a dit de Joſias : *Ipſe eſt directus divi-* *Eccleſi.*
is in panitentiam gentis. Mais quelle part *c.* 49
nez-vous, ſoit aux beſoins ſpirituels, ſoit
beſoins même temporels de vos freres,
andis que vous êtes ſi ſenſibles pour eux,
ez-vous être ſurpris que Dieu ferme pour
s les tréſors de ſa miſéricorde ? Avançons.
même tems que François pria pour les
heurs, Marie intercéda pour François, &

j'ajoute qu'elle y fut engagée par les plus puiſſans motifs, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

II. ART. DEux grands motifs engagerent la Mere de Dieu à intercéder pour François d'Aſſiſe, & à lui obtenir l'indulgence qu'il demandoit. Motif de piété maternelle; & ſi je l'oſe dire, motif d'intérêt propre. Motif de piété maternelle par raport à S. François, c'eſt le premier: motif d'intérêt propre par raport à elle-même, c'eſt le ſecond. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention, Chrétiens, & aprenez combien cette Reine du Ciel eſt favorable à ſes enfans, & quel ſoin elle prend de ceux qui la ſervent & qui ſe font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une piété maternelle, & pourquoi? ne le ſçavez-vous pas, mes chers Auditeurs, & ignorez-vous la profeſſion ſolemnelle & authentique que fit d'abord François d'apartenir ſpécialement à Marie, en ſe dévouant à elle, & la choiſiſſant pour chef de ſon ordre? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle, comment il entra dans ſon adoption, comment il la prit pour ſa mere, comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, & combien il la chérit, ſeulement parce qu'elle étoit dédiée à l'auguſte Vierge dont le nom lui fut toujours ſi vénérable & les intérêts ſi précieux; comment il ſe tint trop honoré & trop heureux d'avoir conçu là, pour ainſi parler, & enfanté le ſaint ordre dont il fut inſtituteur; d'en avoir jetté les fondemens ſur un ſol que poſſédoit Marie, ſi je puis

encore uſer de cette expreſſion, en qualité de propriétaire. Voilà les vues que ſe propoſa ce glorieux Patriarche, lorſqu'avec tous ſes enfans il ſe retira à Portiuncule. C'étoit une maiſon déſerte & ruinée, & c'eſt pour cela même qu'elle lui plut, parce qu'elle étoit plus conforme à la pauvreté qu'il embraſſoit. C'étoit une maiſon étroite & abandonnée, & c'eſt pour cela même qu'elle lui parut digne de ſon choix, parce qu'elle marquoit mieux le caractère de l'humilité évangélique dont il faiſoit profeſſion. Mais ſur-tout il l'agréa, parce que c'étoit une maiſon conſacrée à ſa puiſſante protectrice. Dès que François l'aperçut, il en fut charmé; & s'adreſſant à ſes compagnons: Ah! mes Freres, leur dit-il, voilà la terre de bénédiction que Dieu nous a promiſe, voilà le lieu de mon repos: *Hac requies mea in ſæculum ſæculi.* Il eſt vrai, c'eſt une maiſon dénuée de tout; mais ſouvenons-nous que nous ſerons les domeſtiques de la Reine du monde. Pour moi, ajouta cet homme ſéraphique; j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les Royaumes & les Empires des Princes du ſiécle; & puiſque nous allons entrer en poſſeſſion de ſon héritage, il n'y a point de graces que nous ne puiſſions attendre du Ciel. Ainſi parla François, & c'eſt avec de tels ſentimens qu'il établit ſes freres dans ce lieu de ſainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus floriſſans ordres de l'Egliſe. Car c'eſt de là que ſont ſortis tant d'Apôtres, de Martyrs, de ſaints Confeſſeurs; tant d'Evêques, de Cardinaux, & même de Souverains Pontifes; tant de Prédicateurs de l'Evangile, de Docteurs, de Théologiens

Pſal. 131.

conſommés dans la ſcience de Dieu; tant d'hommes illuſtres, dont la mémoire, comme celle du juſte, ſera éternelle. C'eſt-là que Marie les a formés; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente & ſainte doctrine dont ils ont été remplis; là que par une fécondité virginale, elle les a multipliés, pour les répandre enſuite juſqu'aux extrémités de la terre. Or revenons, Chrétiens, & dites-moi: Marie, la mere de cette famille ſpirituelle & le chef de cette maiſon, n'étoit-elle pas engagée à contribuer de tout ſon pouvoir aux inſignes faveurs dont il plaiſe à Dieu de la combler? Puiſque Portiuncule étoit le berceau où elle nourriſſoit & où elle élevoit une ſi nombreuſe multitude d'enfans en Jeſus-Chriſt, ſa piété ne la portoit-elle pas à y faire deſcendre toutes les graces & toutes les bénédictions divines? & quand François, ce fidéle & zélé ſerviteur, adreſſoit au Ciel ſa priere, & une telle priere, la Mere de Dieu ne devoit-elle pas ſentir ſes entrailles émues, & prier elle-même avec lui & pour lui?

N'en doutons point, mes chers Auditeurs; tandis que François & cette troupe de diſciples qui l'accompagnent, proſternés devant l'autel du Seigneur, prient ſur la terre, Marie dans le ciel proſternée devant le trône de ſon Fils, lui préſente elle-même leurs vœux; elle les reconnoit pour ſes enfans, & que dit-elle à ce Dieu Sauveur? ce que lui-même il dit à ſon Pere, en lui montrant & lui recommandant ſes Apôtres: *Serva eos in nomine tuo quos* Jan. 17. *dediſti mihi.* Voilà mes enfans, & me voilà, Seigneur, avec eux en votre préſence. Ils ſont à vous, & ils ſont à moi: ils ſont à vous, parce

que vous les avez attirés par votre grace, que vous les dirigez par vos exemples, que vous les avez remplis de votre eſprit ; & ils ſont à moi, parce que vous me les avez donnés, & que c'eſt de vous-même que leur eſt venu le deſſein de s'apuyer auprès de vous de mon nom & de ſe ranger ſous ma conduite. Or comme mere, puis-je les oublier ; & comme mon fils, que pouvez-vous me refuſer ? *Serva eos in nomine tuo quos dediſti mihi.* Non, Chrétiens, rien ne lui ſera refuſé à cette mere toute-puiſſante, ſur-tout quand c'eſt pour François qu'elle intercede ; & elle ne peut rien refuſer elle-même, ſur-tout lorſque c'eſt François qui l'invoque & qui l'apelle à ſon ſecours. Rien, dis-je, ne lui ſera refuſé à cette médiatrice, & elle ſera écoutée, d'autant plus que c'eſt en faveur de François qu'elle prie. Si c'étoit un pécheur couvert de crimes, ſi c'étoit un mondain plongé dans le plaiſir, & lié par de criminelles habitudes, Marie en s'intéreſſant pour lui, trouveroit même alors un accès favorable, & auroit encore de quoi ſe faire entendre : les graces de converſion & les graces les plus efficaces & les plus précieuſes lui pourroient être accordées. Qu'eſt-ce donc, quand c'eſt la priere d'un juſte qu'elle va offrir, la priere d'un des plus parfaits ſectateurs de Jeſus-Chriſt, la priere d'un Saint ? Et comment pourroit-elle refuſer elle-même ce que François lui demande, & être inſenſible à la confiance qu'il lui témoigne, puiſqu'elle exauce juſques aux plus grands pécheurs, & qu'elle leur fait tous les jours ſentir les ſalutaires effets de ſa miſéricorde ? Je dis plus, puiſqu'outre ſa piété maternelle, ſon intérêt même & ſon

propre honneur l'engageoit à ſeconder François, & étoit un nouveau motif pour entrer dans ſes vues, & pour travailler à les faire heureuſement & promptement réuſſir.

Car de quoi s'agiſſoit-il dans la conceſſion de cette indulgence ? que demandoit Saint François ? de ſanctifier une Egliſe depuis longtems érigée ſous le nom de Marie, & ſous le glorieux titre de Notre Dame des Anges ; de rétablir le culte que tant de fois la Reine du Ciel y avoit reçu, qui commençoit à s'abolir ; de le renouveller, de le ranimer, de le rendre plus ſolemnel & plus univerſel. Voilà ce que François avoit entrepris. Il voyoit l'autel de ſa ſainte Mere dans un abandon qui la déshonoroit & qui le touchoit ; & combien de fois à ce ſpectacle s'écria-t-il : *Zelus domûs tuæ comedit me.* Ah ! Vierge ſi vénérable & ſi aimable, c'eſt le zéle de votre maiſon qui me dévore. Puiſqu'elle eſt à vous, il faut qu'elle ſoit digne de vous : *Domum tuam decet ſanctitudo.* Il faut que vous y receviez les hommages qui vous ſont dus, & que tous les peuples y viennent en foule. Mais pour y attirer les peuples, de quel moyen ſe ſervira-t-il ? ſera-ce par une vaine curioſité qu'il les engagera ? ſera-ce par la magnificence & l'éclat d'un ſuperbe & nouvel édifice ? ſera-ce par la pompe & la variété des ornemens ? non, Chrétiens, on n'y verra briller ni l'argent ni l'or. Mais ſi les vœux de François ſont accomplis, cette maiſon abandonnée ſera déſormais, par un privilége particulier, & obtenu du Pere des miſéricordes, un lieu d'indulgence & de remiſſion. Ce ſera tout enſemble, & le refuge des pécheurs, & la demeure des Saints. Le refuge des

Joan. 2.

Pſalm. 92.

heurs, qui contrits & pénitens y recevront
ıtiere abolition de leurs dettes, & qui tou-
s de cette eſpérance, s'y rendront de tou-
parts. La demeure des Saints, de ces fer-
ts compagnons de François, dont les exem-
s ſe répandront au dehors, gagneront les
ırs, & par un charme ſecret attireront aux
ds de Marie & de ſon autel les villes & les
vinces. Marie donc y étoit intéreſſée : &
priant pour Saint François, elle prioit en
:lque ſorte pour elle-même, puiſqu'il étoit
:ſtion du rétabliſſement d'un temple bâti
s l'invocation de ſon nom.

Ce n'eſt pas tout ; mais je prétends qu'elle
s'y trouvoit pas moins fortement portée par
autre intérêt encore plus cher. Car elle
it à prier en faveur d'un ordre religieux,
de tous les ordres de l'Egliſe devoit être
ıs la ſuite des ſiécles un des plus déclarés &
plus ardens défenſeurs des priviléges de
te Vierge & de ſes illuſtres prérogatives ;
: avoit à lui procurer par une reconnoiſ-
ce anticipée, un des plus grands avantages
'une des graces les plus ſingulieres qu'il
: attendre du Ciel, qui eſt l'indulgence de
jour. Vous me demandez en quoi cet or-
ſi célebre a fait voir ſon zéle pour l'hon-
r de la mere de Dieu ; & moi je vous
ıande en quoi il ne l'a pas fait paroître.
blions tout le reſte, & arrêtons-nous à un
! point qui renferme tous les autres. C'eſt
ſaint Ordre, vous le ſçavez, mes chers
liteurs, qui le premier a fait une profeſſion
ılique de reconnoître & de ſoutenir l'im-
:ulée conception de la Vierge : c'eſt lui
l'a prêchée dans les chaires avec l'aplau-

diſſement des peuples, lui qui l'a défendue dans les écoles & les univerſités, lui qui l'a fait honorer dans le chriſtianiſme, & célébrer par des offices aprouvés du ſaint Siége. Oui, c'eſt à l'Ordre de S. François que Marie eſt redevable de cette gloire. Avant cet ordre ſacré, il étoit permis de dire & d'enſeigner que la Mere de Dieu n'avoit pas été exempte elle-même de la tache originelle, qu'elle avoit eu dans ſa conception le ſort commun des hommes, qu'elle avoit été comme les autres à ce moment ſous l'empire du péché : mais depuis que François a paru au monde, depuis que ſes enfans y ſont venus, & que tant de maîtres ſe ſont fait entendre, ce qu'il étoit libre de publier eſt proſcrit de nos inſtructions & de nos prédications. L'Egliſe ne peut plus ſouffrir ce langage. Elle conſent qu'on releve la très-pure conception de la Vierge, qu'on en inſtruiſe les fidéles, qu'on les affermiſſe dans cette créance ſi conforme à leur piété & ſi avantageuſe à la mere de leur Sauveur : mais quiconque oſeroit autrement s'expliquer en public, elle le déſavoue comme un téméraire : que dis-je ? elle le frape de ſes anathêmes les plus rigoureux, & le rejette comme un rébelle. Or dites-moi ſi nous devons être ſurpris que Marie, en vue de tout cela, ait favoriſé cet ordre ſéraphique d'une protection toute ſpéciale ; & que le Pere ait reçu d'elle une aſſiſtance particuliere, lorſqu'il lui préparoit autant de hérauts & de zélateurs de ſa gloire, qu'il devoit avoir dans la ſuite des âges d'héritiers & de ſucceſſeurs ?

Heureux, Chrétiens, ſi nous avons le même zéle pour cette ſainte mere, & la même

confiance en ſa miſéricorde. Car ce n'eſt point en vain qu'on l'honore, lorſqu'on l'honore de cœur & en effet : ce n'eſt point en vain qu'on ſe confie en elle, lorſque c'eſt une confiance ſolide & chrétienne. Or qu'eſt-ce que l'honorer de cœur & d'effet ? c'eſt, comme François, ne s'en tenir pas à de ſtériles paroles, ni à quelques prieres que la bouche récite, mais faire honneur à ſon ſervice par la pureté de nos mœurs & la faveur de notre piété. Et qu'eſt-ce que ſe confier en elle ſolidement & chrétiennement ? c'eſt, à l'exemple de François, ne pas tellement compter ſur elle & ſur ſon ſecours, qu'on abandonne le ſoin de ſoi-même : mais concourir avec elle, agir avec elle, ſeconder ſa vigilance maternelle, comme nous demandons qu'elle ſoutienne notre foibleſſe & qu'elle ſeconde nos efforts. Si c'eſt ainſi que nous avons recours à Marie, & que nous nous dévouons à elle, il n'y a rien que nous n'en puiſſions eſpérer. Mais que faiſons-nous ? parce que nous ſçavons qu'elle peut tout auprès de Dieu, nous nous repoſons de tout ſur ſa médiation ; parce que nous avons entendu parler de tant de miracles qu'elle a opérés, nous nous promettons les mêmes faveurs ſans y aporter les mêmes diſpoſitions. C'eſt aſſez que nous ſoyons fidéles à quelques pratiques d'une dévotion préſomptueuſe & mal réglée, pour nous tenir quittes de toute autre choſe. Abus, mes chers Auditeurs, & erreur. Ce ſeroit donner à la médiation de la Mere plus de vertu qu'à la médiation du Fils. Car Jeſus-Chriſt même, notre ſouverain médiateur, avec tous ſes mérites, ne nous a pas diſpenſés de travailler & de coopérer nous-mêmes à notre ſalut,

& de là jugeons ſi c'eſt une eſpérance bi
fondée, lorſque ſans rien faire, ou pe
détourner les foudres du Ciel, ou pour o
tenir ſes graces, nous nous flattons d'av
une reſſource aſſurée dans l'interceſſion de
Mere de Dieu. Nous avons vu comme Sa
François pria pour les pécheurs, comme
Marie intercéda pour Saint François: voyo
maintenant ce que Jeſus-Chriſt accorda à
priere de l'un & de l'autre. Je ſoutiens q
c'eſt un des dons du Ciel les plus excellen
& je conclus par cette troiſiéme partie.

III. PART. NOus avons, Chrétiens, dans notre re
gion des articles de créance bien ſi
prenans; mais j'oſe dire qu'entre les autre
la foi d'une indulgence pleniere n'eſt pas
qui doit moins nous étonner. Elle nous d
couvre des effets de miſéricorde ſi extraor
naires, que ſans la révélation divine & ſa
l'autorité de l'Egliſe nous ne pourrions ſo
mettre nos eſprits à croire un point qui pa
toutes nos vues, & qui eſt au-deſſus de tou
nos eſpérances. Je n'entreprends pas pé
trer ces myſtères de grace, & la briéveté
tems m'oblige à les préſupoſer. Je ne vo
dirai point qu'il eſt prodigieux qu'un Di
jaloux de ſa gloire & de ſa juſtice, com
eſt le nôtre, s'engage à en remettre toutes
prétentions, à en céder tous les intérêt
& cela par la voie la plus courte, la pl
aiſée, la plus gratuite, qui eſt la conceſſi
de l'indulgence. Je ne m'arrêterai point
exalter le mérite & la grandeur de ce bie
fait capable d'exciter contre les homm
toute l'envie des démons, puiſqu'il eſt v

n pécheur, eût-il commis tous les atten-
que peut imaginer une créature rébelle,
l mérité tous les tourmens de l'enfer,
là qu'il gagne entiérement l'indulgence
iere, ſe trouve tout à coup pleinement
te devant Dieu, peut ſe glorifier de ne
ir plus rien à la juſtice de Dieu, paroît
net & auſſi pur aux yeux de cette ſouve-
e mejeſté, que s'il ſortoit des eaux du bap-
e; qu'il eſt dans la même diſpoſition, pour
admis ſans obſtacle & ſans délai à la gloire
Ciel, que les martyrs, lorſqu'ils venoient
épandre leur ſang: & ſi vous qui m'écou-
, Chrétiens, vous avez eu aujoudhui le
neur de recevoir la grace de l'indulgence
chée à cette Egliſe, voilà l'état où vous
, & qui fait que je vous conſidere, non
comme des hommes pécheurs, mais com-
les ſujets ſur qui Dieu a déployé toute ſa
nificence, & à qui il ne manque plus que
ouronne d'immortalité. Mais encore une
n'inſiſtons point là-deſſus, & contentons-
i d'admirer la bonté divine, qui touchée
priere d'un ſeul homme, je dis de Fran-
d'Aſſiſe, ſoutenu du ſuffrage de Marie,
leſcendit à lui accorder une telle grace
r tous les hommes. Car jamais le Seigneur
rda-t-il rien de ſemblable à Moyſe, à Da-
, à tous les Patriarches de l'ancienne loi?
ſe ſollicite auprès de Dieu le pardon d'une
te troupe de criminels, & à peine l'ob-
t-il. David même intercede pour un peu-
innocent, & il eſt refuſé. N'en ſoyons pas
ris mes chers Auditeurs; quand Moyſe &
id prioient, Dieu n'avoit pas ouvert tous
réſors. C'étoient des Saints de l'ancienne

loi, où la juſtice regnoit encore ; & Jeſus-Chriſt nous aſſure que le plus petit dans la loi nouvelle devoit être plus grand qu'eux. Or quel eſt ce plus petit ? c'eſt François qui lui-même a choiſi & voulu porter ce nom dans le Royaume de l'Egliſe, & dont nous pouvons dire en ce ſens : *Qui minor eſt in regno cælorum.*

Matth. c. 11.

Cependant, Chrétiens, pour ne vous pas renvoyer ſans quelque connoiſſance du don ineſtimable qu'il reçut de Dieu, parcourons-en les prérogatives : elles ſont rares & ſingulieres ; mais n'eſt-il pas étrange que la plupart les ignorent, lors même qu'ils prétendent en profiter ? Je vais dans une courte expoſition vous en inſtruire, afin de remplir mon devoir, & que vous puiſſiez ſatisfaire au vôtre : appliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-ci eſt une des plus aſſurées & des plus authentiques qu'il y ait dans l'Egliſe : pourquoi ? parce que c'eſt une indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt ; premier privilége qui lui eſt particulier. Parce que c'eſt une indulgence atteſtée par les miracles les plus certains ; autre privilége qui la diſtingue. Parce que c'eſt une indulgence répandue parmi tout le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames & de ſenſibles accroiſſemens de piété ; dernier privilége qui nous la doit rendre infiniment précieuſe. Reprenons.

Indulgence immédiatement accordée par Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai, le Vicaire de Jeſus-Chriſt peut accorder une indulgence : mais quelque autorité qu'il ait pour diſpenſer aux fidéles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il

ɔrde peut quelquefois n'être de nulle ver-
parce qu'elle peut manquer ou d'une cauſe
ſante, ou d'une autre condition eſſen-
ement requiſe, ainſi le déclare la Théolo-
Mais une indulgence directement & ſpé-
:ment accordée par Jeſus-Chriſt, doit être
illible : car cet Homme-Dieu ne connoit-il
toute l'étendue de ſon pouvoir, n'agit-il
toujours ſelon les régles de ſa ſageſſe éter-
e, & d'ailleurs étant le maître abſolu de
ɡraces, n'eſt-il pas dans la diſtribution qu'il
ait, au-deſſus de toute loi, & n'en peut-il
diſpoſer comme il lui plait ? Or voilà le
mier avantage de l'indulgence dont je
le : ce fut Jeſus-Chriſt en perſonne qui
:orda à S. François ; mais du reſte, c'eſt
ue je vous prie d'obſerver, en obligeant
ɲçois d'en communiquer avec le ſouverain
ıtife, & de ſe ſoumettre là deſſus à ſon diſ-
nement & à ſes lumieres. Marque indubita-
qu'il n'y eut rien, ni dans la conceſſion, ni
s la publication de cette indulgence, que
ſolide, que de bien fondé, que de confor-
à l'eſprit de Dieu. C'eſt ainſi que Jeſus-
riſt agiſſoit vivant parmi les hommes : c'eſt
ſi qu'après avoir guéri les malades, il leur
ɔmmandoit de ſe préſenter aux prêtres,
, *oſtendite vos ſacerdotibus.* Dépendance *Luc.*
'Egliſe qui fut toujours & qui eſt encore *c.* 17.
:aractère ſpécial à quoi l'on doit diſcerner
œuvres de Dieu ; & j'aurois ici, Chrétiens,
: belle occaſion de vous faire remarquer
euglement de nos hérétiques. Car prenez
dè : l'hérétique rejette les indulgences, &
ıt François en publie une. Sur quoi ſe fon-
'hérétique ? ſur ce que l'eſprit de Dieu lui

a révélé, dit-il ; & ſur quoi ſe fonde S. François ? ſur ce qu'il a apris & reçu de Dieu même. Voilà de part & d'autre le même langage : mais voyez la différence ; elle eſt eſſentielle. Car l'hérétique ſe fonde ſur un eſprit de Dieu, ou plutôt ſur une révélation de Dieu, dont il ſe fait lui-même le juge, & qu'il ne veut ſoumettre à nul autre jugement. En quoi il s'attribue de plein droit un pouvoir dont il ne peut produire aucun titre légitime ; en quoi pour ne rien dire de plus, il s'expoſe évidemment à l'erreur, puiſque rien n'eſt plus ſujet à nous tromper, & par conſéquent ne nous doit être plus ſuſpect que notre ſens propre ; en quoi il renverſe toute ſubordination, tout ordre, & jette le troupeau de Jeſus-Chriſt dans une affreuſe confuſion, puiſque ce principe une fois établi, chacun ſans égard à nulle puiſſance ſupérieure, ſe trouvera maître de s'attacher à ſes idées, & de les ſuivre comme autant de vérités inconteſtables. Mais, par une régle toute contraire, l'eſprit de Dieu, ou ſi vous voulez, la révélation de Dieu ſur quoi s'établit Saint François, eſt une révélation ſûre & hors de tout ſoupçon : pourquoi ? parce que c'eſt une révélation ſoumiſe au tribunal de l'Egliſe, & reconnue, aprouvée par toute l'Egliſe. Quelle eſt donc la témérité, je devrois dire l'extravagance de l'hérétique, de vouloir qu'on le croie ſur ſon eſprit qui eſt un eſprit particulier, & de trouver mauvais que Saint François ſoit cru ſur le ſien qui eſt un eſprit univerſel ?

Mais le moyen que l'eſprit de François ne fût pas ſuivi, comme il l'a été de tous les

Dieu lui a rendu, & à l'indulgence qu'il publioit, des témoignages ſi ſenſibles & ſi éclatans ? N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits, que l'hiſtoire vous apprendra, & dont elle conſervera le ſouvenir juſques à la fin des ſiécles. Je ſçais qu'il y a de ces eſprits mondains & prétendus forts, qui par la plus bizarre condnite, veulent des miracles pour croire, & ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excès, donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'eſt-à-dire, qui pour ne ſe laiſſer pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité trop facile, s'obſtinent contre les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; qui ne reconnoiſſent, ni les miracles des premiers ſiécles, parce qu'ils ſont trop éloignés d'eux, ni ceux de ces derniers ſiécles, parce qu'ils ſont trop près d'eux, comme ſi de nos jours le bras de Dieu s'étoit racourci ; qui néanmoins voudroient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avoit rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vu ou que ce qu'ils voient ; comme ſi Dieu, pour les convaincre, devoit faire ſans ceſſe de nouveaux prodiges ; comme s'il falloit à un eſprit droit & ſage d'autres preuves qu'une tradition commune & apuyée ſur la parole de tant de témoins. Non, mes chers Auditeurs, ne nous piquons point de cette prudence profane, ſi contraire à la docilité chrétienne ; ne croyons pas ſans raiſon à tout eſprit ; l'Apôtre nous en a averti, & c'eſt l'avis que je vous donne moi-même ; mais auſſi ſans raiſon ne nous faiſons pas une maxime générale de contredire tout ce qui ne ſe trouve pas

conforme à nos vues, & qui nous paroît ho
des voies ordinaires. Quand donc on nous par
de ces merveilles qui ne purent avoir d'aut
principe que la toute-puiſſance de Dieu, & q
ſervirent à François de gages certains po
confirmer la grace qu'il avoit obtenue, & po
en atteſter la vérité, quand on nous racon
en particulier ce qu'éprouva l'Evêque d'A
ſiſe, lorſqu'au milieu de tout le peuple aſſe
blé, ſur le point de publier d'indulgence
Portiuncule, & voulant la limiter au nomb
de dix années, il ne peut jamais prononcer u
parole, & ſe ſentit-forcé de déclarer ſolen
nellement qu'elle étoit perpétuelle; quan
on nous fait le récit de tant d'autres évén
mens miraculeux, adorons la vertu divine q
opére de telles œuvres, & rendons à la véri
reconnue & ſi ſolidement prouvée, l'humb
& le juſte hommage de notre ſoumiſſion.

Mais de quoi, mes chers Auditeurs, no
devons ſur-tout bénir le Seigneur, c'eſt d
admirables progrès & des fruits de grace qu
produits dans les ames la ſainte indulgen
dont je voudrois ici vous faire connoît
toute la vertu: elle s'eſt répandue dans tout
les parties du monde, & qui peut dire les
lutaires & heureux changemens qu'elle y
opérés? Les peuples l'ont reçue avec reſpec
l'ont recherchée avec ardeur, s'en ſont ſerv
pour la réformation & la ſanctification
leurs mœurs. Combien de pécheurs ont pr
fité de ce don de Dieu, non-ſeulement po
acquiter leurs dettes paſſées, mais pour
mettre en garde & ſe fortifier contre l'aveni
pour rompre une habitude criminelle qui l
tyrannifoit, pour éteindre le feu d'une aveug

convoitiſe, & d'une paſſion ſenſuelle qui les brûloit, pour reprendre la voie du ſalut qu'ils avoient quittée, & pour y marcher avec aſſurance? Combien de Chrétiens lâches & tiédes, au pied de l'autel où ils étoient venus ſe laver dans ce bain ſacré & recueillir ce précieux tréſor, ſe ſont tout-à-coup ſentis animés, excités, tranſportés, ont formé le deſſein d'une vie toute nouvelle, & de froids & indifférens qu'ils étoient ſont ſortis plein de zéle & d'une ferveur qui les a ſoutenus durant tout le cours de leurs années? Combien de juſtes ont puiſé dans cette ſource divine & intariſſable les plus pures lumieres pour les éclairer, les plus hauts ſentimens pour les élever, d'abondantes richeſſes qu'ils ont conſervées, multipliées, fait croître au centuple pour l'éternité? Voilà ce que l'on a vu tant de fois, ce que l'on a tant de fois admiré, ſur quoi tant de fois on s'eſt écrié : *Digitus Dei eſt hîc*, le doigt de Dieu eſt là. Mais auſſi, chrétiens, parce qu'il n'y a rien de ſi utile & de ſi ſaint où le relâchement de notre ſiécle ne ſe ſoit gliſſé, combien d'autres ont perdu & perdent encore un talent qui leur devroit être ſi cher, & que le pere de famille leur met dans les mains pour le faire valoir? C'eſt avec cette derniere réflexion que je vous renvoie. *Exod. c. 8.*

Je ne parle point de ceux qui volontairement & de gré conſentent à ſe priver d'un bien qu'ils chercheroient au delà des mers, s'ils le ſçavoient autant eſtimer qu'il mérite de l'être; gens terreſtres & groſſiers dans toutes leurs vues, inſenſibles aux intérêts de leur ame, plus avides d'un gain temporel & périſſable, que de tous les dons du Ciel & de toutes

les indulgences de l'Egliſe : je n'en dis rien parce qu'ils ne ſont pas ici préſens pour écouter ce que je dirois : ce qu'ils négligent maintenant, ſera le ſujet un jour de leurs regrets ; & le traitement le plus doux qu'ils puiſſent eſpérer de Dieu, c'eſt de gémir long-tems dans ces flammes vengereſſes où il faut expier après la mort ce que l'on n'a pas pris ſoin de purifier pendant la vie. Je parle donc ſeulement des autres, qui plus fidéles en aparence & plus vigilans, ont pris, à ce qu'il ſemble, les meſures convenables pour ſe diſpoſer à l'indulgence qui leur eſt offerte : je prétends que de ceux-là mêmes il y en a un très-grand nombre à qui elle n'eſt point apliquée. Mais dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont cru néceſſaire pour cela : on les a vus aux tribunaux de la pénitence, confeſſer leurs péchés ; on les a vus à la table de Jeſus-Chriſt participer aux ſaints myſtères, & il y a lieu de penſer qu'ils y ſont venus en état de grace. Tout cela eſt vrai, ſi vous le voulez, mes chers Auditeurs, & néanmoins je m'en tiens toujours à ma propoſition ; & je dis qu'avec toutes ces diſpoſitions, ils ne peuvent encore compter de s'être ſuffiſamment & dignement préparés. Car il falloit renoncer pleinement au péché ; c'eſt-à-dire, il falloit renoncer non-ſeulement au péché mortel, mais au véniel, non-ſeulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché : s'il reſte dans le cœur le moindre deſir, la moindre attache criminelle & volontaire, fuſſiez-vous de toutes les ſociétés, euſſiez-vous part à toutes les dévotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence pléniere. *Ainſi* l'enſeigne toute la Théologie, fondée

ſur ce principe de foi, que Dieu ne remet point la peine du péché, tandis que l'affection au péché perſévere dans une ame. Or, diſent les Docteurs, l'indulgence pléniere eſt une rémiſſion générale de la peine due à tous les péchés : donc elle ſupoſe que toute affection au péché pour léger qu'il ſoit, ait été détruite par un renoncement total & abſolu. Condition eſſentielle, & condition bien raiſonnable. Car Dieu vous dit : ceſſez de vouloir m'offenſer, & je ceſſerai de vouloir vous punir. Eſt-il rien de plus juſte ? mais tout juſte qu'il eſt, Chrétiens, qui de vous l'a fait ? ſoyez-en juges vous-mêmes, puiſqu'il n'y a que vous-mêmes qui le puiſſiez ſçavoir & qui en puiſſiez juger. Cependant, ô mon Dieu, nous ne ceſſerons point de rendre à votre infinie miſéricorde de ſolemnelles actions de graces. Vous pourriez au moment que nous, nous ſéparons de vous par le péché, nous abandonner, & nous livrer à toute la rigueur d'une juſtice inéxorable : mais vous nous préſentez la pénitence comme un bouclier pour parer à vos coups & pour les détourner. Ce n'eſt point aſſez, & parce que la pénitence, en nous réconciliant avec vous, nous impoſe de longues & de pénibles ſatisfactions, vous voulez bien encore ſur cela, Seigneur, vous relâcher de vos droits. Vous nous offrez l'indulgence ; vous nous la faites annoncer par vos miniſtres, vous l'attachez aux exercices du chriſtianiſme les plus ordinaires & les plus faciles. Heureux, ſi nous entrons dans cette voie que vous nous ouvrez, & qui au ſortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous poſſéder éternellement. Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Quis similis tui in fortibus, Domine, quis similis tui, magnificus in sanctitate.

Qui d'entre les forts vous peut être comparé, qui vous est semblable, Seigneur, à vous qui êtes grand & magnifique dans votre sainteté? Au livre de l'Exode, chap 15.

C'Est ainsi que parla Moïse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par son ministre avoit opéré en faveur des enfans d'Israël, les tirant de l'Egypte, & divisant les eaux de la mer rouge, pour les faire passer au milieu des abymes, où leurs ennemis devoient être submergés. Je me sers aujourdhui de ces paroles, pour faire l'éloge d'un Roi, qui par une heureuse & singuliere conformité non-

seulement avec Moïse, mais avec Dieu même, dont le zéle l'animoit, a porté jusques dans l'Egypte ses armes victorieuses, s'y est rendu redoutable aux ennemis du nom chrétien, y a fait des miracles de valeur, aussi-bien que de piété, pour la délivrance du peuple de Dieu. Moïse saisi d'étonnement à la vue du prodige dont il étoit témoin, s'écrie que Dieu est magnifique dans sa sainteté, & il nous donne par-là une des plus hautes idées que nous puissions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu est magnifique dans les trésors de sa sagesse, dans les œuvres de sa puissance, dans les effets de sa miséricorde, ni dans aucun autre de ses divins attributs. Il s'arrête à la sainteté, *Magnificus in sanctitate* : & nous ne devons pas en être surpris, dit Saint Chrysostome, expliquant ce passage : car la sainteté est dans les attributs de Dieu ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable ; & même sous les autres attributs que Dieu possède, ne sont dignes de nos adorations que parce qu'ils sont inséparables de sa sainteté. D'où il s'ensuit que la magnificence de la sainteté est en Dieu, comme la grandeur de la grandeur même, & comme la perfection de la perfection même. Moïse avoit donc raison de demander à Dieu : Qui d'entre les forts, ô Seigneur, est semblable à vous, & qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique sainteté dont vous êtes l'exemplaire & le modéle ? *Quis similis tui ? magnificus in sanctitate.* Or j'ose ici répondre en quelque maniere à cette question. Car j'ai à vous produire un Saint, dans la personne duquel vous avouerez

que ce caractère (selon la mesure que Dieu veut bien le communiquer à la créature, & lui en faire part) a éminemment paru. C'est l'incomparable Saint Louis, dont nous célébrons la fête, & qui par un effet de la grace de Jesus-Christ, est parvenu à cette divine ressemblance, *Magnificus in sanctitate.* C'a été un homme magnifiquement saint, héroïquement saint, & si j'ose me servir de cette expression, royalement saint: voilà tout le fond de son panégyrique. Il falloit être pour cela aussi élevé dans le monde que Saint Louis: car pour nous, Chrétiens, dans la médiocrité des conditions où Dieu nous a fait naître, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, & nous devons être humbles dans la sainteté, fidéles dans la sainteté, sincéres dans la sainteté, constans & fermes dans la sainteté: mais il ne nous apartient pas d'être magnifiques dans la sainteté. C'est le privilège des grands, quand il plaît à la providence d'en faire des saints; & entre ceux que Dieu a choisis pour les sanctifier sur le trône, c'est la louange particuliere de notre Saint. Car dans les principes de la vraie religion, nous pouvons dire en quelque sorte de Saint Louis, ce que les Romains idolâtres disoient de leurs Empereurs, qui avoient été mis au nombre des Dieux: *Reliquos Deos accepimus, Cæsares dedimus*: pour les autres Dieux de l'Empire, disoient-ils, nous les avons reçus du Ciel, mais pour ceux-ci qui étoient nos princes, le Ciel les a reçus de nous. Et moi je dis: pour les autres Saints que nous honorons dans le monde chrétien, l'Eglise nous les a donnés, mais pour Saint *Louis*, c'est la France qui l'a donné à l'Eglise.

Nous avons donc tous, comme François, une obligation ſpéciale de l'honorer, & nous en avons une encore plus étroite & plus indiſpenſable de l'imiter. Car ſa ſainteté, quoique royale & magnifique, ne laiſſa pas, comme vous verrez, d'être auſſi-bien que celle de Dieu un exemple pour nous; c'eſt à moi de vous apliquer cette exemple, après que nous aurons demandé les graces & les lumieres du Saint Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

C'EST un ſentiment, Chrétiens, très-injurieux à la Providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions abſolument contraires à la ſainteté, ou que la ſainteté par elle-même puiſſe avoir quelque choſe d'incompatible avec les engagemens de certaines conditions & de certains états, dont il faut néanmoins reconnoître que Dieu eſt l'auteur. Or pour vous détromper d'une erreur ſi dangereuſe, il me ſuffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de Saint Louis, & voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce diſcours pour votre inſtruction & pour l'édification de vos ames. Saint Louis a été ſur la terre un grand Roi & un grand Saint; on peut donc être ſaint dans tous les états & dans toutes les conditions du monde: raiſonnement ſenſible & convaincant. Car enfin s'il y avoit dans le monde une condition difficile à accorder avec la ſainteté, il eſt évident, & vous en convenez vous-mêmes, que ce ſeroit la Royauté. Cependant, graces à la providence de notre Dieu, la Royauté n'a point empêché Saint Louis de parvenir à une éminente

ſainteté ; & la ſainteté éminente à laquelle Saint Louis eſt parvenu, ne l'a point empêché de remplir dignement & excellemment les devoirs de la royauté. Je dis plus : ce qui a rendu Saint Louis capable d'une ſi haute ſainteté, c'eſt la royauté ; & ce qui l'a mis en état de ſoutenir ſi honorablement la royauté, c'eſt la ſainteté. En deux mots, Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a eu le don de faire ſervir ſa dignité à ſa ſainteté ; ce ſera la premiere partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant Saint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité ; ce ſera la ſeconde partie. Deux vérités, dont je tirerai pour notre conſolation deux conſéquences également touchantes & édifiantes ; l'une, que l'état de vie où nous ſommes appellés, eſt donc dans l'ordre de la prédeſtination éternelle ce qui doit le plus contribuer à nous ſanctifier devant Dieu ; l'autre, que notre ſanctification devant Dieu eſt donc le plus ſûr & le plus efficace de tous les moyens, pour nous rendre nous-mêmes ſelon le monde, parfaits & irréprehenſibles dans l'état de vie où nous ſommes apellés. C'eſt un Roi qui va nous aprendre l'un & l'autre. Apliquez-vous.

I. PART. DE quelque maniere que nous concevions la ſainteté, & quelque plan que nous nous en faſſions, être Saint ſelon toutes les régles de l'Ecriture, c'eſt avoir pour Dieu un zéle fervent, accompagné d'une humilité profonde, C'eſt aimer ſon prochain, non pas de parole, mais en vérité & par œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre &

efficace. C'eſt être ſévere à ſoi-même, & comme parle le grand Apôtre, crucifier ſa chair avec ſes paſſions & ſes deſirs déréglés par la pratique d'une mortification ſolide. Arrêtons-nous là, Chrétiens, pour reconnoître les graces extraordinaires, les graces prévenantes & ſurabondantes, les graces victorieuſes & miraculeuſes, dont Dieu a comblé Saint Louis. En effet, ces trois choſes eſſentielles en quoi je prétends avec Saint Jerôme que la vraie ſainteté conſiſte, ſont celles qu'on a toujours cru d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, & pour leſquelles la condition des grands du monde a toujours eu plus particuliérement beſoin de la toute-puiſſante grace de Jeſus-Chriſt. Car voilà, dit Saint Jerôme, depuis la corruption du péché, les trois déſordres & les funeſtes écueils de la grandeur mondaine. Par l'énorme abus que nous en faiſons, elle nous devient à l'égard de Dieu la ſource d'un ſecret orgueil qui nous fait perdre l'humilité & le zéle de la religion. Elle nous donne à l'égard du prochain, une dureté de cœur qui nous rend inſenſibles aux maux d'autrui, & qui étouffe en nous la compaſſion & la miſéricorde ; & elle nous inſpire à l'égard de nous-mêmes un amour propre ſans meſure, qui va juſqu'à nous faire ſecouer le joug de la pénitence & de l'auſtérité chrétienne. Effets malheureux que les Saints ont déplorés, & dans la vue deſquels David a tremblé.

Or, par un viſible miracle de la grace de Jeſus-Chriſt, cette grandeur du monde ſi dangereuſe, n'a point été dans la perſonne de Saint Louis, ſujette à ces déſordres, puiſqu'elle n'a

point empêché que Saint Louis n'ait é
Prince parfaitement dévoué à Dieu, n'a
pour ſon peuple le cœur d'un pere charit
n'ait exercé contre ſoi-même toute la ſév
de l'Evangile. Diſons mieux, puiſque la
deur même ſouveraine n'a ſervi qu'à
paroître Saint Louis humble devant Dieu
plus de mérite, charitable envers ſon
chain avec plus d'éclat, ſévere à ſoi-m
avec plus de force & plus de vertu. D'
concluſ que la Royauté bien-loin d'avoi
en lui un obſtacle à la ſainteté, fut au
traire le grand moyen par où il s'élev
plus héroïque ſainteté. Entrons là-deſſus
un détail qui vous convaincra & qui
inſtruira.

Saint Louis le plus grand des Rois,
devant Dieu le plus ſoumis, & le plus hu
des hommes. C'eſt ce qu'il a poſé pour fo
ment de tout l'édifice de ſa perfection :
la pierre ferme ſur laquelle, comme un
architecte, il a bâti. Son humilité, qui
vertu dominante, fit que ce ſaint Mon
malgré ſa ſouveraineté, ou plutôt par la
ſon même de ſa ſouveraineté, ne ſe conſ
jamais dans le monde, que comme un
né pour dépendre de Dieu & pour ob
Dieu : il étoit Roi, & il étoit chrétien ;
accoutumé à peſer les choſes dans la ba
du ſanctuaire, il préféra toujours la quali
chrétien à celle de Roi ; parce qu'être
diſoit-il, c'eſt être, mais à titre onéreu
maître des hommes ; & être chrétien,
être par un ſolemnel & éternel engagem
ſerviteur de Jeſus-Chriſt. Or cette ſerv
qui l'attachoit à Jeſus-Chriſt, lui par

mille fois plus honorable, mille fois plus estimable & plus aimable que la domination de tout l'univers. De là vient qu'il se glorifioit hautement de ce nom de chrétien, & qu'il avoit comme chrétien une vénération particuliere, une tendre dévotion, une prédilection pour le lieu où il avoit reçu le saint baptême. C'est pour cela qu'entre toutes les villes de son Royaume, celle de Poissy lui étoit si chere; & que pour satisfaire sa piété, supprimant tous les autres noms qui marquoient sa puissance sur la terre, il se contentoit souvent de signer Louis de Poissy, parce que c'étoit-là par une seconde naissance infiniment plus illustre que la premiere, qu'il se souvenoit d'avoir été régénéré en Jesus-Christ; là où il sçavoit que son nom avoit été écrit dans le livre de vie, & mis au nombre des fidéles pour être écrit dans le ciel: tel étoit, dis-je, le sentiment qu'il avoit de sa profession de chrétien. Au contraire, celle de Roi ne lui parut jamais que comme un fardeau pesant, que comme un poids terrible, dont il étoit chargé, & sous lequel il gémissoit, n'y trouvant point d'autre avantage que de se voir par-là dans une indispensable obligation d'être encore plus sujet à Dieu que ses sujets même. Car pourquoi suis-je Roi, ajoutoit-il, sinon pour faire regner Dieu, pour établir, pour maintenir, pour amplifier l'Empire de Dieu? C'est pour cela qu'il m'a choisi, & ce caractère de Roi, qui par raport aux hommes que je gouverne, est un caractère de prééminence & de supériorité, par raport à Dieu au nom de qui je les gouverne, n'est pour moi qu'une dépendance, mais une dépendance salutaire,

& dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en jugeoit Saint Louis, & voilà ce qu'il enſeignoit à Philipe ſon fils, héritier de ſa couronne : voilà ce qu'il lui inſpiroit, le reſpect de Dieu & le mépris de la vaine grandeur du monde. Or de là, mes chers Auditeurs, procédoit ce zéle admirable qu'il eut toujours pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de ſon culte. De là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité de l'unité de la foi, ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le dévoroit, & qui lui faiſoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même ; enſorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui de dire,
ſ. 68. comme David : *Zelus domûs tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Zéle des intérêts de Dieu, fondé ſur cette grande maxime de religion, dont il avoit l'ame pénétrée, qu'être Roi, c'étoit être par office le miniſtre de Dieu & l'exécuteur en chef des ordres de Dieu. Je reprends, & ſuivez-moi.

J'ai dit, zéle de la propagation de l'Evangile. Car n'eſt-ce pas ce qui détermina Saint Louis à ces longs & fameux voyages qu'il entreprit pour faire la guerre aux ennemis du nom Chrétien ? Conſulte-t-il, pour s'y réſoudre, une autre ſageſſe que celle dont furent remplis les Apôtres, lorſqu'ils formerent le deſſein d'aller juſqu'aux extrémités du monde pour y porter le flambeau de la foi ? & quand ce ſaint Monarque s'oubliant lui-même, ſacrifiant ſa ſanté, expoſant ſa vie, ſortoit

de ſon Royaume pour paſſer les mers, avoit-il autre choſe en vue que l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt ? Avec quel ſoin ne s'employa-t-il pas & dans la Paleſtine & dans l'Egypte, à la converſion des Sarraſins ? Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu ? & quand ces infidéles venoient à lui pour embraſſer le chriſtianiſme, avec quelle joie ne les recevoit-il pas, les prenant ſous ſa protection royale, les comblant de graces, leur offrant & leur aſſurant des établiſſemens en France, ſe chargeant de pourvoir à leur inſtruction, & les regardant comme ſes plus cheres conquêtes, parce que c'étoient, diſoit-il, autant de ſujets qu'il gagnoit à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe ? Un Roi comme Saint Louis, plein de cet eſprit, n'étoit-il pas un Apôtre dans ſa condition ? & mourant martyr de ſon zéle, comme il mourut dans la derniere de ſes expéditions, auſſi apoſtolique qu'héroïque, ne pouvoit-il pas avec une humble confiance & ſans préſomption, dire après Saint Paul, qu'il n'étoit en rien inférieur au plus grand des Apôtres ?

J'ai dit, zéle de la diſcipline de l'Egliſe. Que ne fit pas Saint Louis, pour la rétablir dans le Clergé de France ; & avec quelle bénédiction & quel ſuccès n'y travailla-t-il pas ? Un des ſcandales du Clergé étoit dans ce tems malheureux la ſimonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce déſordre, par cette célebre ordonnance ou Pragmatique Sanction, que nous gardons encore comme un tréſor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ſes précieuſes reliques, puiſque c'eſt ſon ouvrage, & un des plus ſaints monumens

qu'il nous ait laiſſés. L'abus des biens eccléſiaſtiques étoit, ſi j'oſe parler ainſi, l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint : avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas reméde, ayant convoqué pour cela un Concile à Paris, où il fit faire ſur le ſujet des bénéfices des réglemens, contre leſquels ni le tems ni la coutume ne preſcriront jamais ? Réglemens dont il voulut être le premier & le plus religieux obſervateur, s'étant même ôté le pouvoir d'en diſpenſer, & par un ſerment ſolemnel s'étant obligé à n'avoir jamais ſur cela nulle acception de perſonne. Réglemens, ſi je les raportois, qui confondroient le relâchement de notre ſiécle, & peut-être même ſa prétendue ſévérité. Celui qui regarde la pluralité des titres, que Saint Louis traitoit de monſtreuſe, ne ſuffiroit-il pas pour nous humilier ? Nous nous piquons ſur les anciens canons d'exactitude & de ſévérité chrétienne ; mais nous nous en piquons en ſpéculation, & Saint Louis par ſon zéle la mettoit en œuvre.

J'ai dit, zéle de l'intégrité & de l'unité de la foi. Car quelle horreur Saint Louis n'eut-il pas de tout ce qui la pouvoit troubler, & avec quelle fermeté ne s'éleva-t-il pas contre les héréſies de ſon tems ? Quelle victoire ne remporta-t-il pas ſur celle des Albigeois, à qui il acheva de donner le coup mortel ? Dieu pour combattre les erreurs qui commençoient dès-lors à naître, & qui ont depuis inondé le monde chrétien, avoit ſuſcité les deux floriſſans ordres de Saint François & de Saint Dominique. De là vint l'eſtime & l'affection paternelle que Saint Louis fit paroître envers l'un &

l'autre, les ayant toujours honorés de sa bienveillance & de ses bienfaits, parce qu'il les regardoit, disoit-il, comme les boucliers de la foi catholique. Et parce que cela même leur avoit attiré la haine & la persécution de certains esprits attachés au parti de la nouveauté, que fit Saint Louis? il usa de tout son pouvoir pour détruire ce parti, & il en vint à bout. Celui qui en étoit le chef, avoit composé un libelle schismatique, où il décrioit la profession religieuse. Saint Louis en poursuivit à Rome la condamnation, & le fit publiquement lacérer; non point par une simple raison d'Etat, pour prévenir les troubles qu'ont coutume de causer ces sortes de dissentions, mais par un esprit de religion, parce que jamais il n'oublia qu'il étoit, comme Roi chrétien, chargé devant Dieu du sacré dépôt de la foi, & que c'étoit à lui d'en maintenir l'unité & l'intégrité, en réprimant avec vigueur tout ce qui pouvoit y donner la moindre atteinte.

J'ai dit, zéle de la réformation & de la pureté des cœurs. Quelle ample matiére ce seul article ne me fournit-il pas? Jusques au regne de Saint Louis, le blasphême, quoiqu'exécrable, s'étoit rendu si commun, qu'il avoit cessé ou presque cessé d'être en exécration: on n'en déploroit le désordre, mais on en remettoit à Dieu le châtiment. Avec quel courage Saint Louis ne l'entreprit-il pas? vous sçavez le fameux Edit qu'il fit publier contre les blasphémateurs, & la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'exécutât dans la personne d'un homme opulent à qui il fit percer la langue, parce qu'il avoit profané la sainteté & la majesté du nom de Dieu. Les

mondains en murmurerent ; mais Saint Louis ne compta pour rien d'être censuré par les mondains, pourvu que Dieu fût vengé. C'est lui qui le premier de nos Rois défendit le duel, & qui pour l'intérêt de Dieu, encore plus que de son Etat, en fit un crime punissable ; après s'être instruit sur ce point dans une assemblée de Prélats, & avoir reconnu que ces combats si contraires à la tranquillité publique, étoient également opposés aux loix de la conscience & de la religion. C'est lui qui extermina l'usure, & en arrêta le cours par la sévérité des peines auxquelles il condamna sans rémission les usuriers dans toute l'étendue de son Royaume. Dites-moi un seul vice qu'il ait toléré : il avoit généralement pour tous les impies & tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les scandaleux, cette haine parfaite dont le Prophéte royal se faisoit une vertu, quand il dit
Ps. 138. soit, *Perfecto odio oderam illos.* Et parce qu'il sçavoit que les plus ordinaires asyles des hommes de ce caractère sont les maisons des Grands, (ah ! Chrétiens, la belle leçon, non-seulement pour les Grands, mais absolument pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des familles particulieres (Saint Louis afin d'exercer dans l'ordre ce zéle de réforme que Dieu lui avoit inspiré ? commençoit selon la parole de l'Apôtre, par sa propre Cour, qui pouvoit bien alors être regardée comme
1. Petr. la maison de Dieu : *Ut incipiat judicium à domo*
c. 4. *Dei.* C'est-à-dire, qu'il faisoit faire de tems en tems des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de sa cour ; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, sur-tout

libertins par profession ; s'il en découvroit
rotés & décriés par leurs débauches, quel
mérite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les
gnoit de sa personne : étant convaincu,
ne pouvoit ni ne devoit faire nul fonds
la fidélité de ceux qui par libertinage
ent secoué le joug de Dieu, & ayant tou-
s pris pour régle cette grande maxime du
id : *Non habitabit in medio domûs meæ qui* Psal.
superbiam ; aucun de ceux qui méprisent
u n'habitera dans ma maison, & je n'au-
pour serviteur que celui qui soumis à
a, marchera dans une voie droite & pure,
bulans in via immaculata hic mihi minis- Ibid.
ut. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui
l'essentiel & le capital de la sainteté d'un
. Toutes les autres dévotions que Saint
is a pratiquées, n'en ont été, pour ainsi
, que l'accessoire. Il est vrai Saint Louis
t fait de son palais une maison de priere ;
s ses plus importantes occupations, il assis-
régulièrement à tout l'office de l'Eglise ;
elon l'exemple du Roi Prophéte, malgré
ultitude des affaires, il rendit à Dieu plu-
rs fois le jour le tribut & l'hommage de sa
é. Jusques dans ses camps & dans ses ar-
s, la tente qu'on lui dressoit, étoit une
ce de sanctuaire où la divine Eucharistie
oit, aussi bien que l'arche sous les tentes
raël. Avec quelle foi n'ouvrit-il pas le tré-
le son épargne pour racheter de l'Empe-
de Constantinople la sainte Couronne,
r laquelle il eût donné toutes les couron-
du monde ? & avec quelle humilité ne la
ta-t-il pas lui-même, la tête & les pieds
s, dans l'auguste temple qu'il avoit fait

construire pour la placer, & où nous la révérons encore aujourdhui ? Tout cela étoit saint : mais encore une fois, tout cela n'étoit en lui que les marques, ou tout au plus que les effets de la sainteté. Ce qui l'a sanctifié comme Roi, est ce zele ardent qu'il a eu pour l'honneur de Dieu ; & ce zéle n'eut de si merveilleux succès, que parce qu'il étoit soutenu de la puissance royale. Car si S. Louis n'eût été Roi, il n'eût jamais fait pour Dieu ce qu'il a fait : c'est ce que j'ai prétendu vous donner à entendre, quand j'ai dit que la Royauté n'avoit servi qu'à le rendre encore plus saint envers Dieu.

Suivant le même principe, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été si charitable envers son peuple, & qu'il ait aimé ses sujets comme ses propres enfans. Nous en avons dans sa vie des exemples dont vos cœurs seront attendris. N'étoit-ce pas un spectacle bien digne de Dieu & bien édifiant pour les hommes, de voir ce Monarque dans la posture où son histoire nous le représente, assis aux pieds d'un arbre dans le parc de Vincennes, & recevant lui-même en personne les requêtes des veuves & des orphelins, consolant les misérables & les affligés, écoutant les pauvres, & sans distinction rendant justice à tout le monde. Là un simple gazon lui tenoit lieu de tribunal, mais ce tribunal dans sa simplicité avoit quelque chose de plus vénérable que celui de Salomon. Saint Louis y étoit attaché par le motif d'une charité bienfaisante, dont les fonctions, quoique laborieuses, n'avoient rien pour lui d'onéreux. Car il présupposoit toujours que Dieu l'avoit fait pour son peuple, & non pas

ſon peuple pour lui ; & dans cette vue il ſe faiſoit non-ſeulement un devoir & un mérité, mais un plaiſir de conſacrer à ce peuple que Dieu lui avoit confié, ſes divertiſſemens & ſon repos, ſa ſanté même & ſa vie. Oui, je dis ſa vie, qui toute néceſſaire qu'elle étoit, ne lui fut jamais plus précieuſe que celle de ſes ſujets. Il le montra bien dans ſa priſon, lorſque les Sarraſins lui ayant fait offre de le mettre en liberté, pourvu qu'il laiſſât tous les François de ſa ſuite dans les fers : à Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je les abandonne ; ils ont été les compagnons de ma fortune, je veux l'être de leurs ſouffrances ; & comme je ne ſouhaite d'être libre que pour eux, je ne puis conſentir à l'être ſans eux. Il le montra bien, lorſque dans une autre rencontre il s'offrit lui-même à demeurer priſonnier, pourvu qu'on renvoyât l'armée Françoiſe, qui ſe trouvoit ſur le point de périr. Ce ſont les miracles de ſa charité raportés dans la bulle de ſa canoniſation. Il s'agiſſoit après la journée de Mazoure, qui fut une journée ſanglante, d'enterrer les corps des ſoldats tués dans le combat. Tout le champ de bataille en étoit couvert, & ils rempliſſoient l'air d'une telle infection, que l'on n'oſoit preſque en aproeher. Allons, diſoit Saint Louis, exhortant à cette œuvre de piété les Seigneurs de ſa cour, allons, ce ſont nos freres, & ils ſont morts pour Jeſus-Chriſt. Si nous ne pouvons leur donner une ſépulture digne d'eux, au moins qu'elle ſoit digne de nous. Il embraſſoit ces cadavres déja corrompus, & les portoit lui-même comme en triomphe. De quoi la charité chrétienne ne nous rend-t-elle pas capable !

Je ne vous parle point de ſa tendreſſe pour les pauvres, ni de ſon zéle pour le ſoulagement de leurs miſéres. Les monumens qui nous en reſtent, vous l'aprennent bien mieux que moi. Ces hôpitaux ſans nombre qu'il a fondés; les ſomptueux établiſſemens qu'il a faits pour toute ſorte de malheureux, pour toute ſorte d'indigens, pour toute ſorte de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les inſenſés, pour les Vierges dans le péril, & pour les péchereſſes converties; ces bonnes œuvres dont toute la France eſt pleine, ſes aumônes qui ſubſiſtent, & que l'Egliſe univerſelle ne ceſſera jamais de publier, *Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia ſanctorum*: ſes aumônes, dis-je, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que la magnificence de ſa charité a perpétuées, & dont les pauvres de Jeſus-Chriſt vivent encore; tout cela vous prêche bien plus hautement que je ne le pourrois faire, la charité de Saint Louis. Il me ſuffit de vous dire que cet amour tendre & affectueux envers les pauvres, eſt un des points ſur leſquels il ſemble que Saint Louis, pour avoir trop ſuivi ſon zéle, ait eu plus beſoin d'apologie. Mais ne lui eſt-il pas glorieux d'en avoir eu beſoin ſur un tel ſujet? En effet, raiſonnant ſelon les idées de la prudence charnelle, quelques-uns trouvoient qu'en ſe familiariſant trop avec les pauvres, il aviliſſoit ſa dignité. Mais il répondit avec Saint Bernard, que les pauvres, ſelon l'Evangile, étant les enfans & les héritiers primitifs du Royaume du Ciel, un Roi de la terre ne pouvoit avoir avec eux trop de commerce, & qu'il ne devoit pas rougir de paroître au milieu d'eux, puiſque toute

Eccleſ. 31.

ambition devoit être de regner un jour
ux : *Nec contemnendum regi vivere cum* Bern.
, cujus tota ambitio est, cum talibus reg.
Il est donc vrai, mes chers Auditeurs,
Louis, à en juger selon le monde, aima
uvres avec excès : il les logeoit dans son
, il les recevoit à sa table, il les servoit
mains, il leur lavoit les pieds, il pansoit
ulceres & leurs plaies, & tout cela selon
nde, sembloit peu convenir à sa condi-
Mais il étoit persuadé que tout cela ne
doit pas encore, & ne répondroit jamais
integ de sa religion ; que peut-être c'eût
op pour un Roi païen, mais que ce n'é-
as encore assez pour un Roi chrétien ;
: le pauvre dans le christianisme étant,
e la foi nous enseigne, la vive repré-
ion de Jesus-Christ, il n'y avoit point de
que qui ne dût non-seulement l'aimer,
e, respecter.
serois infini, si j'ajoutois à cette im-
charité pour le prochain, l'austérité de
Louis envers soi-même. Austérité qui
la condition & le rang où Dieu l'avoit
être, ne doit pas être considérée comme
mple vertu, mais comme un miracle de
ce, & de la grace la plus puissante de
Christ. Austérité qui fit de Saint Louis,
un martyr de la foi, au moins un martyr
énitence, mais de la pénitence la plus
ire devant Dieu, puisqu'elle étoit jointe
parfaite innocence. Le fils de Dieu di-
x Juifs en leur parlant de Jean-Baptiste :
es-vous allé chercher dans le désert ?
mme vêtu avec molesse ? c'est dans
alais des Rois qu'on trouve ceux qui

Matth. s'habillent de la ſorte : *Ecce qui molliter veſtiuntur, in domibus regum ſunt.* Mais ſouffrez, ô divin Sauveur, que votre propoſition quoique générale, ne ſoit pas aujourdhui ſans exception. Car j'entre dans la Cour de S. Louis, & bien-loin d'y trouver un homme mollement vêtu, j'y trouve un Roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché ſur le ſac & ſur la cendre. Un Roi, qui pour ſe préſerver de la corruption des plaiſirs du monde, châtie ſon corps & le réduit en ſervitude; qui efface, par de rigoureuſes mortifications, les plus légeres taches de ſon ame ; qui non content de crucifier ſa chair, & d'en faire une hoſtie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient ſon eſprit dans une continuelle ſujétion, toujours apliqué à combattre ſes paſſions, à régler ſes inclinations, à modérer ſes deſirs, à ne ſe rien permettre & à ne ſe rien pardonner ; juge ſévere de lui-même, parce qu'il n'eſt ſoumis au jugement de perſonne. Voilà ce que je trouve, non dans le déſert, mais dans la Cour d'un Roi : voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous repréſenter dans cette fête, ou pour votre édification, ou pour votre condamnation. Pour votre édification, ſi vous en ſçavez profiter ; ou pour votre condamnation, ſi vous n'êtes pas touchés de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous opoſera dans ſon dernier jugement. Un Roi humble, un Roi mortifié, un Roi pénitent, tout ſaint qu'il eſt d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra. Ce ne ſera plus la Reine du midi qui s'élevera contre vous, *Matth.* *Regina austri ſurget in judicio* : ce ſera votre *c.* 12. Roi, qui reprenant ſur vous dans ce jour terrib

terrible tout ſon pouvoir & tous ſes droits, prononcera des arrêts contre votre orgueil, contre vos relâchemens & vos tiédeurs, contre votre dureté pour les pauvres, contre votre luxe & votre amour propre. Que répondrons-nous, & de quelle excuſe nous ſervirons-nous ? Car ſi S. Louis a pu être humble ſur le trône, à quoi tient-il que nous ne le ſoyons dans des conditions où tout nous porte à l'humilité ; dans des états où nous n'avons qu'à être raiſonnables, pour pratiquer l'humilité ; où ſans nous méconnoître nous-mêmes, nous ne pouvons oublier les engagemens indiſpenſables que nous avons à vivre dans l'humilité ? Si S. Louis au milieu des délices de ſa cour a pu être pénitent, qui nous empêche de l'être dans des continuelles épreuves où nous nous trouvons, dans les maladies, dans les ſouffrances, dans les pertes de biens, dans tous les accidens & toutes les diſgraces à quoi nous ſommes expoſés, & où il ne nous manque qu'une acceptation volontaire & une ſoumiſſion chrétienne ? Si S. Louis dans la conduite des armées & le gouvernement d'un Etat a pu conſerver le recueillement intérieur & l'habituelle diſpoſition d'une union intime avec Dieu, à qui nous en pouvons-nous prendre, ſi nous menons une vie diſſipée & toute extérieure, dans les affaires & les menus ſoins qui nous occupent ? A la vue de ce grand Saint, quel prétexte même aparent pouvons-nous avoir pour nous diſpenſer d'être Saints ? Avons-nous dans le monde de plus grands obſtacles à ſurmonter, de plus violentes tentations à vaincre, des écueils plus funeſtes à éviter, & des ennemis plus redoutables à

combattre ? Ah ! Chrétiens, je le répete, & je ne puis trop vous le redire : profitons de cet exemple ; & afin que Dieu dans le jour de ſa colere ne s'en ſerve pas contre nous, ſervons-nous-en dès maintenant contre-nous-mêmes. Convaincus par l'exemple de S. Louis (pratique excellente à laquelle je réduis tout le fruit de cette premiere partie) convaincus par l'exemple de S. Louis, qu'il n'y a point dans le monde de condition où l'on ne puiſſe être chrétien & parfait chrétien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, & ne rejettons plus ſur elle les déréglemens ni les imperfections de notre vie. Si nous ſçavons, comme S. Louis, faire un bon uſage de notre condition, bien-loin qu'elle ſoit un obſtacle à notre ſalut, nous y trouverons des ſecours infinis pour le ſalut ; bien-loin qu'elle nous diſſipe & qu'elle nous détourne de Dieu, nous y trouverons mille ſujets de nous élever à Dieu, de nous ſoumettre à Dieu, d'accomplir les deſſeins de Dieu ; bien-loin qu'elle nous empêche de pratiquer les vertus chrétiennes, elle nous en fournira de fréquentes occaſions : c'eſt-à-dire, que nous trouverons ſans ceſſe dans notre condition des occaſions de pratiquer la pénitence, la patience, l'obéiſſance ; des occaſions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. Providence de mon Dieu, que vous êtes adorable & que vous êtes aimable, de nous faciliter ainſi les voies du ſalut éternel, & de nous avoir donné dans la perſonne du ſaint Roi que nous honorons, un modèle de perfections ſi engageant & ſi touchant ! Ne la cherchons point, mes chers Auditeurs, non plus que S. Louis, ne la cherchons

point, cette perfection, hors de notre condition. C'eſt dans la Royauté & ſur le trône que S. Louis a trouvé la ſienne ; & c'eſt dans la médiocrité de l'état où Dieu nous a apellés, que nous trouverons la nôtre. La dignité de S. Louis lui a ſervi à relever ſa ſainteté, c'eſt ce que vous avez vu : & par le plus heureux retour, ſa ſainteté lui a ſervi à relever ſa dignité, c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde Partie.

CE n'eſt pas d'aujourdhui que les mondains ont eu ſur le ſujet de la piété & de la ſainteté chrétienne, les plus injuſtes & les plus malignes idées, & c'eſt de tout tems qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez aveugles, ou plutôt d'aſſez pervertis, pour prétendre que la perfection évangélique, par les liaiſons eſſentielles qu'elle a avec l'humilité, rendoit les hommes incapables des grandes choſes ; qu'elle leur abatoit le courage, qu'elle détruiſoit en eux les ſentimens d'une noble & honnête émulation, qu'elle y affoibliſſoit les lumieres de la prudence ; en un mot, qu'en ſuivant ſes loix, & s'attachant à ſes principes, il étoit impoſſible de proſpérer dans le monde. Erreur renouvellée par un faux ſage de ces derniers ſiécles, & tentation dangereuſe dont l'eſprit de menſonge s'eſt prévalu pour étouffer dans les ames foibles les ſemences de la religion, & pour faire ſous le prétendu nom de politiques un nombre infini de libertins & d'impies. Il ne falloit pas une moindre autorité que celle de S. Paul, pour renverſer une doctrine ſi pernicieuſe ; & ce grand Apôtre ne pouvoit pas mieux la confondre, qu'en lui oposant

la maxime contradictoire, & soutenant
la piété, sans avoir des vues basses & int
1. Tim. fées, est utile à tout, *Pietas ad omnia u*
c. 4. & que c'est à elle que les avantages de la
présente, aussi-bien que ceux de la vie fut
1. 2. ont été promis : *Promissionem habens vitæ*
nunc est & futuræ. Mais S. Paul avec t
son autorité auroit eu peut-être de la p
à nous persuader cette vérité, si Dieu n'a
pris soin de nous la rendre sensible en d'i
tres exemples. Et c'est, mes chers Audite
ce que vous allez voir encore dans l'exem
de S. Louis, qui tout Saint Roi qu'il é
selon l'Evangile, n'a pas laissé d'être selon
monde, non-seulement un grand Roi, n
sans contestation un des plus grands Rois
jamais aient porté le sceptre. Je dis gr
dans tous les états où la grandeur d'un S
verain peut & doit être considérée. Car il a
grand dans la guerre, il a été grand dans
paix, il a été grand dans la prospérité,
été grand dans l'adversité, il a été grand d
le gouvernement de son Royaume, gr
dans sa conduite avec les étrangers, grand d
l'estime de ses ennemis même ; & tout
par cette sainteté de vie qui reluisoit dans
personne, & qui malgré la politique du mo
est le caractère de distinction qui l'a élevé
dessus de tous les Rois de la terre. J'ai d
droit de dire de lui, prenant la chose dan
second sens de la proposition que j'ai av
née, qu'il a été magnifique dans la sainte
Magnificus in sanctitate. Encore un mom
de votre attention.

Saint Louis par une alliance rare, &
ne convient qu'aux héros, a été tout à la

un Roi guerrier, & un Roi pacifique ; & comme tel il a encore paru entre les forts, ſemblable à celui qui s'apelle dans l'Ecriture, tantôt le Dieu de la paix, & tantôt le Dieu des armées. *Quis ſimilis tui in fortibus, Domine?* Mais parce que S. Louis étoit un héros chrétien & formé ſur le modéle de Dieu, il n'a été guerrier & pacifique qu'en ſaint & en homme de Dieu ; c'eſt-à-dire, il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oiſiveté & dans la moleſſe ; & il n'a point fait la guerre pour chercher une fauſſe gloire, ni pour ſatisfaire une inquiéte & vaine ambition. Il a fait la guerre, pour reprimer la rebellion & pour pacifier ces Etats ; & il a entretenu la paix dans ſes Etats, pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par-là, dans l'un & dans l'autre, il s'eſt acquis la réputation du plus grand Roi de la chrétienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces mémorables expéditions de S. Louis contre les Princes infidéles, & ces explois de guerre dans l'orient, ſi aprochant du miracle : quand je me repréſente ce Monarque à la tête de l'armée Françoiſe, forçant le port de Damiette, faiſant ſur un rivage ennemi la plus hardie deſcente qui fut jamais, & à la vuë de vingt mille combattans qui s'y opoſoient, ſe rendant, malgré toute leur réſiſtance, maître de la place : quand je me l'imagine aux priſes avec les Turcs & avec les Sarraſins, dans ces trois fameuſes batailles qui leur livra, & où, comme parle un de nos hiſtoriens, il faiſoit tout enſemble la fonction de ſoldat, de capitaine & de général ; inſpirant aux ſiens par ſa préſence toute l'ardeur de ſon courage, ſe dégageant

lui ſeul d'un gros d'ennemis qui le tenoient envelopé, & ſortant de là victorieux, ſans autre ſecours que celui de ſa propre valeur : quand je compare tout cela avec ce qu'on nous vante des ſiécles profanes, je ne crains point d'exagérer, en diſant que ni la Gréce ni l'ancienne Rome n'ont jamais rien produit de plus héroïque. Mais quand je viens d'ailleurs à penſer, que ce qui rendoit ce grand Roi ſi intrépide, ſi fier, ſi invincible, c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu pour laquelle il combattoit, & l'intérêt de la vraie religion qu'il défendoit : ah ! Chrétiens, je conclus qu'il n'eſt donc pas vrai que la ſainteté affoibliſſe le courage des hommes, & je conçois au contraire que le vrai courage, & celui des parfaits héros, ne peut être inſpiré aux hommes que par la vraie ſainteté.

Je ſçais que S. Louis, au milieu de ſes glorieux ſuccès, a eu des diſgraces & des adverſités à eſſuyer, puiſqu'il fut fait priſonnier dans le premier de ſes voyages, & qu'il mourut dans le ſecond. Mais c'eſt juſtement dans ſes adverſités & ſes diſgraces qu'il me paroît encore plus grand & plus ſupérieur à lui-même. Car je ne m'étonne pas que malgré les prodiges de ſa valeur, un Prince auſſi généreux que lui, ſoit tombé dans la chaleur du combat, entre les mains de ſes ennemis ; ç'a été le ſort des plus grands Capitaines : mais qu'ayant été pris dans le combat, il ait ſoutenu ſa captivité auſſi dignement & auſſi héroïquement qu'il la ſoutient ; mais que dans ſa priſon, ces infidéles mêmes l'aient honoré juſqu'à vouloir ſe ſoumettre à lui, juſqu'à vouloir le choiſir pour leur ſouverain ;

ais qu'en recouvrant ſa liberté, il ait récou-
é en même-tems toute ſa puiſſance,
mme nous l'aprenons de ſon hiſtoire;
is qu'avant que de quitter la terre ſainte,
ait rétabli & mis en état de défenſe toutes
places qu'il y avoit conquiſes; mais qu'au
même de la mort, il ait obligé le Roi
Thunis à acheter la paix à des conditions
ſi glorieuſes pour la France, qu'elles lui
oient avantageuſes & utiles, c'eſt ce qui
urroit vous ſurprendre auſſi-bien que moi,
je n'ajoutois que ce furent-là les merveilleux
ets de la piété de S. Louis & de ſon émi-
nte vertu. Car, ce que je vous prie de bien
marquer, ſi les Sarraſins déliberent, tout
iſonnier qu'il étoit, d'en faire leur Roi, ce
fut, dit Joinville, que parce qu'en trai-
it avec lui, ils ne purent ſe défendre d'a-
ir pour lui une vénération ſecrette; que
rce qu'en l'obſervant de près, il leur parut
homme divin; que parce qu'ils ſe ſentirent
achés, ou pour mieux dire charmés de la
nteté de ſa vie. Voulez-vous encore bien
nnoître quelle impreſſion ſon édifiante &
ignanime ſainteté fit dans les eſprits & dans
cœurs de ſes barbares? écoutez-le parler
ns les conférences qu'il eut avec eux. Il eſt
leur puiſſance, & il s'explique devant eux
c autant de liberté que s'il étoit leur maî-
: ils le tiennent captif, & c'eſt lui qui leur
t la loi: ils lui demandent ſa rançon, & il
répond qu'il n'y a point de rançon pour
Rois; qu'il ne refuſe pas de payer celle de
ſoldats, mais que ſa perſonne ſacrée ne doit
e miſe à nul prix. Le Sultan eſt frapé de
te grandeur d'ame, & en paſſe par où il

veut. Avant que de l'élargir, on demande qu'il s'oblige par un ſerment ſolemnel à renoncer à ſa religion, s'il manque à ſa parole ; & il déclare qu'un Roi chrétien ne connoît point d'autre ſerment que ſa parole même, & qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de mettre ſa religion en compromis ſous quelque condition que ce puiſſe être. Sur cela ſa parole ſeule eſt acceptée. On lui raporte avec effroi que les propres ſujets du Sultan viennent de l'aſſaſſiner, & que dans une pareille conjoncture tout eſt à craindre pour lui ; mais il demeure ferme & intrépide. Celui des conjurés qui a fait le coup, lui demande une récompenſe, pour l'avoir délivré de ſon ennemi ; mais Louis imitant la piété de David, & ſans ſe mettre en peine du danger où il s'expoſe, reproche à ce parricide ſa perfidie. Or il n'y avoit que la ſainteté qui pût le ſoutenir de la ſorte, & lui inſpirer ces ſentimens d'une droiture & d'une généroſité toute royale. D'autres auroient au moins diſſimulé ; mais lui juſques dans ſes fers il eſt libre, & l'eſprit de Dieu qui le poſſéde, l'éleve au-deſſus de toutes les conſidérations & de tous les ménagemens humains.

Un Roi ſi grand dans l'adverſité ne devoit pas moins l'être dans la proſpérité. Auſſi, ſelon le raport des Auteurs comtemporains, n'étoit-il rien de plus magnifique & de plus auguſte que la Cour de S. Louis ; rien de plus pompeux que l'apareil où il ſe faiſoit voir aux jours de cérémonie. Ne ſurpaſſoit-il pas en cela tous les Rois ſes prédéceſſeurs, parce qu'il ſe croyoit obligé de repréſenter en ces occaſions la majeſté royale dans tout ſon luſtre, & de paroître aux yeux de ſon peuple,

comme la vive image de Dieu ? Jamais, depuis l'établiſſement de la Monarchie, la France n'avoit été ſi floriſſante, ſi abondante, ſi opulente ; jamais on n'y avoit vu les ſciences auſſi-bien cultivées, les loix auſſi-bien obſervées, la juſtice auſſi-bien rendue, les charges exercées auſſi dignement, & avec autant d'honneur, le commerce établi auſſi ſurement & avec autant de tranquillité ; en un mot, jamais le nom François ne s'étoit trouvé dans un ſi haut crédit : & d'où venoit cela ? de la piété de S. Louis, qui comme Roi, ſe faiſoit une religion d'apuyer & d'autoriſer tout ce qui contribuoit à la félicité de ſon peuple ; perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour rendre ſon peuple heureux. C'eſt cela même qui le rendit ſi grand dans la conduite & le gouvernement de ſes Etats. Jaloux d'y maintenir le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, ſe faire craindre & ſe faire aimer. Vous ſçavez de quelle maniere il ramena les Princes ſes vaſſaux au devoir de la ſoumiſſion qui lui étoit due. Le Comte de la Marche avoit oſé en ſecouer le joug : vous ſçavez ſon malheureux ſort, & comme il aprit à ſes dépens dans la journée de Taillebourg, quelle étoit la force de S. Louis, & ce qu'il pouvoit. Le Duc de Bretagne ſe fit le chef d'une autre ligue ; vous ſçavez ce qu'il lui en coûta, & combien lui fut inutile la jonction de l'Anglois & ſa protection contre la juſtice de S. Louis. La Cour de Rome par des entrepriſes nouvelles voulut donner quelque atteinte aux droits de ſa couronne ; vous ſçavez avec quelle vigueur Saint Louis agit pour les défendre. Nous en avons dans ſon hiſtoire des preuves authentiques.

Mais du reſte, comment les défendoit-il ? avec un merveilleux tempérament d'autorité & de piété ; c'eſt-à-dire, qu'il ſoutenoit les droits de ſa couronne en Roi, & en Fils aîné de l'Egliſe : en Roi avec autorité, & en Fils aîné de l'Egliſe avec un eſprit de religion & de piété ; montrant bien qu'en qualité de Roi, il ne reconnoiſſoit point de ſupérieur ſur la terre, & ne vouloit dépendre que de Dieu ſeul, quoiqu'en qualité de Fils aîné de l'Egliſe, il fût toujours prêt à écouter l'Egliſe comme ſa mere, & à l'honorer. Jamais Roi n'eut des ſujets plus ſouples, ni ne fut mieux obéi : pourquoi ? parce que jamais Roi n'eut dans un plus haut degré toutes les vertus qui font reſpecter & eſtimer les Souverains, & qui leur gagnent les cœurs des peuples.

Auſſi dans quelle eſtime étoit-il, non-ſeulement parmi ſes ſujets, mais chez les étrangers ? C'étoit dans le monde chrétien, le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les têtes couronnées. Honneur, ſelon la régle de S. Paul, qu'il ne s'attribuoit pas, & qu'il ne cherchoit pas, mais qui lui étoit déféré par un libre conſentement de tous les Princes ſes voiſins. Et ſur quoi ce conſentement étoit-il fondé ? ſur l'opinion qu'ils avoient de ſa probité, de ſon équité, de ſon incorruptible intégrité, enſorte qu'ils avoient tous recours à lui, comme à un arbitre ſuprême, dont les jugemens étoient pour eux autant d'oracles & d'arrêts définitifs. En effet, le Pape & l'Empereur Frederic ont-ils ſur leurs devoirs réciproques des conteſtations qui les diviſent ? S. Louis eſt

choisi par l'un & par l'autre pour en être juge. Henri d'Angleterre est-il mal content de ses sujets, & sur le point de leur faire sentir son indignation & sa vengeance ? S. Louis l'apaise, & par ses bons offices il arrête la guerre civile dont l'Angleterre étoit menacée. Le Duc de Bretagne & le Roi de Navarre vivent-ils dans une inimitié mortelle ? Saint Louis par un mariage les réconcilie. Un autre que lui, bien-loin d'entrer dans ces querelles pour les terminer, les eût fomentées pour en profiter ; & c'est ce que lui suggéroient les ministres de son conseil : mais ce grand Roi avoit au dedans de lui-même un conseil secret, & ce conseil étoit sa conscience, qu'il consultoit en toutes choses, ou plutôt à laquelle il raportoit tous les autres conseils. Conseils d'état, conseil de guerre, conseil de finances, il écoutoit tout ; mais de tout cela il en apelloit à ce conseil intérieur où il délibéroit seul avec Dieu, & où seul avec Dieu il décidoit. Non, non, Seigneur, disoit-il, qu'il ne m'arrive jamais de me faire une politique essentiellement opposée à votre Evangile. Vous avez dit que bienheureux étoient les pacifiques : malheur à moi, si renonçant à cette béatitude, je m'employois à souffler le feu de la division & de la guerre. Peut-être dans l'idée des enfans du siecle en serois-je plus fort ; mais je ne veux point, ô mon Dieu, d'autre force que celle qui est selon toute la droiture de votre loi ; & peu m'importe que ma conduite soit au gré des sages du monde, pourvu qu'en qualité de pacifique, je sois au nombre de vos enfans. Voilà comment parloit S. Louis, & dans ce langage il y avoit

un fonds de grandeur que le monde même étoit forcé de reconnoître. Mais il ne ſe contentoit pas de parler ainſi ; ce qu'il diſoit, il le pratiquoit. Le Pape Gregoire IX. lui offre pour ſon frere, le Comte d'Artois, la couronne impériale, après avoir excommunié Fréderic, Saint Louis inſenſible à ſon intérêt, mais encore plus incapable de faire ſervir ſon intérêt à la paſſion d'autrui, refuſe ſans balancer l'offre qui lui eſt faite, & quoiqu'il eût contre Fréderic de légitimes ſujets de plainte, il ne veut, ni conſentir à ſa dégradation, ni avoir part à ſa dépouille. Il répond au Pape, qu'il ſuffit au Comte d'Artois d'être ſon frere, & Prince de ſon ſang, que ce ſeul avantage joint aux prétentions que lui donnent ſon mérite & ſa naiſſance, valent mieux pour lui que l'Empire, dans les circonſtances où l'Empire lui eſt préſenté : & cette réponſe auſſi ſolide que déſintéreſſée remplit d'admiration toute l'Europe. L'Empereur & le Pape même en conçoivent pour S. Louis un profond reſpect, & déſormais S. Louis paſſe pour l'exemple & le modèle des Princes généreux. A quoi eſt-il redevable de cette gloire ? à ſa ſainteté.

En faut-il davantage, mes chers Auditeurs, pour nous détromper aujourdhui de cette damnable erreur des libertins & des mondains, qu'en s'aſſujettiſſant aux régles de la ſainteté évangélique, on ne peut jamais réuſſir dans le monde ? Ah ! Seigneur, quand cette maxime ſeroit auſſi vraie qu'elle eſt fauſſe & inſoutenable, je ne devrois pas pour cela balancer ſur le parti que j'aurois à prendre. Supoſé même ce principe, je devrois ſans héſiter, renoncer d'eſprit & de cœur à tous les

avantages, à tous les ſuccès, à toutes les fortunes du monde. Je dis plus, je devrois compter pour rien tout ce qui s'apelle prudence du monde, ſageſſe du monde, & même perfection ſelon le monde, pour m'attacher à la ſainteté, qui eſt le véritable caractère de vos élus. Dans l'impuiſſance où je ſerois d'accorder l'un & l'autre enſemble, cette ſainteté ſeule devroit me ſuffire, & content de la poſſéder, je devrois être prêt à fouler aux pieds tout le reſte, pour pouvoir dire comme le Sage : *Et divitias nihil eſſe duxi in comparatione illius.* Mais votre providence, ô mon Dieu, ne nous réduit pas à cette néceſſité, & vous n'avez pas mis notre vertu à une ſi forte épreuve. Ce qui nous rend inexcuſables devant vous, c'eſt, qu'au contraire, il eſt certain qu'en nous éloignant des voies de la ſainteté, nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, même ſelon le monde, ſolidement parfaits, & dignes de l'eſtime & de l'aprobation des hommes. C'eſt qu'en abandonnant la ſainteté, nous devenons, dans l'opinion même du monde, des hommes vains, des hommes frivoles, des hommes trompeurs & pleins d'injuſtice. Il n'y a en effet que la ſainteté qui puiſſe nous donner une ſolide perfection. Otez la ſainteté chrétienne, il n'y a dans le monde qu'aparence de vertu, que diſſimulation, que menſonge, qu'illuſion & hypocriſie. Que faut-il donc faire pour arriver à cette perfection ſolide, dans les conditions où nous nous trouvons engagés ? Retenez bien ceci, Chrétiens, & que cette inſtruction ſoit pour jamais la régle de votre conduite. C'eſt qu'il faut une bonne foi nous réſoudre à imiter l'exemple

Sap. c. 7.

de S. Louis, & à ſanctifier comme lui notre condition par l'eſprit de notre religion ? je m'explique. La ſainteté a fait de S. Louis un grand Roi ; cette même ſainteté dans les divers états de vie que vous avez embraſſés, fera de vous des hommes ſans tache & ſans reproche, des hommes au-deſſus de toute cenſure, des hommes d'une réputation que le libertinage reſpectera. Vous avez dans le monde des emplois à exercer : ayez, comme S. Louis de la religion, vous les exercerez avec honneur. Vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela comme S. Louis, dans l'eſprit d'une exacte religion, Dieu y donnera ſa bénédiction. Par-là vous vous attirerez non-ſeulement l'eſtime, mais la confiance de ceux avec qui Dieu vous a liés. Sans cela, quelque talens que vous ayez d'ailleurs ſelon le monde, jamais le monde ne fera fonds ſur vous ni ne ſe confiera en vous. Cette morale convient à tous, mais c'eſt particuliérement à vous, Ames chrétiennes, que je prétends aujourd'hui l'apliquer ; à vous que la Providence a choiſies pour être élevées dans
S. Cyr. cette ſainte Maiſon ; à vous que je puis bien apeller les élues de votre ſexe, puiſque Dieu par ſa miſéricorde vous a prédeſtinées entre mille autres, pour être admiſes dans ce ſéjour de la vertu. C'eſt à vous, dis-je, que je parle : c'eſt pour vous que Dieu a excité la piété du plus grand Monarque du monde ; pour vous que le ſucceſſeur de S. Louis, & l'héritier de ſon zéle auſſi-bien que de ſa couronne, a formé l'important deſſein de votre établiſſement ; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui ſera un monument éternel de ſa religion,

autant que de ſa magnificence & de ſa gloire.

La piété de S. Louis ſembloit avoir pourvu à tout le reſte. Le ſoin de pourvoir à vos perſonnes étoit réſervé à Louis le Grand. La France étoit pleine de maiſons de charité que Saint Louis avoit érigées pour cent autres beſoins : mais ſes vues n'avoient point été à en fonder une, où la jeune nobleſſe de votre ſexe trouvât un favorable aſyle ; & vous le trouvez ici. C'eſt pour l'accompliſſement de cet œuvre inſpiré du Ciel, que Dieu vous a ſuſcité une ſeconde mere, à qui vous êtes encore plus redevables qu'à celle dont vous avez reçu la vie : une mere ſelon l'eſprit, dont la vue pleine de ſageſſe a été de vous procurer une éducation digne de votre naiſſance, dont l'attention & le premier ſoin eſt de vous former à tout ce qu'il y a dans le chriſtianiſme de plus parfait & de plus pur, dont toute la joie eſt de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une ſi ſalutaire inſtitution. C'eſt à vous encore une fois que j'ai prétendu faire une aplication particuliere de ce diſcours, qui ſe réduit enfin à bien comprendre, que vous ne réuſſirez jamais dans nulle condition du monde, ſi vous n'y agiſſez & ne vous y comportez ſelon les maximes de la piété chrétienne ; que quelque parti que vous preniez, & à quelque vocation que Dieu vous deſtine, vous n'y ſerez jamais ce que vous y devez être, ſi vous ne travaillez ſolidement à vous ſanctifier. Voilà en quoi conſiſte la ſcience des Saints, & voilà en quoi doit conſiſter toute la vôtre.

Grand Roi, dont nous honorons aujourdhui l'éminente & magnifique ſainteté ; grand Saint dont les vertus & les mérites relevent ſi hautement la ſouveraineté & la majeſté, faites par

votre puiſſante interceſſion auprès de Dieu, que toutes les perſonnes qui m'écoutent, ſoient perſuadées & touchées des vérités importantes que je viens de leur annoncer. Regardez-nous du haut du ciel, ô ſaint Monarque, & dans cette félicité éternelle que vous poſſédez, ſoyez ſenſible à nos miſéres. Tout indignes que nous ſommes de votre ſecours, ne nous le refuſez pas. Jettez les yeux ſur cette maiſon qui vous eſt dévouée, ſur ces vierges qui ſont vos filles, & qui raſſemblées dans ce ſaint lieu, vous invoquent comme leur Pere. Regardez d'un œil favorable ce Royaume, que vous avez ſi ſagement gouverné, & ſi tendrement aimé. Si par la corruption des vices qui s'y ſont introduits depuis votre regne, la face vous en paroît défigurée, que cela même ſoit un motif pour vous intéreſſer, comme ſon Roi, à le renouveller. Si vous y voyez des ſcandales, aidez-nous à les retrancher. Etendez ſur-tout votre protection ſur notre auguſte Monarque : c'eſt votre fils, c'eſt le chef de votre maiſon, c'eſt l'imitateur de vos vertus, c'eſt la vive image de vos héroïques & royales qualités. Car il a comme vous le zéle de Dieu, il eſt comme vous le protecteur de la vraie religion, le reſtaurateur des autels, l'exterminateur de l'héréſie. Que n'a-t-il pas fait pour mériter tous ces titres ? Avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foi, & avec quel ſuccès ne les a-t-il pas vaincus ? Obtenez-lui les graces & les lumiéres dont il a beſoin pour achever les grands deſſeins que Dieu lui inſpire. Que cet eſprit de ſainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voies, vienne repoſer ſur lui, qu'il nous anime nous-mêmes, & qu'il nous conduiſe tous à l'éternité bienheureuſe, &c.

SERMONS

POUR

DES VÊTURES

ET DES PROFESSIONS

RELIGIEUSES.

PREMIER
SERMON
SUR
L'ETAT RELIGIEUX.

Le Tréſor caché dans la Religion.

Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro, quem qui invenit homo, abſcondit, & præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.

Le Royaume des Cieux eſt ſemblable à un tréſor enterré dans un champ; l'homme qui l'a trouvé, le cache, & tranſporté de joie, il va vendre tout ce qu'il poſſéde, & achete ce champ. En S. Matthieu, chap. 13.

C'Est une de ces ſimilitudes dont Jeſus-Chriſt ſe ſervoit pour expliquer le myſtére du Royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, Ames religieuſes, qui élevées dans l'école de ce divin maître, êtes ſes fidéles diſciples auſſi-bien que ſes ſaintes épouſes; &

je puis vous apliquer aujourdhui, ce qu'il ajoutoit en parlant à ſes Apôtres ; *Vobis datum eſt noſſe miſterium regni Dei, cæteris autem in parabolis.* Pour vous qui êtes ſpirituelles & éclairées, il vous a été donné de diſcerner & de connoître ce Royaume myſtérieux, que les juſtes par la foi poſſédent dès maintenant ſur la terre. Telle eſt la grace de votre état ; & tel eſt le fruit de ces profondes méditations dont vous vous occupez ſi utilement & ſi ſaintement dans la religion : *Vobis datum eſt.* Mais pour les autres, qui ſont groſſiers & aveugles dans les choſes de Dieu, c'eſt-à-dire pour les mondains, ce Royaume ne leur eſt propoſé qu'en paraboles, & ils n'en ont par-là qu'une idée confuſe, ſi le prédicateur de l'Evangile ne leur en découvre le ſecret. Permettez-moi donc de m'accommoder à leur diſpoſition ; & puiſqu'en vertu de mon miniſtère je ſuis redevable à tous, ſouffrez, mes cheres Sœurs, que joignant à votre édification particuliere, l'inſtruction générale des Chrétiens du ſiécle, qui ne ſont ici aſſemblés que pour profiter de votre exemple, je leur faſſe entendre ſous la parabole du tréſor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce Royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous a fait lui-même de ſi excellentes leçons. L'illuſtre Vierge qui fait le ſujet de cette cérémonie, & qui par un acte héroïque de ſa piété va ſe dévouer pour jamais à Dieu, ſera la preuve ſenſible & vivante de tout ce que j'avancerai. Comme elle eſt déjà toute pénétrée des lumieres du Ciel, & qu'après les ſaints exercices qu'elle a ſi dignement ſoutenus, nous n'avons rien pour elle à deſirer, ſinon qu'elle

Luc c. 8.

perſévere dans la ferveur où nous la voyons ; ſans m'arrêter à l'inſtruire, c'eſt vous, hommes du ſiécle qui m'écoutez, que j'inſtruirai par elle. Par elle vous connoîtrez la nature de ce tréſor à quoi le Royaume des Cieux eſt comparé : par elle vous aprendrez où on le trouve, comment on le conſerve, & à quel prix il mérite d'être accepté. Nous avons beſoin des graces du Saint-Eſprit, & pour les obtenir, nous nous adreſſons à vous, glorieuſe Mere de mon Dieu, & nous diſons, *Ave Maria.*

A Prendre, dans les vues de Jeſus-Chriſt, la parabole que je viens de vous propoſer, quel en eſt le ſens ? Ce Royaume de Dieu ſemblable à un tréſor, ſelon la penſée des Peres de l'Egliſe, & en particulier de S. Jerôme, c'eſt le Chriſtianiſme où Dieu par ſa miſéricorde nous a apellés, & où ſont renfermées pour nous toutes les richeſſes de ſa grace : *Simile eſt regnum cœlorum theſauro.* L'homme heureux & prédeſtiné, dont parle le Sauveur du monde, n'eſt que celui même qui a trouvé ce tréſor, *Quem qui invenit homo* ; qui a ſçu le mettre à couvert, *Abſcondit*, & qui s'eſt dépouillé de tout pour l'acquérir : *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Trois choſes diſtinctement marquées dans l'Evangile, & qui vont faire le partage de ce diſcours : car voici tout mon deſſein. Le Chriſtianiſme que nous profeſſons, & dont ſelon Dieu nous nous glorifions, eſt en effet notre tréſor : mais ce tréſor, avouons-le, mes chers Auditeurs, ne ſe trouve que rarement & difficilement dans le monde ; mais ce tréſor eſt infiniment expoſé,

& court de grands riſques dans le monde; mais à en juger par la conduite de la plupart des hommes, on voudroit qu'il n'en coutât rien, ou du moins qu'il en coutât peu pour avoir ce tréſor dans le monde. Au contraire on trouve infailliblement & ſans peine, ce tréſor dans la religion; on met en aſſurance & hors de danger ce tréſor dans la religion, & on ne ménage rien, ou plutôt on ſacrifice tout pour poſſéder ce tréſor dans la religion. Trois opoſitions entre la religion & le monde, que je vais développer, & d'où nous conclurons que c'eſt donc évidemment & à la lettre dans l'ame religieuſe que s'accomplit la parabole du tréſor caché : pourquoi ? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, & qui ſont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le chriſtianiſme, *Invenit*; qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſureté, *Abſcondit*; & que ne ſe réſervant rien, elle l'achete au prix de toutes choſes : *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Avantages encore une fois où conſiſte par raport à ce tréſor, ſon bonheur, ſa ſageſſe, ſon courage. Son bonheur, en ce qu'elle le trouve; ſa ſageſſe, en ce qu'elle le cache; ſon courage, en ce qu'elle abandonne tout, juſqu'à ſe livrer elle-même pour l'acheter. Voilà, généreuſes Epouſes de Jeſus-Chriſt, les trois prérogatives eſſentielles de votre vocation, & de quoi j'ai à vous féliciter. Voilà, hommes du ſiécle, par où j'entreprends, ou de vous convertir, ou de vous confondre, ſi vous me donnez une favorable attention.

'eſt par une inſpiration particuliere de Dieu, que Job parloit autrefois, quand il rrogeoit toute la nature, pour ſçavoir où t la ſageſſe & en quel lieu de l'univers on ouvoit trouver : *Sapientia ubi invenitur ?* :'eſt par le même eſprit que ce ſaint hom- iprès avoir inutilement cherché une choſe récieuſe & ſi rare, faiſoit répondre les ens, la mer & la terre, qu'elle n'étoit nt chez eux ni avec eux : *Abyſſus dicit, non me ; & mare loquitur, non eſt mecum.* Il oit, dit S. Gregoire Pape, nous déclapar-là que la corruption générale où le de étoit dès-lors, & où il eſt encore plus urdhui, en avoit banni la ſageſſe ; qu'il reſtoit plus ſur la terre aucun veſtige ; depuis que les hommes s'étoient égarés ivant les routes trompeuſes de leurs paſ criminelles, ils avoient perdu cette ſageſſe ue : qu'à peine déſormais la connoiſſoient- qu'ils ſe ſouvenoient peut-être d'en avoir parler, mais que dans l'état de perdition de mort où le péché les avoit réduits, ne s'en ſouvenoient qu'à leur confuſion : *litio & mors dixerunt : auribus audivimus* Ibid. *am ejus.* En un mot, qu'il n'y avoit que u qui ſçût où habitoit cette ſageſſe, mais bſolument il falloit ſortir du monde pour rouver & pour en découvrir les voies : *s intelligit viam ejus, & ipſe novit locum* Ibid. *s.* C'eſt ainſi que s'en expliquoit ce juſte l'ancien teſtament, qui n'étant ni Juif ni étien, ne laiſſoit pas d'être inſpiré de Dieu, r donner aux Juifs & aux Chrétiens les vives idées de la religion. Or permettez-

Job. c. 28.

I. PART.

moi de faire l'aplication de tout ceci au ſujet que je traite : elle vous paroîtra naturelle, & même touchante. Car la foi nous aprend que le Chriſtianiſme eſt la véritable ſageſſe, cette ſageſſe cachée, comme parle l'Apôtre, dans le myſtère de l'humilité d'un Dieu :

1. Cor. c. 2. *Sapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt :* cette ſageſſe que nul des mondains n'a connue, & qu'il eſt néanmoins ſi important & ſi néceſſaire de connoître : *Quam nemo principium hujus ſæculi cognovit* ; cette ſageſſe dont Jeſus-Chriſt eſt l'auteur, & en comparaiſon de laquelle toute la ſageſſe du monde n'eſt que folie. Voilà, dis-je, le tréſor que la foi nous préſente, & qui peut ſeul nous enrichir. C'eſt le Chriſtianiſme pris dans la pureté de ſes principes & dans la perfection de ſon être.

Ibid.

Mais où le trouve-t-on maintenant ce Chriſtianiſme pur & ſans tache, ce Chriſtianiſme tel qu'il a paru dans ſon établiſſement, & que les Païens même ont révéré : où le trouve-t-on ? *Ubi invenitur ?* Interrogeons, non plus, comme Job, la mer & les élémens, mais toutes les conditions du ſiécle. Dans l'affreuſe décadence où nous les voyons, en eſt-il une ſeule qui rendant témoignage contre elle-même, ne confeſſe de bonne foi, que ce n'eſt plus chez elle qu'il faut chercher ce Chriſtianiſme ſi vénérable ? Le monde qui proprement & à la lettre eſt cet abîme d'iniquité qu'a voulu nous marquer le Saint-Eſprit dans les paroles de Job ; le monde, auſſi perverti qu'il eſt, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyſſus dicit, non eſt in me.* Et le cœur de l'homme mondain, qui eſt cette mer orageuſe, toujours

toujours dans l'agitation & le trouble qui lui causent l'inquiétude & la violence de ses desirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur, non est mecum.* Le déréglement des mœurs qui croît tous les jours, & qui n'est que trop réellement la perdition & la mort des ames, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain phantôme, & qu'un souvenir éloigné de cet ancien christianisme, dont on nous fait encore de si magnifiques éloges ? *Perditio & mors dixerunt, auribus audivimus famam ejus.* Parlons plus clairement, & sans figure. Où est-il donc ce christianisme tant vanté, & si peu pratiqué, ou pour mieux dire, si peu connu : où est-il ? *Ubi invenitur* ? C'est ici, mes chers Auditeurs, que sans craindre de paroître prévenu en faveur de la profession que j'ai embrassée, je vais rendre à Dieu la gloire qui lui apartient, en vous convainquant d'une vérité dont je défie le monde même de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourdhui ce christianisme qui faisoit autrefois l'admiration même des infidéles ? Et moi je vous dis, qu'on le trouve dans l'état religieux, où Dieu par sa miséricorde l'a sauvé de ce déluge universel & de ce débordement de tous les vices qui ont innondé le reste de la terre.

Car malgré la triste & fatale dépravation où nous avouons avec douleur que le christianisme est insensiblement tombé, nous ne pouvons après tout disconvenir que Dieu ne se soit réservé un peuple particulier, qui malgré l'envie du démon, est encore à présent l'honneur du christianisme ; & qu'il n'y ait au milieu de nous des communautés d'ames

élus, qui détachées de leurs corps, peuvent justement s'apliquer ces paroles de l'Apôtre : 2. Cor. 6. 10. *In carne ambulantes, non secundùm carnem militamus* ; quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point & nous ne marchons point selon la chair. Des communautés d'ames innocentes & tout ensemble pénitentes, qui zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font aux depens d'elles-mêmes des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, & pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, & qu'avec une humble confiance elles ont droit de lui dire aussi-bien que David : Pſ. 43. *Quoniam propter te mortificamur totâ die.* Des communautés de vierges, qui séparées du monde, usent de ce monde comme n'en usant point ; 1. Cor. 7. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* qui remplies d'une sainte haine pour le monde, & autant éloignées du monde, d'esprit & de cœur, qu'elles le sont d'intérêt & de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, & que par la même raison le monde leur est crucifié ; Gal. 6. 6. *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo* : qui insensibles à toutes les choses périssables, sont absolument mortes à elles-mêmes, & du nombre de ceux dont il est écrit, Coloſſ. 3. *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ; vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu ; qui uniquement occupées des choses éternelles, sont déja spirituellement ressuscitées, & n'ont de conversation que dans le ciel : Philip. 3. *Nostra autem conversatio in cœlis est.* Des communautés de vierges, qui par le privilége de leur état, sont

les véritables domeſtiques de Dieu, & ont non-ſeulement le bonheur, mais le mérite d'être toujours en ſa préſence, toujours aux pieds de ſes autels, toujours dans l'exercice de ſon culte, comme ſi elles étoient déja, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, les concitoyennes des Saints : car c'eſt à elles, comme religieuſes, que conviennent ſinguliérement ces deux qualités : *Cives ſanctorum & domeſtici Dei.* *Epheſ.* c. 2. Voilà encore une fois ce que nous trouvons dans ces monaſtères, où Dieu eſt ſervi en eſprit & en vérité.

Tout cela, ſur-tout dans un ſexe ſi délicat & ſi foible, nous paroît au-deſſus de l'homme. Cependant ſaint Paul, pour faire la juſte définition de l'homme chrétien, y comprenoit tout cela : c'eſt-à-dire, que ſelon le plan de ſaint Paul, il falloit tout cela pour être chrétien ; que dans la doctrine de ſaint Paul, il ſuffiſoit d'être chrétien pour être indiſpenſablement obligé à tout cela ; qu'à proportion de tout cela, on étoit du tems de ſaint Paul, plus ou moins chrétien ; & que ſuppoſé les ſaintes régles qu'établiſſoit ſaint Paul, tout cela manquant, on n'étoit plus qu'une ombre de chrétien. Anathême à ceux & à celles qui, mépriſant ces régles, voudroient accorder avec le nom de chrétien une vie mondaine, une vie ſenſuelle, une vie diſſipée, une vie contradictoirement opoſée à tout cela. Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, grace à la providence de notre Dieu, nous avons la conſolation de trouver encore tout cela dans le malheureux ſiécle où nous vivons, puiſque malgré ſa corruption nous y trouvons des maiſons religieuſes, dont la

ferveur conſtante & unanime ne nous repréſente pas moins que le chriſtianiſme naiſſant. Des ordres dont l'éminente piété, dont la parfaite pauvreté, dont l'inviolable régularité, dont l'angélique pureté, dont l'exemplaire auſtérité ſeroient autant de miracles, ſi Dieu par un autre miracle plus grand ne les avoit même rendus communs. Or en les rendant communs, qu'a prétendu Dieu, ſinon de nous découvrir le tréſor dont je parle, qui eſt le vrai chriſtianiſme ?

Hors de la religion, je le répete, ce tréſor conçu de la ſorte, ne ſe trouve que rarement; & à prendre même le monde dans le ſens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eſt dans le monde, eſt ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux; ou orgueil de la vie; & y chercher autre choſe que ces trois ſources infectées & empoiſonnées du péché, c'eſt non-ſeulement ne pas connoître le monde, mais vouloir que ſaint Jean ne l'ait pas connu quand il a dit
1. Joan. ſans exception : *Omne quod eſt in mundo con-*
c. 2. *cupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ.* Ne cherchons donc point dans ce qui s'apelle le monde, ces précieux caractères du chriſtianiſme dont je viens de faire le dénombrement; ce ſeroit chercher dans les ténebres les plus épaiſſes, la plus brillante lumiere. Or quel raport y a-t-il
2. Cor. entre l'un & l'autre ? *Quæ ſocietas lucis ad*
c. 6. *tenebras* ? Ne cherchons point la ſageſſe chrétienne dans cette vie molle, dont les prétendus honnêtes gens du monde ne ſe font pas même un ſcrupule; je dis plus, dont les dévots même du monde ne ſont pas toujours

ennemis. Eſpérer de l'y trouver, ce ſeroit contredire le Saint-Eſprit, & en apeller de l'arrêt qu'il a prononcé, *Non invenitur in terrâ ſuaviter viventium.* Non, ce renoncement à ſoi-même, ce crucifiement de la chair, cette mortification de l'eſprit, qui eſt la vraie ſageſſe des élus, ne ſe trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode & aiſée. Ne cherchons point l'eſprit chrétien dans ces états du monde, où l'ambition & la cupidité dominent : ſi je voulois ici tous les parcourir, je vous y ferois voir le chriſtianiſme ſi défiguré, qu'à peine le diſtingueroit-on du paganiſme, même corrompu. Laiſſons-là le monde profane. Mais pour trouver le tréſor que nous cherchons, entrons en eſprit dans ces ſanctuaires de la virginité, fermés pour le monde, dans ces cloîtres conſacrés à la retraite, & où les épouſes de Jeſus-Chriſt ſont leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous à ceux où l'eſprit de Dieu paroît plus regner, à ceux dont nous ſçavons mieux que l'eſprit du monde eſt banni, à ceux où la régle eſt dans ſa vigueur, à ceux dont l'éclatante ſainteté, de notre propre aveu, nous édifie. Ne ſortons point de celui-ci, connu pour être, ſans contredit, en poſſeſſion de tous ces avantages. C'eſt ici que nous découvrons le tréſor évangélique ; & ſans le chercher plus loin, c'eſt ici que nous trouvons le chriſtianiſme, non point en ſpéculation ni en idée, mais en ſubſtance & en pratique.

En effet, mes chers Auditeurs, (car il eſt important d'aprofondir cette vérité) en quoi conſiſte, à le bien entendre, ce chriſtianiſme

qui eſt par excellence le don de Dieu ; dans des choſes inconnues au monde, & qui pour les hommes du monde ſont autant de tréſors cachés ; je veux dire dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'auſtérité. Voilà ce que le monde ne connoît pas, & à quoi, ſelon l'Evangile ſe réduit néanmoins le Royaume de Dieu que je vous prêche : je m'explique. Dans le monde on trouve des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir, & on fait toutes choſes pour n'y ſouffrir pas. Or rien de tout cela n'eſt le chriſtianiſme dont il eſt ici queſtion. Avant Jeſus-Chriſt il y avoit des pauvres ſur la terre, comme il y en a encore, & en auſſi grand nombre ; mais cette pauvreté n'étoit pas celle que le Fils de Dieu vouloit établir parmi les hommes, ni par conſéquent celle qui devoit faire leur bonheur dans cette vie, ni leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvoit ſur la terre qu'une pauvreté forcée ; & celle qu'y vouloit établir Jeſus-Chriſt, devoit être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté deſirée, choiſie, embraſſée par état & par profeſſion. Or il eſt évident que la pauvreté avec toutes ces conditions, ne ſe trouve point dans le monde : c'eſt dans la religion, dit ſaint Bernard, que ſe vérifie clairement & ſenſiblement ce divin paradoxe du Sauveur : *Beati pauperes.* C'eſt-là que par choix & même par vœu, on ſe fait un bonheur de n'avoir rien, de ne poſſéder rien, de

Matth. c 5.

n'eſpérer rien ; là que ſe trouvent ces pauvres évangéliques, héritiers du Royaume céleſte. Combien de fidéles ſe ſont tenus heureux dans cette vue de quitter tout, & de ſe dépouiller de tout ? Le monde les a traités de fous & d'inſenſés : mais une partie de leur béatitude a été d'être réputés fous & inſenſés dans l'opinion du monde, pourvu qu'ils euſſent l'avantage d'être les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leur bonheur a été d'être perſuadés, comme Moïſe, que la pauvreté de Jeſus-Chriſt étoit pour eux un plus grand tréſor que toutes les richeſſes de l'Egypte ; & c'eſt ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en eſt de même de la gloire de l'humilité : autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation ; mais en même tems rien dans le monde de plus rare que l'eſtime & l'amour de l'humiliation. Des mépris, des diſgraces, des rebuts, des traitemens indignes à eſſuyer ; mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaiſſés & anéantis ; mais juſques dans l'abaiſſement & l'anéantiſſement, des hommes orgueilleux & ſuperbes, voilà de quoi le monde eſt rempli. Où ſe glorifie-t-on ſincérement d'être humilié ? dans la religion, où l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien : où l'ame chrétienne, ſurtout dans la ſolemnité de ſon ſacrifice, peut dire encore mieux que David : J'ai choiſi d'être la derniere dans la maiſon de mon Dieu,

& le choix que j'en ai fait, eſt celui que j'accomplis aujourdhui en me ſéparant du monde. Combien de Grands, revêtus des honneurs du monde, ſe ſont fait un honneur encore plus grand d'y renoncer, pour parvenir à cette gloire? Combien de vierges diſtinguées par leur naiſſance, ont mépriſé les établiſſemens du monde, les plus capables de flatter leur amour propre, pour être les Epouſes d'un Dieu humble, en prenant le voile ſacré? Voilà ce que j'apelle le tréſor de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde? vous le ſçavez: des croix ſans onction, des ſouffrances ſans conſolation, une pénitence & une auſtérité ſans mérite. Et quel eſt le partage de ceux qui s'attachent au monde? l'eſclavage & la ſervitude, un éternel aſſujettiſſement aux loix dures & tyranniques du monde, qu'ils ſubiſſent malgré eux & dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opoſé au tréſor dont je parle: car ce tréſor, dit S. Bernard, eſt la joie qu'on a de ſouffrir & de ſe mortifier pour Dieu: la douceur de penſer, comme S. Paul, que l'on ſe captive & qu'on eſt dans les liens pour Jeſus-Chriſt; le goût que l'on trouve à porter ſon joug; les conſolations intérieures de la pénitence volontairement préférée aux plaiſirs des ſens; la paix de l'ame dans une vie auſtére, ſoutenue conſtamment & avec ferveur. Or où tout cela ſe rencontre-t-il ſi ce n'eſt dans la religion?

Matth. c. 11. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis.* Je vous bénis, ô mon Dieu, Seigneur du ciel & de la terre, je vous bénis d'avoir caché ces choſes aux

& aux prudens du ſiécle, & de les avoir
ſées aux ſimples & aux petits. Je vous
s graces de m'avoir choiſi, tout indigne
je ſuis, pour m'aſſocier au nombre de ces
s prédeſtinées. J'ai connu par là ce qui
oit être mon unique tréſor, & il ne tient
moi de le poſſéder, & d'en jouir en
eurant ferme, & en me ſanctifiant dans
ocation religieuſe. Si vous étiez aſſez heu-
, hommes du ſiécle, pour entrer dans ces
imens, on pourroit dire que vous auriez
vé le tréſor évangélique. Mais qu'arrive-
de deux choſes l'une : ou qu'ayant des
rs endurcis, vous ne goûtez pas ces penſées;
que ces penſées, par la diſſipation du
de, s'effacent bientôt de vos eſprits. Car
trouver le chriſtianiſme, il ne ſuffit pas
avoir tout cela & de le penſer; il faut en
pénétré & efficacement perſuadé. Or ces
ſées, à la vue même de cette cérémonie
vous aſſemble ici, ne font communément
vous qu'une impreſſion ſuperficielle, qui
a pas juſqu'à la perſuaſion, & qui va bien
s encore juſques à la converſion. Avouons-
outefois : malgré l'iniquité du ſiécle, il
ncore dans le monde de vrais chrétiens,
par une grace ſpéciale y trouvent le
aume de Dieu. Ne leur diſputons point
vantage; mais ajoutons pour leur inſtruc-
, que ce Royaume de Dieu, que ce chriſ-
ſme eſt expoſé pour eux dans le monde à
dangers, dont on ſe préſerve auſſi heu-
ment que ſaintement dans l'état religieux.
le ſujet de la ſeconde partie.

. . . . . .

II. PART. S'Assurer un tréſor, quand on l'a trouvé, c'eſt à quoi nous porte le premier inſtinct de la cupidité ; & lorſqu'il s'agit d'un tréſor de biens ſpirituels, c'eſt à quoi le zéle de la charité, que nous nous devons à nous-mêmes, doit premiérement & ſoigneuſement pourvoir. Car malheur à nous qui ſommes en qualité de chrétiens les enfans de la lumiére, ſi nous avions là-deſſus moins de prudence que les enfans du ſiécle. J'en conviens, mes chers Auditeurs : le chriſtianiſme où Dieu nous a apellés, eſt pour nous un tréſor de graces ; mais par une fatalité, qu'il ne ſuffit pas de déplorer, ſi nous n'avons ſoin de nous en garantir, ce tréſor de graces, ſelon les caractéres différens de ceux qui le trouvent, ou qui prétendent l'avoir trouvé, eſt expoſé dans le monde à trois grands dangers. Car pour les ames vaines & diſſipées, il eſt expoſé à la corruption du monde ; pour les ames foibles, quoique d'ailleurs touchées de Dieu, il eſt expoſé à la crainte des railleries & des perſécutions du monde ; &, le dirai-je ? pour les ames même parfaites, il eſt expoſé à la vanité, qui eſt le pernicieux écueil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chrétien doit mettre à couvert ſa religion, qui eſt ſon tréſor. Trois dangers qu'il n'évitera jamais, qu'en ſe ſéparant du monde, non-ſeulement d'eſprit & de cœur, mais autant qu'il eſt néceſſaire & que ſa condition le peut permettre, de commerce & de ſociété. Et trois dangers contre leſquels la profeſſion religieuſe eſt un préſervatif comme infaillible, puiſqu'il eſt vrai, ſelon la remarque de ſaint Bernard,

que dans l'état réligieux on pratique le chriſtianiſme aiſément, librement & ſûrement : aiſément, ſans être dans la néceſſité de combattre toujours les maximes du monde corrompu ; librement, ſans être ſujet à la cenſure du monde, ennemi & perſécuteur de la piété ; ſûrement, ſans craindre l'oſtentation, & ſans avoir à ſe défendre de l'orgueil ſecret, qui eſt la tentation ordinaire du monde, même le plus régulier. Apliquez-vous, Chrétiens, & pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde pour ſuivre Jeſus-Chriſt, concevez bien l'obligation où vous êtes de vous tenir en garde contre le monde, ſi vous y voulez conſerver cet ineſtimable tréſor du chriſtianiſme, dont la poſſeſſion vous doit être plus chere que la vie.

Il faut pour cela ſe préſerver de la corruption du monde. Premiere vérité, dont la pratique eſt un des plus ſûrs moyens du ſalut. Car, comme raiſonnoit ſaint Chryſoſtome, il n'eſt point néceſſaire d'être né vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'eſprit ou de naturel, pour être expoſé dans le monde à l'air contagieux que l'on reſpire : pour peu qu'on manque de vigilance & d'attention ſur ſoi-même, avec de bonnes inclinations, avec de bons principes & une bonne éducation, avec de bonnes intentions même, on ſe perd dans le monde, & on s'y corrompt : il ſuffit d'y être diſſipé pour être en danger de s'y perdre. Et en effet ceſſez d'y marcher avec cette circonſpection que demande l'Apôtre, & qui doit aller juſqu'au tremblement, dès-là l'eſprit du monde s'empare de vous, dès-là vous en prenez les impreſſions, dès-là par un progrès

preſque inſenſible, de chrétien que vous étiez vous devenez mondain & vous vous perver-tiſſez, ſinon par les mœurs & par les actions, au moins par les ſentimens. Qui me donnera, s'écrioit David, en vue d'une ſi dangereuſe corruption, qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je cherche en m'élevant un air plus épuré ? *Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, & volabo, & requieſcam* ? Ah ! Seigneur, ajoutoit ce ſaint Roi, vous m'en avez apris le ſecret, c'eſt de me ſéparer du monde, & de me renfermer dans une ſainte retraite, où dégagé des objets créés, & occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourroit altérer l'innocence de mon ame, & donner quelque atteinte à mon cœur : *Ecce elongavi fugiens, & manſi in ſolitudine.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait l'ame religieuſe. Convaincue qu'elle eſt de la malignité du monde, & perſuadée de ſa propre fragilité ; ſimple comme la colombe, mais dans ſa ſimplicité même, prudente comme le ſerpent, elle ſe ſauve, en fuyant & en s'éloignant : *Ecce elongavi fugiens.* Elle fuit le monde, tandis que vous avez la préſomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de vous y pouſſer, & malgré tout cela de vous y croire en ſûreté. Elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaiſons & des habitudes, où ſuccomberoit la vertu des Saints, & même la vertu des Anges. Dépoſitaire, comme chrétienne, du don de la foi qui eſt le tréſor que Dieu lui a confié, pour ne pas riſquer ce tréſor, elle le renferme, & elle ſe renferme avec lui dans la ſolitude

14. Ibid.

:lle a choiſie pour ſa demeure : *Et manſi*
ilitudine. Voilà le parti que la prudence
ſalut lui fait embraſſer ; & ſi vous agiſſez
ime elle, par l'eſprit de Dieu, malgré les
:endus engagemens de vos conditions,
à en quoi par proportion, chacun de vous
: l'imiter. Donnons plus de jour à cette
ſée.

.e monde dans ſon déſordre même, ou
:ôt par la raiſon même de ſon déſordre,
s maximes & ſes loix eſſentiellement opo-
à celles de Dieu. Cependant parce qu'on
du monde, on croit ne pouvoir pas ſe
enſer d'obéir à ces loix, & ce qui eſt encore
i plus déplorable, d'y accommoder juſqu'à
eligion. Ces loix du monde ſe trouvent
firmées par des uſages, qui ſont autant
us ; autoriſées par des exemples, qui ſont
nt de ſcandales ; fortifiées par des occaſions,
ſont autant de tentations & de tentations
plus violentes. Mais parce qu'on eſt du
de, on ſe fait malheureuſement un point
ſageſſe de vivre ſelon ces uſages, une
:ſſité de ſe conformer à ces exemples, un
tal intérêt de rechercher ces occaſions :
-il s'étonner ſi la corruption qui s'enſuit
à, eſt un mal univerſel ? Je ſçais que qui
ſe de la ſorte, n'eſt plus chrétien que de
: & je ſçais que la premiere loi du chriſtia-
e eſt de contredire les loix du monde ;
er contre le torrent des coutumes du
de, d'être pour cela, s'il le faut, ſingu-
dans le monde, afin de pouvoir dire
ne David, *Singulariter ſum ego, donec* Pſ. 140
eam. Mais qui le fait, & où eſt l'ame aſſez
euſe pour être dans ces diſpoſitions ? C'eſt

vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui renonçant au monde, allez pour jamais vous engager dans un état de vie, où ces diſpoſitions, quoiqu'héroïques, vous deviendront comme naturelles. Dans un état où l'Evangile eſt la ſeule régle que vous aurez à obſerver; où vous n'aurez qu'à ſuivre la coutume pour marcher dans la voie de Dieu, & pour vous ſanctifier; où il ne ſe préſentera à vos yeux que des objets qui vous détermineront à faire le bien; où par l'éloignement des occaſions, vous vous trouverez dans une eſpèce d'impuiſſance de faire le mal, où nul ſcandale ne vous troublera, où nulle fauſſe maxime ne vous ſéduira, où les exemples vous ſoutiendront, où les converſations vous édifieront. N'ai-je donc pas raiſon de conclure, que par là vous vous aſſurez ce précieux tréſor de la grace qui vous fait chrétienne?

Ce n'eſt pas tout: dans le monde les choſes même indifférentes de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a très-bien obſervé ſaint Chryſoſtome, on ſe perd dans le monde par les richeſſes, & on s'y perd par la pauvreté; l'élévation y fait naître l'orgueil, & l'humiliation y jette dans le déſeſpoir; on y abuſe de la ſanté, en la faiſant ſervir à ſes plaiſirs, & l'infirmité y eſt un prétexte pour vivre dans l'impénitence. Mais rien de ſemblable dans la religion: pourquoi? parce que la religion, par une grace qui lui eſt propre, fait des choſes indifférentes autant de moyens efficaces pour *arriver* à ſa fin. C'eſt dans la religion que tout *contribue* au ſalut & au bien des élus. Il

neur. C'eſt-là que l'on ſe ſanctifie par les
ffes, en les ſacrifiant à Dieu, & par la
reté, en l'embraſſant & la profeſſant pour
. Là que les exercices humilians ſervent de
aux plus ſublimes vertus, & que les hon-
dont on ſe dépouille, rendent l'humi-
plus méritoire. Là que l'on immole ſa
à l'auſtérité d'une régle, & que l'on ſe
ectionne par la maladie, en s'accoutu-
, & en aprenant chaque jour à mourir.
voilà les véritables & inconteſtables pri-
es de la vie religieuſe : & de-là quelle
ance, pour y conſerver purement & in-
iblement l'eſprit chrétien ? Il y a plus
re. Dans les devoirs même les plus légiti-
, les chrétiens du ſiécle trouvent des piéges
les embuches que leur dreſſe l'ennemi
eur ſalut. Combien de peres & de meres
ouvés dans le chriſtianiſme, par l'amour
rdonné qu'ils ont eu pour leurs enfans ?
bien de femmes chargées de crimes
ant Dieu, par la complaiſance ſans bornes
attachement aveugle qu'elles ont eu pour
s maris ? il n'y a que vous, ô mon Dieu,
ſçachiez juſqu'où s'étend cette corruption
monde. Mais c'eſt encore par-là, mes
res Sœurs, que nous devons, vous &
, eſtimer la grace de notre vocation,
ſqu'en nous retirant du monde, elle nous
vre pour jamais de ces devoirs, qui,
ique juſtes, n'auroient pas laiſſé de nous
ager entre Dieu & la créature. Une épouſe
ſiécle, dit ſaint Paul, eſt occupée & le
t être du ſoin de plaire à ſon époux : devoir
t, mais tout ſaint qu'il eſt, joint ſouvent au
ger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache

au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainſi elle n'eſt point diviſée, & toutes ſes obligations ſe trouvant réunies dans une ſeule, dont Dieu eſt l'objet, elle marche avec une ſainte confiance, parce qu'elle n'a plus même beſoin de tant de diſcernement, ni pour modérer ſes affections, ni pour régler ſes actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne ſont plus capables d'excès, & ſes actions ſont plus que ſuffiſamment réglées par l'état auquel elle ſe fixe : la voilà donc, & le chriſtianiſme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique corrompu, des ames bien intentionnées, des ames touchées de leurs devoirs, & qui voudroient de bonne foi chercher le Royaume de Dieu : mais elles ſont foibles, & un des effets de leur foibleſſe, eſt de ne pouvoir ſoutenir la cenſure d'un certain monde libertin & ennemi de la piété. Elles n'oſent ſe déclarer chrétiennes, parce qu'elles craignent de paſſer pour dévotes, & d'avoir à eſſuyer la raillerie ; d'être traitées, ou d'hypocrites, ou de petits eſprits : lâches eſclaves du reſpect humain, qui ſemblent n'avoir de religion qu'autant qu'il plaît au monde qu'elles en aient. N'eſt-ce pas là, mes chers Auditeurs, un des ſcandales du chriſtianiſme, dont vous avez le plus à vous garantir ? Car ce n'eſt pas aſſez pour le ſalut d'être chrétien ; il faut le paroître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'eſt, il faut pour cela mépriſer le monde & ſes jugemens, & être perſuadé que ſans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuſe malédiction : *Qui me erubuerit, hunc Filius*

Luc. 9.

nis erubeſcet. Mais qu'y a-t-il de plus rare
: le ſiécle où nous vivons, que ces ames
:s & affranchies de la ſervitude du monde ?
s la profeſſion religieuſe nul pareil danger:
a'y craint ni le monde, ni la cenſure
nonde ; on y ſert Dieu, ſans être con-
it des hommes ; on y eſt chrétien en liberté,
'y rougit point de ſouffrir une injure ſans
'enger ; on y eſt humble & patient, ſans
accuſé de baſſeſſe de cœur. La cenſure
ne du monde y eſt une eſpèce de ſecours
r la pratique du chriſtianiſme : pourquoi ?
:e que nous voyons que le monde, au
ns équitable en ceci, ne cenſure les reli-
ux que quand ils viennent à oublier ce
ls ſont, & ne les honore que quand ils ſont
faitement ce qu'ils doivent être. Autant
l a de malignité pour critiquer & railler
x qui demeurant dans le monde, y veulent
: exactement & réguliérement chrétiens ;
ant a-t-il de mépris pour ceux qui ayant
tté le monde, voudroient encore être
ıdains. Du moment que nous ſommes
gieux, le monde, mes cheres Sœurs, tout
nde qu'il eſt, exige de nous une vie exem-
ire & irréprochable : le monde tout per-
ti qu'il eſt, ne nous eſtime qu'à proportion
il nous croit ſaints, & il n'a de reſpect pour
ıs, qu'autant que nous lui paroiſſons avoir
loignement pour lui. Peut-on ſe trouver
ın Dieu dans une ſituation plus avantageuſe.
Enfin pour les ames même parfaites, le
iſtianiſme eſt encore expoſé dans le monde:
à quoi ? aux louanges, aux aplaudiſſe-
ns, à la vanité, ennemis ſouvent plus dan-
eux que toutes les perſécutions du monde,

Mais où ſe ſauve-t-on de leurs attaques ? dans la religion, où par une protection particuliere de Dieu, ils n'ont preſque point d'entrée. Car, comme diſoit ſaint Bernard, prouvant cette vérité par une opoſition ſenſible & convaincante, qu'un chrétien engagé dans le monde faſſe la moindre partie de ce que font communément les religieux, on l'admire, & on le canoniſe ; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on ſuppoſe qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voilà, mes Freres, reprenoit ſaint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde ; de n'être pas eſtimés ſaints avant que nous le ſoyons, ni même quand nous le ſommes. Un religieux tiéde en pratiquant ce qu'il pratique, ſeroit, malgré ſa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien parfait, & un chrétien dans le monde, cenſé parfait, avec ſa prétendue perfection, à peine ſeroit-il ſuporté dans la religion. D'où vient cela ? c'eſt que dans la religion, bien de la régularité, bien de l'humilité, bien de la piété, n'eſt preſque compté pour rien ; au lieu que dans le monde, peu & ſouvent rien, eſt compté pour beaucoup. Combien d'ames pures & élevées ſe gâtent tous les jours dans le monde, par la complaiſance ſecrette qu'elles ont pour elles-mêmes, & par le faux encens que le monde donne à leur vertu ? Sans parler de celles qui ne ſont dévotes que par oſtentation, & qui par-là ne le ſont pas, combien en voit-on que la dévotion, ſans qu'elles s'en aperçoivent, rend au moins intérieurement vaines & préſomptueuſes ? Combien de pécheresſes converties ſe ſont laiſſé *ébloüir* de l'éclat même de leur converſion,

& en ont ainſi perdu le fruit ? Car il ne ſuffit pas, dit un grand Pape, d'être en garde contre les tentations groſſieres du démon, ſi l'on n'a encore ſoin de ſe préſerver du poiſon ſubtil de la louange & de l'eſtime des hommes : *Quia ſtudium cœleſtis deſiderii à malignis ſpiritibus cuſtodire non ſufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abſcondit.* Dans la religion, graces au Seigneur, il n'y a point de tels riſques à courir; on y eſt régulier ſans diſtinction, humble ſans ſingularité, mortifié & auſtere ſans éclat. La vie parfaite y eſt une vie commune, par conſéquent à l'abri de la fauſſe & de la vraie louange. Quelque progrès que vous y faſſiez dans les vertus chrétiennes & religieuſes, on n'y penſe point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu ſeul & votre conſcience y ſont les aprobateurs de votre conduite. Tout ce que vous y amaſſez de mérites, eſt caché & comme abſorbé dans la maſſe des mérites infinis de la communauté dont vous êtes membre. Circonſtance, mes cheres Sœurs, qui ſeule ſuffiroit pour me faire eſtimer ma condition, & pour m'en faire goûter le bonheur. Le chriſtianiſme y eſt en aſſurance, & par un troiſiéme avantage, il y eſt priſé ce qu'il vaut, & l'ame religieuſe donne tout pour le poſſéder. Encore un moment de réflexion pour cette derniere partie. Greg.

III. PAR

C'Eſt une des illuſions du ſiécle les plus ordinaires, de vouloir être chrétien, & de croire le pouvoir être, ſans qu'il en coûte rien à la nature & à l'amour propre. Et quoique l'Evangile nous prêche qu'il faut tout quitter, & ſe renoncer ſoi-même pour parvenir à

cette grace, que j'apelle le tréſor du chriſtianiſme ; quoique ſaint Paul proteſte qu'il s'eſtime heureux de tout perdre, pourvu qu'il
Philip. gagne Jeſus-Chriſt, *Propter quem omnia detri-*
6. 3. *mentum feci, ut Chriſtum lucrifaciam*, par un ſecret bien ſurprenant qu'a trouvé le monde, mais que les Saints n'ont point connu, on ſe flatte de pouvoir gagner Jeſus-Chriſt, en ne perdant rien, & de pouvoir le poſſéder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins être prêt à ſacrifier, pour acquérir un ſi grand bien. En un mot, on vit dans cette erreur, & l'on y vit tranquillement, que pour être chrétien il n'eſt pas néceſſaire de ſe détruire & de s'anéantir ; qu'on le peut être à des conditions plus ſuportables & plus proportionnées à notre foibleſſe ; c'eſt-à-dire qu'on le peut être en goûtant les douceurs de la vie, en les recherchant & en ſe les procurant ; qu'on le peut être en faiſant éternellement ſa volonté, & ſuivant ſans contrainte & ſans gêne le mouvement de ſes deſirs ; qu'on le peut être en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à ſon ambition toute l'étendue que les loix du monde lui accordent ; qu'on le peut être enfin ſans ſe dépouiller pour cela de ſoi-même, ni en venir à ce renoncement dont on ne laiſſe pas, parce qu'on eſt chrétien, de reconnoître en ſpéculation la néceſſité, mais dont on ſçait bien, parce qu'on eſt ſage & prudent ſelon la chair, ſe défendre dans la pratique. Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement de la dévotion chimérique dont le monde ſe pare. On veut avoir la gloire du chriſtianiſme, mais on ne veut pas

voir la peine : on en veut avoir le mérite, on ne veut pas en porter le joug : on veut tre quitte pour des paroles, pour des maxi-, pour des ſentimens, ſans paſſer jamais nes aux œuvres. Tel eſt l'abus dont je lis, & qui excite tout mon zéle.

lais n'ai-je pas en même-tems de quoi me ſoler, quand je conſidére que Dieu pour ondamnation de cet abus, ſuſcite actuel-ent dans ſon Egliſe des ames ferventes, des s remplies de ſon eſprit, des ames touchées a grace de leur vocation, qui par un vœu iculier ſe conſacrant à lui & faiſant di-ce avec le monde, achetent le mérite & la re d'être parfaitement chrétiennes, aux ens de tout ce qu'il en peut coûter à des ures mortelles ? Nai-je pas de quoi bénir u, quand je les vois non contentes de ter leurs biens, leurs prétentions, leurs its, ſe quitter elles-mêmes ſans réſerve, ſe er de leur liberté, s'interdire les plaiſirs les innocens, ſe livrer comme des victimes : ourquoi ? pour donner une preuve authen-ie à Dieu & aux hommes, qu'elles ſçavent mer le chriſtianiſme & le faire valoir ce il vaut ? Quand je les vois, dis-je, péné-s d'une ſainte joie, & que je les entends teſter auſſi-bien que l'Apôtre des gentils : *via detrimentum feci, & arbitror ut ſter-, ut Chriſtum lucrifaciam* ; oui tout cela s a ſemblé une heureuſe perte, & nous ns regardé comme de la boue tout ce que monde nous pouvoit promettre, en com-aiſon du bonheur dont nous jouiſſons par rofeſſion religieuſe, d'être toutes à Jeſus-iſt, comme il eſt tout à nous. Quand

j'en ai devant les yeux un exemple auſſi éclatant que celui de cette illuſtre vierge, n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendre à Dieu d'immortelles actions de graces, d'avoir confondu par-là l'infidélité & l'aveuglement des mondains ? Reprenons, s'il vous plaît, & ſuivez-moi.

On ſe fait honneur dans le monde de pratiquer le chriſtianiſme, & l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, ſi vous le voulez: mais avouons auſſi que le Chriſtianiſme eſt aujourdhui pratiqué dans le monde d'une maniere dont on devroit rougir, & dont on rougiroit, pour peu qu'on eût de bonne foi, bien-loin de s'en faire honneur. Jamais dans le monde prétendu chrétien, tant de zéle pour la voie étroite, jamais tant de démonſtration de réforme, jamais en aparence tant d'ardeur pour la ſévérité de la morale & pour la pureté de l'ancienne diſcipline : mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour propre, jamais tant de recherche de ſoi-même, jamais à proportion des conditions tant de molleſſe, ou du moins tant d'attention à être abondamment pourvu de tout, & à ne manquer de rien. Or avec cela, il eſt aiſé d'être chrétien, avec cela l'on ne ſent point la peſanteur de ce fardeau du chriſtianiſme, & de ce poids du baptême dont parloit Tertulien ; avec cela on n'en eſt ni fatigué ni ſurchargé : mais où eſt-ce qu'il ſe fait ſentir ? diſons-le hardiment, & parce qu'il eſt vrai, & parce qu'il eſt utile de le dire : où il ſe fait ſentir ce poids ? c'eſt dans les communautés religieuſes où les exercices d'une vie réglée, où les jeûnes, où les veilles, *où le ſilence*, où la pauvreté, où l'aſſiduité

aux offices divins ſont une pénitence ſans interruption, qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'eſt là que par choix & par état l'on porte ce qu'il y a de plus peſant dans le chriſtianiſme ; & c'eſt-là que l'ame chrétienne dit à Dieu, avec la même confiance que David : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* Pour vous, Seigneur, & pour le reſpect de votre loi, je marche dans des voies dures & pénibles. Le monde a lui-même des voies dures & péuibles ; mais on y marche, parce qu'on eſt dominé par ſes paſſions, parce qu'on eſt eſclave de ſon ambition, parce qu'on eſt livré au démon de l'avarice, & c'eſt ainſi qu'on porte le poids du monde ; au lieu qu'on ſuit les voies dures & pénibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jeſus-Chriſt & à ſes conſeils : *Propter verba labiorum tuorum* ; & c'eſt ce que nous pouvons apeller la perfection ou le comble du poids du baptême, *Pondus baptiſmi* Auſſi eſt-ce par-là mes chers Auditeurs, qu'on achete le tréſor du Royaume de Dieu : Mais écoutez ce que j'ajoute. *Pſ.* 16. *Tertull.*

Dans le monde on profeſſe le chriſtianiſme mais en même tems on fait dans le monde ſa volonté, & par un abus que le monde remarque bien lui-même, & dont il eſt quelquefois peu édifié, ceux qui dans le monde ſe piquent le plus d'être chrétiens & de le paroître, j'entends certains dévots, ſont ſouvent ceux en qui la propre volonté regne davantage, ceux qui y ſont plus attachés & qui s'en départent le moins. Or pourvu que l'on faſſe ſa volonté, rien ne coûte, & il n'y a ni excès

de ferveur, ni pratique de pénitence, ni régularité de vie qu'on ne ſoutienne avec plaiſir, tandis qu'on le veut & qu'on ſe pique de le vouloir : car cette volonté, du moment qu'elle eſt libre & qu'elle prédomine, tient lieu de tout, & adoucit la plus rigoureuſe auſtérité. De-là combien d'illuſions dans la plupart des vertus du monde ? Il n'en eſt pas de même de la religion : on y jeûne, on y veille, on y prie, mais en tout cela on y fait la volonté d'autrui, & jamais la ſienne. Or voilà le grand ſacrifice, dont l'homme avec raiſon ſe glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir droit de ſe glorifier devant Dieu : cette obéiſſance à laquelle il ſe voue, cette dépendance d'une volonté étrangere à laquelle il ſe rend ſujet, cette loi qu'il s'impoſe de ne pouvoir plus diſpoſer de ſoi-même, de n'être plus le maître de ſes actions, de vivre dans un âge parfait comme un Pupille, qui ne doit jamais être émancipé, & qui par un effet merveilleux de la vocation qu'il a embraſſée, n'eſt libre que pour ne l'être plus, n'a de volonté que pour n'en avoir plus, n'uſe de ſa raiſon & de ſes lumiéres que pour n'en uſer plus. Voilà ce qui fait l'eſſentiel mérite de l'homme, & où il faut qu'il en vienne, afin qu'on puiſſe dire de lui : *Venâit univerſa quæ habet.* Car tout le reſte ſans cela eſt peu, & cela ſeul ſans tout le reſte, eſt d'un prix infini : or il n'y a que l'ame religieuſe qui ſoit chrétienne à cette condition. Finiſſons, & voici ce qui doit achever de confondre le monde, en conſolant ceux qui ont le courage & le zéle de le quitter.

Qu'en coute-t-il à la plupart des chrétiens *du ſiécle*, pour mériter l'honneur qu'ils ont

ont d'être, en qualité de Chrétiens, incorporés à Jesus-Christ? Oseroient-ils dire qu'ils fussent pour cela aucun effort dont le Christianisme leur soit proprement & purement redevable? Je parle de ceux dont le monde même vante si hautement la vertu & la probité; de ceux qui, dans l'opinion du monde, passent communément pour gens d'honneur; de ceux qui lui paroissent irréprochables; que leur en coûte-t-il pour être Chrétiens? Ils renoncent à toute injustice; les païens, disoit le Sauveur, n'en font-ils pas autant? Ils s'abstiennent des plaisirs impurs; les sages de la gentilité ne s'en sont-ils pas abstenus? Ils ont de modération dans leurs passions, de la régle dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la sincérité dans leurs paroles; la raison, indépendamment du Christianisme, ne leur enseigne-t-elle pas tout cela? C'est dans la profession religieuse, que pour se rendre digne de Jesus-Christ, on enchérit sur les vertus païennes, & comment? en se dégradant, pour ainsi dire, soi-même, & se réduisant selon la doctrine de l'Apôtre à l'état des enfans. Car voilà ce que les païens n'ont jamais fait, & n'ont jamais eu la pensée de faire. Ils jettoient dans la mer l'or & l'argent; mais ils demeuroient pleins d'eux-mêmes, dit S. Jerôme, & ils n'estimoient pas assez cette sagesse mondaine, dont ils se déclaroient les sectateurs, pour l'acheter au prix d'une vie obscure & humiliée. Voilà ce que ne font point encore les Chrétiens engagés dans le monde. Ils seront réguliers, ils seront pieux, ils seront mortifiés, ils donneront tout; mais en réservant toujours leur volonté propre, & n'allant

jamais juſqu'à cette pleine abnégation, qui eſt le parfait Chriſtianiſme & le point capital du ſacrifice de l'ame religieuſe : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.*

C'eſt ici, mes chers Auditeurs, ſi le tems me le permettoit, que je vous ferois remarquer, en paſſant l'erreur & la mauvaiſe foi de l'héréſiarque Luther, qui pour colorer ſon libertinage & juſtifier ſon apoſtaſie, affecta d'exalter les vœux du baptême dans le deſſein de décrier les vœux de la religion ; comme ſi les vœux de la religion n'ajoutoient rien à la ſainteté du baptême, & qu'en effet un ſimple Chrétien donnât autant à Dieu qu'un Religieux. Erreur que toute la Théologie condamne, comme également opoſée à la raiſon & à la foi. Car ces ſaintes Filles que vous voyez, en ſe dévouant à Jeſus-Chriſt, lui ont fait par leur profeſſion des ſacrifices que nul de vous ne lui a faits en vertu de ſon baptême. Elles pouvoient être riches & bien pourvues, & elles ſe ſont rendues pauvres ; elles pouvoient être libres, & elles ont choiſi de ſe captiver ſous le joug d'une obéiſſance éternelle ; elles pouvoient goûter les plaiſirs légitimes & permis, & elles ont embraſſé la croix. Il leur en a donc coûté bien plus qu'à vous pour être ce qu'elles ſont, puiſque tout chrétiens que vous êtes, vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous êtes puiſſans dans le monde, diſoit S. Paul aux Corinthiens déjà convertis à la foi, mais qui pour cela n'avoient pas renoncé aux avantages des conditions où Dieu les avoit fait naître ; vous êtes puiſſans dans le monde, & nous qui avons tout quitté pour Jeſus-Chriſt, nous ſommes foibles, ſans crédit & ſans autorité,

infirmi, *vos autem fortes*; on vous hono- 1. Cor.
re, & on nous compte pour rien, *Vos nobi-* c. 4.
les, nos autem ignobiles; vous êtes conſidérés *Ibid.*
reſpectés, pendant que l'on nous regarde
comme le rebut des hommes, *Tanquam purga-* *Ibid.*
menta hujus mundi facti ſumus. Or c'eſt ce que
de vrais Religieux pourroient bien s'appliquer,
en comparant avec les Chrétiens de ce ſiécle.
Mais du reſte, à l'exemple de S. Paul, je vous
dis tout ceci, mes chers Auditeurs, non pas
pour vous faire d'inutiles reproches, *Non ut* *Ibid.*
confundam vos, mais pour vous avertir, com-
me mes chers Freres, d'un de vos plus eſſentiels
devoirs, *Sed, ut filios meos charissimos, moneo:* *Ibid.*
c'eſt-à-dire, pour vous faire connoître le mé-
rite de la vocation chrétienne, pour vous
apprendre ce qu'elle vaut, combien vous la
devez priſer; & à quoi il faut que vous ſoyez
déterminés, lorſqu'il s'agit de marquer à Dieu
jusques à quel point vous ſçavez eſtimer ce
tresor. Car enfin ces épouſes de Jeſus-Chriſt,
dont la ferveur vous édifie, ne ſervent pas un
autre Dieu que vous, ne croient pas un autre
Evangile que vous, n'attendent pas une autre
gloire que vous. Si elles l'achetent plus cher
que vous, c'eſt ce qui doit vous faire trembler;
car qu'il eſt certain que quoi qu'elles donnent
pour l'avoir, elles ne donnent rien de trop, &
que le Royaume du Ciel priſé dans la juſte
valeur vaut encore bien au delà. Que devez-
vous donc conclure de leur exemple, ſinon que
juſqu'à préſent vous n'avez pas connu le don de
Dieu? Ah! Seigneur, devez-vous dire, je me
croois d'être chrétien, & je ne l'étois pas, mais
aujourdhui j'aprends à le devenir. Si vous êtes,
mon cher Auditeur, dans ces diſpoſitions,

jamais juſqu'à cette plei...

le parfait Chriſtiani... trouvé le tréſor de ſacrifice de l'am... fruit que vous devez *quæ habet*, ...

C'eſt ici ... cérémonie. Vous, Vierge me le per... que vous avez commencé. en paſſ... avec confiance à l'autel où ſiarq... attend. Prononcez ſans peine ge ... vous engageront éternellement ... à lui. Quoique vous lui ... il vous le rendra au centuple & en ... l'autre, où nous conduiſe, &c.

SECOND
SERMON
SUR
L'ETAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'Ame religieuſe, & que l'Ame religieuſe fait de Dieu.

Memento Iſraël, & ne obliviſcaris: Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus; & Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus péculiaris

Souvenez-vous-en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais: vous choiſiſſez aujourdhui le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu; & le Seigneur vous choiſit aujourdhui, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier. Dans le Deutéronome, chap. 26.

C'Eſt ainſi que Dieu parla aux Iſraélites, lorſqu'après les avoir tirés de la ſervitude, & les avoir long-tems éprouvés dans le déſert, il les fit entrer dans la terre promiſe, qu'ils avoient ſi ardemment déſirée, & qui devoit être pour lui une terre de bénédiction. Mais toutes ces choſes, dit S. Paul, n'étoient

c'eſt, pour vous, avoir trouvé le tréſor de l'Evangile, & c'eſt le fruit que vous devez remporter de cette cérémonie. Vous, Vierge fidéle, achevez ce que vous avez commencé. Préſentez-vous avec confiance à l'autel où votre Dieu vous attend. Prononcez ſans peine ces vœux qui vous engageront éternellement & irrévocablement à lui. Quoique vous lui donniez, il vous le rendra au centuple, & en cette vie & en l'autre, où nous conduiſe, &c.

SECOND
SERMON
SUR
L'ETAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'Ame religieuſe, & que l'Ame religieuſe fait de Dieu.

Memento Iſraël, & ne obliviſcaris: Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus; & Dominus hodiè elegit te, ut ſis eî populus péculiaris

Souvenez-vous-en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais: vous choiſiſſez aujourdhui le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu; & le Seigneur vous choiſit aujourdhui, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier. Dans le Deutéronome, chap. 26.

C'Eſt ainſi que Dieu parla aux Iſraélites, lorſqu'après les avoir tirés de la ſervitude, & les avoir long-tems éprouvés dans le déſert, il les fit entrer dans la terre promiſe, qu'ils avoient ſi ardemment déſirée, & qui devoit être pour lui une terre de bénédiction. Mais toutes ces choſes, dit S. Paul, n'étoient

encore que des figures, & ce qui arrivoit alors aux Iſraélites, ſelon le deſſein de Dieu même, ſe raportoit eſſentiellement à nous: 1. Cor. 10. *Hæc autem in figura facta ſunt noſtri.* En effet, c'eſt dans les parfaits Chrétiens que ces figures de l'ancienne loi trouvent leur accompliſſement; & ſans ſortir du lieu où nous ſommes, c'eſt dans cette cérémonie religieuſe que l'on voit clairement & ſenſiblement la vérité de ce que le Saint-Eſprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ai priſe pour mon texte, & qui renferment tout le ſujet de ce diſcours. Car dites-moi, une ame dans les diſpoſitions où nous paroît cette généreuſe Fille qui ſert ici de ſpectacle aux Anges & aux hommes; une ame que Dieu, par la vertu toute-puiſſante de ſa grace, tire aujourdhui de l'eſclavage du monde; une ame prédeſtinée, dont l'heureux ſort après de ſaintes épreuves, eſt d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élus, vers laquelle elle porte ſes vœux les plus ardens; une vierge, qui à la face des autels, par une profeſſion ſolennelle, choiſit le Seigneur pour ſon Dieu, & que le Seigneur choiſit réciproquement pour l'aſſocier au nombre de ſes épouſes, c'eſt-à-dire, au nombre de ces vierges qui lui ſont uniquement dévouées, & qui compoſent dans le Chriſtianiſme ce peuple particulier dont il ſe glorifie d'être ſervi, n'eſt-ce pas à la lettre tout le myſtère qu'exprime ce paſſage: *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus; & Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris?* C'eſt donc à vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, que j'adreſſe ces paroles: Ecoutez-les avec reſpect,

& n'en perdez jamais le ſouvenir ; *Memento & ne obliviſcaris.* En vous conſacrant à la vie religieuſe, vous allez choiſir le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu : *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus.* Et par une inſigne faveur, votre Dieu va vous choiſir, afin que vous ſoyez particuliérement ſa créature : *Et Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris.* Méditez bien ces vérités importantes, & qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans votre cœur. Voilà ce que je vous propoſe, & ce que vous devez enviſager comme le fonds de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu, & le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu, ſource des mérites infinis que vous amaſſerez en le ſervant, & qui ſeront les fruits du ſacrifice que vous allez lui offrir : c'eſt la premiere partie. Le choix que Dieu fait de vous, ſource des graces abondantes qu'il vous prépare, & qu'il commence dès ce jour à répandre ſur votre perſonne : c'eſt la ſeconde partie. Le choix que vous faites de Dieu, afin qu'il ſoit particuliérement votre Dieu ; fondement ſolide du droit propre que vous aurez de vous confier en lui & de tout attendre de lui. Et le choix que Dieu fait de vous, afin que vous ſoyez ſpécialement ſa créature ; ſouverain motif de l'inviolable attachement que vous devez avoir pour lui. Que ne dois-je point me promettre de ces deux conſidérations, parlant ici à des ames religieuſes pleines de l'eſprit de leur vocation, & continuellement occupées du ſoin de le conſerver, de le renouveller, de l'augmenter ? Quel exemple pour les Chrétiens du ſiécle, qui m'écoutent : car pour

votre édification, mes chers Auditeurs, il n'y aura rien dans ce diſcours que vous ne puiſſiez & que vous ne deviez vous apliquer, ſelon ce que vous êtes, & ce que Dieu demande de vous, dans la vie ſéculiere; & néanmoins Chrétiens, à laquelle il vous a apellés. Tout ce que je dirai vous inſtruira, ou ſi vous n'en profitez pas, vous confondra. Mais indépendamment du fruit que les Chrétiens du ſiécle en tireront, voici encore une fois, fidéle Epouſe du Sauveur, les deux avantages dont la profeſſion religieuſe va vous mettre en poſſeſſion, & dont le devoir de mon miniſtère m'oblige à vous féliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choiſiſſez, va devenir ſinguliérement votre Dieu; & vous, parce qu'il vous choiſit lui-même, vous allez devenir ſinguliérement ſa créature. C'eſt-à-dire, il va être votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il le peut être dans l'ordre de la grace; & vous, avec la même diſtinction, vous ſerez ſa créature, d'une maniére, qui dans l'ordre de la grace va dès maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mere de Dieu, & ſaluons la, en lui diſant, *Ave Maria.*

I. PART. CHoiſir le Seigneur, & par ce choix en faire ſon Dieu, c'eſt un des ſecrets de la prédeſtination divine, qu'il n'apartenoit qu'à Dieu même de nous révéler; & dire qu'en quittant le monde pour embraſſer l'état religieux, nous avons trouvé ce ſecret, c'eſt une vérité, mes cheres Sœurs, auſſi conſolante pour nous, qu'elle eſt propre à nous ſoutenir dans la pratique de nos devoirs. Mais cette vérité quoi-

conſtante, a beſoin d'éclairciſſement. Ca
n, demandent les interpretes, expliquant
aſſage du Deuteronome : *Dominum elegiſti, ſit tibi Deus.* Dieu ne ſeroit-il pas notre
u, ſi nous ne le choiſiſſions de la ſorte ;
épend-il de nous qu'il ſoit notre Dieu
qu'il ne le ſoit pas, qu'il le ſoit plus ou
l le ſoit moins, qu'il le ſoit par un titre ou
un autre ; & en conſéquence du choix que
s avons fait de lui, ſommes-nous en droit
prétendre qu'en effet il ſoit plus notre Dieu
l ne l'eſt du reſte des hommes ? C'eſt à ces
ortantes queſtions que je répondrai, & c'eſt
es queſtions même que je tirerai les preuves
plus convaincantes & les plus touchantes de
remiere propoſition que j'ai avancée. Mais
aravant concevons-la bien & formons-nous
ne idée juſte, & qui puiſſe déſormais être la
le de toute la conduite de notre vie.

lui, mes cheres Sœurs, je le répete, quand
s nous ſéparons du monde pour nous con-
er à Dieu par le vœu ſolemnel de la reli-
, nous accompliſſons en vérité & en eſprit
que les Iſraélites charnels n'accomplirent
n figure, lorſqu'ils entrerent dans la terre
miſe. Non-ſeulement nous choiſiſſons le
gneur ; mais nous le choiſiſſons, dans cette
, qu'il ſoit particuliérement notre Dieu.
je veux vous montrer d'abord combien
ne part ce choix lui eſt honorable, & de
tre combien il nous eſt avantageux. Ra-
t à Dieu & à nous-mêmes, par où nous
ons meſurer l'excellence & la perfection
ce choix. Il y a plus : car ce choix pré-
ſé, je veux vous faire remarquer, &
ne vous faire ſentir combien Dieu nous

eſt néceſſaire dans la ſéparation du monde où la religion nous engage : mais auſſi veux-je au même tems vous obliger à reconnoître, que quelques ſéparés du monde que nous ſoyons, ce choix préſupoſé, Dieu nous ſuffit. Apliquez-vous à ma penſée, dont voici le précis réduit à cinq chefs. Choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu néceſſaire, choix qui fait que Dieu nous ſuffit, & choix enfin d'où il s'enſuit que Dieu eſt tout autrement notre Dieu qu'il ne l'eſt des Chrétiens du ſiécle. Plaiſe au Ciel que je puiſſe bien imprimer dans vos eſprits & dans vos cœurs, des vérités ſi édifiantes.

Premiere vérité : choix glorieux à Dieu. Sa démonſtration en eſt ſenſible, & vous en devez être touchés : c'eſt qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique témoignage qu'il eſt Dieu, & parfaitement notre Dieu, & à l'excluſion de tout autre, notre ſeul & unique Dieu, puiſqu'il mérite que nous quittions tout pour lui, & que pour lui nous renoncions à nous-mêmes. Car il n'y a que Dieu qui mérite cet abandonnement total, & pour qui il nous ſoit permis de renoncer à nous-mêmes juſqu'à nous ſacrifier nous-mêmes, comme il n'y a que l'ame religieuſe qui rende à Dieu cet honneur, au moins dans toute l'étendue que cet honneur peut lui être rendu ſur la terre. Et c'eſt ici, mes cheres Sœurs, que je commence à découvrir le privilége ineſtimable de notre vocation. Non, diſoit S. Baſile à ſes diſciples, il n'y a que Dieu ſeul à qui ce ſacrifice volontaire de la profeſſion religieuſe puiſſe être dû, & pour qui il puiſſe *être louable*. Quitter tout pour tout autre que

ur Dieu, ce ſeroit un excès de folie ; mais
ur Dieu, c'eſt une éminente ſageſſe. Re-
ncer à ſoi-même pour la créature, ce ſeroit
e idolâtrie ſecrette & une impiété ; mais
ur Dieu, c'eſt un acte héroïque de religion.
cela, dis-je, conſiſte la grandeur de Dieu ;
par un admirable enchaînement des intérêts
Dieu avec les nôtres, en cela la grandeur
Dieu, quoiqu'abſolue & indépendante de
us, ſemble ne pouvoir être ſéparée de nos
érêts. Car vous ſeul, ô mon Dieu, vous
il êtes digne que nous quittions tout pour
us, parce que dans vous ſeul nous tron-
ns tout ce que nous quittons, & infiniment
delà de tout ce que nous quittons. Vous
il avez droit d'exiger que pour vous nous
ioncions à nous-mêmes, parce que vous
il pouvez nous dédommager de ce renonce-
nt, & qu'étant Dieu, vous avez ſeul de quoi
uvoir être la récompenſe de notre ſacrifice.
Mettons nos intérêts à part : ce n'eſt point
core de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur :
us êtes mon Dieu, parce que vous n'avez
l beſoin de mes biens. *Dixi Domino, Deus* Pſ. 15.
us es tu, quoniam bonorum meorum non eges.
nſi parloit David ; & moi, peut & doit
uter l'ame religieuſe, j'ai dit au Seigneur :
us êtes mon Dieu, parce que non content
mes biens, dont vous n'avez ni ne pouvez
ir beſoin, vous avez attendu de moi un
nmage plus digne de vous, qui eſt le ſacri-
e de moi-même ; & c'eſt celui que je vais
us préſenter. Où ſont les Chrétiens du ſiécle
choiſiſſent Dieu à ce prix ; & à qui pour
poſſéder il en coûte ce dépouillement de
tes choſes, & ce ſacrifice d'eux-mêmes ?

complet & entier ? L'ame chrétienne, je l'avoue, eſt obligée, comme chrétienne, de renoncer à tout, au moins d'eſprit & de cœur, puiſque ſans cela elle ne peut être à Jeſus-Chriſt *Qui non renuntiat omnibus quæ poſſidet, non poteſt meus eſſe diſcipulus* : & par la raiſon ſeule qu'elle eſt chrétienne, elle doit renoncer à elle-même, puiſqu'elle eſt incapable ſans cela de ſuivre Jeſus-Chriſt, qui nous a dit à tous ſans exception : *Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum.* Mais où ſont ceux qui dans le monde obſervent à la lettre ces deux préceptes : & entre ceux qui s'efforcent de les obſerver, où eſt celui qui les obſerve ſans reſtriction ? Prenez & conſidérez le chrétien du ſiécle le plus zélé, & dans ſa condition le plus parfait : quelque parfait que vous le ſuppoſiez, en ſe donnant à Dieu, que ne ſe réſerve-t-il pas ? Quelque détaché du monde que nous le concevions, à combien de choſes eſt-il néanmoins vrai qu'il ne renonce pas réellement, & qu'il n'a pas même intention de renoncer ? Maître de ſes biens & de ſa liberté, que quitte-t-il & de quoi ſe dépouille-t-il ? Il n'y a que l'ame religieuſe, qui par un retour & un généreux effort de ſa reconnoiſſance, puiſſe dire à Dieu ſans préſomption : qu'ai-je pu vous donner, Seigneur, que je ne vous aie pas donné ? qu'ai-je pu quitter pour vous, que je n'aie pas quitté ? qu'ai-je pu faire, pour m'offrir à vous comme une hoſtie vivante, que je n'aie pas fait ? Je dis par un effort de ſa reconnoiſſance : car ſi elle parle de la ſorte, ce n'eſt point pour exalter le mérite de ſon ſacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu. Ce n'eſt point pour ſe glorifier, ni pour ſe prévaloir

Luc. 14.

Luc. 9.

de ſon état ; mais pour reconnoître devant Dieu que ce qu'elle quitte, n'eſt qu'un léger tribut de ce qu'elle lui doit. Ce n'eſt point par un eſprit d'oſtentation, mais par une vive expreſſion de ſon reſpect infini pour ce ſouverain être. Et voilà, mes cheres Sœurs, comme le choix que nous faiſons de Dieu lui eſt ſi glorieux.

Mais il eſt encore plus heureux pour nous : ſeconde vérité dont vous allez convenir. Car fondés ſur ce choix, & tandis que ce choix ſubſiſte, nous ſommes ſûrs, autant qu'on le peut être en cette vie, que nous aimons Dieu, & que nous l'aimons de cet amour parfait qui eſt inſéparable de ſa grace, de cet amour ſouverain qui nous juſtifie aux yeux de Dieu, & qui ſeul, fuſſions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a la vertu de nous réconcilier avec Dieu, de cet amour de préférence en quoi conſiſte la plénitude de la loi, & à quoi le ſalut de l'homme eſt immanquablement attaché. Amour de préférence, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moi de vous développer ce point ; vous y trouverez un fonds inépuiſable de conſolation. Hors de l'état religieux, il eſt aiſé de dire à Dieu, qu'on l'aime par-deſſus toutes choſes, & qu'on l'aime plus que ſoi-même. Mais autant qu'il eſt aiſé de le dire & de le penſer, autant eſt-il rare & difficile de le pratiquer ; autant que ce langage eſt ordinaire dans le Chriſtianiſme, autant eſt-il douteux dans un chrétien qui n'a pas renoncé au monde, & qui jouit tranquillement & à ſon aiſe des biens de la vie. En un mot, dit S. Chryſoſtome, on peut facilement ſe tromper, en ſe flattant qu'on aime Dieu, & que pour Dieu, s'il le falloit, on ſeroit

nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, que nous resteroit-il ? où seroit notre ressource ? De cette vérité, le mondain plein de ses erreurs, voudroit inférer qu'au moins en cela notre condition est à plaindre. Mais c'est en cela même, reprend S. Bernard, qu'elle nous paroît préférable à toute autre condition, & voici l'excellente raison qu'il en aporte. Car il est vrai, mes chers Freres, disoit-il à ses religieux, séparés comme nous le sommes de tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, Dieu nous est nécessaire dans la religion ; mais c'est justement de quoi nous bénissons Dieu, qui par-là nous a mis dans une sainte & absolue nécessité de nous attacher à lui ; & de ne vivre que pour lui. Il est vrai, Dieu dans la religion nous est infiniment plus nécessaire qu'aux Chrétiens du siécle ; mais c'est en quoi nous nous sentons plus redevables qu'eux à Dieu. Car malheur à nous, si Dieu ne nous étoit plus nécessaire, où s'il nous l'étoit moins. Malheur à nous, si hors de lui nous pouvions trouver du repos & de la douceur dans la vie. Malheur, si venant à oublier Dieu & à le méconnoître, nous pouvions nous passer de lui. Les mondains dissipés par les fausses joies & les vains amusemens du siécle, peut-être peuvent-ils quelquefois, quoique faussement, se flatter d'être parvenus à cette prétendue & imaginaire indépendance de Dieu : mais c'est ce qui fait la réprobation de leur état. La béatitude du nôtre est de ne pouvoir être heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à proportion que nous nous

ſons à Dieu. Sans Dieu nous ſerions mal-
reux : vous l'avez ainſi ordonné, Sei-
ur, & la loi que vous en avez faite, n'eſt
tant un arrêt de votre juſtice, qu'une
oſition favorable de votre miſéricorde :
ſti, Domine, & ſic eſt. Sans vous nous *Auguſt.*
ons malheureux ; mais nous le ſerions encore
bien plus, ſi nous voulions ſans vous ne
e pas, puiſque le comble de notre miſére
it de chercher hors de vous la véritable
cité. Quoi qu'il en ſoit, mes Freres, pour-
oit S. Bernard, en qualité de religieux,
s mettons au nombre des graces & des plus
cieuſes graces de notre état, le beſoin même
nous avons de Dieu. Car ſelon la parole
te, plus nous avons beſoin de Dieu, plus
u ſe tient obligé à répandre ſes dons ſur
s ; plus nous avons beſoin de Dieu, plus
eut que nous ayons droit de recourir à
de compter ſur lui & de tout attendre
lui. Sans lui nous ne trouverions dans la
ion qu'un vuide affreux de toutes les con-
ions humaines ; mais étant, comme il eſt,
Dieu fidéle, il ſçait abondamment remplir
uide par d'autres conſolations toutes ſpiri-
es, dont il eſt lui-même la ſource. Autant
par la privation de tout le reſte il nous
ent néceſſaire, autant ſe fait-il un hon-
& prend-il ſoin de ne nous manquer
is, tandis que nous ſoutenons par une
e perſévérance le choix que nous avons
de lui. Auſſi ai-je ajouté, mes cheres
rs, que quelque ſéparés du monde que
ſoyons, ce choix préſuppoſé, Dieu nous
; & c'eſt la quatriéme vérité encore plus
ble de nous faire goûter le bonheur de

notre profeſſion. Ecoûtez-moi : je n'en dis qu'un mot, mais qui, joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un diſcours entier.

Les Chrétiens du ſiécle, même les plus réglés dans leurs deſirs, ont malgré eux mille beſoins, qui par l'engagement inévitable de leur condition, les aſſujettiſſent au monde, & le mettent par-là dans une impuiſſance morale de parvenir jamais ſur la terre à être contens. De combien de choſes, & de choſes hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-il pas? Et s'il en manque une ſeule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins & de troubles ce ſeul défaut ne leur fait-il pas eſſuyer? Quel malheur, diſoit un païen, de dépendre de la ſorte pour être heureux! Dans la Religion, ſi nous avons beſoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir beſoin que de Dieu : car avec Dieu, nous nous paſſons ſans peine de tout, avec Dieu nous n'envions point au monde ſes proſpérités ; avec Dieu, quoique pauvres, nous ſommes riches, bien plus riches que ſi nous poſſédions tout, parce que nous ne deſirons rien : *Tanquàm nihil habentes & omnia poſſidentes.* Quand on nous dit que Dieu ſeul ſera notre béatitude dans le ciel, & que tout inſatiables que nous ſommes, au moment que ſa gloire paroîtra, nous en ſerons raſſaſiés, ſelon la parole du Prophéte royal, quoique ce ſoit un point de foi, nous avons de la peine à le comprendre, & nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve ſenſible. La voici, mes chers Auditeurs : car la preuve ſenſible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que dans le ſéjour de la gloire Dieu nous ſuffira, c'eſt qu'il ſuffit dès mainte-

Cor. c. 6.

: à l'ame religieuſe, qui fidéle à la grace
ſa vocation, jouit indépendamment du
de, d'un ſolide & parfait contentement.
'explique. Ce qui montre que les Juſtes
la gloire trouveront en Dieu ſeul toute
félicité, c'eſt que par une anticipation de
e gloire, on voit dans la religion des ames
ne veulent que Dieu, qui trouvent tout
Dieu, après avoir tout quitté pour Dieu, &
contentes de Dieu, renoncent pour le
éder à toutes les grandeurs du monde, à
s les héritages du monde, à tous les éta-
ſemens & à toutes les fortunes du monde.
, l'on en voit, & Dieu par ſa miſéricorde
s en met aujourdhui devant les yeux, des
mples vivans. Voilà ce que la grace de
is-Chriſt opére dans ces ames ferventes,
t je parle & à qui je parle. C'eſt un miracle
ompréhenſible pour ces mondains qui n'ont
des vues terreſtres & animales; mais ce
acle n'en eſt pas moins réel ni moins vrai.
monde avec tous ſes biens ne ſuffit pas
avare, le monde avec tous ſes honneurs
ſuffit pas à un ſuperbe, le monde avec tous
plaiſirs ne ſuffit pas à un ſenſuel; & Dieu
ſans ces plaiſirs du monde, ſans ces biens,
s ces honneurs, ſuffit à l'ame qui le choiſit
ur ſon Dieu. Eſt-il rien de plus convaincant
ce témoignage? Etre content de Dieu
de Dieu ſeul, voilà ce qu'éprouvent ceux
celles qui, faiſant divorce avec le monde,
erchent Dieu dans la religion. Et que ne
uvez-vous là-deſſus vous expliquer haute-
nt, mes cheres Sœurs, & rendre ici à la
ace de votre Dieu toute la gloire qui lui
due. Voilà ce que vous éprouvez tous

les jours ; & voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble & pauvre condition qu'ils ont comme vous choiſie. Or quel dégagement & quelle liberté de l'ame, lorſqu'on ſe peut dire à ſoi-même : Dieu me ſuffit. Je n'ai ni terre, ni héritage, ni revenus en ce monde ; mais Dieu me ſuffit. Fortune, dignités, grandeurs du monde, tout cela n'eſt point pour moi ; mais Dieu me ſuffit. D'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, & moi je n'en ai aucune ; mais Dieu me ſuffit. Il me ſuffit maintenant, il me ſuffira juſqu'à mon dernier ſoupir, il me ſuffira dans l'éternité. Car étant mon Dieu, il eſt mon tout ; & tout ce qui
Pſ. 72. n'eſt pas mon Dieu, ne m'eſt rien : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram.*

Enfin pour cinquiéme & derniere vérité, je conclus que Dieu en conſéquence du choix que nous faiſons de lui par la profeſſion religieuſe, devient ſinguliérement & ſpécialement notre Dieu. Et voilà, heureuſe Epouſe du Sauveur, ce qui vous doit rendre votre vocation également chere & vénérable. En conſéquence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choiſiſſez, ſera votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grace : pourquoi ? parce qu'en conſéquence du renoncement que vous faites à tout pour lui, il ſera lui-même votre partage, votre héritage, votre poſſeſſion, & que de cette ſorte vous aurez ſur lui, pour ainſi dire, tout le droit de propriété qu'une créature peut avoir ſur ſon Dieu. Apliquez-vous à ce que je dis. Quand Dieu diviſa la terre promiſe entre les tributs d'Iſraël, il ne donna,

remarque l'Ecriture, aucun partage à la tribu de Levi, parce que la tribu de Levi, toute dévouée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu même ; *Quia ipse Dominus possessio ejus est.* Excellente figure, ma chere Sœur, de ce qui va se passer à votre égard. Car vous allez être dans la loi de grace cette ame choisie, dont Dieu sera tout le partage, & à qui Dieu, comme Dieu, apartiendra tout autrement qu'il n'apartient aux Chrétiens du siécle. En effet, le Chrétien du siécle peut bien dire comme David : *Dominus pars hereditatis mea*, le Seigneur est une portion de mon héritage, mais il ne peut pas dire absolument, dans le même sens que l'ame religieuse : *Dominus hereditas mea*, le Seigneur est mon héritage, parce qu'avec Dieu, dit S. Bernard, il posséde encore d'autres biens ; & qu'en possédant les autres biens avec Dieu, il en posséde moins purement & moins parfaitement Dieu. C'est vous, fervente Epouse de Jesus-Christ, qui désormais, ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu, comme un bien qui vous est uniquement propre, comme un bien qui vous est affecté, comme un bien d'autant plus votre bien, que vous en faites votre seul bien. Au lieu que vos freres & vos sœurs selon la chair, partageront entr'eux un héritage temporel que vous leur abandonnez, & dont la mort les dépouillera, vous en allez acquérir un, lequel, quoiqu'immense & infini, sera tout entier à vous, comme s'il n'étoit que pour vous ; & cet héritage encore une fois, c'est Dieu même, qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout, c'est être non-seulement Dieu, mais spécialement votre

Deut. c. 10.

Ps. 15.

Dieu : & voilà le ſens littéral de ces belles paroles : *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.*

Revenons donc, mes cheres Sœurs, aux queſtions que j'ai d'abord propoſées. Dieu ne ſeroit-il pas notre Dieu, ſi nous ne le choiſiſſions de la maniere que je le viens d'expliquer ? Ecoutez ſur cela S. Baſile : Il ſeroit notre Dieu, répond ce ſaint Docteur, mais il ne le ſeroit pas dans cette étendùe & cette perfection qui ſupoſe le ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes par le vœu de la religion. C'eſt-à-dire, il ſeroit notre Dieu par la néceſſité de ſon être, & par le droit inaliénable de ſa ſouveraineté ; mais il ne le ſeroit pas avec ce ſurcroît de domination & d'empire qu'il a ſur nous, quand nous nous dépouillons pour lui de notre liberté. Malgré nous il ſeroit le Dieu de toute la nature ; mais il ne ſeroit pas, au point qu'il l'eſt, le Dieu de notre cœur. Il dépend de nous en ce ſens qu'il ſoit notre Dieu ; comme au contraire, quoique Dieu de l'univers, il n'eſt pas le Dieu des mondains, parce que les mondains ſe font volontairement & de leur choix, d'autres divinités que lui ; c'eſt lui-même qui le leur déclare : *Et ego non ero Deus veſter.* Par conſéquent il eſt plus notre Dieu, qu'il ne l'eſt du reſte des hommes, puiſqu'il l'eſt plus ou moins, ſelon que nous nous dévouons plus ou moins à ſon culte. Or y pouvons-nous être plus dévoués que nous le ſommes en qualité de Religieux ? D'où il s'enſuit qu'en nous conſacrant à Dieu, nous ajoutons à tous les autres titres, en vertu deſquels il étoit déjà notre Dieu, celui de notre choix, & celui du choix le plus parfait que nous puiſſions faire. Quel tréſor de grace

ous, ſi nous ſçavons connoître le don de
k en profiter ! Ils ont apellé ce peuple
x, diſoit David, parce qu'il a des biens
ndance, parce qu'il jouit paiſiblement
iſirs de la vie, parce que le monde le loue
plaudit, *Beatum dixerunt populum cui hæc* Pſ. 143.
nais moi, ajoutoit ce ſaint Roi, j'ai dit
nreux le peuple qui a le Seigneur pour
eu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* Ibid.
là, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, votre
on : vous avez choiſi le Seigneur, afin
oit ſinguliérement votre Dieu, *Dominum*
, *ut ſit tibi Deus* ; & le Seigneur vous
: aujourdhui, afin que vous ſoyez ſingulié-
t ſa créature, en vous aſſociant à une
nnauté de vierges, qui dans le Chriſtianiſ-
à la lettre ſon peuple particulier *Et De-*
elegit te hodiè, ut ſis populus peculiaris.
le ſujet de la ſeconde partie.

mme il eſt de la foi que la grace, qui eſt II.
principe du mérité, doit par conſéquent PART.
ler en nous tout mérite, auſſi eſt-ce
lement un point de foi, que le choix que
fait de nous, doit par une abſolue
ité précéder le choix que nous faiſons
eu. Et voilà pourquoi S. Bernard, inſ-
nt une épouſe de Jeſus-Chriſt, & lui
nt une juſte idée de ſa vocation, en
oit toujours pour elle l'obligation indiſ-
ble où elle étoit de marcher ſaintement
t Dieu, & de ſe tenir dans une pro-
humilité accompagnée d'une vive recon-
nce, par ce raiſonnement invincible :
nim priùs quæſita, non quæreres : ſicut nec Bernar.
s, niſi electa. Car, lui remontroit-il,

quelque fidéle & quelque fervente que vous puiſſiez être dans la voie de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, ſi Dieu le premier ne vous avoit cherché ; & vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choiſi, s'il n'avoit eu auparavant la bonté de vous choiſir lui-même, en vous prévenant par ſa grace, & en vous attirant à ſon ſervice. Apliquons-nous, mes cheres Sœurs, cette grande vérité ; & remontant juſqu'à la ſource des miſéricordes de notre Dieu, entrons dans les deſſeins de ſon aimable providence ſur nous, quand il nous a apellés à la religion. Les voici. Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans le monde, je dis dans le monde chrétien, ſon peuple particulier, *& Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei populus peculiaris.* Qu'eſt-ce à dire, ſon peuple particulier ? S. Paul nous l'aprend en deux mots, dans ce beau paſſage de l'Epître aux Ephéſiens, *Elegit nos in ipſo, ut eſſemus ſancti & immaculati in conſpectu ejus.* J'avoue que S. Paul parloit là des Chrétiens en général ; mais du reſte il eſt évident qu'il parloit des Chrétiens parfaits, & qu'ainſi ſa propoſition convenoit encore mieux à ceux & celles qui dans la ſuite des tems devoient renoncer au monde pour embraſſer la profeſſion religieuſe, puiſque c'eſt dans la profeſſion religieuſe que ſe trouvent plus communément les parfaits Chrétiens. C'étoit donc vous & moi, mes cheres Sœurs, que l'Apôtre de Jeſus-Chriſt avoit ſur-tout en vue, lorſqu'il diſoit, *Elegit nos, ut eſſemus ſancti & immaculati.* Entre les élus même Dieu nous a élus, afin que nous ſoyons ſaints ; il nous a élus, afin que nous ſoyons irrépréhenſibles ; & j'ajoute, ſuivant la même

Epheſ. v. 1.

même pensée : il nous a élus, afin que nous servions d'exemple aux Chrétiens du siécle : il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paroissions comme la lumiére du monde & comme le sel de la terre. Définition très-naturelle & très-vraie de l'état religieux. C'est le peuple saint du Seigneur, en comparaison des mondains ; c'est le peuple sans tache & sans reproche ; c'est le peuple suscité & prédestiné pour être le modéle des Chrétiens ; c'est le peuple établi de Dieu pour confondre les erreurs & l'infidélité du siécle, & pour en arrêter la corruption ; en un mot, c'est le peuple de Dieu particulier, dont les Israélites n'ont été que la figure. Voilà, dis-je, Ames religieuses, à quoi se termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques momens de votre attention.

Dieu nous a choisis, afin qu'en qualité de religieux nous soyons son peuple saint : *Elegit nos, ut essemus sancti.* Choix adorable, qui nous a séparés du monde profane, pour nous associer, si j'ose m'exprimer de la sorte, à la sainteté de Dieu même : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* Car Dieu dans le fond de son être, étant Saint & le Saint des Saints, il vouloit, dit Saint Chrysostome, & il devoit être servi par des Saints. Or c'étoit l'état religieux, qui par une divine fécondité, devoit produire ce nombre de Saints que Dieu vouloit former pour la perfection de son culte : c'étoit l'état religieux, qui dans sa retraite & dans l'éloignement du monde, devoit élever cette multitude de Saints éprouvés, de Saints mortifiés, de Saints consommés en toute sorte de vertus, de Saints victorieux du monde & d'eux-mêmes, tels qu'il les falloit à Dieu *Levit c. 11.*

pour être ſervi en Dieu. David ſe plaignoit autrefois, & gémiſſoit de ce qu'il n'y avoit plus de ſaints dans le monde. Sauvez-moi, Seigneur, s'écrioit-il, touché des progrès que faiſoit le vice, & des déſordres qu'il voyoit croître de jour en jour: ſauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de Saints dans le monde. Or qu'eſt-ce que le monde, ſinon un enfer, du moment qu'il n'y a plus de Saints: *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit ſanctus.* Telle étoit la priere de ce ſaint Roi, dans l'ardeur de ſon zéle, à la vue des iniquités du monde. Mais par un ſentiment bien contraire, je me conſole aujourdhui de ce que, malgré les iniquités du monde, il y a encore des ſaints dans le monde. Car tandis que je vois des communautés de Vierges conſacrées à Dieu, & uniquement apliquées à remplir les devoirs de leur vocation, des communautés qui ſe diſtinguent par leur inviolable & conſtante régularité, des communautés qui édifient l'Egliſe, & qui ſont de celles que S. Cyprien apelloit la plus noble portion du troupeau de Jeſus-Chriſt, tandis que je vois des maiſons religieuſes de ce caractère (or il y en a) je le dis hardiment & ſans crainte: non, la main du Seigneur n'eſt pas racourcie; & malgré l'envie du démon, il ne laiſſe pas d'y avoir encore des Saints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a ſur la terre qui glorifient Dieu, & ce ſont au moins, mes chers Auditeurs, ces chaſtes épouſes du Sauveur qui ſe vouent à lui, comme à leur unique époux, ces ames pures, qui pouſſées de l'eſprit de Dieu, font un divorce éternel & ſolemnel *avec le monde*: ces élues rachetées d'entre les

Pſal. 11.

hommes, pour être dans les familles où elles ſont nées, comme les prémices offertes au Dieu qu'elles adorent; ces vierges dont les vêtemens blanchis dans le ſang de l'Agneau, n'ont jamais été ſouillés, & qui toutes innocentes qu'elles ſont, s'impoſent tout le joug de la pénitence; voilà les ſaintes de Dieu ſur la terre: *Sanctis, qui in terra ſunt ejus.* Tout le reſte du monde, ſi vous voulez, eſt corrompu, & je conſens qu'indignés des ſcandales dont le monde eſt plein, vous diſiez avec le Prophéte: tous ſe ſont égarés; *Omnes declinaverunt*; tous, en quittant Dieu, ſe ſont livrés aux plus abominables deſirs, *Abominabiles facti ſunt in ſtudiis ſuis*: il n'y en a pas un qui ne vive dans le déréglement, pas un qui ne ſe faſſe de ſes paſſions de ſecrettes idoles, *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Oui, je conſens que vous parliez de la ſorte, pourvu que vous en exceptiez ces ſaintes Filles, qui ſuivent des voies ſi oppoſées à celles du monde, & qui par là ſe préſervant de ſa contagion, ne peuvent avoir aucune part à cet égarement univerſel; pourvu que vous reconnoiſſiez que dans leurs perſonnes Dieu s'eſt réſervé des ſervantes fidéles, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, de ſinceres adoratrices qui le ſervent en eſprit & en vérité, & qui jour & nuit occupées du ſoin de lui plaire, lui font aux dépens d'elles-mêmes des ſacrifices dont il n'y a que lui ſeul qui ſçache le prix & le mérite. Car voilà toujours, mes cheres Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choiſies. *Pſal.* 15. *Pſal.* 13. *Ibidem.*

Je dis plus: Dieu nous a choiſis, afin que dans le monde chrétien nous ſoyons irrépréhenſibles: *Ut eſſemus ſancti & immaculati.* Car dans l'état religieux, une ſainteté ordinaire

ne nous ſuffit pas ; il nous faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde critique ne puiſſe découvrir aucune tache, j'entends de ces taches honteuſes qui déshonorent notre profeſſion. Pourquoi ? parce qu'il nous faut une ſainteté propre à confondre le libertinage du monde & ſon impiété. Or jamais notre ſainteté ne ſera telle, ſi elle ne monte juſqu'à ce degré d'irréprehenſibilité. Et en effet, c'eſt par ce motif que Saint Pierre engageoit les premiers fidéles à ſe conduire parmi les gentils d'une maniére qui les mît à couvert, non-ſeulement de tout blâme, mais de tout ſupçon ; afin, leur diſoit-il, mes Freres, que vous fermiez ainſi la bouche aux hommes ignorans & inſenſés, c'eſt-à-dire, aux ennemis
1. Petr. c. 2. de la foi : *Ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* C'eſt par cette même raiſon que Saint Paul conjuroit les miniſtres de l'Egliſe d'être des hommes ſans reproche, afin, reprenoit-il, que nos adverſaires qui étoient les païens & les idolâtres, n'ayant aucun mal à dire de nous, ſoient forcés de nous reſpecter & de glorifier
Tit. c. 2. Dieu dans nous ; *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* Or voilà juſtement, mes cheres Sœurs, ce que Dieu demande de vous & de moi. Car les mondains au milieu deſquels nous vivons, ne ſont pas moins attentifs à nous obſerver, ni moins déterminés à nous cenſurer, que l'étoient alors les païens & les idolâtres à l'égard des premiers fidéles ; & nous ne ſommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre par l'intégrité de notre vie, l'injuſte &

igne critique des libertins d'aujourdhui, l'étoient les chrétiens de ce tems-là, à fondre celle du paganiſme. Comme reli- ux, la cauſe de Dieu & de ſon ſervice n'eſt moins entre nos mains, & j'oſerois bien qu'elle y eſt encore plus. C'eſt donc à nous à ſoutenir par l'excellent moyen que je s marque, & le voici. L'erreur des mon- ns, par exemple, eſt de ſe figurer que la é, dans les vues ſecrettes de la plupart de x qui la pratiquent, n'eſt qu'un raffinement ieux d'intérêt ou de vanité. C'eſt à nous les convaincre d'ignorance, en leur faiſant dans la religion des ames ſolidement ibles, qui bien-loin d'y chercher l'éclat, t leurs plus cheres délices de s'y enſevelir, l'y mener une vie cachée avec Jeſus-Chriſt Dieu; des ames pluſque déſintéreſſées, ou t l'unique intérêt eſt de n'avoir plus dans nonde nul intérêt: *Ut obmuteſcere faciatis rudentium hominum ignorantiam.* La mali- té des impies & des libertins eſt de décrier ſerviteurs de Dieu par certains endroits les qu'ils leur reprochent, & dont ils font tre eux le ſujet de leurs railleries. C'eſt à s d'éviter ces foibles, & pour l'honneur de eligion duquel nous devons perſonnelle- nt répondre, de ne donner ſur nous aucune e: *Ut nihil habeant malum dicere de nobis.* ſi en uſoient ces premiers Chrétiens, révé- par les Païens même, & à qui, comme ieux, nous avons dû ſuccéder. *Capite nos*, ient-ils, ou plutôt diſoit en leur nom le id Apôtre, en faiſant aux gentils un ſaint

: *Capite nos, neminem læſimus, neminem* 2. *Cor.* *corrupimus.* Examinez-nous bien: nous c. 7.

n'avons fait tort à perſonne, nous n'avons ni offenſé ni trahi perſonne ; qu'avez-vous à nous objecter qui puiſſe nous faire rougir, ou qui ſoit indigne de nous ? voilà de quoi ils ſe piquoient. L'irrépréhenſibilité de leur conduite étoit la gloire tout enſemble, & de leur Dieu & de leur profeſſion. Par là ils déſarmoient l'impiété, & par là ils triomphoient de la calomnie. Or, graces au Seigneur, l'Egliſe chrétienne eſt encore aujourdhui en poſſeſſion du même avantage. Mais à qui eſt-ce ſur-tout qu'elle en eſt redevable ? à ces ferventes communautés dont je viens de vous parler, à ces monaſtères où regne l'eſprit de Dieu : car ſans chercher des exemples ailleurs que dans cette ſainte Maiſon, quel droit ces vierges qui m'écoutent, n'auroient-elles pas de dire aux mondains, comme S. Paul : *Capite nos*, informez-vous de notre vie tant qu'il vous plaira, & toute votre malignité n'y trouvera rien dont elle puiſſe ſe prévaloir contre la profeſſion que nous faiſons d'être les épouſes de notre Dieu. Mais parce que leur humilité ne leur permettoit pas peut-être de tenir ce langage, quoique vrai ; quel droit, mes chers Auditeurs, n'aurois-je pas moi-même de vous le produire, pour vous faire un défi pareil à celui de Saint Paul, en vous diſant : conſidérez bien ces ſervantes de Dieu, & ſans leur faire aucune grace, ce que je n'ai garde de vous demander pour elles, rendez-leur la juſtice qui leur eſt due, & confeſſez qu'elles ſont au-deſſus de la plus rigide cenſure. Et en effet, qui de vous les accuſera d'ambition ? qui de vous les ſoupçonnera d'hypocriſie ? qui de vous les trouvera d'aucun de ces vices, par où la vertu ſouf-

jours devient ſi douteuſe & même ſi odieuſe dans le monde ? Il n'y a dans leur conduite, ni artifice ni déguiſement, ni affectation, ni oſtentation, ni politique, ni intrigue. Quel reproche auriez-vous donc à leur faire, & par quel endroit pourriez-vous éluder ou affoiblir l'argument que ſaint Paul tiroit de là pour la condamnation de votre vie lâche & mondaine ? Or voilà, mes cheres Sœurs, à quoi, vous & moi, nous devons aſpirer dans la religion, à être de ces ſujets irréprehenſibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choiſis, afin qu'en qualité de religieux nous ſervions de modéle aux Chrétiens du ſiécle, c'eſt-à-dire, afin que les Chrétiens du ſiécle aprennent de nous ce qu'ils ſont, ou plutôt ce qu'ils doivent être ; afin qu'ils aient toujours dans nos perſonnes une idée ſenſible de la perfection à laquelle ils ſont apellés, afin qu'en vous voyant, ils ſe ſouviennent pour ainſi dire, de quelle tige ils ſont ſortis, & qu'en ſe méſurant à nous, ils reconnoiſſent qu'autant qu'ils ſe ſont éloignés de cette tige, autant ils ont dégénéré du chriſtianiſme qu'ils profeſſent. Car quelque différence qu'on ſupoſe entre leur état & le nôtre, qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un chrétien parfait ; & comment un chrétien peut-il eſpérer d'être parfait chrétien, ſi dans le ſiécle même où Dieu l'engage, il n'eſt religieux d'eſprit & de cœur ? Je ſerois infini, ſi je voulois aprofondir cette penſée : mais je manquerois au devoir eſſentiel de mon miniſtére, ſi je ne concluois de là, mes cheres Sœurs, combien nous ſommes ſpécialement obligés d'être réguliers & fervents dans la

de religieux nous ſommes choiſis pour être les modéles des chrétiens du ſiécle, je dis les modéles vivans de la ſainteté de leur profeſſion, que ſeroit-ce ſi nous-mêmes nous venions à négliger le nôtre, & à nous publier ? Juſqu'à quel point nos infidélités & nos tiédeurs, par les funeſtes conſéquences qu'en tireroient les mondains, n'autoriſeroient-elles pas leurs déſordres, & juſqu'à quel point leur libertinage ne ſe prévaudroit-il pas de nos moindres relâchemens ? Si le ſel ſe corrompt, diſoit Jeſus-Chriſt, avec quoi empêchera-t-on tout le reſte de ſe corrompre ? & ſi dans l'Egliſe de Dieu, ce qui devoit être lumiére, devient ténebres, que ſera-ce des ténebres mêmes ? Or c'eſt vous, ajoutoit notre divin Maître, en parlant à ceux qui avoient tout quitté pour lui, c'eſt vous qui êtes ce ſel de la terre ; *Vos eſtis ſal terræ.* C'eſt vous qui, deſtinés pour éclairer & pour édifier, êtes la lumiére du monde ; *Vos eſtis lux mundi.* Sel de la terre qui n'eſt plus bon à rien, dès qu'une fois il a perdu ſa force : lumiére du monde, qui venant à s'éteindre où à s'obſcurcir ſelon la parabole du Sauveur, laiſſe tout le corps obſcur & ténébreux. Ma conſolation eſt de parler aujourdhui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui ſont bien à couvert de ce reproche ; à des épouſes du Fils de Dieu, dont la ſainte vie eſt dans la maiſon du Seigneur, un flambeau ardent & luiſant, un ſel pur & incorruptible, dont la vertu eſt à l'épreuve de toute l'iniquité du ſiécle.

Matth. c. 5.

Ibidem.

Delà, mes cheres Sœurs, Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans la loi de grace, ſon peuple particulier, comme les Iſraélites l'étoient dans l'ancienne loi ; car c'eſt par

lk qu'on les diſtinguoit, & qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoi ? parce que c'étoit à eux, dit Saint Paul, qu'apartenoit l'adoption des enfans, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu & ſes promeſſes : *Quorum adoptio eſt filiorum, & gloria, & teſtamentum, & legiſlatio, & obſequium, & promiſſa.* c.
Or après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuſe, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfans, puiſqu'en qualité de pauvres volontaires, nous ſommes ſans conteſtation les héritiers primitifs du Pere céleſte. La gloire, puiſqu'en vertu du ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes nous poſſédons dans la religion toute la dignité, auſſi-bien que la ſainteté du ſacerdoce royal de Jeſus-Chriſt. L'alliance, puiſqu'étant vierges par état, vous êtes par un titre ſolemnel les épouſes de cet Homme-Dieu. La loi, puiſque pour l'embraſſer dans toute ſon étendue, non contentes d'en accomplir les commandemens, vous y ajoutez les conſeils, & les conſeils de la plus éminente perfection. Le culte, puiſque libres & dégagées des emplois profanes du ſiécle, vous êtes uniquement occupées des choſes de Dieu. Les Promeſſes, puiſque c'eſt expreſſément pour vous que le Sauveur du monde a dit : quiconque aura tout quitté, s'attachera à me ſuivre, recevra le centuple, & en cette vie & dans la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons & tous les avantages qu'on peut avoir, pour être dans le chriſtianiſme le peuple de Dieu particulier ; & au lieu que dans l'Ecriture, Dieu dit aux mondains :

Vos non populus meus, vous n'êtes point mon peuple, & vous êtes indignes de l'être ; & nous sommes fidèles à la grace de notre vocation, Dieu nous dit au contraire, c'est vous qui séparés du monde, méritez de porter cette glorieuse qualité ; c'est vous qui dévoués à mon service, êtes non-seulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple ; c'est vous qui rachetés de la terre, êtes ce peuple choisi que j'ai choisi pour publier mes grandeurs & pour chanter éternellement mes louanges : *Populus acquisitionis, ut virtutes annunties ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.*

1. Petr. c. 2.

Or c'est à ce peuple particulier, ma chere Sœur, que vous allez être associée. Dieu vous a choisie, afin que par le plus spécial de tous les titres, vous deveniez sa créature. Comme chrétienne, vous l'êtes déjà, mais vous ne l'êtes pas encore aussi parfaitement, aussi pleinement, aussi absolument que vous pouviez l'être ; & Dieu par la prédilection qu'il a eue pour votre personne, a voulu que vous fussiez dans la même étendue de perfection qu'il est votre Dieu. Comme chrétienne, vous n'êtes qu'un commencement, qu'un essai, & si j'ose user de ce terme, qu'une ébauche de sa créature ; car c'est ainsi que le Saint-Esprit même s'en explique : *Genuit nos verbo veritatis ut simus initium aliquod creaturæ ejus* ; il nous a engendrés comme chrétiens par la parole de la vérité, afin que nous soyons au moins un commencement de cette créature parfaite, que sa grace est capable de former en nous ; *Ut simus initium aliquod.* Mais, comme religieuse, vous allez être cette créature parfaite, cette créature à qui rien ne manquera, pour

Jacob. c. 1.

être totalement à Dieu, pour être uniquement à Dieu, pour être irrévocablement à Dieu, puiſqu'il eſt vrai qu'on ne peut être plus à Dieu qu'en ſe conſacrant à la religion. Il ne me reſte donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, & qu'à vous dire, ma chere Sœur : *Memento, & ne obliviſcaris*; ſouvenez-vous-en, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-en dans les occaſions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs pénibles de votre état. Souvenez-vous-en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il ſera queſtion de lui donner des marques de votre perſévérance. J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur m'a choiſie ; ces deux penſées vous ſoutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne ſurmontiez, point de tentation que vous ne repouſſiez, point de chagrin & de dégoût au-deſſus duquel vous ne vous éleviez. J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choiſie, & par un libre conſentement j'ai ratifié le choix qu'il a fait de moi : ces deux penſées, dis-je, vous feront goûter le bonheur de votre état, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquérir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidélité que votre Dieu attend de vous. Vous vous en ſouviendrez aux aproches de la mort, pour vous animer d'une ſainte confiance, à la vue de ce jugement ſi formidable pour les mondains, mais plein de conſolation & de gloire pour les ames vraiment religieuſes. C'eſt la grace que je vous ſouhaite, &c.

TROISIEME.

SERMON

SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Le Renoncement Religieux, & les Récompenſes qui lui ſont promiſes.

Dixit Petrus ad Jeſum : Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te, quid ergò erit nobis ? Jeſus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui ſecuti eſtis me, in regeneratione ſedebitis & vos ſuper ſedes duodecim judicantes duodecim Tribus Iſraël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel ſorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.

Pierre prenant la parole dit à Jeſus-Chriſt : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi, quelle récompenſe en recevrons-nous donc ? Jeſus-Chriſt leur répondit : Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des trônes pour juger les douze Tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple & aura pour héritage la vie éternelle. En S. Matthieu, chap. 19.

DE tout l'Evangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie pour laquelle nous ſommes ici aſſemblés. Car dans la penſée des Peres, la vocation des Apôtres a été le modèle de la vocation religieuſe ; & il eſt même de la foi, que

le fils de Dieu par ces paroles a promis aux ames religieuſes ce qu'il promettoit aux Apôtres, puiſqu'il a conclu généralement & ſans exception, que tous ceux qui pouſſés de l'eſprit de Dieu renonceroient au monde comme les Apôtres, recevroient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Paroles, s'écrie S. Bernard, qui depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, malgré l'iniquité du ſiécle, ont perſuadé aux hommes ce que la chair & le ſang ne leur avoient point révélé, ſçavoir le mépris du monde & la pauvreté volontaire. Paroles qui par une admirable fécondité ont rempli les déſerts de ſolitaire, les monaſtéres & les cloitres d'ames ferventes, l'Egliſe de Dieu de ſaints & de floriſſans Ordres. Paroles qui tous les jours encore dépeuplent l'Egypte, & lui enlevent ſes plus riches dépouilles : *Hæc ſunt verba quæ Ægyptum ſpoliant, & optima quæque ejus vaſa diripiunt.* C'eſt-à-dire, paroles qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellens ſujets, dont le monde auroit pu ſe faire honneur ; mais dont le monde n'étoit pas digne, & que Dieu s'étoit réſervés, en les prédeſtinant pour la religion. *Bern.*

Je ne ſuis pas venu ſur la terre, diſoit le Sauveur, pour y aporter la paix, mais l'épée ; *Non veni pacem mittere, ſed gladium.* Car je ſuis venu ſéparer le pere d'avec le fils & la fille d'avec ſa mere : *Veni enim ſeparare hominem adversus patrem ſuum, & filiam adversus matrem ſuam.* Or quelle eſt l'épée myſtérieuſe avec laquelle il fait cette ſéparation ; la parole que je vous prêche, cette parole vive & efficace, cette parole qui pénetre juſques dans les cœurs, & qui convertit les ames par l'ar- *Matth. c. 10. Ibidem.*

deur qu'elle leur inſpire pour la parfaite ſainteté, & par la promeſſe fidéle & ſolemnelle qu'elle leur fait au nom même de celui qui eſt l'oracle de la vérité : *Vivus ſermo; convertens animas & felici Emulatione ſanctitatis & fideli promiſſione veritatis.* En un mot, cette parole de S. Pierre à Jeſus-Chriſt, Seigneur, nous avons tout quitté pour vous ; & celle de Jeſus-Chriſt à Saint Pierre, vous recevrez le centuple, & vous poſſéderez la vie éternelle ; c'eſt dans le ſens littéral de l'Evangile, l'épée ou le couteau de diviſion, qui fait dans les familles chrétiennes ce partage ſi ſurprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis qu'on travaille à enrichir les autres ; les uns s'humilient & s'enéantiſſent pour Dieu, pendant que les autres s'élevent aux honneurs du monde ; les uns embraſſent une vie auſtére & pénitente lorſque les autres cherchent des établiſſemens commodes. C'eſt-là, dis-je, ce qui ſépare tous les jours dans la loi de grace ceux à qui la naiſſance avoit donné les mêmes prétentions & les mêmes droits. Quel bonheur pour moi, ſi par la vertu de cette même parole, je pouvois aujourdhui perſuader à ceux qui m'écoutent ce ſaint renoncement au monde, que la ſeule obligation du baptême, indépendamment de tout autre vœu, rend indiſpenſablement néceſſaire pour le ſalut, en quelque condition & en quelque état que ſe trouve l'homme chrétien ! C'eſt votre ouvrage, ô mon Dieu ; & l'exemple de votre jeune vierge qui va pour jamais ſe conſacrer à vous, eſt bien plus capable d'y contribuer, que tout ce que j'en pourrai dire. J'ai beſoin de votre grace, & je la demande par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Bern.

'EST une queſtion qu'on propoſe, com-
ment les Apôtres par la bouche & l'or-
e de Saint Pierre qui fut leur chef, purent
: au Sauveur du monde : Seigneur, nous
ns tout quitté, & nous vous avons ſuivi,
qui, nés pauvres, ne poſſédoient rien,
qui pour ſuivre Jeſus-Chriſt, n'avoient
:té qu'une ſimple barque. Saint Grégoire
e répond, que tout pauvres qu'ils étoient,
:urent néanmoins droit de parler ainſi,
:e qu'en conſéquence de leur engagement
c le Sauveur, quoiqu'ils n'euſſent rien,
moins étoit-il vrai qu'ils avoient quitté
r le ſuivre, le deſir d'avoir, l'eſpérance
roir, la puiſſance même & la faculté
roir. D'où ce ſaint Docteur concluoit,
:n ſuivant le Fils de Dieu, ils avoient,
ıc quitté autant de choſes qu'ils en au-
:nt pu deſirer, qu'ils en auroient pu eſ-
er, qu'ils en auroient pu même acquérir
)oſſéder, s'ils ne s'étoient pas attachés à
: *Unde & à ſequentibus tanta derelicta ſunt,*
nta à non ſequentibus deſiderari potue- Greg.
t. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui
toujours paru un des plus touchans &
plus conſolans principes de notre reli-
n. Nous avons à faire à un Dieu qui nous
ıt compte, non-ſeulement de nos actions
le nos œuvres, mais de nos intentions & de
deſirs ; non-ſeulement de ce que nous quit-
s pour lui, mais de ce que nous voudrions
tter. Nous ſervons un Dieu qui entend, qui
ée & qui recompenſe, comme dit l'Ecriture,
réparation même de nos cœurs ; un Dieu qui
ond à nos deſirs par les magnifiques pro-

deur qu'elle leur inſpire pour l[illegible], d'un
teté, & par la promeſſe fid[illegible]ternelle
qu'elle leur fait au nom m[illegible]eſſeurs.
Bern. l'oracle de la vérité : [illegible]ête & qui
*tens animas & felici F[illegible]*on deſſein,
*fideli promiſſione ver[illegible]*iontrer, pre-
parole de S. Pierre[illegible] renoncé pour
nous avons tout [illegible] à quoi Jeſus-
Jeſus-Chriſt à [illegible].s. A quoi nous
centuple, & [illegible]us-Chriſt, & par-là
c'eſt dans [illegible]quelle eſt la grace eſſentielle
ou le co[illegible]ion. A quoi Jeſus-Chriſt s'eſt
famil[illegible]our nous, & par-là vous connoîtrez
par [illegible] cette vocation vous doit être pré-
cieuſe. Sujet important, non-ſeulement pour votre édification & pour la mienne, mais pour l'inſtruction générale des chrétiens du ſiécle qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faiſant voir à quoi nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, je leur donnerai les juſtes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auſquels ils ne renoncent pas. Et en vous aprenant à quoi Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous, je leur découvrirai ce qui doit réveiller leur foi, exciter leur zéle, intéreſſer leur piété, & les piquer d'une ſainte envie par la comparaiſon que je ferai de leur état & du vôtre. Deux points encore une fois auxquels il eſt impoſſible qu'ils ne prennent part comme chrétiens : mais voici, mes cheres Sœurs, le fruit général qui nous regarde vous & moi, comme religieux. Avoir tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, c'eſt pour nous une grace ineſtimable, & le fond de toutes les graces dont nous ſommes redevables à Dieu dans la religion : premiere vérité. Avoir droit

me nous l'avons aux promeſſes de Jeſus-
iſt, c'eſt déjà pour nous une récompenſe &
béatitude commencée, mais qui doit être
enue par notre ferveur, & que nous devons
inuellement mériter dans la religion : ſe-
le vérité. Voilà, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les
s termes de cette vocation divine qui nous
arés du monde : ce qu'il nous en a coûté,
que nous y avons gagné. Ce qu'il nous en a
té, non pas pour nous en repentir, mais
r en bénir le Seigneur, & pour nous en fé-
er. Ce que nous y avons gagné, pour n'en
perdre le mérite, mais pour en tirer tout
ntage que Dieu a prétendu nous y faire
ver. *Reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te* :
s avons tout quitté pour vous, Seigneur; mais
vons-nous quitté en quittant tout ? c'eſt ce
j'expliquerai dans la premiere partie. *Quid
erit nobis* ? que nous en reviendra-t-il donc,
uelle ſorte de récompenſe en devons-nous
ndre ? c'eſt ce qu'il nous importe de ſça-
, & à quoi je répondrai dans la ſeconde par.
Donnez à l'une & à l'autre votre attention.

I. PART.

, eſt donc vrai, Chrétiens, que ceux qui ſe
lévouent à Dieu qui embraſſent la pro-
on religieuſe, ont l'avantage de quitter
: pour ſuivre Jeſus-Chriſt : mais ne croyez
qu'ils aient pour cela la penſée de s'en
ifier. Ils ſçavent ſe faire juſtice ; ils ſça-
t honorer le don de Dieu, & bien-loin
egarder leur renoncement aux biens de la
e, comme un ſacrifice dont Dieu leur ſoit
vable, ils le regardent comme une grace
t ils ſe tiennent redevables à Dieu. S'ils
nt au Sauveur, auſſi-bien que Saint Pierre,

Ecce nos reliquimus omnia, c'eſt avec un humble ſentiment de gratitude, & non point avec un vain eſprit d'oſtentation ; c'eſt pour reconnoître les miſéricordes du Seigneur, & non point pour ſe prévaloir de leurs mérites, c'eſt pour s'exciter à la pratique de leurs devoirs, & non point pour préſumer de leur état & de leurs prérogatives. Non, non, mes Freres, diſoit, au raport de S. Athanaſe, le bienheureux Antoine à ſes diſciples : Qu'aucun de vous ne ſe flatte d'avoir quitté de grandes choſes, parce qu'il a quitté le monde : *Nemo, cùm dereliquerit mundum, glorietur, quaſi magna dimiſerit.* Et j'ai droit, mes cheres Sœurs, de vous tenir aujourdhui le même langage, en me l'apliquant à moi-même. Ne nous élevons point dans la vue de ce que nous avons fait pour Dieu, quand nous ſommes entrés dans la religion ; mais penſons plutôt à ce que Dieu a fait pour nous, quand il nous a apellés. En prenant le parti de la religion, & en nous ſéparant du monde, nous avons, ſi vous le voulez, quitté des biens qui pouvoient juſtement nous apartenir ; mais des biens dont la poſſeſſion eſt un fardeau terrible ſelon Dieu, mais des biens dont l'amour eſt un crime ſelon l'Evangile, mais des biens dont la perte ou la privation eſt, de l'aveu même du monde, une ſource d'amertume & de douleur. Je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut poſſéder, ſans être chargé devant Dieu, & ſouvent accablé du poids des obligations qu'ils impoſent ; des biens qu'on ne peut aimer ſans être ſouillé du vice de la cupidité qui s'y attache, & de tous les déſordres qu'elle

Anton.

cauſe ; des biens qu'on ne peut perdre, ni ſeulement même craindre de perdre, ſans en être troublé, déſolé, conſterné. *Bona*, dit excellemment S. Bernard, *quæ poſſeſſa onerant, amata inquinant, amiſſa cruciant.* Trois caractères ſous leſquels ce grand Saint nous les a repréſentés, & dont je me ſers d'abord pour vous faire connoître le bonheur de la vocation religieuſe. C'eſt-à-dire, mes cheres Sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à des grandes charges, je dis à de grandes charges de conſcience ; nous avons évité de grands écueils dans la voie du ſalut ; nous nous ſommes épargné de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous auroit pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté : des biens onéreux, des biens contagieux, des biens qui, dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent enfin qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grace après cela d'en faire tant valoir le ſacrifice, & quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas plutôt à Dieu, qui nous a inſpiré le deſſein de les abandonner ? Mais vous, Chrétiens, du ſiécle qui m'écoutez, & qui par l'engagement de vos conditions demeurez dans la poſſeſſion de ces prétendus biens ; vous qui maîtres de ces biens, devez en accorder l'uſage avec la pureté & la ſainteté du chriſtianiſme que vous profeſſez ; quel ſujet n'avez-vous pas de trembler ? Appliquez-vous & profitez d'une ſi ſainte morale. Bern.

Oui, ces biens que vous poſſédez, & à quoi par ſa profeſſion renonce l'ame religieuſe, quelque idée que vous en ayez, ſont des biens

onéreux pour la conſcience ; & malheur
vous, ſi vous l'ignorez, & ſi vous négli
de le ſçavoir : *Bona quæ poſſeſſa onerant.* C
malgré l'illuſion des fauſſes maximes du mo
de, ainſi les ont conſidérés tous ceux q
en ont jugé ſelon les régles de la vérital
ſageſſe, qui eſt la ſageſſe chrétienne ; & c'
ce qui a modéré l'empreſſement & l'arde
qu'ils auroient eu peut-être ſans cela pour
ſortes de biens ; c'eſt ce qui leur a donné po
ces biens terreſtres & groſſiers, non-ſeuleme
de l'indifférence & du mépris, mais de l'él
gnement & de l'horreur. Ainſi même en jug
ce philoſophe païen, dont parle Saint Jerôm
qui par l'effort d'une vertu mondaine, ta
qu'il vous plaira, mais généreuſe & tor
héroïque, jetta dans la mer tout ce qu'il av
amaſſé d'or & d'argent, & ſe réduiſit dans
dénuement le plus réel & le plus parfait
toutes choſes : *Abite in profundum, mala cu
ditates ; ego vos mergam ne ipſe mergar à vo*
Allez, s'écria-t-il, importunes & maudit
richeſſes, ſources d'inquiétudes & de ſoins, all
dans le fond de l'abîme ; j'aime mieux vo
y voir périr, que de m'expoſer à périr mo
même pour vous. Or comme païen il ne po
voit alors enviſager les ſoins & les inquiétud
qu'attirent les biens de ce monde, que p
raport aux loix & aux devoirs du mond
Qu'auroit-il fait s'il eût été éclairé des lumiér
de la foi, & que s'élevant au-deſſus du mon
il eût regardé ces biens dans l'ordre du ſalu
Avec quelle joie ne s'en ſeroit-il pas dépouill
ſi les paſſant dans la balance du ſanctuair
il en avoit reconnu le poids redoutable par r
port au jugement de Dieu ; s'il avoit ſçu ſ

bien de chefs un Chrétien qui jouit de
biens, devient reſponſable à Dieu ; s'il avoit
fondi les obligations infinies de juſtice &
arité dont un homme pourvu de ces biens,
s'acquiter pour ſe mettre à couvert d'une
ation éternelle & de la malédiction de
? Avec quel redoublement de ferveur
-il pas dit : *Abite in profundum* : Allez,
au de mon ame, votre peſanteur m'effraie
ſuis trop foible pour vous porter ; il eſt
sûr & plus avantageux pour moi de me
cher de vous, & c'eſt ſans peine que je
quitte, puiſque par-là je romps mes liens,
me tire de l'eſclavage où vous auriez tenu
onſcience & ma liberté captives.

voilà, comme je l'ai dit, le ſentiment
ont eu les parfaits chrétiens & les vrais
teurs de Dieu. Ces biens, quand l'ordre
Providence & la néceſſité de leur état les
chargés, bien-loin de les élever, de les
r, de les éblouir, par un effet tout contrai-
les ont humiliés, les ont ſaiſis de frayeur,
ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en
nt que les ſimples économes, & ſçachant
s en devoient rendre compte un jour à ce
inéxorable & ſévere, dont ils n'auroient
nulle grace à eſpérer, ils ont toujours
ntendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ* ; vous avez reçu des biens dans la vie, vous les avez poſſédés, & il maintenant queſtion de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui par avance conſternés, & qui les a bien empêches de complaire, ni de trouver de la douceur des biens ſur leſquels ils ſe voyoient ſans à la veille d'être recherchés avec tant *Luc. c. 16.*

rigueur. Au lieu que les enfans du ſiécle par l'abus qu'il font de ces biens, n'en prennent que l'agréable & le commode, & en laiſſent l'onéreux & le pénible, ceux-ci par une conduite toute opoſée, en ont pris l'onéreux & le pénible, à quoi la loi de Dieu les obligeoit, & n'en ont jamais voulu goûter l'agréable; en un mot, dit Saint Chryſoſtome, parce qu'ils en jugeoient ſaintement & ſelon l'eſprit de Dieu, ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, des aſſujettiſſemens & des charges peſantes. Charges que portent malgré eux les riches du monde, & qu'ils porteront, ſur-tout quand il faudra paroître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt: car c'eſt encore en ce ſens que l'oracle de Saint Paul ſe vérifiera; *Unuſquiſque onus ſuum portabit.* Gal. c. 6. Charges que l'ambition & l'avarice ont bien à préſent le ſecret d'éluder, mais dont la conſcience, pour peu qu'elle ſoit ſoumiſe à la raiſon, ne s'affranchira jamais. Charges ſous leſquelles nous voyons ſuccomber les plus ſolides vertus: & qui de nous ſans préſomption auroit pu compter ſur la ſienne & s'aſſurer d'un meilleur ſort? Charges enfin qui par l'infidélité des hommes, après leur avoir été une matiére de péché & de prévarication, deviennent pour eux des ſujets de malediction, de condamnation, de réprobation. En dis-je trop, & le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Evangile?

Or cela ſupoſé, mes cheres Sœurs, rendons graces au Seigneur qui nous a retirés du monde & délivrés de telles charges. A quoi réduiſez-vous les choſes, diſoient les Apôtres à leur divin maître? ſi la condition de ceux qui s'établiſſent dans le monde eſt telle que vous la

eignez, il ſeroit bien plus expédient de ne
tablir jamais : *Si ita eſt cauſa hominis cum* *Matth.*
e, *non expedit nubere.* Ainſi parloient-ils *c.* 19.
egard du mariage, & de même auroient-
u ajouter en général : Si les biens de la
e pour un chrétien ſont des fardeaux ſi
eux, il ſeroit beaucoup plus à ſouhaiter
'en point avoir. Il eſt vrai, leur répondoit
ils de Dieu, aprouvant la conſéquence
ls tiroient de ſa doctrine, ſe dépouiller de
& quitter tout, ce ſeroit conſtamment le
avantageux pour le Royaume de Dieu ;
tous ne comprennent pas cette parole, &
r en avoir l'intelligence, il faut qu'elle
ſoit donnée d'en haut : *Non omnes capiunt* *Ibid.*
um iſtud. Or c'eſt cette parole, ô mon Dieu,
nous avons compriſe, & dont toute ame
gieuſe éprouve ſenſiblement la vérité. Les
ıdains ne la goûtent pas. Prévenus d'une
ur groſſiere, qui ſéduiſant leur raiſon af-
lit leur foi, ils croient qu'il eſt bien plus
de jouir des biens de ce monde que d'y
ıncer, & cette erreur ſeule eſt capable de
perdre : pourquoi ? parce que l'unique reſ-
ce pour eux, ce ſeroit au moins qu'ils fuſ-
bien perſuadés, qu'avec les formidables
gations dont ils ſe trouvent chargés devant
u, & dont Dieu ne rabattra rien, il eſt
ımparablement plus difficile d'être chrétien
ouiſſant des biens du monde, que de quitter
les biens du monde pour être chrétien.
ıcipe qui ſurprend d'abord, mais qui n'eſt
ımoins ni un ſophiſme ni un paradoxe.
lui ſont donc, à proprement parler, les
reux de la terre ? Ecoutez la réponſe de
ernard : ce ſont ceux qui libres & dégagés,

ſuivent Jeſus-Chriſt, & marchent après lui ſans embarras, dans la ſainte voie de la pau-
Bern. vreté évangélique : *Felices quæ exonerati ſunt & ſequuntur Dominum expediti.* Et qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? une décharge générale des inquiétudes & des ſoins du ſiécle; de ces ſoins, dis-je, & de ces inquiétudes dont la conſcience d'un chrétien, pour peu qu'il ait de religion, doit être néceſſairement troublée:
Idem. *Abdicatio ſollicitudinum hujus ſæculi.* Qu'eſt-ce que la religion ? un chemin droit & aplani qui conduit à Dieu ſans nul empêchement :
Idem. *Iter ad Deum ſine impedimento.* J'ai donc eu raiſoin de dire, qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obſtacles du ſalut. Et en effet, autre remarque de S. Bernard, ce qu'il y auroit d'agréable dans les biens du monde, ſi Dieu l'avoit ainſi permis, & s'il avoit pu le permettre, ce ſeroit d'en pouvoir diſpoſer à ſon gré, d'en être entiérement le maître, de n'en rien devoir à autrui, d'en uſer & d'en jouir à diſcrétion, d'avoir droit de les employer ſans bornes & ſans meſure à ſes divertiſſemens, à l'accroiſſement de ſa fortune, à ſatisfaire ſon ambition & à s'élever. Voilà par où ces biens pourroient plaire à l'homme, & ce que l'homme, en y renonçant, pourroit compter d'avoir quitté. Or rien de tout cela, mes cheres Sœurs, n'eſt permis aux Chrétiens du ſiécle, non plus qu'à nous. Ce n'eſt donc point à tout cela que nous avons préciſément renoncé par la profeſſion religieuſe, puiſque tout cela, indépendamment de la profeſſion religieuſe, nous étoit déjà interdit par la loi chrétienne. Otez tout cela, que reſte-il dans les biens du monde ?

je

je le repéte : l'obligation indiſpenſable, mais affreuſe pour ceux qui les poſſédent, de les diſpenſer avec fidélité, de n'en être ni avares ni prodigues, d'en conſacrer aux pauvres le ſuperflu, d'en ménager pour Dieu le néceſſaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en être puni, tous les dangers & toutes les tentations inſéparables de la proſpérité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, & voilà, chrétiens Auditeurs, ce qui vous reſte. Or tout cela encore une fois, ce ſont les obſtacles du ſalut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non-ſeulement les biens de la terre ſont des biens onéreux, mais des biens contagieux, des biens qui ſouillent l'ame & la rendent impure par le feu de la concupiſcence qu'ils y allument, & à qui ils ſervent d'aliment ; des biens qu'il eſt permis de poſſéder, mais à quoi il n'eſt pas permis de s'attacher, & dont l'amour eſt un crime, *Bona quæ amata inquinant.* C'eſt, mes cheres Sœurs, une autre raiſon pour vous conſoler de ne les avoir plus : développons-la. Si l'Evangile de Jeſus-Chriſt n'étoit que pour les religieux, ou s'il y étoit moins ſévere pour les chrétiens du ſiécle, s'il permettoit aux chrétiens du ſiécle mille choſes qu'il leur défend, & ſi les préceptes de la loi divine qui les regardent auſſi-bien que les religieux, ne les reſſerroient pas dans des bornes auſſi étroites que le ſont celles de la voie du ſalut, peut-être leur condition nous pourroit-elle tenter, & peut-être en l'enviſageant, aurions-nous peine à réprimer certain retours, quoiqu'involontaires, & certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette ſupoſition. Si

nous pouvions effacer de l'Ecriture ces paroles
1. Joan. c. 2. de l'Apôtre : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* ; & si l'amour du monde, qui nous eſt défendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenoit légitime & innocent ; s'il étoit permis aux gens du monde, par la raiſon qu'ils ſont du monde, d'en aimer les biens ; s'ils pouvoient ſans crime uſer de leur liberté pour ſatisfaire leurs deſirs ; ſi les plaiſirs même licites ne leur étoient pas des diſpoſitions prochaines aux illicites ; enfin ſi la loi de Dieu, s'accommodant pour eux aux loix du monde, les laiſſoit jouir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde, j'en conviens, ce que nous ſommes, comparé à ce qu'ils ſont, pourroit alors paroître triſte, & ce qu'ils ſont, comparé à ce que nous ſommes, nous paroît être un objet d'envie. Mais quand je viens à conſidérer juſqu'à quel point ce chriſtianiſme qui leur eſt commun avec nous, les gêne & les lie tout mondains qu'ils ſont : quand j'entends le Fils de Dieu qui leur déclare dans l'Evangile, que s'ils ne renoncent d'eſprit & de cœur à tout ce qui leur apartient, même légitimement ; que s'ils ne crucifient leur chair, que s'ils n'étouffent leur ſenſibilité & leur délicateſſe ſur le faux honneur & la vaine gloire du monde, que s'ils ne combattent comme leur ennemi le plus mortel, l'amour d'eux-mêmes, je dis plus, s'ils ne ſe haiſſent eux-mêmes, quoique chrétiens de profeſſion & de nom, ils ne peuvent être ſes diſciples, & que ſans tout cela ils ne doivent rien prétendre au Royaume des cieux. Quand je fais enſuite la réflexion que faiſoit S. Auguſtin, combien

tout cela pour être pratiqué dans le monde, demanderoit de violences & d'efforts ; & ſi les chrétiens du ſiécle vouloient de bonne foi ſe conformer & ſe ſoumettre à ce que leur enſeigne leur religion, combien l'accompliſſement de tout cela les déconcerteroit, & leur feroit trouver le monde même inſipide & fade ! Quand je repaſſe ces importantes & étonnantes vérités, dont la raiſon ni la foi ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, ſinon, mes cheres Sœurs, de me réjouir avec vous & avec moi-même de la miſéricorde ſinguliere que Dieu nous a faite en nous apellant à la religion ? Et en quoi eſt-elle ſinguliere, cette miſéricorde ? parce qu'il s'enſuit de là, qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non-ſeulement le plus ſûr, mais le plus aiſé. Car il eſt bien plus aiſé, comme l'obſerve S. Chryſoſtome, de renoncer à tous les biens du monde, que de les poſſéder aux conditions que l'Evangile nous marque ? c'eſt-à-dire, que de les poſſéder ſans les aimer, que de les poſſéder ſans s'y attacher, que de les poſſéder ſans en abuſer. Bien plus aiſé de ſe paſſer abſolument des plaiſirs des ſens, que d'en uſer avec les reſtrictions ordonnées dans la loi de Dieu ; c'eſt-à-dire, que d'en uſer & de ſe contenir, que d'en uſer & de n'y excéder pas, que d'en uſer & de régler la concupiſcence, en lui preſcrivant de juſtes limites, & lui diſant ſans ceſſe malgré elle : *Uſque huc venies, & non procedes amplius* ; vous irez juſques-là, & vous n'irez pas plus avant. Bien plus aiſé de faire la volonté d'autrui, que d'avoir à répondre de la ſienne propre, que de ſe gouverner ſoi-même, que de tenir en bride ſa liberté ! *Job. c. 38.*

ſans lui laiſſer prendre l'eſſor hors de l'exacte
Chry. meſure des préceptes : *Quadam enim facilius*
ſoſt. *omninò abſcinduntur, quàm ex parte temperantur.* Uſer de ce monde, comme n'en uſant pas, c'eſt à quoi tout chrétien eſt obligé. Mais où ſont les Chrétiens du ſiécle qui en uſent de la ſorte ? J'aime donc bien mieux quitter le monde, & n'en uſer jamais. Poſſéder, comme ne poſſédant pas, c'eſt la diſpoſition où doit être tout chrétien, & ſans cela, dit S. Paul, point de ſalut : j'aime donc bien mieux ne rien poſſéder du tout. Car il en faut toûjours revenir à la maxime & à la régle de S. Chryſoſtome, qui veut que pour ne nous y pas méprendre, nous diſtinguions deux choſes bien différentes par raport aux biens de la terre, ſçavoir la poſſeſſion & l'affection. Or la poſſeſſion ſans l'affection n'eſt qu'un embarras & un fardeau ; l'affection ſans la poſſeſſion eſt un ſuplice, ou du moins une miſére : l'une & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la poſſeſſion jointe à l'affection, pourroit être une douceur dans la vie, mais l'Evangile de Jeſus-Chriſt nous en fait un crime. Que fait donc l'ame religieuſe ? ſe voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'une, elle abandonne l'autre par ſon choix : & laiſſant aux chrétiens du ſiécle, s'ils ſont avares & mondains, le deſir & l'amour des biens de la terre qui les corrompt ; ou s'ils ſont juſtes & fidéles, la poſſeſſion de ces mêmes biens, innocente, il eſt vrai, mais qui leur fait courir tant de riſques, elle choiſit pour ſoi la pauvreté évangélique qui la ſauve infailliblement, & de l'iniquité de ceux-là, & des dangers où ceux-ci ſont expoſés ; ravie de ne plus rien trouver dans ſon état dont elle ait à ſe préſerver, & de pouvoir dire

à Jesus-Christ dans le même sens que S. Pierre: *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, sont des biens fragiles & périssables qu'il faut tôt ou tard quitter, mais dont la perte ne peut être qu'affligeante & douloureuse à ceux qui n'y renoncent pas: *Bona quæ amissa cruciant.* Troisiéme & malheureuse propriété, qui par une raison toute contraire, augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet, à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets? Combien de persécutions & de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en jouissent? la peine de les conserver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus; quand même on les posséderoit paisiblement, la vue que le tems de les posséder est court, l'inévitable nécessité d'en être au moins dépouillé à la mort, le souvenir de cette séparation involontaire qui ne peut être bien éloignée, la seule pensée qu'il faut mourir, quel fonds pour une ame mondaine d'amertume & d'affliction d'esprit! *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis, viro quieto!* Ne cessons donc point, mes cheres Sœurs, de louer Dieu, & par ce dernier trait de comparaison entre nous & les chrétiens du siécle, convaincons-nous encore de l'avantage de notre état. En quittant les biens de la terre pour suivre Jesus-Christ, nous nous garantissons de tout cela. Nous ne craignons plus ni les calamités publiques, ni les disgraces particulieres, ni les révolutions d'Etats, ni les renversemens de familles, ni les injustes vexations, ni les malignes jalousies. Ne possédant rien, nous sommes à l'abri de tout; nous pré-

Eccli. c. 41.

venons même la mort, & avant qu'elle nous dépouille, nous nous dépouillons nous-mêmes; nous faisons dans nous-mêmes par un libre mouvement de notre volonté, ce qu'elle fera dans les chrétiens du siécle par une dure & inflexible nécessité. Après quoi nous sommes en droit de lui dire aussi-bien que le grand Apôtre:

1. Cor. 15. *Ubi est mors victoria tua? ubi est mors stimulus tuus!* ô mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, & de les anéantir dans le tombeau; ton aiguillon, c'est-à-dire la douleur que tu causes aux avares & aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolâtre, & à quoi ils tiennent: mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me séparant du monde, j'ai quitté ces biens, avant qu'ils me quittassent; & que bien-loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu & un mérite. Le monde passe, disoit S. Bernard, & avec le monde

1. Joan. 2. passent ses desirs & ses concupiscences: *Mundus transit & concupiscentia ejus:* il est donc bien plus raisonnable, concluoit ce Pere, & même plus doux, de quitter le monde & ses biens,

Bern. que d'attendre qu'ils nous quittent: *Planè ergo relinquere illa melius est, quàm ab eis relinqui.* C'est ainsi, Ames religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jesus-Christ: voyons maintenant à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'aprendre dans la seconde partie.

II. PART.

A Quoi Jesus-Christ s'est-il engagé pour les ames religieuses? à des choses si surprenantes, dit S. Bernard, qu'il a falu pour nous obliger à les croire, non-seulement toute l'auto-

rité de ſa parole, mais toute la ſainteté de ſon ſerment. *Amen dico vobis*; je vous le dis en vérité (car voilà comment ce divin Sauveur en a juré par lui-même) que ceux qui pour me ſuivre renoncent à tout, au jour de mon dernier avénement, ſeront aſſis avec moi pour juger le monde, *Vos qui reliquiſtis omnia, in regeneratione ſedebitis judicantes*; qu'ils recevront dès cette vie le centuple des biens qu'ils auront quittés, *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut ſorores, centuplum accipiet*: & qu'ils auront un droit ſpécial & particulier à la vie éternelle, *Et vitam æternam poſſidebit*. Trois promeſſes, dont S. Bernard s'étonnoit avec raiſon, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût dans le monde chrétien des hommes aſſez inſenſibles, pour n'en être pas touchés: *Quid enim eſt, quod ad verbum tantæ promiſſionis negligentia humana dormitat?* Trois promeſſes, mes cheres Sœurs, dont je craindrois de vous faire connoître toute l'étendue, ſi je ne comptois ſur votre humilité, mais dont je ne crains point de me ſervir, pour achever de réveiller la foi, la religion, la piété des chrétiens du ſiécle, en leur inſpirant un ſaint zéle d'imiter, autant qu'il leur convient, votre renoncement. Commençons par la premiere prérogative exprimée en ces termes, *Vos qui reliquiſtis omnia, ſedebitis judicantes*, & rendons ce témoignage à notre Dieu, que de tous les maîtres il n'en eſt point de ſi fidéle ni de ſi magnifique dans ſes récompenſes. Bern.

Avoir un titre pour paroître devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paroître avec aſſurance, & même pour y paroître avec honneur, tandis que le reſte des hommes y ſera dans l'humiliation & dans la confu-

ternation, c'eſt ce que l'Evangile de Jeſus-Chriſt promet aux ames religieuſes. Il leur ſuffiroit d'être tranquilles dans ce jugement, où les puiſſances même frémiront, & où le juſte à peine ſe ſauvera. Or cette tranquillité eſt une des graces particulieres que Dieu par une eſpèce de juſtice, diſons mieux, par ſon infinie miſéricorde, ſemble avoir attachée à leur profeſſion. *Egredere anima mea, quid times?* diſoit au moment de la mort ce ſolitaire dont S. Jerôme a fait l'éloge, c'étoit le bienheureux Hilarion : ſors, mon ame, s'écrioit-il, plein d'une vive confiance à la vue de ce jugement qu'il alloit ſubir ; ſors, mon ame, de ce corps mortel, qui depuis ſi long-tems te tient lieu de demeure & de priſon : que crains-tu ? Il eſt vrai, tu vas être préſentée devant le ſouverain juge : mais raſſure-toi, & ſouviens-toi que ce juge, quoique ſouverain, eſt celui pour lequel tu as tout quitté. Il y a près de ſoixante & dix ans que tu le ſers dans ce déſert ; pourquoi donc aurois-tu de la peine à comparoître devant lui ? Il eſt dans des diſpoſitions à ton égard trop favorables, pour te réprouver ; & quelque rigueur qu'il ait pour les autres, ayant tout quitté pour lui, tu peux tout eſpérer de lui : *Septuaginta propè annis ſervisti Deo : egredere, quid times ?* Cette penſée le fortifioit, l'encourageoit, le maintenoit dans un calme & dans une paix inaltérable. A ce moment de la mort où les ames mondaines ſouffrent de ſi cruelles agonies, cet homme de Dieu goûtoit des délices intérieures ; occupé & pénétré de ce ſentiment, qu'il alloit être jugé par celui même pour l'amour duquel il avoit ſolemnellement renoncé à toutes cho-

ſes. Or ce qu'il éprouvoit alors, c'eſt ce que l'expérience nous fait voir encore tous les jours. Car voilà comme on meurt dans la religion ; & voilà, Seigneur, le miracle de votre grace dont j'ai eu la conſolation d'être tant de fois témoin. Rien de plus ordinaire dans ces ſaintes Communautés qui conſervent leur premier eſprit, & où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui eſt le vrai caractère de la vie religieuſe ; rien de plus commun que d'y voir des ames aux aproches de la mort, diſpoſées de la ſorte ; des ames, quand il faut partir, ſûres du Dieu auquel elles ſe ſont dévouées, & qui ſortent ſans peine de leurs corps, pour aller au devant de l'Epoux ; des ames qui, pour être proches du jugement de Dieu, n'en ſont pas moins remplies de ſon amour, je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte ; des ames enfin qui, ſans être préſomptueuſes, ſemblent auſſi bien qu'Hilarion ſe hâter, & ſe dire à elles-mêmes : *Egredere, quid times* ? parce qu'en quittant le monde, elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il ſuffiroit, dis-je, aux ames religieuſes d'avoir en vertu de leur profeſſion, de quoi ſoutenir ce jugement ſi redoutable avec confiance & avec tranquillité : mais le Fils de Dieu portant encore plus loin la choſe, a voulu qu'elles euſſent de quoi le ſoutenir avec honneur & avec dignité : il a voulu que ce jugement fût leur gloire, & que le rang qu'elles y tiendront en qualité de ſes épouſes, fût pour elles par raport aux autres chrétiens un rang d'diſtinction, de ſupériorité & de préémine
Car il eſt de la foi, que ceux qui auron
quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, ſer

tems de la régénération & à la fin des siécles, assis sur des trônes pour juger tout l'univers ; & les Peres de l'Eglise ont étendu cette promesse à tous ceux qui, poussés du même esprit que les Apôtres, renoncent au monde pour embrasser la vocation religieuse. On demande pourquoi les religieux seront les juges du reste des hommes. S. Chrysostome répond, que cette gloire leur sera accordée, non-seulement pour honorer dans leurs personnes la pauvreté évangélique où ils auront vécu, mais parce qu'ayant été les sectateurs & les imitateurs de Jesus-Christ dans la profession de la pauvreté évangélique, ils auront une grace particuliere pour être alors ses assesseurs, & même une espèce d'autorité pour juger le monde. Et c'est, chrétiens, qui m'écoutez, le mystère que je vous annonce aujourdhui. Oui, ces saintes Filles que vous voyez, que vous comptez parmi les morts du siécle, s'éléveront contre vous dans le jugement de Dieu, & vous confondront par l'opoſition de leurs exemples. Leur austérité suffira pour confondre votre mollesse, leur humilité pour confondre votre orgueil, leur modestie pour confondre votre luxe, leur pauvreté dont elles sont contentes, pour confondre votre cupidité, qui ne dit jamais, c'est assez. Or je vous dis ceci, afin que toutes ensévelies & comme anéanties qu'elles sont dans l'obscurité d'une vie cachée, vous les respectiez ; & que devant un jour subir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous, vous l'anticipiez en vous jugeant & en vous condamnant vous-mêmes.

En effet, la fidélité de ces servantes de Dieu, leur ferveur & leur piété, leur inno-

table régularité, leur pureté angélique, ſont déjà comme autant d'arrêts qu'elles prononcent contre vous. Mais la prudence de la chair qui vous aveugle, vous fait mépriſer ces arrets, pour vivre ſelon les loix & les maximes du monde corrompu. Que ſera-ce, quand la figure de ce monde étant paſſée, ces arrêts portés contre vous, & fondés ſur l'exemple de leurs vertus, s'exécuteront ſans apel ? Que ſera-ce quand ces Epouſes de l'Agneau prenant ſéance avec lui, & revêtues de la puiſſance qu'il leur donnera, paroîtront pour vous reprocher votre infidélité, votre impénitence, vos relâchemens dans le ſervice de Dieu, & pour former de tout cela ce jugement définitif dont vous ne vous releverez jamais ? Car voilà, mes chers Auditeurs, l'eſſentielle différence de leur deſtinée & de la vôtre. Au ſon de cette derniere trompette qui raſſemblera toutes les nations, vous frémirez, & ces vierges de Jeſus-Chriſt leveront la tête : pourquoi ? c'eſt que leur rédemption aprochera, & que vous verrez aprocher votre confuſion. Or votre confuſion ſera d'avoir négligé, en ſervant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles, & une partie de leur rédemption conſiſtera à ſe voir au-deſſus de vous, parce que dans le monde elles ſe ſont ſéparées de vous. Que dis-je, au-deſſus de vous ? le comble de leur rédemption ſera de ſe voir au-deſſus des élus même, qui marchant dans la voie commune des commandemens, n'auront pas ſuivi comme elles le chemin plus étroit des conſeils. Car voilà, dit S. Bernard, quel ſera l'avantage ſingulier de leur élection & de leur prédeſtination : *Hæc erit illarum gloria ſingula-*

ris, inter ipsos etiam ejusmodi fideles. Peu d'entre les filles du siécle qui sont ici présentes, voudroient, digne Epouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser; mais quelques mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimât heureuse d'y mourir. Y vivre, c'est une parole dure, qu'elles ne goûtent pas; mais elles goûtent un moins celle-ci, qu'il leur seroit un jour avantageux d'y avoir vécu. Passons à la seconde promesse.

C'est le centuple dès cette vie, je dis le centuple des biens que le religieux a quittés pour Jesus-Christ: promesse dont cet Homme-Dieu s'est rendu lui-même garant: *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Mais, dit un mondain, assurez-moi & faites-moi voir que ce centuple ne me manquera pas, & sans hésiter je renoncerai à tous les plaisirs du siécle. Et moi je lui réponds: erreur & illusion, vous ne vous connoissez pas vous-même; étant aussi sensuel & aussi charnel que vous l'êtes, ce centuple, quand je vous le garantirois, n'opéreroit point en vous ce changement; les gages les plus certains que je pourrois vous donner d'un bien dont vos sens ne seroient point frapés, ne feroient qu'une foible impression sur votre cœur, & puisque vous ne déférez pas à la parole d'un Dieu, vous n'écouteriez pas la mienne. Avant toutes choses, il faut croire: car ce centuple évangélique n'est promis qu'à celui qui triomphe du monde, & cette victoire par où l'on triomphe du monde, vient de notre foi. Croyez à un Dieu qui vous parle; & vous concevrez, & vous expérimenterez, j'ose dire que vous sentirez tout ce qu'il vous promet: ayez en lui de la confiance, sur

quel autre pouvez-vous plus sûrement compter? Vous risquez bien tous les jours dans les traités que vous faites avec les hommes. L'usure qui vous est interdite avec les hommes, est louable, est sainte, est méritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un, mettez-vous dans la disposition nécessaire pour en faire l'épreuve, & vous la ferez : il est la vérité même.

Cependant, me dites-vous, il y en a qui se trouvent frustrés de leur attente, & qui après avoir tout quitté dans le monde, ne goûtent point ce centuple dans la religion? N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes, & qui ne le font que trop hautement entendre? n'en sommes-nous pas quelquefois témoins? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-dessus S. Bernard, levez-vous, & prenant votre cause en main, justifiez-vous vous-même : car c'est à vous-même que ce reproche s'adresse, & votre providence ne doit pas souffrir qu'un reproche si frivole, mais si dangereux, ébranle la foi de vos serviteurs & de vos servantes au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous donc encore une fois, & défendez-vous : *Exurge, Deus, & judica causam tuam.* Non, mes Freres, poursuit le même S. Bernard, ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui pour Dieu & de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vu de juste trompé ni délaissé. Si dans les monastères & les cloîtres on voit des ames qui ne jouissent pas de ce centuple évangélique, ce ne sont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui en ont bien quitté, au moins d'esprit & de cœur : *Ps.*

mais de celles qui dans ce qu'elles ont quitté, ſe ſont fait de ſecrettes réſerves, mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne ſe ſont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui, après avoir joui de ce centuple dans les premieres années de leur profeſſion, le perdent malheureuſement dans la ſuite de leur vie, ce ne ſont point de celles qui perſéverent dans cet eſprit de renoncement au monde ; mais de celles qui par un funeſte relâchement voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté ; & le reprendre, en accordant la religion avec le monde. Rentrons en-nous-mêmes, mes cheres Sœurs ; & ſi parmi nous, il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer ce défaut à Dieu, qu'il ſe l'impute à ſoi-même. Car s'il veut ſe faire juſtice, il trouvera bientôt dans ſon cœur, quelque attache qu'il y conſerve ; & convaincu qu'il n'a donc pas droit encore de dire comme S. Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, il conclura qu'il n'a donc pas droit non plus de demander à Jeſus-Chriſt l'effet de ſa promeſſe. Touché de ſon indignité, il ſe confondra devant Dieu, & il s'écriera avec douleur : vos jugemens ſont équitables, ô mon Dieu, & je ne dois pas m'étonner ſi je ſuis privé du centuple dont vous récompenſez ceux qui vous ſuivent. N'ayant quitté le monde qu'à demi, non-ſeulement ce centuple ne m'eſt pas dû, mais il eſt de votre juſtice de ne me l'accorder pas. Ainſi rendra-t-il gloire à Dieu, & dans ſon malheur même, il adorera les juſtes & ſages conſeils de Dieu. Donnez-moi une ame ſolidement religieuſe, une ame qui n'ait plus rien à quitter, & je la défierai de ſe pouvoir

plaindre, qu'elle n'ait pas reçu le centuple dont je parle, & qu'elle ne l'ait pas reçu à la proportion de ce qu'elle a quitté. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne se quittent pas elles-mêmes, bien-loin d'affoiblir ma proposition, la vérifient & la confirment. Car si la promesse du Sauveur ne s'accomplit pas en elles, c'est que de leur part elles n'ont pas la disposition pour cela requise, & qu'elles manquent à la condition qu'il exige & qu'il leur a expressément marquée. *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores.*

Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise, mes chères Sœurs, que suivant la pensée de quelques interprétes, je le fasse consister dans les avantages temporels qui se trouvent attachés à la profession religieuse ; & malheur à vous & à moi, si nous en étions réduits à ne chercher dans ce centuple que la bénédiction d'Esaü & la graisse de la terre, au lieu de la rosée du ciel. Une vie exempte de soins, un établissement sûr & tranquille, un port à l'abri des orages du siécle, tout cela auroit été bon pour ces anciens Israélites que Dieu traitoit en mercénaires, & dont les graces & les faveurs n'étoient que l'ombre & la figure des biens à venir : mais nous qui avons quitté le monde, nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc, selon S. Bernard, c'est la préférence que notre état nous donne au-dessus de tous les autres par raport aux dons spirituels, qui sont les vrais dons de Dieu ; c'est l'avantage que nous avons comme religieux, d'être les domestiques de Dieu, c'est l'honneur qu'ont les vierges chrétiennes d'être spécialement & par excellence les épou-

ſes de Dieu. Ce centuple, c'eſt la liberté de l'eſprit, qui nous affranchit de la ſervitude du monde, c'eſt l'indépendance où nous vivons des loix du monde, c'eſt l'éloignement où nous ſommes des ſcandales du monde, la facilité de nous ſauver & l'impuiſſance morale de nous perdre. Ce centuple, c'eſt la paix intérieure de la conſcience, c'eſt la joie de voir dans le chemin le plus ſûr & le plus droit qui conduit à la vie, c'eſt la douceur d'une ſainte ſociété, c'eſt le repos d'une ſalutaire retraite, c'eſt l'alliance admirable de l'un & de l'autre, c'eſt la ferveur de l'émulation & le ſecours des bons exemples, c'eſt la plénitude de ces conſolations céleſtes, dont l'ame ſéparée de tout & unie à Dieu, peut ſe féliciter auſſi-bien que David : *In via teſtimoniorum tuorum delectatus ſum, ſicut in omnibus divitiis.* Le dirai-je ? ce centuple, ce ſont les croix même que nous avons à porter & qui par l'onction de la grace, non-ſeulement s'adouciſſent dans la religion, mais y tiennent lieu de conſolation : *Apud Deum namque ipſa quoque tribulatio magna quædam conſolatio eſt.* Au lieu que les croix des mondains ſont des croix d'eſclaves, des croix inutiles pour le ſalut, ſouvent des croix réprouvées, & déjà par avance le centuple que Dieu ajoute à la malédiction du monde ; celles d'une ame religieuſe ſont des croix d'épouſes, des croix précieuſes pour le ciel, des croix changées par la grace de l'Eſprit-Saint en béatitudes, parce qu'elles ont la vertu non-ſeulement de purifier & de ſanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple enferme encore quelque choſe au-delà de tout ce que je dis : c'eſt ce que je ne puis exprimer ; c'

Pſalm. 8.

Rom.

que Dieu, tout pécheur & tout lâche que je suis, m'a fait plus d'une fois éprouver ; c'est ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dégoûts du monde, qui surpassent toutes les délices du monde ; c'est ce qui fait que tout le monde & toutes ses pompes ne me touchent point, que je me passe aisément de lui, que ses établissemens, ses prospérités, ses honneurs ne sont pas même des sujets de tentation pour moi.

Après cela, venez, disoit le Seigneur par un de ses Prophétes, & plaignez-vous, si vous l'osez encore, de ma providence : *Venite & arguite me, dicit Dominus.* Dites que dès cette vie, je ne sçais pas récompenser ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon service : dites que je les fais languir par des espérances toujours incertaines & toujours éloignées : dites que je n'ai pas dans tous les trésors de ma miséricorde de quoi les enrichir dès maintenant, ou plutôt reconnoissez qu'il y a un Dieu, qui rend justice à ses élus & qui la leur rend même sur la terre : *Utique est Deus judicans eos in terra.* Voilà ce que reconnoissoit & ce que déclaroit avec tant de zéle ce fervent disciple de S. Bernard, lequel ayant quitté de grands biens & de grands honneurs dans le monde, s'étoit retiré à Clairvaux, & y vivoit dans la pratique des plus éminentes vertus. Il souffroit de cruelles douleurs, & jusques dans les plus vives atteintes d'un mal aigu qui lui déchiroit les entrailles, il ne laissoit pas de dire à Jesus-Christ : *Vera sunt omnia quæ dixisti, Domine Jesu.* Toutes vos paroles, ô mon Dieu, sont véritables : vous m'avez promis le centuple, & je le goûte actuellement, puisque rien n'égale la joie dont je suis pé-

Isaïe. c. 1.

Psalm. 57.

Bernar

ré, en me regardant comme une victime que vous avez choiſie & agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empêche point de convenir que vous vous acquittez de vos promeſſes au délà même de mes ſouhaits, & de proteſter que je ſuis pleinement content de vous. Aveu peu néceſſaire à votre gloire, mais qui néanmoins eſt le plus grand hommage que vous puiſſiez recevoir de votre créature, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui dans l'état de mes ſouffrances, puiſſiez non-ſeulement me contenter, mais me combler des plus abondantes conſolations. Ainſi parloit ce juſte plein de foi, & ainſi parleroient, je ne ſçais combien d'ames religieuſes, ſi elles vouloient nous faire part des bénédictions de douceur dont Dieu les prévient.

Or ce centuple dont elles jouiſſent, & que l'on peut dire être déjà pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'eſt après tout qu'un avant-goût, qu'un eſſai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, & où elles aſpirent comme au dernier terme de leurs deſirs & à l'eſſentielle récompenſe de leur renoncement. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.* Que ſeroit-ce donc, mes chers Auditeurs, ſi pour conclure mon ſujet par la troiſiéme promeſſe de Jeſus-Chriſt, j'ajoutois que ces Epouſes du Fils de Dieu, en qualité de Religieuſes, ont à la vie éternelle un droit affecté & privilégié que vous n'avez pas : que le Royaume des cieux leur apartient d'une maniere dont il ne vous apartient pas ? Prenez garde : je ne prétends pas que la vie éternelle ne ſoit que pour les religieux ; loin

ous édifier par-là, je vous jetterois dans le
eſpoir. Mais je dis que la vie éternelle eſt
ur les religieux plus particuliérement &
s ſûrement que pour vous ; je dis que le
aume céleſte leur eſt promis plus juſte-
nt & plus infailliblement qu'à vous : je dis
: ſi l'Evangile eſt vrai, ils y ont plus de part
: vous, & qu'ils doivent y être reçus pré-
iblement à vous. En faut-il davantage
ur vous inſpirer un ſaint mépris de ce que
s êtes dans le monde, & de tout ce qui
s attache au monde ; & pour allumer dans
cœurs un deſir encore plus ſaint de vous
iformer à ces ſervantes de Dieu, chacun
s votre condition, par un détachement
ſi parfait qu'il vous peut convenir ?
Quoiqu'il en ſoit des Chrétiens du ſiécle,
là, généreuſe & ſainte Epouſe de Jeſus-
riſt, les récompenſes que vous devez eſpérer
qui vous doivent animer. Vous allez dire
s le même eſprit que S. Pierre : *Ecce*
reliquimus omnia ; c'eſt pour vous, Sei-
eur, que je quitte tout, & que je me quitte
i-même ; car en vain quitterois-je tout le
te, ſi je ne me quittois moi-même ; & en
n me flatterois-je de m'être quitté moi-
me, ſi de bonne foi je n'avois quitté tout
reſte. Je quitte tout, ô mon Dieu, & mal-
ur à moi ſi j'avois ſeulement la penſée de
: réſerver la moindre partie de ce tout. Je
is ce qu'il en coûta à l'infortuné Ananie &
a femme Saphyre, & leur exemple me ſuf-
oit pour avoir en horreur un tel partage.
ais indépendamment de leur exemple,
onneur que vous me faites d'accepter tout
que je vous offre, la joie & la conſolation

que j'ai de vous l'offrir, ce que j'attends de vous & dans le tems & dans l'éternité, tous ces motifs ſont ſur moi bien plus d'impreſſion que la crainte de vos plus rigoureux châtimens. Je quitte tout, Seigneur, & pour cela j'oublie pere & mere, freres & ſœurs; j'oublie le monde, je conſens à en être oubliée; je renonce au monde, & je conſens à en être renoncée; je meurs pour le monde, & je conſens qu'il ſoit mort pour moi comme je ſerai morte pour lui. J'en ſerai bien dédommagée, ô mon Dieu, ſi vous daignez vous ſouvenir de moi; ſi je trouve grace auprès de vous, & ſi vous jettez un regard favorable ſur moi; ſi je vis pour vous, & ſi vous vivez pour moi: *Ecce nos reliquimus omnia.* Tels ſont vos ſentimens, ma chere Sœur: la ſolidité de votre eſprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroître en vous arrachant du ſein d'une famille qui comptoit ſur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & ſur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, tout cela joint aux connoiſſances encore plus particulieres que j'en puis avoir, me répond des diſpoſitions intérieures de votre ame. Et moi, fondé ſur l'inviolable fidélité de notre Dieu j'oſe vous répondre de tout ce qu'il vous a promis, ſoit pour le cours de la vie préſente, ſoit au moment de la mort & à ſon jugement dernier, ſoit dans la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

QUATRIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

L'Opoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle.

Obſecro vos, ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.

Je vous conjure, moi qui ſuis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui ſoit digne de votre vocation. Aux Epheſiens, chap. 4.

C'Eſt ainſi que parloit le grand Apôtre, exhortant les nouveaux fidéles qu'il avoit formés en Jeſus-Chriſt par l'Evangile; & c'eſt ainſi que je me ſens inſpiré de vous parler aujourdhui, mes chers Auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous inſtruire ſur le ſujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes aſſemblés. Saint

Paul avoit un droit particulier de tenir ce langage aux Chrétiens d'Epheſe, parce qu'étant alors dans les fers pour le nom du Sauveur, qu'il leur avoit annoncé, il accompliſſoit lui-même dignement ſa vocation à l'Apoſtolat; & il ne pouvoit pas les engager plus efficacement à honorer par la ſainteté de leur vie, leur vocation au chriſtianiſme; qu'en alléguant ſon exemple, qui ſupoſé la haute eſtime qu'ils avoient de lui, étoit pour eux un des motifs les plus convaincans dont ils puſſent être touchés. Car c'eſt pour cela, leur diſoit-il, mes Freres, que je me fais un honneur d'être
Epheſ. priſonnier de Jeſus-Chriſt; *Ego vinctus Chriſti*
c. 3. *Jeſu*; & quand je me glorifie de cette qualité, ce n'eſt pas ſeulement pour moi, que Dieu par ſa miſéricorde m'a choiſi dans le judaïſme; c'eſt pour vous qui êtes gentils, c'eſt pour votre ſalut qui m'eſt ſi cher & ſi précieux, c'eſt afin de vous faire connoître le mérite de cette grace, par où Dieu vous a apellés des ténébres de l'infidélité à ſon admirable lumiere, en vous communiquant le don de la foi: *Hujus rei gratiâ, ego vinctus Chriſti Jeſu pro vobis gentibus.* Permettez-moi, Chrétiens, d'apliquer ceci à mon ſujet. Une vierge qui ſe conſacre à Dieu par la profeſſion religieuſe, peut dire auſſi-bien que S. Paul, qu'elle eſt dans les chaînes pour le Seigneur. En effet, les vœux qui l'engagent à Dieu, ſont pour elle de véritables liens; des liens dont elle ne rougit point, & dont elle fait même toute ſa gloire; des liens qu'elle porte avec joie, & où elle met toute ſa confiance; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre; & qui la tiennent attachée inſéparablement à Jeſus-

Chriſt. Elle auroit donc droit de dire aux chrétiens du ſiécle qui viennent aſſiſter à ſon ſacrifice, ce que Saint Paul diſoit aux Ephéſiens : *Obſecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Je vous conjure, moi qui par un choix ſolemnel vais me rendre captive pour Jeſus-Chriſt, de profiter de mon exemple, & de vous comporter d'une maniére digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà juſtement, mes chers Auditeurs, ce que vous prêche aujourdhui bien mieux que moi, cette généreuſe Fille qui va pour jamais ſe dévouer à Dieu ; & c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours, après que j'aurai demandé les lumiéres du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

ETRE apellé de Dieu, c'eſt dans la penſée de S. Paul, le premier effet de la prédeſtination divine, & par conſéquent le principe de tous les biens & le fondement du ſalut de l'homme : *Quos prædeſtinavit, hos & vocavit.* Rom. c. 8. Mais être apellés à un état de ſainteté ſans le connoître, & avoir reçu de Dieu une vocation ſans en faire le diſcernement, c'eſt la ſource au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grace & du ſalut. En quelque condition que nous ſoyons, & quelque genre de vie que nous ayons embraſſé, nous avons tous part, comme chrétiens, à cette vocation céleſte, par où, comme dit Saint Paul, Dieu nous a apellés en Jeſus-Chriſt. Mais nous devons reconnoître à notre confuſion, qu'il y en a pluſieurs parmi nous, qui groſſiers & ignorans dans les choſes de Dieu, quoique éclairés & intelligens dans celles du monde, ne

ſçavent pas, & par un abus encore plus déplorable, paroiſſent même ne ſe pas mettre en peine de ſçavoir ce que c'eſt que cette vocation, c'eſt-à-dire, qui n'en comprennent pas les engagemens, qui n'en pénétrent pas les conſéquences, & qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'eſt à quoi j'entreprends aujourdhui de remédier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux ſortes d'auditeurs, les uns engagés à vivre dans le monde, les autres conſacrés à l'état religieux, mon deſſein eſt de faire connoître aux premiers que la Providence a choiſis pour le monde, l'excellence & la ſainteté de la vocation chrétienne, en la meſurant ſur la vocation religieuſe. Et pour m'acquitter en même tems de ce que je dois à ces chaſtes épouſes du Sauveur, qui pouſſées de l'eſprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire eſtimer le mérite & le prix de la vocation religieuſe, en la réduiſant aux principes de la vocation chrétienne. Voilà les deux fins que je me propoſe; & l'illuſtre vierge qui fait le ſujet de cette cérémonie, me ſervira pour l'une & pour l'autre de preuve vivante. Car comme elle eſt déjà plus que convaincue des ſaintes maximes ſur leſquelles doit rouler tout ce diſcours, au lieu de l'exhorter & de l'inſtruire, je vous inſtruirai par elle, chrétien qui m'écoutez, je vous exhorterai par elle; o ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour vous perſuader, je vous confondrai par elle: ce ſera le ſujet de la premiere partie. Et dans la ſeconde en vous comparant, ou plutôt en vous oppoſant à elle, je la conſolerai par vous, lui ferai goûter ſon bonheur par vous

l'affer-

l'affermirai dans ſa vocation par vous. Voilà tout mon deſſein, qui ſe réduit à deux vérités que que je vous prie de bien concevoir; l'une qui regarde les chrétiens du ſiécle, & l'autre qui touche les religieux; ou plutôt, qui par l'oppoſition de ces deux états, doivent l'une & l'autre aprendre également aux religieux & aux chrétiens du ſiécle à ſe conduire d'une maniére digne de leur vocation: *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Car je prétends que rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du ſiécle, que de leur faire conſidérer la perfection de l'état religieux: c'eſt ma premiere propoſition. Et j'ajoute que rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire enviſager les malheurs preſque inévitables & les obligations des chrétiens du ſiécle; c'eſt ma ſeconde propoſition. Que ne dois-je pas eſpérer de ces deux importantes vérités, ſi vous me donnez une attention favorable?

IL étoit de l'honneur de la religion, & l'ordre de la providence l'exigeoit ainſi, qu'il y eût toujours dans l'Egliſe de Dieu de quoi confondre non-ſeulement l'impiété des chrétiens ſcandaleux & libertins, mais encore la négligence & la tiédeur des chrétiens lâches & imparfaits: & comme la charité de pluſieurs devoit ſe refroidir, ſelon la prédiction de Jeſus-Chriſt, à meſure que l'iniquité iroit croiſſant; auſſi étoit-il néceſſaire qu'au moins le zéle de quelques-uns dans la ſuite des tems ſe ranimât, pour empêcher que le déſordre & le relâchement des autres ne prévalût. Or c'eſt I. PART.

à quoi Dieu ſemble avoir admirablement pourvu, en opoſant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plûpart des chrétiens du ſiécle, la perfection de l'état religieux, & en voici les raiſons qui ſont évidentes. En premier lieu, parce que cette vue de la perfection de l'état religieux découvre ſenſiblement aux chrétiens du ſiécle ce qu'ils ſont, ou plutôt ce qu'ils doivent être; ce qu'ils ont été, & malheureuſement pour eux ce qu'ils ne ſont plus, le degré de ſainteté dont ils ſont déchus, & auquel Dieu les rapelle; la voie de perfection qu'ils ont quittée, & où ils doivent s'efforcer de rentrer. En ſecond lieu, parce qu'enviſageant la perfection de l'état religieux, les chrétiens du ſiécle ſont malgré eux détrompés d'une erreur groſſiere, dont ils ſe préviennent ſouvent; ſçavoir, que la loi de Dieu priſe dans toute ſon étendue & dans ſon étroite rigueur, c'eſt pour eux quelque choſe d'impraticable: puiſqu'au contraire ils la doivent concevoir, non-ſeulement poſſible, mais facile & proportionnée à la foibleſſe même de l'humanité, lorſqu'ils voient le courage de tant d'ames religieuſes qui enchériſſent ſur cette loi, & qui non contentes de ſes préceptes, s'impoſent le joug de ſes plus ſéveres conſeils. En troiſiéme lieu, parce qu'il eſt conſtant que la perfection de l'état religieux réfute invinciblement toutes les excuſes qu'alléguent les chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur lâcheté dans la voie de Dieu, & détruit tous les prétextes dont ils ſe ſervent communément pour éluder les ſolides & utiles remontrances qu'on leur fait ſur l'obſervation exacte de leurs devoirs. Trois

raiſons capables de les confondre ; mais en même tems, mes cheres Sœurs, trois puiſſans motifs pour réveiller en vous cette ſainte ferveur que je voudrois aujourdhui vous inſpirer. Ecoutez-moi.

Non, dans l'obligation indiſpenſable où eſt l'homme chrétien d'agir & de vivre en chrétien, rien n'eſt plus important pour lui que de bien comprendre une fois l'excellence de ſon état, & de remontrer de tems en tems par de ſalutaires réflexions juſqu'à ſon origine, pour reconnoître ce qu'il eſt, ou pour s'humilier de ce qu'il n'eſt pas. C'étoit la grande leçon que S. Paul faiſoit aux Corinthiens. Il leur remettoit devant les yeux la ſainteté de leur vocation, parce qu'il ſçavoit bien, dit S. Chryſoſtome, que du moment qu'ils s'appliqueroient à la conſidérer, ils en concevroient une haute idée ; que remplis de la haute idée qu'ils en auroient conçue, ils feroient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fût conforme ; & que vivant conformément à cette idée, ils deviendroient des hommes parfaits, *Videte vocationem veſtram, Fratres.* Ainſi leur parloit-il alors. Mais où voyons-nous aujourdhui cette ſainteté de la vocation chrétienne : & où pourrions-nous en trouver une vive image ? Rendons-en, vous & moi, la gloire à Dieu : c'eſt dans l'état religieux, où Dieu non-ſeulement la fait ſubſiſter, mais la rend palpable & ſenſible. Car quoique nous ne puiſſions nous déguiſer à nous-mêmes le triſte changement qui s'eſt fait dans le chriſtianiſme, il eſt vrai néanmoins que Dieu a pris ſoin d'y ſuſciter de ſaintes maiſons où ſa loi eſt pratiquée dans toute ſon étendue. Des maiſons que

nous pouvons regarder comme les asyles de la piété chrétienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence & de la mortification chrétienne. Des maisons où l'Evangile de Jesus-Christ non-seulement est reçu avec respect, mais suivi à la lettre & avec une pleine fidélité. Des maisons subsistantes au milieu de nous, pour servir de témoignage contre nous, & pour être des modèles visibles que nous puissions consulter, & sur qui nous puissions nous former. Prenez garde, s'il vous plaît, à ma pensée.

Dans les premiers siécles de l'Eglise, il n'étoit pas nécessaire qu'il y eût des religieux: pourquoi? parce que les chrétiens vivant comme chrétiens, étoient alors au moins dans la préparation de leur cœur, autant de religieux. Ainsi Saint Jerôme le témoigne-t-il, en parlant de ces chrétiens d'Alexandrie que Saint Marc forma, & qui servirent de modèles à tous ceux que l'on nommoit disciples, c'est-à-dire, sectateurs de la doctrine de Jesus-Christ & de sa loi. En effet, dit ce saint Docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui ressentît le monde: ils renonçoient à leurs biens, ils ne possédoient rien en propre, ils obéissoient aux Apôtres comme à leurs pasteurs, ils vaquoient jour & nuit à la priere; ils s'apelloient frere n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame; en conclut Saint Jerôme, ils étoient tous par profession générale, ce que sont maintenant par un engagement particulier ceux qui embrassent la vie monastique: *Ex quo patet primorum in Christo credentium fuisse Eccles quales nunc monachi esse nituntur & co*

Hieron.

Voilà le miracle que le Saint-Esprit o

quand il descendit sur les Apôtres & sur tous les disciples assemblés, les ayant, tout grossiers qu'ils étoient, rendus capables d'une vocation si sainte ; je veux dire, les ayant détachés du monde & d'eux-mêmes, & par une conversion qui fut dans toutes ses circonstances le plus inconteſtable changement de la main du Très-haut, & le plus étonnant prodige de la grace qu'on ait jamais vu sous le ciel, leur ayant inspiré à tous, le mépris des biens de la terre, la fuite des honneurs du siécle, le renoncement aux plaisirs ; disons mieux, leur ayant inspiré à tous, l'estime de la pauvreté jusqu'à s'en faire une béatitude, l'amour de l'humilité jusqu'à se glorifier des humiliations, le goût des croix & des souffrances jusqu'à se réjouir de ce qu'ils en étoient trouvés dignes. Miracle qui de l'Eglise de Jérusalem où il commença, se répandit bien-tôt après dans les nations & parmi les gentils, où, selon le texte sacré, on voyoit s'augmenter & se multiplier de jour en jour le nombre des croyans : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* Qu'est-ce à dire des croyans ? c'est-à-dire de ceux qui, animés du même esprit que les Apôtres, se dépouilloient de tout, & quittoient tout pour suivre Jesus-Christ. Lisez ce qu'en raporte Eusebe, & ce qu'il raconte de l'esprit d'abnégation où vivoient ces Chrétiens, qui sans autre titre que celui de simples Chrétiens, étoient autant de pauvres volontaires, autant de martyrs de leur foi, autant d'exemples de toutes les vertus religieuses. Telle étoit, dis-je, selon la tradition des Peres, l'idée que l'on avoit alors de la vocation chrétienne ; & cette idée, je le répete, n'étoit point

Act. c. 5.

une vaine ſpéculation, mais quelque choſe de réel & de ſubſiſtant.

Mais le monde, dit Saint Jerôme, n'étoit pas aſſez heureux pour pouvoir long-tems ſoutenir une telle perfection; & cette perfection, quoique réelle, par un ſecret jugement de Dieu ne devoit pas long-tems être à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il? vous le ſçavez, & pour peu de foi qu'il vous reſte, vous en gémiſſez: la ferveur de l'eſprit chrétien vint bientôt à ſe rallentir; & l'idée même s'en ſeroit perdue, ſi Dieu qui la vouloit conſerver, la voyant effacée & comme détruite dans les chrétiens du ſiécle, ne l'avoit retracée & renouvellée dans l'état religieux. Pourquoi retracée & renouvellée? non-ſeulement, répond Saint Jerôme, afin qu'il y eût toujours des hommes ſur la terre qui rendiſſent à Dieu ce culte parfait dont le ſeul chriſtianiſme le peut honorer; mais afin que ceux qui viendroient dans la ſuite à dégénérer de la pureté de ce culte, puſſent au moins, quand il plairoit à Dieu de les toucher, être en état d'y revenir, afin qu'ils en euſſent toujours l'image préſente, & que malgré l'iniquité des derniers tems, j'euſſe encore droit, comme prédicateur de l'Evangile, de leur dire: *Videte vocationem veſtram.* Aprenez, mes Freres, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, & pour la converſion deſquels je me ſens un zéle ſincére, aprenez par ce qui paroît à vos yeux, ce que c'eſt que d'être chrétien. Puiſque vous en portez encore le nom, reconnoiſſez ce que vous êtes, & ne vous laiſſez pas pervertir juſqu'à oublier l'excellence & le *prix* de votre vocation. Pour vous en mieux

inſtruire, contemplez-la & admirez-la dans ces Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui en ſont les portraits vivans. Ne meſurez pas cette vocation chrétienne par les mœurs & par les maximes d'un certain monde qui vous ſéduit, & dont vous êtes obſédés. Pour en avoir une notion conforme à celle de Saint Paul, ſortez de ce monde profane : entrez en eſprit dans ces ſanctuaires fermés pour le monde, où les ſervantes de Dieu ſont leur demeure ; dans ces cloîtres, dont vous avouez que l'eſprit du monde eſt banni, & où vous convenez que l'eſprit de Dieu regne ſouverainement. C'eſt là que vous verrez ce que c'eſt que votre vocation, & combien les voies où vous marchez ſont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apôtre, quand il diſoit : *Videte vocationem veſtram.* Donnons à tout ceci plus de jour par une réflexion qui m'a touché, & dont je ſuis aſſuré que vous ſerez touchés vous-mêmes.

Quand S. Antoine eut vu S. Paul Anachorette dans le déſert, & qu'il eut été lui-même témoin de la vie toute céleſte que menoit cet homme de Dieu ; interrogé par ſes diſciples, qui le prierent à ſon retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient pénétré, il leur repondit les larmes aux yeux, & frapant ſa poitrine de douleur : *Va mihi peccatori qui tam indignè monachi nomen fero ! Vidi Eliam, vidi Joannem in deſerto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiſo.* Ah, mes Freres, malheur à moi qui porte ſi indignement le nom de ſolitaire ! J'ai vu un ſecond Elie, j'ai vu un autre Jean-Baptiſte, & pour vous parler *Anto*

sans figure, J'ai vu Paul, non pas dans une habitation terreſtre, mais dans un Paradis. Voilà, hommes du ſiécle, mais avec bien plus de raiſon, ce que vous devez penſer. Quand vous ſortez d'un monaſtére, où vous reconnoiſſez vous-mêmes que Dieu eſt glorifié, comme il eſt ici, par l'obſervance exacte de la régle; & qu'après une cérémonie auſſi touchante que celle dont vous allez être témoins, vous retournez dans vos maiſons, voilà ce que chacun de vous ſe doit dire dans l'amertume de ſon ame, & avec un cœur contrit : *Va mihi peccatori qui tam indignè Chriſtiani nomen fero*; Malheur à moi qui ne ſuis qu'un faux chrétien, & qui ne mérite pas même d'en porter le nom! J'ai vu des Anges dans des corps mortels; J'ai vu des vierges, dont les vêtemens blanchis dans le ſang de l'Agneau, n'ont jamais été ſouillés d'aucune tache; j'ai vu des ames dont le monde n'étoit pas digne, & qui renonçant au monde, ſe ſont rendus dignes de Dieu. Et qui ſuis-je moi pécheur, qui ſuis-je moi pécheresſe? C'eſt ainſi, dis-je, mes chers Auditeurs, que doivent parler, non-ſeulement ceux d'entre vous qui dans l'idée commune paſſent pour mondains, mais ceux-mêmes dont la conduite eſt eſtimée plus réguliere & plus louable. Car quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les ſupoſiez, que font-ils dans le monde qui ſoit comparable à la vie de ces ſaintes Filles que Dieu a ſéparées du monde? En quoi aprochent-ils de leur pauvreté & de leur auſtérité? en quoi les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes, dans *cet aſſujettiſſement* éternel de leur volonté,

ns cette obéiſſance qu'elles ont vouée, &
nt elles ſe font un mérite capital? Qu'eſt-ce
e la vertu d'un homme & d'une femme
monde, miſe en parallele avec tout cela?
pendant ces ſervantes de Dieu proteſtent
'elles n'ont entrepris des choſes ſi contrai-
à la nature, qu'elles n'ont embraſſé des
formes ſi étroites, qu'elles ne ſe ſont enſe-
lies avec Jeſus-Chriſt par une pénitence ſi
ureuſe, que pour arriver & plutôt & plus
rement à cette perfection, où elles ont conçu
e le chriſtianiſme les apelloit: & ce qui les
milie, ce qui fait le ſujet de leur douleur,
qu'elles ſe reprochent ſans ceſſe, c'eſt de ſe
ir encore bien éloignées de ce chriſtianiſme
rfait où elles aſpirent. Et en effet, ſi moi
i vous parle, j'avois cru pouvoir être dans
monde auſſi ſolidement chrétien, auſſi pu-
nent chrétien, auſſi exactement chrétien
e je le puis être dans l'état religieux, je
urois jamais pris le parti de la religion. Car
n'ai cherché dans la religion que ce qui
uvoit m'aider à être chrétien; & je n'ai
né la préférence de mon choix à la pro-
ſion religieuſe, que parce que la foi m'a
is que c'eſt de tous les états celui qui
oche le plus de cet ancien chriſtianiſme
it nous révérons encore la pureté. Or ſui-
t ce principe, mes chers Auditeurs, qui
vous ſoyez, & pour peu de juſtice que
s vouliez vous faire, comment pourriez-
s, vivant dans le monde, ne vous paſ-
nilier à la vue de ces ſaints modéles &
ces ferventes épouſes du Sauveur? Et
ment pourriez-vous n'en pas tirer cette
ſuſion ſalutaire, qui doit être le remède

efficace & ſouverain de tous vos relâchemens? Confuſion, que vous devez faire conſiſter à vous repréſenter ſouvent l'état dont vous êtes déchus, & qui m'autoriſe à vous dire ce que Dieu, dans l'Apocalypſe, diſoit autrefois à une ame tiéde : *Memor eſto unde excideris*; ſouvenez-vous de ce que vous avez été, & de ce que vous n'avez ceſſé d'être, que parce que vous avez oublié, qu'être chrétiens, c'eſt ſans autre engagement que celui-là, être religieux d'eſprit & de cœur. Paſſons à la ſeconde raiſon.

Apoc. 3. 2.

Une des principales erreurs dont les lâches chrétiens ſe préoccupent, & qui contribue davantage à les endurcir dans leurs déſordres, eſt de ſe figurer la loi de Dieu, non-ſeulement auſtére & difficile, mais du moins par raport à eux moralement impoſſible; de ſe plaindre qu'elle ſurpaſſe leurs forces, & par une puſillanimité dont ils voudroient lui imputer la cauſe, de ſe décourager & de déſeſpérer même abſolument d'atteindre jamais à ſa ſainteté. Mais moi je dis, qu'un des grands moyens dont ſe ſert la Providence pour détromper ces chrétiens foibles & timides d'une ſi pernicieuſe erreur, c'eſt de leur opoſer la perfection de l'état religieux, en les convaincant malgré eux, que la loi de Dieu n'eſt point en effet impraticable, puiſqu'il ſe trouve des ames, non-ſeulement qui la pratiquent dans toute ſon étendue, mais qui vont encore au délà; & qui comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juſte meſure par l'obſervation des préceptes, y ajoutent volontairement & de gré les vœux de la religion : des ames *généreuſes*, qui gardant inviolablement,

& de l'aveu du monde même, exemplairement, tous les devoirs de la profeſſion religieuſe qu'elles ont embraſſée, ſervent dans le monde, ou, pour mieux dire, contre le monde d'une preuve authentique & invincible, je ne dis pas de la poſſibilité, mais de la facilité de la loi chrétienne. Car avec quel front un mondain, pour ſe diſculper des déréglemens de ſa vie, oſera-t-il prétexter l'impoſſibilité imaginaire de cette loi, tandis que des millions de vierges courent avec allégreſſe dans la voie des commandemens; c'eſt peu, dans la voie des conſeils les plus héroïques & les plus opoſés aux inclinations de la chair & du ſang?

Et c'eſt ici, Chrétiens, que je vous conjure de vous apliquer à vous-mêmes ce qui fit autrefois une ſi forte impreſſion ſur le grand Docteur de l'Egliſe Saint Auguſtin, & ce qui produiſit enfin dans ſa perſonne ce changement miraculeux de la main du Très-haut. Preſſé du deſir d'être à Dieu, & déjà, à l'égard de tout le reſte, détaché du monde, il ne tenoit plus au péché que par une ſeule habitude, mais cette ſeule habitude, par les fauſſes idées dont il étoit prévenu, lui ſembloit un obſtacle invincible à ſa converſion; il vouloit rompre ſes liens, mais il déſeſperoit de le pouvoir. De là cette guerre cruelle qui lui déchiroit l'ame, cette incertitude où il demeuroit, ces délais & ces retardemens continuels, tantôt voulant, & tantôt ne voulant plus, diſant toujours que ce ſeroit pour le lendemain, & ne diſant jamais que ce ſeroit pour le jour préſent, *Cras, cras.* Mais que fit Dieu? il lui fit voir en eſprit la charité, qui ſe préſentant *Aug*

devant lui, & lui montrant une troupe de vierges de tout âge & de tout état, lui disoit pour
Idem. le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti & istæ* ? ne pourrez-vous pas ce que celle-ci & ceux-là ont pu ? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, foibles comme vous, & sujets aux mêmes tentations que vous ? Ce reproche l'humilia, le réveilla, le toucha. Malgré ses propres préventions, Augustin céda à la force de l'exemple, crut enfin qu'avec le secours de la grace, il lui seroit possible, & même aisé de sortir d'esclavage : il le crut, & convaincu qu'il le pouvoit, il en vint à une pleine exécution. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que Dieu par mon ministère & par ma bouche, s'adresse à vous, & que malgré vous, il vous détrompe sensiblement du vain prétexte dont votre lâcheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont, & l'honneur de leur sexe, & les prédestinées du monde chrétien. Car c'est comme s'il vous disoit : Hommes transgresseurs de ma loi, vous qui pour la violer plus hardiment & avec moins de remords, la traitez d'impraticable ; vous qui feignez dans le précepte un excès de rigueur qui n'y fut jamais, & dont cependant
Ibid. 53. votre libertinage se prévaut, *Qui fingis laborem in præcepto* ; voyez, pour vous convaincre de votre injustice & de votre erreur, ces vierges ferventes, qui animées d'une sainte confiance, ont eu le courage d'enchérir même sur ma loi, & qui dans la vue de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, menent une vie plus angélique qu'humaine. Voyez l'infatigable persévérance avec laquelle elles

ſoutiennent les obſervances les plus mortifiantes pour le corps & les plus humiliantes pour l'eſprit. Voyez leur force à remporter ſur elles-mêmes des victoires & ſe faire des violences, qui ne leur étoient point abſolument néceſſaires pour le Royaume du ciel. Voyez leur détachement de tout ce que le monde avoit pour elles, non-ſeulement d'agréable & de délicieux, mais d'innocent & de permis. Prétendez-vous après cela que les devoirs communs du chriſtianiſme ſoient un fardeau trop peſant pour vous ; & lorſque ces ames fidéles ont l'avantage & la gloire de faire le plus, vous obſtinerez-vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins.

En effet, Chrétiens, quelle excuſe pouvez-vous alléguer qui ne ſoit invinciblement réfutée par un tel exemple ? c'eſt la troiſiéme raiſon qui ſuit de l'autre. Eſt-ce la naiſſance ? eſt-ce l'éducation ? eſt-ce l'âge, le tempérament ? ſont-ce les infirmités ? Mais entre ces vierges de Jeſus-Chriſt, combien par leur naiſſance étoient auſſi diſtinguées, ou même plus diſtinguées que vous ? cependant elles ont pu fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnoit, pour s'enſevelir dans l'obſcurité du cloître. Combien dans la maiſon paternelle avoient été élevées, non-ſeulement au milieu de toutes les aiſes & de toutes les commodités de la vie, mais au milieu de toutes les délices, au milieu de toute la magnificence du monde ? cependant elles ont pu ſe priver de tout ce que le monde avoit de plus engageant & de plus flatteur, pour embraſſer un état de pénitence, d'abnégation, de croix. Combien dans une jeuneſſe auſſi vive que la vôtre, ont comme

vous des inclinations naturelles & des passions à vaincre : ou combien dans une vieillesse aussi avancée & aussi caduque, ont à porter le poids des années qui les accablent ? Cependant y a-t-il une inclination un peu trop humaine qu'elles n'attaquent & qu'elles ne combattent sans relâche ? y a-t-il une passion qu'elles ne surmontent ? à quels exercices ne se rendent-elles pas assidues, malgré la pesanteur de l'âge qui leur pourroit servir de prétexte pour s'en dispenser ? & si peut-être elles se trouvent forcées d'accepter quelques dispenses que la régle leur accorde, disons mieux que la régle leur impose, par quelles autres pratiques prennent-elles soin autant qu'il est en leur pouvoir, de compenser d'ailleurs ce que leur fait perdre une triste nécessité dont elles se plaignent ? Sont-elles toutes d'un tempérament plus ferme & plus robuste que vous ? sont-elles toutes d'un sexe plus capable de soutenir le travail ? sont-elles toutes plus exemptes des foiblesses de la nature ? toutes néanmoins, sans égard aux forces ni à la santé, s'assujettissent au même joug, & remplissent les mêmes obligations. Or voilà, mondains, par où Dieu vous jugera ; voilà par où elles vous jugeront elles-mêmes : car c'est ce que Jesus-Christ leur a promis dans la personne de ses Apôtres : *Vos qui reliquistis omnia, & secuti estis me, sedebitis judicantes.* Rien donc de plus propre à confondre la lâcheté des chrétiens du siécle, que de considérer la perfection de l'état religieux ; & rien en même tems de plus propre à consoler les religieux, que de considérer l'état des chrétiens du siécle : autre vérité que j'ai à vous faire voir dans la seconde partie.

GRace à la Providence de notre Dieu, c'eſt de tout tems que les vrais religieux, quoique pauvres & dénués de tous les biens de la terre, n'ont pas laiſſé d'être contens de leur état, juſqu'à s'eſtimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils poſſédent; & c'eſt de tout tems que malgré la vie dure & mortifiée où les engage la profeſſion religieuſe, perſuadés qu'ils avoient choiſi la meilleure part, ils ſe ſont conſolés dans leurs peines, par la comparaiſon qu'ils ont faite de leur condition avec celle des chrétiens du ſiécle. Mais quelque avantageuſe qu'ait été pour eux cette comparaiſon, j'oſe dire que la plûpart n'en ont profité qu'à demi; & il m'eſt au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il ſeroit à ſouhaiter que chacun en tirât: pourquoi? parce qu'il eſt certain que la plûpart des religieux n'ont jamais aſſez bien connu le monde, même en le quitant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement juſqu'à quel point l'état des chrétiens du ſiécle comparé avec la vie religieuſe, leur pouvoit & leur devoit être un fonds de conſolation. Or c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui me reſte à vous développer. Vérité que je ſoutiens être la plus touchante & la plus capable de vous affermir dans votre vocation, pour peu que vous vous apliquiez à deux réflexions que vous avez dû faire mille fois, & que je vous ai marquées dès l'entrée de ce diſcours; c'eſt-à-dire, pour peu que vous enviſagiez d'une part les miſéres inévitables, & de l'autre les indiſpenſables devoirs des chrétiens

II PAR

engagés à vivre dans le monde. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincues.

Un des points sur quoi S. Bernard croyoit autrefois avoir droit de féliciter ceux qui se séparoient du monde, & qui faisoient profession de la vie monastique, étoit celui-ci. Il est vrai, mes Freres, leur disoit-il, la vie que nous menons dans la religion, paroît aux enfans du siécle quelque chose de triste; mais ils n'en jugent de la sorte, que parce qu'ils sont dans l'erreur, & qu'ils ne nous connoissent pas. Nos abstinences & nos jeûnes, nos macérations & nos veilles leur donnent une idée affreuse, mais vaine & mal fondée, de notre état. Car ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui sont extérieures, & qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix même, non-seulement supportables, mais aimables: *Cruces vident, unctiones non vident.* Ainsi parloit ce Pere, touché de l'expérience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux qui, formés & instruits à son école, l'expérimentoient comme lui. Mais si les enfans du siécle sont trompés, quand ils estiment la condition des religieux malheureuse, je ne crains point, saintes épouses du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfans du siécle, si vous les estimez heureux, & pourquoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui, quoi qu'ils en disent, sont des joies fausses & aparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus véritables & plus réels, qu'ils sont secrets & cachés. Or ce principe supposé, il me seroit aisé, mes cheres Sœurs, de vous

découvrir ici une ſource féconde & inépuiſable
le conſolations même ſenſibles, que vous n'a-
ez peut-être jamais goûtées, & dont je vou-
rois que vous fuſſiez auſſi pénétrées, que
Dieu m'a fait ſouvent la grace d'en être péné-
ré moi-même. Car je n'aurois pour cela qu'à
ous faire un plan du monde, ſeulement tel
u'il m'eſt connu : que feroit-ce, ſi je vous le
epréſentois tel qu'il eſt en effet ; ce ſeroit aſſez
our vous obliger à bénir mille fois le Ciel qui
ous en a ſéparées. Je n'aurois pour vous faire
entir le bonheur de cette ſéparation, qu'à en-
rer dans le détail des choſes à quoi vous
ngage la ſainte régle que vous profeſſez, &
nſuite qu'à y opoſer l'iniquité, la ſévérité,
a dureté, ſi j'oſe dire, la tyrannie des loix
ue le monde preſcrit à ceux qui le ſervent.

En qualité de religieuſes, vous avez des
roix à porter ; j'en conviens, & malheur à
ous, ſi vous n'aviez plus ce caractère de reſ-
emblance avec le Dieu crucifié qui eſt votre
livin époux : mais s'il y a des croix dans la
eligion, le monde n'a-t-il pas les ſiennes plus
eſantes & plus affligeantes ? & les vôtres com-
arées à celles du monde, méritent-elles pro-
rement d'être apellées croix ? Votre vie dans
a religion eſt un perpétuel exercice de péni-
ence, je le ſçais : mais je ſoutiens auſſi que
'eſt ce qui en fait pour vous non-ſeulement la
ainteté, mais la félicité ; puiſque dans la pen-
ée des Peres, depuis le péché il n'y a plus pour
'homme perdu d'autre reſſource, ni par con-
équent d'autre félicité ſur la terre que la pé-
itence : *Panitentia eſt hominis rei felicitas.* Tertul
Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'a-
ez fait que changer d'objet, & que ſelon le

monde même, vous y avez encore gagné; dites-moi, mes cheres Sœurs, qu'eſt-ce que la vie de la plûpart des mondains? qu'eſt-ce que la vie d'un avare ou d'un ambitieux? qu'eſt-ce que la vie d'un courtiſan eſclave de la faveur, ſinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuſe qu'elle eſt inutile & forcée, au lieu que la vôtre eſt au moins volontaire & ſalutaire. Or pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choiſi celle qui vous conduit au ſalut, & de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger ſans vous ſauver? Vous faites profeſſion, comme religieuſes, de vous mortifier & de vous humilier: n'eſt-on pas ſans ceſſe & malgré ſoi mortifié & humilié dans le monde; & au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu comme
Pſ. 44. David, *Propter te mortificamur*, c'eſt pour vous, Seigneur, & pour vous ſeul que nous ſouffrons, le mondain n'eſt-il pas réduit à tenir dans un ſens tout oppoſé le même langage, en diſant au monde, *Propter te*, c'eſt pour toi, monde réprouvé, que je me captive, c'eſt pour toi que je me fais violence, c'eſt pour toi que je ſouffre & que je gémis; & parce que c'eſt pour toi, j'ai le malheur encore avec tout cela de me damner? Vous dépendez dans la maiſon de Dieu, d'une Supérieure qui vous tient lieu de mere, & qui en a tout le zéle & tous les ſoins: mais de combien de maîtres durs, impérieux, bizarres, dépendent ceux qui prétendent à quelque choſe dans le monde? Comme religieuſes vous n'avez plus de volonté, & eſt-il permis d'en avoir à ceux qui ſe

dévouent au monde ? Sans sortir du saint lieu où nous sommes, que ne puis-je, pour vous détromper des fausses idées que vous avez peut-être encore du monde, vous révéler ici le secret des cœurs ; & de tous les chrétiens du siécle qui m'écoutent (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, & qui ne puissent me servir de témoins des miséres du monde dans les conditions même du monde les plus distinguées) de ces hommes, dis-je, du siécle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connoître les déboires & les déplaisirs mortels ? quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles passions les déchirent, quelles jalousies les rongent, quelles disgraces les désolent, quelles injustices qu'ils se croient faites, les désespérent, quels dégoûts ont-ils à essuyer, & quels rebuts à suporter ? Vous vous les figurez dans les divertissemens & les plaisirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaisirs, & de quel fiel sont mêlés pour eux ces vains divertissemens ? Ils vous paroissent comblés de biens : sans parler de ce qu'il leur manque, de ce que la cupidité toujours insatiable leur fait desirer au delà de ce qu'ils ont, que seroit-ce si vous sçaviez à quoi les biens même qu'ils possédent les exposent ; les peines qu'ils ont à les conserver, les allarmes que leur cause la crainte de les perdre, la douleur qu'ils ressentent en les voyant dépérir, les envies, les traverses, les persécutions que leur fortune leur attire ? Ah ! mes cheres Sœurs, vous & moi qui avons renoncé au monde, nous serions en vue de tout cela, remplis, animés, pénétrés d'une vive & intime reconnoissance

envers notre Dieu. Les actions de graces que nous lui rendons pour le bienfait ineſtimable de notre vocation, ne procéderoient plus ſeulement de la foi qui nous éleve à l'eſpérance des biens futurs, mais d'un ſentiment preſque naturel, que l'expérience même des biens préſens produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès maintenant, mais avec un excès de douceur qui ſeroit comme l'avant-goût de notre béatitude, combien il eſt avantageux d'avoir tout mépriſé pour Jeſus-Chriſt; & la ſeule choſe que nous aurions à craindre, en nous comparant avec les partiſans du monde, c'eſt que la tranquillité & la paix de notre état ne nous tînt déjà lieu de récompenſe, & ne diminuât en quelque maniére le mérite de notre ſacrifice. Et en effet, à combien d'épouſes du Sauveur l'obéiſſance qu'elles ont vouée dans la religion, de gênante qu'elle peut quelquefois leur paroître, ne deviendroit-elle pas pour jamais douce & aimable, ſi elles concevoient bien ce que c'eſt que l'aſſujettiſſement de la plûpart des épouſes du ſiécle? & combien d'ames religieuſes que Dieu éprouve de tems en tems par certains ennuis, ne guérirois-je pas tout-à-coup de cette tentation, ſi je pouvois leur donner les connoiſſances que j'ai, non plus des déſordres & des abominations, mais des tribulations & des malheurs dont le monde eſt plein: je dis ce monde dont l'éclat ſemble plus nous éblouir, & dont la figure trompeuſe a plus l'air de proſpérité?

Mais je me ſuis réſervé quelque choſe de plus eſſentiel & de plus fort pour la concluſion de ce diſcours: & quoi? le voici. Outre les

roix & les miſéres que les chrétiens du ſiécle ont à ſurporter, ils ont, comme chrétiens, dans le ſiécle même, des devoirs à remplir : & ces devoirs bien entendus, doivent les faire trembler, pour peu qu'ils aient de chriſtianiſme. Or ce qui les doit faire trembler, c'eſt ce qui doit achever, mes cheres Sœurs, de nous conſoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les chrétiens du ſiécle : pourquoi ? parce que ce ſont des devoirs auxquels le ſalut eſt attaché pour eux auſſi-bien que pour nous, parce que ce ſont des devoirs dont l'obſervation eſt par conſéquent auſſi indiſpenſable pour eux que pour nous, & parce que ce ſont enfin des devoirs dont la pratique eſt beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces chrétiens que la divine Providence a laiſſés dans le monde, & qui peuvent ſelon leur vocation, y demeurer, ſans être apellés à la même perfection que nous, ſont apellés au même ſalut. Ce ſalut ne leur eſt pas moins important qu'à nous ; ce ſalut ne leur eſt pas promis à de meilleures conditions qu'à nous ; ils doivent comme nous l'acheter, comme nous le mériter, comme nous y travailler ; & voilà pourquoi Dieu leur a donné ſa loi & preſcrit certains devoirs. Il leur a dit comme à nous : *Hoc fac & vives* : gardez mes commandemens, & vous aurez la vie éternelle : mais ſans cela n'attendez de moi qu'une affreuſe damnation. A bien examiner ces commandemens de Dieu, nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'eſſentiel & de plus onéreux, eſt auſſi étroit pour toutes les perſonnes du monde que pour les perſonnes religieuſes : que les uns & les autres

ſur mille points doivent à Dieu la même obéiſſance & la même fidélité ; les uns & les autres ont ſur mille ſujets à l'égard du prochain les mêmes obligations de juſtice & de charité ; qu'en mille rencontres il eſt également enjoint aux uns & aux autres de veiller ſur eux-mêmes, de garder leur cœur, de faire le bien & de ſe maintenir dans un état de grace & de ſainteté. Mais voici le triſte ſort des mondains, & ce qu'il y a dans leur condition de bien déplorable & de bien terrible : c'eſt que liés auſſi étroitement que nous, il leur eſt du reſte bien moins facile qu'à nous de ſatisfaire à ces préceptes, dont ils ne peuvent toutefois ſe diſpenſer, ſans encourir la haine de Dieu, & ſans s'expoſer à toute la ſévérité de ſes jugemens. J'en dis trop peu : c'eſt qu'il leur eſt d'une extrême difficulté de les garder ces préceptes, & qu'ils ne le peuvent ſans livrer les plus violens combats, & ſans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choſes l'une, ou qu'ils cedent lâchement aux obſtacles qu'ils ont à ſurmonter, & que tranſgreſſant la loi, ils ſe damnent ; ou que voulant réſiſter au torrent, & être fidéles à la loi, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, & ne peuvent ſe maintenir dans l'ordre que par un travail ſans relâche & une conſtance infatigable. De là cet abandon où vivent les uns, lâchant la bride à toutes leurs paſſions, parce qu'ils déſeſperent de les pouvoir réprimer ; ſuivant en aveugles toutes leurs cupidités, parce qu'ils ne ſe ſentent pas un courage aſſez affermi pour en ſoutenir les attaques & pour les arrêter ; cédant à la tentation qui les *ſollicite*, parce qu'ils ne ſe croient pas aſſez

forts pour la ſurmonter. Etat ſi commun dans le monde ; mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion & toute crainte de Dieu. De là cette guerre perpétuelle, où les autres paſſent leurs jours. Guerre domeſtique & contre eux-mêmes, contre les deſirs qui les ſollicitent, contre les reſſentimens qui les aigriſſent, contre ſes jalouſies qui les piquent, contre toute la fragilité & toute la corruption naturelle du cœur de l'homme ; dont le poids les accable, ou les accableroit, ſi par une force ſupérieure ils ne s'élevoient au-deſſus de la nature & de ſes foibleſſes. Guerre étrangere & contre tout ce que le monde leur préſente, contre les exemples du monde, contre les diſcours du monde; contre les maximes du monde, contre les coutumes du monde, contre les reſpects du monde, contre les intérêts du monde ; enſorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'Apôtre, lorſqu'il diſoit : *Intus pugnæ, foris timores* ; aſſauts au dedans, allarmes & dangers au dehors. Guerre néanmoins néceſſaire, c'eſt-à-dire, guerre où ils ſont obligés de prendre les armes & de combattre : ce n'eſt pas aſſez, où ils ſont obligés de vaincre, & de vaincre toujours, & de vaincre en toutes rencontres & ſur toutes ſortes de ſujets. Car ce ne ſera point pour eux une excuſe au tribunal de Dieu que la difficulté de la loi ; difficile ou non, de l'avoir une fois violée & ſur un ſeul point, ce ſeroit aſſez pour faire leur condamnation. Voilà, je le répete, pour peu qu'ils s'intéreſſent à leur propre ſalut (& à quoi peuvent-ils être ſenſibles, ſi l'affaire de leur ſalut ne le touche pas ?) voilà ce qui doit les déſoler & les conſterner.

2. Cor. c. 7.

Mais c'eſt cela même, mes cheres Sœurs, qui doit nous faire ſentir l'avantage de notre état, cela même qui nous le doit faire eſtimer & aimer. Nous y avons deux ſortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du chriſtianiſme, & devoirs propres de la profeſſion religieuſe. Or ſans m'arrêter aux devoirs communs dont l'obſervation nous eſt inconteſtablement beaucoup plus facile, je prétends, & vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous ſommes volontairement ſoumis, il n'y a rien de ſi ſublime, rien de ſi héroïque & de ſi parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aiſé que ne le ſont aux mondains les devoirs les plus ordinaires: pourquoi cela? ne le ſçavez-vous pas? c'eſt que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit ſéduire notre eſprit & corrompre notre cœur; c'eſt que dans l'état religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous ſoutiennent, qui nous animent, qui nous ſanctifient; c'eſt que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faiſons rien qui ne nous porte à la perfection où nous ſommes apellés: d'où il arrive que nous nous ſauvons, & même que nous nous perfectionnons, ſans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repouſſer, ni par conſéquent les mêmes violences à nous faire. Nous ne ſommes point obligés de nous ſéparer de la multitude: au contraire nous n'avons qu'à nous y joindre, & qu'à la ſuivre. Nous ne ſommes point dans la néceſſité de prendre des voies écartées: au contraire nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés & les

plus

plus battus. Il ne faut point pour obéir à Dieu, & pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire nous n'avons qu'à nous laiſſer conduire, tellement qu'il y auroit mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre & à ſortir de la régle qu'à nous y aſſujettir & à y perſévérer. Or mes cheres Sœurs, quelle penſée doit être plus conſolante pour une ame religieuſe que celle-ci : Ce que je fais aiſément dans la religion, me coûteroit infiniment dans le monde ; j'y trouve du goût, j'y trouve la tranquillité & le repos, & je n'y trouverois ailleurs que des contradictions & des traverſes : encore avec tout ce que j'aurois à eſſuyer au milieu du monde & avec toute ma fermeté, tomberois-je ſouvent, ou du moins ne ferois-je que très-peu de progrès ; au lieu que ſans opoſition & ſans riſque, non-ſeulement je mets mon ſalut en aſſurance, mais je m'éleve & j'acquiers chaque jour devant Dieu de nouveaux mérites. Penſées d'autant plus touchantes pour les perſonnes religieuſes, qu'elles connoiſſent mieux le prix du ſalut, & qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voies de cette éternité bienheureuſe.

Mais du reſte, ma chere Sœur, tout ceci n'empêchera point que vous ne puiſſiez dire à Jeſus-Chriſt, comme Saint Pierre, & même dans un ſens avec plus de confiance que Saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te* ; Seigneur, nous avons tout quitté pour vous. Car au lieu que cet Apôtre n'avoit quitté que des filets & une barque, vous allez renoncer par une profeſſion ſolemnelle à tous les avantages & à tous les droits d'une

naiſſance illuſtre. Vous allez quitter tout ce que le monde pouvoit vous promettre de plus grand. C'eſt un ſacrifice qui ſera dès cette vie même votre bonheur : mais après tout, ce bonheur de votre état n'ôtera rien à votre ſacrifice de ſon mérite : ce ſera toujours un ſacrifice, & le plus généreux de tous les ſacrifices que vous puiſſiez faire à votre Dieu : il y aura égard, & ſur-tout il aura égard au zéle & au déſintéreſſement parfait avec lequel vous le faites. Car je connois trop, ma chere Sœur, les diſpoſitions intérieures de votre ame, pour ne ſçavoir pas quel eſprit vous anime dans le deſſein que vous avez pris de vous dévouer à Dieu. Je ſçais que c'eſt lui ſeul qui vous attire ; & non point les douceurs qu'il lui a plu d'attacher à ſon ſervice, qu'en vous donnant à lui, vous ne cherchez que lui, & que vous êtes prête à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour lui. Sainte réſolution, qui achevera de vous faciliter tout ce que la vie religieuſe peut avoir en ſoi de plus pénible, puiſqu'il eſt vrai, que moins on penſe à l'adoucir, plus elle devient douce, & que plus on veut ſentir la peſanteur de la croix, plus la croix devient légere ? Allez donc, précieuſe victime, allez au pied de l'autel vous immoler : allez mourir au monde & à vous-même, pour ne plus vivre qu'au Seigneur. C'eſt lui qui vous a apellée, c'eſt lui qui va vous recevoir, c'eſt lui qui vous ſoutiendra dans l'exécution de toutes les promeſſes que vous avez à lui faire, comme c'eſt lui-même enfin qui vous couronnera dans la gloire, où nous conduiſe, &c.

CINQUIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Comparaiſon des perſonnes religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité.

Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus.

Si nous ſommes entés en Jeſus-Chriſt par la reſſemblance de ſa mort, nous le ſerons en même tems par la reſſemblance de ſa réſurrection. Dans l'Epitre aux Rom. ch. 6.

NE vous étonnez pas Chrétiens, ſi je vous parle de Jeſus-Chriſt reſſuſcité * dans une cérémonie qui, ſelon toutes les maximes de la foi, eſt un véritable ſacrifice, & doit être par conſéquent regardée comme une véritable mort. Il eſt vrai, la mort & la réſurrection ſont deux termes eſſentiellement opoſés, & il eſt auſſi impoſſible dans l'ordre de la nature de

* *Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour le tems de Pâques.*

mourir & de reſſuſciter tout à la fois, que d'être & de n'être pas. Mais cette opoſition ne ſe rencontre point dans l'ordre de la grace. Car l'ame chrétienne, par la conformité qu'elle a avec Jeſus-Chriſt, peut ſans contradiction réunir en elle ces deux choſes ; je veux dire qu'elle peut tout enſemble, & être morte ſpirituellement, & être ſpirituellement reſſuſcitée. *Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus* : ſi comme de nouvelles plantes nous ſommes entés ſur la croix de cet Homme-Dieu ; ſi notre converſion, par laquelle nous mourons au péché, eſt en nous, comme elle le doit être, l'image de ſa mort, elle le ſera en même tems de ſa réſurrection. L'Apôtre ne dit pas qu'après avoir été ſemblables à Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa mort, nous lui ſerons un jour ſemblables dans l'état de ſa réſurrection & de ſa gloire : mais il prétend que par un effet miraculeux & tout divin, nous lui ſerons tout à la fois ſemblables dans l'un & dans l'autre ; & qu'en qualité de parfaits chrétiens, nous aurons l'avantage d'être conformes à ſa vie glorieuſe, dès le moment même que nous nous trouverons conformes à ſa ſainte mort : *Simul & reſurrectionis erimus.* Je conviens donc, digne & fidéle Epouſe du Sauveur, qu'en mourant au monde, vous allez mourir & vous enſevelir avec Jeſus-Chriſt, ſuivant la penſée & l'expreſſion de S. Paul : *Conſepulti ſumus cum illo.* Mais mourir & s'enſevelir de la ſorte, c'eſt reſſuſciter & entrer dans une nouvelle vie : *Si commortui ſumus & convivemus* & afin de ne me point écarter des ſentimens de l'Egliſe, qui dans ces ſaints jours eſt occupée à célébrer la réſurrection du Fils de Dieu, après

Rom. 6.

Tim. 2.

ir pleuré ſa mort, je veux vous montrer,
e l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité eſt le vrai
déle de la perfection de la vie religieuſe, &
e la vie religieuſe dans ſa perfection eſt la
is fidéle image de Jeſus-Chriſt reſſuſcité.
uvois-je choiſir un ſujet plus propre à vous
nner une haute idée de votre vocation ? Mais
ur en tirer tout le fruit que je me promets, j'ai
ſoin pour vous & pour moi des lumiéres du
int-Eſprit, & je les demande par l'interceſſion
la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave Maria.*

QUand Saint Paul parloit aux Chrétiens de l'obligation que nous avons tous de por-
même dès cette vie l'image de l'homme
eſte, il s'expliquoit trop clairement pour ne
convenir d'abord, que par cet homme
eſte il entendoit Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Car
ici comment il raiſonne dans cet admirable
ipitre de la premiere épître aux Corinthiens,
après avoir établi la réſurrection du Fils de
eu comme le fondement de toute la morale
chriſtianiſme, il en tire cette conſéquence,
je vous prie de bien comprendre, parce
elle va faire tout le ſujet de ce diſcours.
us reconnoiſſons, dit-il, deux hommes bien
férens & bien opoſés, mais qui ſont néan-
ins les deux principes de notre origine. Le
mier eſt Adam qui fut formé de la terre, &
par cette raiſon, mais plus encore par le
ordre de ſon péché, mérite d'être appellé
mme terreſtre : *Primus homo de terra ter-* I. Cor
us Et le ſecond eſt Jeſus-Chriſt, cet homme c. 15.
cendu du Ciel, qui dans tous les myſtéres
ſa vie, mais ſur-tout dans ſa ſainte réſur-
tion, a paru parfaitement ce qu'il étoit, c'eſt-

Ibid. à-dire un homme céleſte & divin : *Secundus homo de cœlo cœleſtis.* Tel qu'a été l'homme terreſtre, qui eſt Adam, tels ſont parmi nous ceux qui menant une vie ſenſuelle & animale, bornent leurs deſirs à la terre, & n'ont de vue

Ibid. que pour la terre : *Qualis terrenus, tales & terreni.* Et tel qu'a été l'homme céleſte qui eſt Jeſus-Chriſt, tels ſont ces chrétiens, qui par la pureté de leurs mœurs ſe conformant à ſon exemple & imitant ſa ſainteté, ſemblent déjà

Ibid. participer à ſa gloire : *Et qualis cœleſtis, tales & cœleſtes.* C'eſt pourquoi, mes Freres, conclut l'Apôtre, comme nous avons été aſſez malheureux pour porter l'image de l'homme terreſtre & pécheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme céleſte & glo-

Ibid. rieux : *Igitur ſicut portavimus imaginem terreni, portemus & imaginem cœleſtis.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait excellemment une vierge chrétienne qui quitte le monde, & qui ſe conſacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre ſenſiblement, & pour vous donner une idée juſte de la profeſſion religieuſe, en la comparant avec la réſurrection du Fils de Dieu, voici mon deſſein. Je trouve deux choſes ſingulierement remarquables dans l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité (j'entends de Jeſus-Chriſt reſſuſcité avant qu'il montât au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre) l'une par raport à ſon corps, l'autre par raport à ſon ame bienheureuſe. L'une qui conſiſte en ce que le corps de Jeſus-Chriſt par une vertu merveilleuſe de ſa réſurrection, quoique toujours matériel dans ſa ſubſtance & en lui-même, devint tout ſpirituel dans ſes

divines qualités qu'il acquit en reſſuſcitant. L'autre qui conſiſte en ce que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection demeura tellement ſur la terre qu'il y fut déſormais ſéparé du commerce des hommes, n'ayant même avec ſes diſciples que quelques entretiens courts & paſſagers, ſelon qu'il le jugeoit néceſſaire pour les affermir dans la foi, & du reſte n'étant occupé que du ciel, & ne voulant plus avoir de converſation que dans le ciel. Deux choſes, qui font de Jeſus-Chriſt reſſuſcité un parfait modéle de l'état religieux. Car c'eſt ainſi, ma très-chere Sœur, que par le vœu de chaſteté vous allez préſenter votre corps à Dieu comme une hoſtie vivante, ſainte, & agréable à ſes yeux. Or dans la doctrine de Saint Paul, votre corps conſacré de la ſorte & immolé à Dieu, va devenir un corps tout ſpirituel par la grace de votre vocation, comme l'étoit celui du Sauveur par la gloire de ſa réſurrection. Par le vœu de clôture, vous allez à l'exemple du même Sauveur, ſans ſortir du monde, vous ſéparer du commerce du monde, pour n'avoir plus de ſociété ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une ſainte néceſſité vous y engagera: enſorte que vos entretiens avec les perſonnes du monde ne ſeront, ſi je l'oſe dire, que de ſimples aparitions pour leur inſpirer le zéle de leur converſion & de leur ſalut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous ferai donc voir d'abord les caractéres du corps glorieux de Jeſus-Chriſt vivement marqués dans une vierge chrétienne, qui renonçant à la chair & au ſang, choiſit Jeſus-Chriſt pour ſon unique époux: & enſuite vous verrez la forme de vie

que tint ſur la terre Jeſus-Chriſt reſſuſcité, fidélement & heureuſement imitée par une vierge, qui ſe renfermant dans la maiſon de Dieu, ſe fait au milieu du monde une ſolitude où elle ne penſe plus qu'à l'éternité. En deux mots, votre profeſſion, Ames religieuſes, par une pleine conformité avec la réſurrection du Fils de Dieu, opére en vous tout à la fois deux miracles de la grace; ſçavoir, une chair toute ſpirituelle, & un eſprit tout céleſte. Une chair toute ſpirituelle par l'angélique pureté que vous profeſſez: ce ſera la premiere partie. Un eſprit tout céleſte, par l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vous vivez: ce ſera la ſeconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je découvre dans la vocation religieuſe; voilà à quoi je réduis les obligations de votre état: & voilà, mes chers Auditeurs, ce que chacun de vous doit par proportion s'apliquer juſques dans la vie ſéculière, & cependant chrétienne, où la Providence l'engage.

I. PART. DE toutes les idées que l'Ecriture nous donne de Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa réſurrection, la plus ſurprenante & la plus digne de nos réflexions, c'eſt celle qu'en avoit conçue Saint Paul, quand il diſoit aux Corinthiens: *Et ſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum, ſed nunc jam non novimus*; ainſi, mes Freres, quoiqu'autrefois nous ayons connu Jeſus-Chriſt ſelon la chair, maintenant qu'il eſt reſſuſcité, & dans l'état de ſa gloire, nous ne le connoiſſons plus de cette ſorte. Mais ſur quoi l'Apôtre fondoit-il, ou ſur quoi pouvoit-il fonder cette propoſition ſi

Cor. 5.

étonnante & même en aparence ſi contraire à la vérité du myſtère dont il parloit : Car il eſt de la foi que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité dans la même chair où il avoit vêcu & où il étoit mort, & il eſt de la foi que la gloire de ſa réſurrection n'avoit point détruit cette chair. Cela eſt vrai ; mais elle l'avoit tellement changée, que Saint Paul prétendoit avoir droit de ne la plus reconnoître. C'étoit un corps, dit Saint Gregoire Pape, mais qui n'avoit plus rien de matériel ni de terreſtre, & que la gloire de ſa réſurrection rendoit ſi différent des autres corps, qu'il ne devoit plus être regardé que comme un pur eſprit. Auſſi les Apôtres troublés & effrayés, s'imaginoient-ils en le voyant, voir un eſprit : *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre.* En effet, par un miracle inoui, & qui ne pouvoit être que le privilége des purs eſprits, il entroit dans les divers lieux où les diſciples ſe trouvoient aſſemblés, ſans que les portes lui en fuſſent ouvertes ; pour montrer, ajoute le même Pere, que dans l'état de ſa nouvelle vie, ſa chair étoit bien de même nature que dans ſa vie mortelle & paſſible, mais qu'elle jouiſſoit d'une toute autre gloire : *Ut oſtenderet eſſe poſt reſurrectionem carnem ſuam, & ejuſdem naturæ, & alterius gloriæ.* Excellent modéle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges conſacrées à Jeſus-Chriſt pour être ſes chaſtes épouſes. Voulez-vous ſçavoir le premier avantage qui leur revient de cette conſécration ? le voici. Quoiqu'elles vivent encore dans la chair, (c'eſt ainſi que s'exprimoit l'Apôtre) elles ne vivent plus ſelon la chair, elles ne marchent plus ſelon la chair, elles n'y

Luc. 24

Grego

2. Cor. 5. 10. giſſent plus ſelon la chair : *in carne ambulantes, non ſecundùm carnem militamus* : c'eſt-à-dire, que par la chaſteté religieuſe elles ſacrifient leurs corps à Dieu, & que leurs corps ſacrifiés ſemblent n'être plus ce qu'ils étoient, tant ils ſont ennoblis & perfectionnés dans l'ordre de la grace. Divin parallele de Jeſus-Chriſt reſſuſcité & de ſes épouſes : parallele dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait raport, qu'en le réduiſant aux quatre propoſitions où Saint Paul marquoit les prérogatives de la réſurrection des corps glorieux. Peut-être ſerez-vous ſurpris de trouver toutes ces propoſitions vérifiées clairement & preſque à la lettre dans la perſonne d'une vierge qui ſe voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des gentils, eſt mis en terre comme un corps animal & matériel, & il reſſuſcitera tout ſpi-

1. Cor. 15. rituel : *Surget corpus ſpirituale.* Il eſt mis en terre plein de corruption, & il reſſuſcitera in-

Ibidem. corruptible : *Surget in corruptione.* Il eſt mis en terre, difforme & hideux, & il reſſuſcitera,

Ibidem. tout éclatant & brillant de gloire : *Surget in gloriâ,* Il eſt mis en terre, privé de mouvement & d'action, & il reſſuſcitera rempli de force

Ibidem. & de vertu : *Surget in virtute.* Voilà par raport aux prédeſtinés ce que fera un jour la réſurrection. Or je ſoutiens que dès cette vie la chaſteté religieuſe, dans ceux qui l'embraſſent, produit déjà tous ces effets : je ſoutiens que c'eſt elle qui par avance, & même dans le ſens de Saint Paul, rend le corps d'une vierge tout ſpirituel ; que c'eſt elle qui le maintient dans une parfaite intégrité, & ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, dans une ſainte incorruptibilité : que c'eſt elle qui le remplit d'une force ſurnaturelle

& divine ; que c'eſt elle qui fait déjà ſa gloire anticipée, & que ces quatre caractères des corps glorieux ſont les quatre dons de grace que la religion lui communique. Voilà ce que je ſoutiens, & dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chaſteté religieuſe, anticipant dès cette vie l'effet de la réſurrection, rend un corps tout ſpirituel, & la preuve en eſt évidente : parce qu'il eſt certain que la chaſteté, ſur-tout avec ce caractère de ſtabilité que lui donne la religion, affranchit un corps de la ſervitude des ſens, le met dans une diſpoſition à n'être plus dominé par la concupiſcence de la chair, le rend ſouple & obéiſſant à la loi de l'eſprit. Or pourquoi un corps ſoumis à l'eſprit ne deviendroit-il pas ſpirituel, puiſqu'un eſprit eſclave du corps eſt apellé dans l'Ecriture un eſprit charnel ? Car la grace, dit Saint Auguſtin, n'eſt pas moins efficace pour le bien, que le péché pour le mal ; & puiſque le péché peut faire qu'une ame raiſonnable, de ſpirituelle qu'elle étoit, devienne toute animale & toute charnelle, faut-il s'étonner ſi la grace, par une opération toute contraire, a la vertu de ſanctifier un corps, quoique matériel, & d'en faire un corps ſpirituel ? *Neque enim abſurdum eſt, quod ſit in homine caro ſpiritualis, ſi poteſt eſſe in hac vitâ ſpiritus ipſe carnalis.* Auguſt. C'eſt le raiſonnement de S. Auguſtin ; & pour mieux établir la propoſition que j'ai avancée, conſultons l'Evangile & demandons au Sauveur du monde, en quoi conſiſte cet état de ſpiritualité où doivent être élevés les corps bienheureux par la réſurrection. C'eſt lui-même qui nous l'aprend dans le chapitre vingt-deuxiéme de Saint Matthieu :

Matth. 22. *In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Après la résurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes libres & dégagés des alliances sensuelles, seront comme les Anges dans le Ciel : pourquoi ? parce qu'ils n'auront plus entre eux d'autre société que celle dont les Anges sont capables : *Sed erunt sicut Angeli Dei.* Or il est manifeste qu'en ceci l'état de la religion ressemble parfaitement à celui de la résurrection. Car qu'est-ce que la religion, qu'est-ce qu'un monastére de vierges, sinon une assemblée d'ames élues, qui sont vraiment les Anges de la terre, qui s'étant associées pour être par une inviolable & unanime profession les épouses du Dieu qu'elles servent, n'ont point entre elles d'autre affinité que celle qu'elles auront comme les Anges dans le séjour bienheureux ; qui, selon la parole de Saint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, & usent du monde comme n'en usant point ; enfin, dont il est vrai de dire dans le sens propre & naturel : *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei.* Un corps sanctifié par la chasteté & par la solemnelle profession qu'en fait une vierge, peut donc dans les principes de Jesus-Christ être considéré comme un corps spirituel & angélique ; & Dieu, remarque Saint Chrysostome, par son aimable providence a ainsi disposé les choses, afin que de même qu'il y a des hommes dans le monde, qui par des péchés honteux déshonorent leur corps, & l'avilissent jusqu'à la condition des bêtes, *Homacùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus & similis factus est illis,* aussi il y eut des vierges sur la terre, qui par

Ps. 48.

la ſainteté de leur état ennobliſſent ce même corps, & l'élevaſſent en quelque maniere juſqu'à la condition des Anges : *Sed erunt ſicut Angeli Dei in cœlo.* Suivons la penſée de S. Paul.

Le corps tout ſujet qu'il eſt par lui-même à la corruption, reſſuſcitera tout incorruptible : *Surget in incorruptione* ; & je prétends que la chaſteté, ſans attendre la réſurrection, nous fait déjà voir cette merveille dans une épouſe de Jeſus-Chriſt : ſecond privilége, que je vous prie de bien comprendre. Quand Magdelaine dans la ferveur de ſa converſion répandit ſur les pieds du Sauveur du monde un précieux parfum, Jeſus-Chriſt pour la défendre & pour juſtifier ſon zéle contre les Apôtres qui en murmuroient, dit une parole bien remarquable, & qui convient admirablement à mon ſujet : *Quod habuit hæc, fecit ; prævenit ungere corpus meum in ſepulturam.* Ne condamnez point cette femme ; ce qu'elle a fait, c'a été pour prévenir le tems de ma ſépulture, & pour embaumer dès-à-préſent mon corps en me rendant par avance ce devoir de ſa piété : *Prævenit ungere corpus meum.* Or voilà, mes cheres Sœurs, ce que vous avez ſaintement imité, & ce que Dieu par une grace ſinguliére, vous a inſpiré de pratiquer pour vous-même dans la religion. Car la chaſteté que vous avez embraſſée, eſt dans la penſée des Peres comme une onction céleſte, répandue ſur vos corps, comme un baume ſacré ; qui maintient vos corps dans une intégrité parfaite. Oui, c'eſt cette onction de la chaſteté religieuſe qui vous conſerve au milieu de tant de déréglemens où toute chair dans ce malheureux ſiécle ſemble être livrée, & c'eſt

Matth. c. 1

cette onction de la chasteté vouée à Dieu, qui fait que le monde tout perverti & tout corrompu qu'il est, ne peut néanmoins vous surprendre & vous pervertir. Hors de la religion, les vertus même les plus solides, sont exposées à cette corruption du monde. Sans une grace toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive selon l'esprit du monde, ce ver qui infecte aujourdhui ce qu'il y a de plus sain dans le christianisme, ce ver de l'impureté se forme peu à peu dans son cœur : l'oisiveté, la molesse, les délices de la vie, la liberté des entretiens, les occasions, les mauvais exemples, tout cela sans qu'elle s'en apperçoive, porte avec soi un air contagieux, dont il est difficile qu'elle se défende. Mais votre état, mes cheres Sœurs, est un préservatif infaillible contre tout cela. Préservatif contre la molesse, par les austérités de la profession religieuse ; préservatif contre l'oisiveté, par le travail & les observances régulieres qui partagent votre vie, préservatif contre la licence des conversations mondaines, par les pieux entretiens & les saintes conférences que vous avez ensemble ; préservatif contre les occasions, par le divorce que vous avez fait avec le monde ; préservatif contre les mauvais exemples, par l'édification que vous donne une communauté toute entiére dont la ferveur vous soutient, & dont la sainteté est pour vous, selon l'Ecriture, une odeur de vie, *Odor vitæ in vitam* : au lieu que les scandales dont le monde est plein, sont pour les justes mêmes qui y vivent, une odeur de mort : *Odor mortis in mortem.* Or vous trouvant ainsi préservées de la contagion du monde,

Cor. 2.

Ibidem.

& reſpirant ſans ceſſe un air pur dans la maiſon de Dieu, il ne faut plus être ſurpris que votre vie ſoit avec tant de diſtinction & irréprochablement exempte de cette corruption générale qui regne aujourdhui dans le monde, & même dans le monde chrétien. Une vierge, comme épouſe de Jeſus-Chriſt, a donc le bonheur d'être incorruptible par un don de la grace, comme le ſeront un jour les corps des bienheureux par une propriété de leur réſurrection.

De ces deux eſpèces d'incorruptibilité, vous me demandez quelle eſt la plus glorieuſe devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne ſoit préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouſe de Jeſus-Chriſt ? & n'eſt-ce pas encore ici que ſe vérifie la troiſiéme propoſition de Saint Paul, *Surget in gloria* ? Non, tout ce que nous concevons de l'état & de la gloire des corps bienheureux, n'aproche point de la gloire ſolide & intérieure d'une vierge conſacrée à Dieu ; de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chaſteté qu'elle profeſſe ; de cette gloire que le Prophéte royal lui attribue par ces paroles du Pſeaume quarante-quatriéme : *Omnis gloria filiæ regis ab intùs.* Car c'eſt cette divine chaſteté qui éleve l'ame chrétienne à la ſublime alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu. C'eſt en vue de cette divine chaſteté, que le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, mes cheres Sœurs, de vous reconnoître pour ſes épouſes, & que l'Ange de l'Apocalypſe diſoit à Saint Jean : *Veni, & oſtendam tibi ſponſam uxorem agni*, venez, & je vous montrerai celle qui eſt l'épouſe de l'Agneau. Titre ſpécialement acquis aux ames religieuſes, parce qu'il n'y a qu'elles

Pſ. 44

Apoc. 21

dans l'Egliſe de Dieu, qui ſoient les épouſes de l'Agneau par un vœu formel & ſolemnel, par un engagement éternel, par un renoncement qui les met en droit d'apartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'eſt par le mérite de cette divine chaſteté que vous ſuivez l'Agneau par-tout où il va, que vous avez part à ſes plus intimes faveurs, que vous êtes rachetées d'entre les hommes pour être les prémices des offrandes qui lui
Apoc. 14. ſont faites : *Primitiæ Deo & Agno.* Que pouvez-vous eſpérer de la réſurrection future, qui ſurpaſſe cet honneur ? & un corps ainſi dévoué par la religion, a-t-il beſoin d'attendre la fin des ſiécles, pour être aux yeux de Dieu un corps revêtu de gloire ? n'eſt-il pas déjà tel qu'il ſera dans la béatitude que Dieu lui prépare ?

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de la différence entre l'état préſent d'une vierge, & l'état d'un corps glorieux : mais c'eſt par proportion la même différence que Saint Bernard a miſe entre un Ange & une vierge. Ils different entre eux, dit ce Pere, par le bonheur, & non
Bern. par la force & la vertu : *Differunt felicitate, non virtute.* Je vais encore plus loin, & je prétends qu'à l'égard même de la vertu & de la force, non-ſeulement il y a de la différence entre l'état d'une vierge ſur la terre & celui d'un corps glorieux dans le Ciel ; mais qu'à comparer l'un & l'autre, tout l'avantage eſt pour les vierges : comment cela ? parce qu'après la réſurrection, la pureté des corps glorieux ſera déſormais une pureté ſans effort, une pureté ſans combat, une pureté ſans victoire ; au lieu que la pureté des vierges, épouſes du Sauveur, eſt en cette vie une pureté vic-

corieuſe, une pureté ſujette aux attaques de l'ennemi, & qui ſe ſoutient, qui réſiſte, qui triomphe. Or pour cela quelle vertu ne faut-il pas ? D'où je conclus que cette pureté met donc nos corps dans la diſpoſition où ſeront les corps des élus, quand ils reſſuſciteront pleins de force, & qu'elle opére déjà dans nos perſonnes ce qui doit un jour arriver, quand le dernier oracle de Saint Paul s'accomplira : *Surget in virtute.*

Mais ici, mes cheres Sœurs, permettez-moi de faire avec vous une réflexion qui renfermera le fruit de cette premiere partie, & qui me paroît d'une conſéquence extrême pour votre édification & pour la mienne. Il eſt vrai que nos corps par une grace particuliere de notre état, & par une prérogative de la profeſſion religieuſe, participent dès maintenant à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Mais ſouvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, & que par notre fidélité nous travaillons à les maintenir dans cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique conſacrés par le vœu de la chaſteté, ne ſont en cette vie, ni ſpirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons ſoin de les rendre tels par une application conſtante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux poſſéderont dans le ciel ces excellentes qualités ſans aucun danger de les perdre ; & au lieu que ces qualités leur tenant lieu d'une récompenſe éternelle, ils les poſſéderont par une invariable & bienheureuſe néceſſité : ſouvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon uſage que nous fai-

ſons de notre liberté ; que dépendamment de l'attention que nous avons ſur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair comme à la plus dangereuſe ennemie de nous-mêmes, de l'eſprit de pénitence que nous entretenons dans nous-mêmes. C'eſt ce qui augmente devant Dieu notre mérite ; mais auſſi perſuadons-nous bien que c'eſt ce qui doit augmenter notre circonſpection & notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'aſſurance, & les graces dont elle nous fortifie, quelque puiſſantes qu'elles ſoient d'ailleurs, ne ſont point des graces à fomenter notre lâcheté, beaucoup moins à autoriſer notre préſomption. Quelque fonds que nous puiſſions faire, & que nous ayons droit de faire ſur ces ſecours abondans de la religion, il faut après tout reconnoître, que n'étant ni abſolument impeccables, ni confirmés en grace, nous pouvons toujours décheoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit ; que plus cette pureté eſt dans un degré éminent, plus les chûtes ſont griéves & redoutables ; que plus elle eſt éclatante, plus il eſt aiſé d'en ternir le luſtre ; que le moindre ſouffle de l'eſprit impur eſt capable d'en effacer les plus beaux traits ; que portant, comme dit Saint Paul, ce tréſor dans des vaſes de terre, nous devons marcher avec une ſainte frayeur & meſurer tous nos pas ; que la conduite la plus téméraire ſeroit de nous glorifier de cet état de pureté, & de ne pas trembler dans la vue de notre fragilité ; que non-ſeulement les

groſſiers, mais les moindres relâche-
peuvent avoir des ſuites funeſtes ; que
herche de certaines commodités, que
che même trop grande aux néceſſités de
, ſont autant de diſpoſitions à faire revi-
nous ce corps terreſtre, dont la deſtruc-
loit être avec la grace l'ouvrage de notre
ur, & ſur-tout de notre mortification ;
os corps, quoique ſanctifiés par la chaſ-
ont toujours un penchant à s'affranchir
evoirs pénibles, & que par une malheu-
ſympathie ils entraînent l'ame peu à peu,
peſantiſſent, la rendent tardive & lan-
nte, lui font porter avec dégoût & avec
in le joug de Dieu. Vérités dont nous
es aſſez inſtruits, & plaiſe au ciel qu'une
expérience & une preuve perſonnelle
us les faſſe jamais ſentir.
e devons-nous donc faire pour nous
rver de ces déſordres ? vous en ſçavez,
heres Sœurs, l'important ſecret, & votre
n pourroit être pour les autres une leçon :
de mettre en œuvre toutes les vertus re-
iſes qui doivent nous aider à entretenir
admirable conformité de nos corps avec
rps glorieux de Jeſus-Chriſt. Et quelles
ces vertus ? la vigilance, qui nous eſt
ſentée par ce don de clarté qu'eut le corps
uveur après ſa réſurrection ; l'obéiſſance
nous eſt marquée par le don d'agilité ; la
tence, qui éteint en nous toutes les paſ-
, & qui nous figure le don d'impoſſibilité ;
par deſſus toutes les autres, une humilité
re, ſans laquelle il ne peut y avoir en
cela ni ſûreté pour nous ni ſolidité. Don-
les nous, mon Dieu, toutes ces vertus,

nous vous les demandons : achevez l'ouvrage que vous avez commencé ; & puiſque vous nous avez engagés dans la ſainte entrepriſe que nous avons formée, ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous ſommes d'accomplir notre ſacrifice, s'il nous manquoit une de ces vertus, où en ſerions-nous ? Si par une vaine diſſipation, nous donnions encore à nos ſens une dangereuſe liberté ; ſi par l'infraction de la régle qui nous eſt impoſée, nous tâchions d'en éluder la ſévérité ; ſi dans la pratique de l'obéiſſance, nous trouvions moyen par les artifices de notre amour propre, de ne faire jamais que notre volonté ; ſi nous prétendions être chaſtes, ſans être humbles, & ſi la ſainteté de notre vœu ne nous dégageoit par des ſentimens d'une ſecrette vanité : ah ! Seigneur, notre profeſſion ne ſerviroit qu'à notre confuſion ; & n'auroit-on pas bien ſujet alors, mes cheres Sœurs, de nous faire le reproche que Saint Paul faiſoit aux Galates : *Nonne carnales eſtis, & ſecundùm hominem ambulatis* ? Quelque ſpirituels que vous paroiſſiez & que vous vous piquiez d'être, vous êtes encore tout charnels.

1. Cor. 6. 3.

C'eſt à vous-mêmes, hommes du ſiécle, que vous devez apliquer cette morale. Car ſans être religieux, il vous ſuffit d'être chrétiens, pour avoir une indiſpenſable & eſſentielle obligation de vous conformer à Jeſus-Chriſt comme à votre modéle. C'eſt-à-dire, que ſi vous êtes ſpirituellement reſſuſcités avec ce divin Sauveur, que ſi dans cette ſolemnité de Pâques vous avez été véritablement & ſincerement convertis, vous ne devez plus être eſclaves de la cupidité & de la chair, vous en devez plus

les apétits & les aveugles convoitiſes
nair ; que cette chair purifiée par le ſacre-
lu corps de Jeſus-Chriſt ne doit plus être
nais ſujette à la corruption du péché ; &
lieu que nous gémiſſions autrefois de
oir honteuſement dominés par les ſens,
les miniſtres du Seigneur, nous devons
a conſolation de vous trouver heureu-
: changés & transformés en d'autres
:s de ſorte que nous puiſſions dire de
Et ſi cognovimus ſecundùm carnem, ſed
m non novimus. Car voilà comment vous
ez l'image de l'homme céleſte ; voilà les
:res de ſon corps glorieux, & voici ceux
ienheureuſe ame dans l'état de la re-
ion, non moins fidélement exprimés
ne ame chrétienne qui ſe conſacre à la
e & à la vie religieuſe. Renouvellez
ttention pour cette ſeconde partie.

II. PART.

ſt une réflexion de S. Paulin qui me pa-
ît auſſi ſolide qu'édifiante, ſçavoir que
ière de la Réſurrection du Fils de Dieu
ns confirme pas ſeulement dans la foi &
eſpérance de notre réſurrection future,
qu'elle nous enſeigne même la forme
que nous devons tenir, comme chré-
dans le ſiécle préſent ; & que cette vie
le conſiſte ſur-tout dans la ſéparation
nde, qui de tout tems a été regardée
vrais ſerviteurs de Dieu, comme une
:ties les plus eſſentielles de la ſainteté :
» dominicæ reſurrectionis, non ad ſolam Paulin.
tionis noſtræ fidem, ſed ad voluntariam
ſæculi abdicationem inſtruimur. En effet,
:ut jamais un parfait modéle d'une

vie retirée, & en particulier de la retraite religieuſe, il eſt évident que c'eſt le myſtere ou plutôt l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, avant qu'il montât au Ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre. Apliquez-vous à la comparaiſon que je vais faire de l'un & de l'autre, & voyez s'il eſt rien de plus naturel & de plus juſte. Voici dans Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'exemplaire, & vous en reconnoîtrez aiſément dans l'ame religieuſe la reſſemblance. Le Sauveur du monde, après ſa réſurrection, demeure encore ſur la terre; mais il y demeure ſéparé du commerce des hommes, ſéparé de ſes diſciples, ſéparé de ceux que l'Evangile apelle ſes freres, ſéparé même de Marie ſa mere: premiere circonſtance, qui doit avoir pour vous, mes cheres Sœurs, quelque choſe de bien touchant & de bien conſolant. Tout ſéparé qu'il eſt des ſiens, il ne laiſſe pas de leur aparoître quelquefois & de ſe faire voir à eux; mais il ne leur aparoît que pour des beſoins importans, & qu'autant qu'il le juge néceſſaire pour leur donner des marques de ſon zéle & de ſa charité: ſeconde circonſtance encore très-propre à vous ſervir de régle. Dans ces aparitions, quoique paſſageres, il les voit & il leur parle, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter, & une eſpèce d'empreſſement de retourner à ſon pere: troiſiéme circonſtance qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à votre état. Du reſte, il n'a d'entretien qu'avec Dieu, toute ſa converſation eſt dans le ciel, dont il ſe regarde déjà comme poſſeſſeur, & la terre n'eſt plus pour lui qu'une demeure étran-

ere : quatriéme & derniere circonſtance, qui chevera de vous inſtruire, & de vous faire oûter votre bonheur. Or n'eſt-ce pas-là en gure & en abrégé toute la perfection & toute ſainteté de la vie religieuſe ? Mettons ces atre traits de reſſemblance dans tout leur ur, & ſuivez-moi.

Tout reſſuſcité qu'étoit le Sauveur des ommes, il demeuroit encore ſur la terre, ais ſans y avoir avec les hommes ce comerce ordinaire qu'il avoit eu pendant ſa vie ortelle ; & de la maniére dont il ſe comporit à leur égard, on peut dire qu'il étoit abſoument ſéparé d'eux. C'eſt ainſi qu'il s'en expliquoit lui-même dans une de ſes aparitions, lorſqu'il leur diſoit : *Hæc ſunt verba* Luc. *mea locutus ſum ad vos, cùm adhuc eſſem* c. 24. *vobiſcum* ; vous voyez l'accompliſſement des choſes que je vous ai prédites, lorſque j'étois avec vous. Hé ! quoi, reprend S. Auguſtin, n'étoit-il pas encore avec eux, quand il leur parloit de la ſorte ? il y étoit, dit ce ſaint docteur, puiſqu'il leur parloit ; mais il n'y étoit plus comme il y avoit été lorſqu'il entretenoit avec eux une ſociété réglée, parce qu'en ſortant du tombeau, & ne voulant plus mener ſur la terre une vie ſolitaire, il s'étoit ſéparé de ceux qui lui étoient le plus étroitement unis, ſans en excepter même ſa ſainte & bienheureuſe Mere. Beau modéle de l'état d'une ame conſacrée à la vie religieuſe. Car voilà, mes cheres Sœurs, ce que par la miſéricorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde, ſéparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte & de l'embarras du monde, ſans engagement & ſans

liaiſon d'intérêt avec le monde ; avoir des familles, & ſe regarder comme n'en étant plus ; avoir des proches, & s'en détacher comme ne leur apartenant plus ; avoir des amis, & ne les fréquenter plus ; être au milieu du monde & juſques dans le centre des villes, auſſi retiré que les anachoretes dans le déſert ; voilà votre vocation. De là vient que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il étoit venu apeller les hommes à la perfection évangélique, diſoit qu'il étoit venu ſéparer le pere d'avec ſon fils, & la fille d'avec ſa mere : *Veni* c. 10. *ſeparare hominem adversùs patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam.* Or où voyons-nous la pureté, la ſainteté, la ſublimité de cet eſprit de ſéparation ailleurs que dans la religion ? Où voit-on des filles, ſans préjudice des droits ſacrés de la nature, ſaintement & pour jamais ſéparées de leurs meres, ſi ce n'eſt dans la perſonne de ces vierges dont la vie, ſelon S. Paul, eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu ? *Vita veſtra abſcondita eſt cum* Coloſſ. c. 3. *Chriſto in Deo* ? C'eſt donc à vous, mes cheres Sœurs, de ſoutenir dignement ce caractère ; & graces au Seigneur, vous le ſoutenez avec une perſévérance & une régularité qui édifie toute l'Egliſe. Une vie cachée dans le monde auroit par elle-même quelque choſe de triſte ; mais les deux circonſtances que l'Apôtre y ajoute, quand il dit que c'eſt une vie cachée en Dieu, & cachée avec Jeſus-Chriſt, ſont plus que ſuffiſantes, non-ſeulement pour vous rendre ſuportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embraſſée, & pour vous dédommager de tous les vains commerces à quoi vous avez renoncé. Car

avec

avec Jesus-Christ & avec Dieu, de quoi ne se passe-t-on point? & que peut-on desirer, lorsqu'on a le bonheur de posséder Dieu & Jesus-Christ?

Cependant toute communication avec le monde est-elle interdite à l'ame religieuse? Non, Chrétiens, & l'ame religieuse, toute séparée du monde qu'elle est, peut & doit même quelquefois converser avec le monde, pourvu qu'elle se conforme à l'exemple que Dieu lui propose, & qu'elle doit elle-même se proposer. Car il en faut toujours revenir au mystére de Jesus-Christ ressuscité, comme à la régle de notre perfection; & voici, mes cheres Sœurs, le second raport de votre état avec le sien. Quoique séparé de ses disciples, il ne laisse pas de leur aparoître à certains tems, & de converser avec eux. Mais quand & pourquoi leur aparoît-il? vous le sçavez, quand sa présence leur est nécessaire, pour les affermir dans la foi; quand il s'agit de les consoler, de les instruire, de les édifier; quand il est question de leur parler du Royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égaremens; en un mot quand c'est l'ordre de Dieu, & que la charité l'y engage. Ainsi auprès du sépulchre il aparoît à une troupe de femmes dévotes, pour les combler d'une sainte joie; il aparoît à Magdelaine dans le jardin, pour essuyer ses larmes; il aparoît à S. Pierre, pour l'encourager dans sa pénitence; il aparoît à Saint Thomas, pour le guérir de son incrédulité; il aparoît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, & pour allumer dans leurs cœurs le feu de son

amour ; il aparoît à tous les diſciples aſſemblés, pour leur donner le Saint-Eſprit, & leur recommander la paix. Jamais d'aparitions que pour des fins dignes de ſa ſageſſe, & convenables à la miſſion de Sauveur. Or ce que nous aprenons de là, mes cheres Sœurs, où ce que nous devons aprendre, c'eſt qu'en vertu de la profeſſion que nous faiſons de vivre dans le monde ſéparés du monde, nos converſations avec les hommes du monde, doivent être à leur égard, ce qu'étoient à l'égard des diſciples, les aparitions de Jeſus-Chriſt, & produire par proportion les mêmes effets que produiſoient les aparitions de Jeſus-Chriſt. Je veux dire, qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les chrétiens du ſiécle, qu'autant que nous ſommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zéle de leur ſalut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occaſions de leur être ſaintement ou utiles ou même néceſſaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à apuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter ; quand nos proches vivront dans le déſordre, & qu'il s'agira de leur converſion ; quand il ſe formera parmi eux des inimitiés, & qu'il faudra s'employer à leur réconciliation ; quand il leur arrivera des diſgraces, & qu'ils auront beſoin pour les ſuporter & pour en profiter, de notre conſolation, paroiſſons alors comme Jeſus-Chriſt, & faiſons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos diſcours, fortifions-les par nos conſeils, ſoûtenons-les dans leurs peines, & pour les engager à ſe les

ire ſalutaires faiſons-leur connoître le
, de Dieu dans les afflictions, imprimons-
le deſir & l'eſtime des choſes du ciel,
achons-les de celles du monde, déſabuſons-
des fauſſes maximes qui les ſéduiſent; don-
s-leur du dégoût pour la ſolide piété, inſpi-
s-leur l'horreur du libertinage; qu'ils ſe
nt d'auprès de nous, convaincus & tou-
s de leurs devoirs; enfin, ſans rien prendre
leur eſprit, tâchons à leur communiquer
nôtre. Car voilà ce que Dieu attend de
re fidélité, & pourquoi il nous a donné grace.
mbien de fois une ame religieuſe a-t-elle
-là ſervi à l'exécution des deſſeins de Dieu
plus importans pour l'avancement de ſa
ire & pour le ſalut du prochain? Combien
fois par la ſainteté de ſes converſations avec
nonde, a-t-elle eu le bonheur de gagner
Dieu des pécheurs endurcis? & combien
fois Dieu a-t-il donné plus de bénédiction
es paroles, qu'à celles des plus zélés &
plus éloquens prédicateurs? Combien de
, quoique ſolitaire & ſéparée du monde,
-elle été dans ſa famille un ange de paix,
ir y réunir les cœurs aigris & diviſés; &
nbien de fois par ſa prudence a-t-elle
iſé les différends & les querelles que l'eſprit
diſcorde y avoit ſuſcités? voilà ce que
elle des converſations ſemblables aux
ritions du Sauveur; voilà comment une
rge conſacrée à Dieu doit ſe produire au
nde, & s'intéreſſer à ce qui s'y paſſe.
Elle n'en doit pas demeurer-là; mais
oute que ces entretiens avec le monde
vent être accompagnés d'une ſainte impa-
ace de retourner à ſa ſolitude, comme ceux

de Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'étoient d'un deſir ardent de monter à ſon Pere. Il aparoiſſoit à ſes diſciples, & il leur parloit; mais en leur témoignant toujours qu'il ne ſeroit pas long-tems avec eux, & que dans l'état de la vie nouvelle qu'il avoit commencée, il n'avoit plus que des momens à leur donner. Il faut, leur diſoit-il, que je vous quitte; & il le faut non-ſeulement pour moi, mais pour vous-mêmes, puiſque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de votre interceſſeur auprès
Joan. 16. de Dieu : *Expedit vobis ut ego vadam.* Je ſuis ſorti, reprenoit le même Sauveur, je ſuis ſorti du ſein de mon Pere pour venir dans le monde; maintenant je me ſens preſſé de ſortir du monde, pour rentrer dans le ſein de mon
Ibid. Pere : *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterùm relinquo mundum, & vado ad Patrem.* Encore un peu de tems, concluoit-il, & vous me verrez; & puis encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus, parce que je m'en
Ibid. vais à celui qui m'a envoyé : *Modicum & videbitis me, & iterùm modicum & non videbitis me, quia vado ad Patrem.* Ainſi, dis-je, leur parloit-il : non pas qu'il n'eût toujours pour eux la même tendreſſe, mais parce que l'état de ſa gloire ne ſouffroit pas qu'il entretînt avec eux un plus long commerce, ni qu'il aportât le moindre retardement à l'ordre de ſon Pere qui le rapelloit. Ici, mes cheres Sœurs, ne croyez-vous pas entendre parler une de ces religieuſes ferventes, dont le nombre parmi vous eſt ſi grand; ne croyez-vous pas le voir agir? Si pour la gloire du Seigneur elle converſe quelquefois avec le ſiécle, de quel autre ſoin eſt-elle plus occupée

que de retourner à ſes devoirs, que de reprendre ſes obſervances & ſes exercices ? Que dit-elle à ſes proches dans les viſites qu'elle en reçoit ? ce que Jeſus-Chriſt diſoit à ſes diſciples : *Expedit vobis ut ego vadam.* Il eſt néceſſaire que je vous laiſſe, parce que c'eſt Dieu qui me l'ordonne, & qui me l'ordonne pour vous. Car en me ſéparant de vous, & priant pour vous, je vous ſerai plus utile, qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le même eſprit : *Modicum & videbitis me* ; pour un moment vous me verrez, mais ne me demandez rien davantage, j'ai des fonctions à remplir ; & comme religieuſe, il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu & à mon état. Elle pourroit ajouter : je ſuis ſortie de ma ſolitude, parce que vous m'en avez tirée, & j'y retourne parce que Dieu m'y attend : la charité que je vous dois, m'obligeoit à l'un ; & la charité que je me dois à moi-même, m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde même le plus profane s'édifie, bien-loin d'en être bleſſé. Mais que le monde l'approuve, ou ne l'approuve pas, une Epouſe de Jeſus-Chriſt ne penſe qu'à plaire à l'Epoux céleſte, pour qui elle a fait un divorce éternel avec le monde.

Achevons, & diſons que par un dernier trait de reſſemblance avec ſon Sauveur reſſuſcité, quoiqu'elle ſoit encore ſur la terre, toutes ſes vues ne ſont plus que pour le ciel ; que toute ſa converſation eſt dans le ciel, & qu'elle a un droit particulier de s'apliquer ces paroles de l'Apôtre : *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* Il eſt vrai, depuis ſa réſurrection & avant le triomphe de ſon aſcenſion glorieuſe, le fils de Dieu étoit encore préſent parmi les hom- Phil. c. 3.

mes : mais où élevoit-il ſes penſées ? mais où portoit-il ſes deſirs ? mais où habitoit ſon eſprit ? dans ce Royaume qui lui étoit acquis comme ſon héritage, qui lui étoit dû comme ſa récompenſe, & où il aſpiroit ſans ceſſe comme au ſéjour éternel de ſon repos. Or qui l'imite en cela plus parfaitement que l'ame religieuſe ? Qui de tout le monde chrétien obſerve plus exactement & plus à la lettre cette grande leçon que faiſoit S. Paul aux premiers fidéles, & qu'il nous fait à nous-mêmes : *Si conſurrexiſtis cum Chriſto, quæ ſurſum ſunt quærite, ubi Chriſtus eſt in dextera Dei ſedens.* Si vous êtes reſſuſcités avec Jeſus-Chriſt, cherchez les ſolides & les vrais biens ; mais n'eſpérez pas les trouver ailleurs qu'avec Jeſus-Chriſt, & que dans cette ſainte demeure où Jeſus-Chriſt eſt aſſis à la droite de Dieu : *Quæ ſurſum ſunt ſapite, non quæ ſuper terram* : goûtez, non plus les choſes de la terre qui ſont au-deſſous de vous, & qui par conſéquent ne vous rendront jamais heureux ; mais goûtez les choſes du ciel, & ne goûtez que les choſes du ciel, qui vous élevant au-deſſus de vous-mêmes, vous éléveront à la ſource du parfait bonheur. Telle ſera, ma chere Sœur, l'unique occupation de votre vie, & de là vous comprenez encore mieux que moi ce que vous devez aux miſéricordes infinies de votre Dieu, qui vous apelle à une ſi éminente perfection.

Coloſſ. c. 3.

Car voilà, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, ce qui doit être aujourdhui le ſujet de votre reconnoiſſance ; & je m'aſſure que dans cette cérémonie religieuſe, la recommoiſſance eſt de tous les devoirs celui dont votre ame eſt plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire

e avec le Prophete royal : *Quid retribuam Pſalm*
mino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Que 115.
drai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a
iné, & pour toutes les graces dont il m'a
ıblée ? mais que lui rendrai-je en parti-
ier pour la protection viſible dont il m'a
ɔriſée, & qu'il a fait éclater ſur moi, pour
ſoins paternels qu'il a pris de moi, pour les
acles de providence qu'il a opérés en moi ?
e lui rendrai-je pour les reſſources qu'il m'a
trouver au milieu de mes malheurs, pour
ſle qu'il m'a préparé dans ſon ſanctuaire &
s ſa ſainte maiſon, pour le bonheur ineſti-
ɔle que je vais avoir de vivre avec ſes épou-
, & d'être du nombre de ſes épouſes ? Que
rendrai-je pour tout cela ? *Quid retribuam ?* *Ibid*
ui offrirai mes vœux en préſence de tout ſon
ple : *Vota mea domino reddam in conſpectu*
us populi ejus ; & c'eſt par-là que je m'ac-
tterai de ce que je lui dois ; par-là que je lui
drai amour pour amour, ſacrifice pour ſacri-
; par-là, toute indigne que je ſuis, & tout
u qu'il eſt, que j'aurai l'avantage d'avoir
pour lui, autant qu'il m'eſt poſſible, ce qu'il
it pour moi, de n'avoir rien épargné pour
, comme il n'a rien épargné pour moi ; d'être
ictime de ſa gloire, comme il a été la victime
mon ſalut. Car c'eſt ainſi que vous m'avez
venue, Seigneur, de vos plus abondantes
édictions : vous avez rompu les liens qui
ttachoient au monde, & qui m'attachoient
oi-même ; *Dirupiſti vincula mea* ; & voilà *Ibid*
ırquoi je vous préſenterai un ſacrifice de
nge & d'action de graces, *Tibi ſacrificabo* *Ibid*
iam laudis : voilà pourquoi à la face du
& de la terre, témoins de la diſpoſition

intérieure & des ſentimens de mon cœur, je vais au pied de cet autel & au milieu de cette bienheureuſe Jéruſalem qui eſt votre Egliſe, me dévouer à vous pour jamais : *Vota mea Domino reddam in atriis domus Domini, in medio tui Jeruſalem.*

Ainſi, dis-je, ma chere Sœur, devez-vous parler ; mais l'eſprit de Dieu dont vous êtes remplie, vous en inſpirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le ſçavez, & vous voulez que je le publie ici hautement : vous êtes la fille de la Providence ; & qui jamais dut être plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des ames affligées ; ce Dieu qui donne la mort & qui rend la vie, qui perd & qui ſauve, qui précipite dans l'abime & qui en retire, a fait paroître en vous l'un & l'autre, & a voulu que vous en fuſſiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faiſoit ſervir de ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes. Dans le deſſein qu'il avoit formé de faire de vous une prédeſtinée, il vous a conduite par les voies dures des adverſités les plus déſolantes. Il vous a fait voir & ſentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables & douces les auſtérités de la vie où il vous deſtinoit. Par les événemens les plus funeſtes, & tout enſemble les plus ſinguliers, il a ménagé votre élection, votre vocation, votre converſion, votre ſanctification. Des crimes mêmes des hommes (par un ſecret de cette ſageſſe éternelle, qui ſçait tirer des plus grands maux le bien de ſes élus) de l'iniquité des hommes il a fait l'occaſion précieuſe de votre ſalut. Au comble de l'infortune il vous

ifité dans le ſiécle une ſeconde mere, une
re ſelon la grace, une mere dont la piété,
it la charité libérale & bienfaiſante vous
ne aujourdhui une naiſſance toute nou-
le, par l'entrée qu'elle vous procure dans
religion : une mere à qui vous ne penſiez
, mais à qui le Seigneur penſoit pour vous,
qui vous adoptant pour ſa fille, s'eſt fait un
rite de vous pourvoir & de vous établir :
de ces femmes de miſéricorde, comme
le l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit ſur
ites les miſéres, & dont les bonnes œuvres
nt point de bornes : une Dame chrétienne,
bre plus diſtinguée par ſa vertu que par
rang, & qui peu touchée de ſa naiſſance
de ſon rang, conſerve avec toute la gran-
r & tout l'éclat du monde, toute la modé-
ion & toute la perfection de l'humilité
ngélique. Que n'en dirois-je point, ſi cette
milité même ne m'impoſoit ſilence, & ne
mpêchoit de m'expliquer ? Ainſi, ma chere
ur, Dieu vous a traitée comme il a traité de
t tems ſes plus fidéles épouſes ; il vous a
itée comme il a traité ſon fils unique, le chef
prédeſtinés. Il a voulu que vous entraſſiez
s la religion par la même porte que Jeſus-
rift eſt entré dans ſa gloire ; il vous a menée
port à travers les orages & les tempêtes ; il
s a conduite par les ſouffrances & par les
ix au ſéjour de la paix & de la ſainteté,
qu'à ce qu'il vous faſſe arriver un jour à ce
yaume céleſte qu'il vous prépare, & que
ous ſouhaite, &c.

SIXIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

L'Alliance de l'Ame religieuſe avec Dieu.

Dilectus meus mihi, & ego illi.

Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui. Dans le Cantique des Cantiques, chap. 2.

C'EST l'Epouſe des Cantiques, ou ſous la figure de cette Epouſe, c'eſt l'ame chrétienne, & en particulier l'ame religieuſe qui parle, & qui nous fait connoître la ſainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord que ce céleſte Epoux eſt à elle, c'eſt pour nous donner à entendre comment il a fait en ſa faveur les premieres avances, comment il l'a recherchée, & de quelles graces il l'a prévenue ; & quand elle ajoûte qu'elle eſt à lui, c'eſt pour vous marquer avec quelle fidélité elle s'eſt rendue attentive à ſa voix, elle a répondu à ſes favorables pourſuites, & ſuivi l'inſpiration divine qui l'atti-

roît. *Dilectus meus mihi, & ego illi.* L'un & l'autre étoit néceſſaire. Si Dieu ne l'eût point apellée, ſi elle n'eût point été éclairée d'une lumiere céleſte, & que la grace ne lui eût point fait ſentir ſes ſaintes impreſſions, jamais elle n'eût conçu le deſſein de renoncer au monde & de ſe dévouer à Dieu : ou ſi, fermant les yeux à la lumiere qui l'éclairoit, & réprimant dans ſon cœur les mouvemens que la grace y avoit excités, elle eût été inſenſible, à la vocation du Ciel, Dieu malgré elle ne l'eût point engagée, & toutes les vues de ſa miſéricorde ſur elle ſeroient demeurées ſans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part, & de l'autre la correſpondance de l'ame ; Dieu qui invite, l'ame qui conſent ; Dieu qui s'offre, & l'ame qui accepte en ſe donnant elle-même : voilà, ma très-chere Sœur, ce qui forme cette belle alliance dont j'ai à vous entretenir, & en conſéquence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* Alliance la plus pure, puiſque c'eſt avec Dieu que vous l'allez contracter, & que ſa grace en doit être le ſacré nœud. Alliance la plus inviolable, puiſque vous l'allez jurer à la face des autels, & par une profeſſion ſolemnelle. Alliance la plus glorieuſe, puiſqu'elle ne vous donnera pas ſeulement la qualité de ſervante du Seigneur, mais d'épouſe du Seigneur. Et par-là enfin, alliance pour vous la plus avantageuſe, puiſqu'elle vous mettra en poſſeſſion de toutes les richeſſes de Dieu, & en poſſeſſion de Dieu même. Or pour vous propoſer en trois mots, Chrétiens Auditeurs, le deſſein de ce diſcours, trois choſes ſelon S. Auguſtin, forment une alliance : le choix,

l'engagement & la ſociété. Le choix en
comme le principe, l'engagement en eſt
me l'eſſence, & la ſociété en eſt le fruit : c
mutuel, engagement réciproque, ſociété
mune. Que fait donc de ſa part une jeune
ſonne, en embraſſant la profeſſion religieuſe
ce que j'ai à vous repréſenter dans les trois
ties de cet entretien, & ce qui ſera tout le
de votre attention. Elle choiſit Dieu, elle
gage à Dieu, elle acquiert, pour ainſi dire
droit ſpécial ſur tous les tréſors de Dieu &
Dieu même. Voilà, ma très-chere Sœur, les a
tages ineſtimables du ſaint état auquel vous
dévouez : mais voilà en même tems tout le f
des devoirs indiſpenſables & des obliga
qu'il vous impoſera. Vous les remplirez ces
gations, & ces avantages auſſi, vous les
terez. Sainte Mere de Dieu, c'eſt ſous vos
pices que cette vierge fidéle ſe conſacre à v
Fils adorable, & c'eſt par votre interce
que j'obtiendrai les lumiéres qui me ſont
ſentement néceſſaires : je les demande, en
diſant, *Ave Maria*.

I. PART. C'Eſt par le choix qu'une alliance doit
mencer, & par le même choix qu'elle
être conclue, pour être non-ſeulement
reuſe, mais légitime. Car, comme diſoit
Jerôme, une alliance ſans choix, ne doit
être proprement apellée alliance, mais d
nére dans une eſpéce de ſervitude. En ef
le ſort & le hazard peuvent bien décider
toute autre choſe, de la deſtinée des hom
la force & la néceſſité peuvent bien leur ir
ſer un joug : l'intérêt & la crainte peu
bien les déterminer à un parti ; mais il
que le choix, & le choix de préférence

puiſſe faire cette liaiſon volontaire & libre que nous entendons par le don d'alliance. Or ſi cela eſt vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'eſt-il dans l'ordre de la grace, des alliances ſpirituelles, ſur-tout de celles dont j'ai à parler, & que Dieu fait avec l'ame religieuſe, ou que l'ame religieuſe fait avec Dieu. Car voilà, mes chers Auditeurs, la premiere prérogative que je découvre dans la profeſſion religieuſe, & voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? c'eſt le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puiſſe faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'ame chrétienne une grace de vocation, par où il lui parle intérieurement, & lui perſuade de ſe conſacrer à lui. Cette vocation eſt le diſcernement & le choix qu'il fait de ſa perſonne ; & en vertu de cette vocation, l'ame chrétienne ſe conſacre à Dieu par la ſolemnité du vœu. Or ce vœu n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de ſon Dieu, préférablement, ou plutôt privativement à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Prenez-garde, s'il vous plaît ; Dieu l'apelle à la religion, & par cette grace dont la douceur ne diminue point l'efficace & la vertu, il la ſépare du monde, il l'éleve au-deſſus du monde, il ne veut plus qu'elle ſoit pour le monde, ni que le monde ſoit pour elle ; il ſe la réſerve uniquement, & entre une infinité de vierges à qui il pouvoit faire le même honneur, il ſe plaît à la diſtinguer. Il laiſſe les autres, s'il m'eſt permis de m'expliquer ainſi, dans la maſſe commune d'une vie ſenſuelle & mondaine, & il en tire celle-ci

pour en faire une prédeſtinée parmi les prédeſtinés même, c'eſt-à-dire, pour l'élever au plus haut rang de ſes élus. Car c'eſt en cette qualité qu'il l'invite dans ce ſacré cantique, & qu'il lui adreſſe ces divines paroles, où le Saint-Eſprit ſemble avoir eu deſſein de nous marquer tout le myſtére de la vocation religieuſe : *Veni in hortum meum, ſoror mea ſponſa.* Venez, vous que j'ai ſpécialement choiſie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Egliſe, dans ce jardin fermé & inacceſſible à tout autre qu'aux vierges qui me ſont dévouées. Or il eſt évident, reprend S. Ambroiſe, que ce jardin fermé eſt la religion. C'eſt-là que Dieu retire les ames qu'il a honorées de ſon choix, là qu'il ſe les attache du nœud le plus intime & le plus étroit, là qu'il veut être inviolablement à elles, & qu'elles ſoient inviolablement à lui : *Veni in hortum meum, ſoror mea ſponſa.* Et de ſa part que fait l'ame, quand elle ſuit le mouvement de cette vocation ? elle agrée les ſaintes pourſuites de ſon Dieu, elle y conſent, elle ſe fait non-ſeulement un plaiſir & une gloire, mais un devoir & une loi d'y répondre. Comme Jeſus-Chriſt l'a choiſie entre mille, elle choiſit entre mille Jeſus-Chriſt, & pour s'attacher à lui ſeul, elle fait un divorce entier avec le monde.

antic. 5.

Oui, ma chere Sœur, c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt votre Dieu vous a prévenue, vous a recherchée, vous a retirée par ſa grace, & c'eſt en conſéquence du choix qu'il a fait de vous & par cette même grace, que vous avez écouté ſa voix, & que vous l'avez ſuivie. Il a fallu que ce Dieu de miſéricorde fît les premieres démarches ; mais dans toutes ces déma-

ches & toutes ces avances il ne croit pas en avoir trop fait, puiſqu'il trouve en vous une diſpoſition ſi conforme à ſes vœux. Car la profeſſion que vous allez faire, eſt le retour qu'il ſe promettoit de votre fidélité, c'eſt-à-dire, un retour de préférence, & pour me ſervir toujours du même terme, un retour de choix par où vous ſecondez le ſien. En effet, ce ne ſont point les hommes qui ont négocié pour vous cette alliance divine; ce n'eſt ni la chair ni le ſang; leurs maximes ne vont point juſques-là, vous ſeule en avez pris le deſſein, vous ſeule en avez traité avec Dieu, vous ſeule animée de ſon eſprit, en avez fait votre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le commencer ſans lui, auſſi, tout Dieu qu'il eſt, il ne pouvoit le conclure ſans vous, dès qu'il vouloit que ce fut un choix pleinement volontaire & libre. Je dis plus, car dans ce choix, ma chere Sœur, ce qui me paroît ſpécialement avantageux pour vous, c'eſt qu'en cherchant Jeſus-Chriſt, vous n'avez cherché que Jeſus-Chriſt même. On cherche ſouvent dans les alliances du ſiécle un intérêt tout humain: mais ce n'eſt ni un rang, ni un établiſſement, ni une fortune temporelle que vous vous propoſez, puiſqu'au contraire vous quittez tout cela, & que pouvant poſſéder les biens du monde, goûter les plaiſirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embraſſez la pauvreté de Jeſus-Chriſt, l'humilité de Jeſus-Chriſt, la mortification de Jeſus-Chriſt.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'ame religieuſe a droit pour cela de quitter pere & mere, de rompre en quelque maniere les liens les plus ſacrés de la nature, d'abandonner

ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance & de leur conduite ; & cela, non-seulement sans rien faire contre la piété, mais par l'acte même le plus héroïque de la plus pure & de la plus insigne piété. Elle le peut, dis-je, & autorisée de la loi de Dieu, elle use en effet de ce pouvoir. Car selon la remarque de S. Bonaventure, c'est à l'état religieux que nous pouvons apliquer ces paroles du fils de Dieu : *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem* ; pour cela il sera permis de se séparer de son pere & de sa mere, quelque sacrés d'ailleurs que soient les nœuds qui nous unissent. En est-il de même des vierges qui vivent dans le monde ? non, continue le même saint Docteur, parce que toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jesus-Christ d'une maniere qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. D'où il s'ensuit que quelque profession qu'elles fassent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jesus-Christ & elles ; c'est au vœu de la religion que cet avantage est attaché. Mais admirez, Chrétiens, ce qu'ajoute S. Bernard, & ce qui mérite une attention particuliere : parce que l'alliance d'une ame avec Jesus-Christ, devoit être quelque chose de plus grand que toutes les alliances de la terre, Dieu, dit ce Pere, a établi une loi proportionnée à la grandeur & à la dignité de cette alliance : & quelle est cette loi ? la voici. Pour un époux de la terre, on est dans l'obligation de quitter pere & mere ; mais Dieu a ordonné que pour l'époux céleste, qui est Jesus-Christ, on se quitteroit soi-même. Car il étoit bien juste, pourſuit

Marc. 10.

S. Bernard, que pour un époux qui eſt Dieu, on quittât plus que pour celui qui n'a rien au deſſus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter pere & mere ? Ah ! Chrétiens, encore une fois, on pouvoit ſe quitter ſoi-même. Or c'eſt ce qui ſe pratique, mais héroïquement, dans la profeſſion religieuſe. Car c'eſt bien ſe quitter ſoi-même, que de quitter ſa liberté : *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem* : voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui eſt le propre des épouſes de Jeſus-Chriſt. *Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum* : que celui qui veut venir après moi, ſe renonce ſoi-même, ſe détache & ſe dépouille de ſoi-même ; & c'eſt cette loi, ma chere Sœur, que vous êtes ſur le point d'accomplir : loi que je vous propoſe, comme le principe ſur lequel doit rouler déſormais toute la conduite de votre vie : loi que vous devez vous apliquer par de fréquentes réflexions, & qui ſeule eſt capable de vous maintenir dans toutes les diſpoſitions de piété & de ferveur que votre vocation demande. Je ſuis à mon Dieu, car c'eſt ainſi que vous devez raiſonner avec vous-même, je ſuis à mon Dieu, & je l'ai choiſi : il faut donc que je vive déſormais comme étant à lui ; il faut que toutes mes actions portent & ſoutiennent ce caractère de conſécration ; il faut que je parle, que j'agiſſe, que je traite avec les hommes comme une ame dévouée à Dieu, & que dans tout ce qui paroîtra de moi, on puiſſe reconnoître ce que je ſuis, & à qui je ſuis. J'ai choiſi mon Dieu, & en le choiſiſſant, j'ai vu tout ce qu'il m'en coûteroit. Rien donc déſormais

Matt. c. 16

ne doit m'être difficile pour lui : car je l'ai choiſi par amour, & l'amour rend tout, non-ſeulement poſſible, mais facile, mais agréable. C'eſt ce que fait tous les jours entre des mondains un amour profane : l'amour de mon Dieu eſt-il moins puiſſant pour me faire tout entreprendre, tout exécuter, tout ſuporter ? J'ai choiſi mon Dieu, & je l'ai choiſi uniquement : que ſeroit-ce ſi, non contente de Dieu, je voulois reprendre certains reſtes du monde; ſi, comme les Juifs dans le déſert tournoient les yeux vers l'Egypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ; ſi pour m'adoucir le joug, & pour me remettre des fatignes & des ennuis de mon état, j'apellois à mon ſecours le monde ? J'ai choiſi mon Dieu, & pourquoi ? afin de l'honorer d'un culte particulier & de ne plus vivre que pour lui. Quels reproches donc n'auroit-il pas à me faire, & ne devrois-je pas me faire moi-même, ſi je dégénérois de la ſainteté de ma profeſſion ; ſi me bornant à une vertu commune, je négligeois le ſoin de mon avancement & de ma profeſſion ; ſi je n'avois de l'état religieux que l'habit & que le nom ? & qu'étoit-il beſoin pour cela de ſacrifier toutes les prétentions du ſiécle & tous les avantages qu'il me préſentoit ? Qu'étoit-il beſoin de m'éloigner de mes proches, & de ſortir d'une famille où je trouvois avec l'opulence, avec la ſplendeur & l'éclat, de la probité & de la religion ? Qu'étoit-il beſoin de paſſer par tant d'épreuves, & d'embraſſer une vie ſi ſainte en elle-même ? Que dis-je, & n'eût-il pas mieux valu m'en tenir à ce que j'étois, que d'être ce que je ſuis ; car être ce que je ſuis, c'eſt

être à Dieu & n'y être pas. Or cette contradiction n'eſt-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu, & ma confuſion devant les hommes ? C'eſt, ma chere Sœur, ce qui fera l'un & l'autre pour ces épouſes infidéles qui ne ſçavent pas ſoutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu : mais je puis me promettre que vous le ſoutiendrez dans toute ſon étendue, auſſi-bien que l'engagement qui y eſt attaché, & dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

II. PART.

IL n'y a proprement que Dieu avec qui il ſoit honorable & avantageux de s'engager ; & c'eſt une des choſes en quoi l'excellence de l'être de Dieu ſe fait connoître & ſe diſtingue. Il n'en eſt pas de même des hommes. La grande régle de prudence en traitant avec les hommes, eſt de s'engager le moins qu'il eſt poſſible, & on diſpute pour cela comme pour le plus important de tous les intérêts : pourquoi ? parce qu'en s'engageant avec les hommes, on perd ſa liberté, on commence d'être moins à ſoi-même, on entre dans un état de dépendance & de la dépendance de la créature, qui ne peut être qu'humiliant & onéreux : au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage eſt de s'engager le plus qu'on peut, parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on ſe trouve plus attaché à ſon ſouverain bien ; cet engagement loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puiſque la véritable liberté de la créature, eſt d'être dans la dépendance & ſous la domination de Dieu, & que jamais elle n'eſt plus à elle-même, que quand elle eſt parfaitement & inviolablement à Dieu. Or c'eſt dans cet engagement que vous entrez,

ne doit naître difficile
connu par amour, & l'
fièrement pénible, mais
C'est ce que font tous les
dans un amour pur
Dieu est-il moins pu
entreprendre, tou
J'ai choisi mon Di
mens : que ferois
je voulois repar
ti, comme le
les yeux ver
questions m
m'adonner
fatigues
loisir d'
Dieu
cela pour cela même que je dois vous en
[illegible] plus exactement, & qu'ici encore à vos
[illegible], celles d'une fausse théologie, j'enga-
[illegible] en un mot, ma chere Sœur, que l'enga-
gement de la profession religieuse est le plus
grand dont une créature soit capable. En voici
les raisons : parce que c'est un engagement
sacré, parce que c'est un engagement solen-
nel, parce que c'est un engagement irrévoca-
ble & qui ne doit jamais finir. Autant de
parties, autant de vérités essentielles pour
vous & pour moi : commençons-les.

C'est un engagement sacré que celui de la profession religieuse : voilà sa premiere qualité, & la preuve en est bien évidente ; parce que c'est un engagement de vœu. Or le vœu dans sa substance est quelque chose de surnaturel, & même de droit divin. Il a été tel dans tous les tems, de l'ancienne loi

lle, parce qu'il eſt ſaint
s'enſuit-il de-là ? ah,
ne ne s'enſuit-il pas pour
rement touchées de leurs
us en particulier ? Car
gagement dans la reli-
re ſupérieur à tous
le ; & par conſé-
violé que par un
iérente & au deſſus de
imes. Je conclus qu'en ce
rvance des choſes que nous
us ne pouvons plus déſor-
d'infidélité envers Jeſus-
enne de la nature du ſacri-
? parce qu'en conſéquence
ſommes ſpécialement conſa-
rift. Cette conſéquence eſt
s donneroit lieu, ce ſemble,
s celles qui ont l'honneur de
ctère de conſécration, ce que
aint Auguſtin : *Nunc verò quia Auguſt.*
Deum ſponſio tua, non te ad
tiam invito, ſed à magna ini-
eo. Ame fidéle, ſouvenez-vous
tes plus à vous-mêmes, & que
s parle d'accomplir les promeſſes
ez faites à votre Dieu, ce n'eſt
r vous inviter à une haute ſain-
our vous préſerver d'une affreu-
Mais d'ailleurs, ajoute le même
e penſée eſt infiniment capable
imer & de vous fortifier. Car la
votre joie doit être de n'avoir plus
cieuſe liberté de faire le mal ; &
de votre profeſſion, eſt de ne pou-

vous, Chrétiens, par la profeſſion du baptême; & vous, ma chere Sœur, par la profeſſion religieuſe. Engagement par lequel on peut très-bien vous apliquer ce que diſoit l'eſprit de Dieu par la bouche du Roi Prophéte, formant
Pſ. 44. & inſtruiſant une ame juſte: *Audi filia, & vide, & inclina aurem tuam.* Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre, apliquez-y toutes les puiſſances de votre ame, gravez-le dans le fond de votre cœur, ayez ſoin de le méditer tous les jours de votre vie, & ne l'oubliez jamais. Par l'action que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu: mais d'une eſpèce d'engagement aſſez peu connu; du moins dans toute ſon étendue, & dont je puis dire après Jeſus-
Matth. c. 19. Chriſt: *Non omnes capiunt verbum iſtud.* Or c'eſt pour cela même que je dois vous en inſtruire plus exactement, & qu'ajoutant à vos lumieres, celles d'une ſolide théologie, je vous dis en un mot, ma chere Sœur, que l'engagement de la profeſſion religieuſe eſt le plus grand dont une créature ſoit capable. En voici les raiſons; parce que c'eſt un engagement ſacré, parce que c'eſt un engagement ſolemnel, parce que c'eſt un engagement irrévocable & qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de vérités eſſentielles pour vous & pour moi; comprenez-les.

C'eſt un engagement ſacré que celui de la profeſſion religieuſe: voilà ſa premiere qualité, & la preuve en eſt bien évidente; parce que c'eſt un engagement de vœu. Or le vœu dans ſa ſubſtance eſt quelque choſe de ſurnaturel, & même de droit divin. Il a été tel dans tous les tems, de l'ancienne loi

dans la nouvelle, parce qu'il eſt ſaint
-même. Que s'enſuit-il de-là ? ah,
res Sœurs, que ne s'enſuit-il pas pour
es ames ſincérement touchées de leurs
, & pour nous en particulier ? Car
us que notre engagement dans la reli-
t donc d'un ordre ſupérieur à tous
igemens du monde ; & par conſé-
u'il ne peut être violé que par un
une eſpèce différente & au deſſus de
autres crimes. Je conclus qu'en ce
he l'obſervance des choſes que nous
ouées, nous ne pouvons plus déſor-
mmettre d'infidélité envers Jeſus-
qui ne tienne de la nature du ſacri-
ourquoi ? parce qu'en conſéquence
nous ſommes ſpécialement conſa-
eſus-Chriſt. Cette conſéquence eſt
, & me donneroit lieu, ce ſemble,
à toutes celles qui ont l'honneur de
ce caractère de conſécration, ce que
ſoit Saint Auguſtin : *Nunc verò quia apud Deum ſponſio tua, non te ad juſtitiam invito, ſed à magna inideterreo.* Ame fidéle, ſouvenez-vous
s n'êtes plus à vous-mêmes, & que
vous parle d'accomplir les promeſſes
s avez faites à votre Dieu, ce n'eſt
pour vous inviter à une haute ſain-
te pour vous préſerver d'une affreu-
té. Mais d'ailleurs, ajoute le même
ette penſée eſt infiniment capable
animer & de vous fortifier. Car la
le votre joie doit être de n'avoir plus
icieuſe liberté de faire le mal ; &
e de votre profeſſion, eſt de ne pou-

Auguſt.

voir être plus unie à Dieu que vous l'êtes : c'eſt ce que l'engagement des vœux vous pr cure. D'où vient que S. Auguſtin concluoi

Ibidem. *Nec ideò te vovisse pœniteat ; imò gaude jam t non licere, quod cum detrimento tuo licuisset.*

Je dis plus : l'engagement de la religi eſt un engagement ſolemnel, & c'en eſt ſeconde prérogative. Car il n'eſt apellé pr feſſion, que parce qu'il eſt célébré à la face d autels & devant les miniſtres de l'Egliſe, ſi vant le modéle que Dieu en propoſoit autr fois aux parfaits chrétiens dans la perſonne d Iſraélites, dont l'Ecriture nous dit qu'à meſu qu'ils entroient dans la terre promiſe, alloient tous ſe proſterner aux pieds du gra Prêtre & faiſoient entre ſes mains cette pr

Deut. c. 26. feſſion publique : *Profiteor hodiè coram Dom Deo tuo, quod ingreſſus ſum in terram pro q juravit patribus noſtris, ut daret eam nobis* ; ou je proteſte que c'eſt aujourdhui que je ſ entré dans cette terre de bénédiction où le S gneur m'a apellé. Voilà ce que fait l'ame re gieuſe dans la ſolemnité de ſes vœux, puiſq c'eſt alors qu'elle entre dans une terre abo dante en vertu & en ſainteté, & qu'elle n entre qu'après en avoir fait la proteſtatio celui qui lui repréſente Jeſus-Chriſt, le ſouver prêtre. Et ne croyez pas, mes chers Auditeu que cette ſolemnité ſoit une pure cérémor

Pſalm. 115. Quand David diſoit : *Vota mea Domino r dam in conſpectu omnis populi ejus, in at domûs Domini, in medio tui Jeruſalem* ; j'of rai mes vœux au Seigneur, mais je les of rai en préſence de tout ſon peuple, dans l' ceinte de ſon temple, au milieu de Jéruſale il prétendoit faire quelque choſe de plus gr

que s'il les eût seulement formés dans le secret de son cœur. Et en effet, un vœu solemnel est bien différent d'un vœu particulier & secret. Car l'Eglise accepte l'un, & elle n'accepte pas l'autre; elle ratifie l'un, & elle ne ratifie pas l'autre; elle s'oblige elle-même dans l'un, & ne s'oblige pas dans l'autre; circonstances bien remarquables en matiére de vœu. Quoi qu'il en soit, il paroît bien en cette solemnité que la profession religieuse est une véritable alliance de l'ame chrétienne avec Jesus-Christ. D'où vient que S. Ambroise instruisant une vierge qui avoit pris le voile sacré, lui disoit ces belles paroles: *Sacro velamine tecta, es ubi omnis populus dotem tuam subscribens, non atramento, sed spiritu, clamavit, Amen*; vous vous êtes engagées à Jesus-Christ, & tout le peuple qui étoit présent a signé votre contrat, non pas avec un ancre matérielle, mais de l'esprit & du cœur, en y répondant, Ainsi soit-il. Or c'est, mes cheres Sœurs, ce qui s'est fait à notre égard, & dont nous devons éternellement conserver le souvenir. Car si nous étions assez infidéles pour oublier cet engagement, tout ce qu'il y a eu de témoins de notre profession s'éleveroient contre nous, & rendroient témoignage au Sauveur du monde, de la foi que nous lui avons jurée. *Ambr.*

Mais quelle foi? c'est ici la troisiéme qualité de l'engagement religieux: une foi dont le lien est indissoluble, & plus indissoluble même que l'engagement des époux du siécle. Car l'engagement des époux du siécle, cede quelquefois à la profession religieuse; ainsi les conciles le déclarent-ils, & ainsi l'avons-nous reçu par tradition apostolique: d'où il s'ensuit

que le vœu de la religion eſt donc un engagement plus irrévocable encore & plus indiſpenſable que celui du grand Sacrement établi par Jeſus-Chriſt dans ſon Egliſe : *Sacramentum magnum in Eccleſiâ.* L'engagement des époux du ſiécle eſt naturellement ſujet à ſe diſſoudre par la mort ; au lieu que la profeſſion religieuſe eſt un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu ſera Dieu, tandis que Jeſus-Chriſt régnera, vous ſerez à lui. Si c'étoit tout autre que Dieu & tout autre que Jeſus-Chriſt, cette parole devroit vous faire trembler. Car avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuſes humeurs à eſſuyer, des imperfections à ſuporter, des ennuis à dévorer : mais plus on eſt à Dieu & avec Dieu, plus on le goûte, & plus on trouve en lui de conſolations. Il eſt vrai que c'eſt un grand pas à faire que celui d'un engagement éternel ; mais encore une fois avec Dieu, plus l'engagement eſt grand, plus il eſt aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne ſeroit plus notre parfait bonheur ; ſa félicité conſiſte ſur-tout dans ſon éternité : de ſorte que par un merveilleux effet de la grace, ce qui fait le joug & la ſervitude des alliances du ſiécle, fait le précieux avantage de la nôtre, parce que nous ſommes liés à Dieu avec qui l'on eſt toujours bien, & de qui l'on eſt toujours content dès qu'on s'y donne ; & qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'eſt donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, eſt dans nous-mêmes & vient de nous-mêmes ; ce ſont nos légéretés & nos variations, c'eſt notre inconſtance. En effet, quelque ferveur & quelque diſpoſition préſente qui paroiſſe en nous,

Epheſ. c. 3.

nous

nous ſommes fragiles & ſujets au changement. Nous nous engageons pour toujours ; mais notre volonté a ſes viciſſitudes & ſes retours, & la difficulté eſt, avec une volonté ſi changeante, de ſoutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu il n'en eſt pas ainſi : ſon engagement & ſa volonté ſont également immuables ; au moment qu'il a parlé & qu'il a promis, il eſt incapable de révoquer ſa parole, parce que c'eſt un Dieu ſouverainement vrai & ſouverainement fidéle : *Juravit Dominus & non pœnitebit eum.* Mais pour nous qui n'agiſſons que par les mouvemens d'une liberté volage, & à qui le repentir eſt auſſi naturel que le choix, nous en ſommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi & dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, Ames religieuſes, toute notre vigilance ; voilà ce qui nous doit maintenir dans une ſainte défiance de nous mêmes, & par conſéquent dans une attention continuelle ſur nous-mêmes. Car quel déſordre ſeroit-ce, & quelle indignité, de ſe démentir après des paroles ſi authentiques & ſi ſolemnelles ; de ſe laſſer d'être à Dieu, lorſqu'il ne ſe laſſe point d'être à nous ; de n'y vouloir être qu'à demi, lorſqu'il veut être pleinement à nous ; de nous dégoûter de lui malgré ſes infinies perfections, quand tout imparfaits que nous ſommes, il ne ſe dégoûte point de nous, & qu'il fait même ſes délices de demeurer avec nous ? C'eſt par une perſéverance inébranlable, que nous nous préſerverons, mes cheres Sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Perſéverance qui fut toujours le caractère des élus : perſéve- Pſalm. 109.

rance non point ſeulement dans l'habit, mais dans l'eſprit de la religion; non point ſeulement dans la clôture & la retraite, mais dans l'exacte obſervation de tous nos devoirs; non point ſeulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité ſolide & intérieure. Voilà comment, après avoir choiſi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une ſainte communication, & dans une eſpèce de ſociété d'intérêt & de biens. Vous l'allez voir dans la troiſiéme Partie.

III. PART. C'Eſt l'effet propre d'une véritable & parfaite alliance, d'établir entre les perſonnes qu'elle unit enſemble une ſociété mutuelle & une pleine communication de biens: & puiſque de toutes les alliances, la plus parfaite, ma très-chere Sœur, eſt celle que vous contractez avec Dieu par la profeſſion religieuſe, il faut conclure qu'en vertu du ſacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourroient vous apartenir dans le monde, & ſur-tout en vertu du ſacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez déſormais par le plus juſte retour, d'inconteſtables & de légitimes prétentions ſur tous les tréſors du ciel, & ſi je puis m'exprimer de la ſorte, ſur tous les biens de Dieu. Mais quels ſont ces biens de Dieu dont une ame religieuſe, en conſéquence de ſa profeſſion, eſt ſi heureuſement & ſi abondamment pourvue? Ah, répond S. Auguſtin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plutôt ne les diſtinguons point de Dieu: c'eſt Dieu même. Et ce ſaint Docteur avoit bien raiſon de le dire ainſi: car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même; il eſt ſon ſouverain bien,

& par une ſuite néceſſaire il eſt le ſouverain bien de toutes les créatures; tellement qu'entrer en ſociété de biens avec Dieu, ce n'eſt rien autre choſe qu'entrer en poſſeſſion même de Dieu. Or tel eſt en général le bonheur d'une ame qui ſe conſacre à Dieu dans le chriſtianiſme, & tel eſt plus avantageuſement encore & en particulier le bonheur d'une ame, qui faiſant un divorce entier avec le monde, ſe dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parloit à Dieu, & qu'il s'entretenoit avec lui dans l'intérieur de ſon ame, il ne lui diſoit pas: Je ſçais que vous êtes le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu de toute la nature; mais, je ſçais que vous êtes mon Dieu: *Dixi Domino, Deus meus es tu.* Mais, demande S. Auguſtin, pourquoi s'exprimoit-il de la ſorte, & pourquoi s'attribuoit-il ſpécialement à lui-même ce qui eſt commun à toutes les créatures? Car n'eſt-ce pas Dieu qui les a toutes créées, & par conſéquent n'eſt-il pas le Dieu de tout l'univers? *Numquid omnium Deus non eſt?* Il eſt vrai, répond ce ſaint Docteur, c'eſt le Dieu de tout le monde; mais il faut auſſi reconnoître qu'il ſe donne particuliérement, & qu'il apartient plus proprement à certaines ames, qui n'ont point d'autre ſentiment ſur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre ſoin que de le ſervir, qui n'ont point ni ne veulent avoir d'autre héritage que lui-même, & le bonheur de le poſſéder: *Sed eorum præcipuè Deus qui eum diligunt, colunt, poſſident.* Or qui ſont ces ames dégagées de tout autre objet que Dieu, & dont tous les deſirs tendent vers Dieu? qui ſont ces ames toutes occupées du ſervice de Dieu, & dont l'unique emploi de la vie eſt

Pſalm. 15.

Auguſt.

Ibid.

d'honorer Dieu ? qui ſont ces ames volontairement pauvres, qui ſe ſont dépouillées de tous les biens ſenſibles pour Dieu, & dont le ſeul tréſor & le ſeul bien eſt Dieu ? n'eſt-il pas évident que ce ſont les ames religieuſes, & n'eſt-il pas juſte que Dieu ſoit à elles d'une façon toute ſinguliere, puiſqu'elles ont voulu d'une façon toute ſinguliere être elles-mêmes à Dieu ? C'eſt en ce même ſens qu'il faut entendre cette autre parole de l'Ecriture, que j'ai déjà raportée, je veux dire cette formule de profeſſion que prononçoient les Hébreux aux pieds du grand Prêtre, en entrant dans la terre promiſe : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo* ; je proteſte aujourdhui, diſoient-ils au Pontife, & je fais un aveu ſolemnel devant le Seigneur votre Dieu. Hé quoi, reprend là-deſſus S. Jerôme, ne devoient-ils pas plutôt dire, devant le Seigneur notre Dieu ? n'étoient-ils pas le peuple de Dieu, & Dieu ne les avoit-il pas cent fois aſſuré qu'il étoit leur Dieu, préférablement à toutes les autres nations ? Cependant en la préſence des Prêtres, ils n'oſoient l'apeller leur Dieu, & ſe contentoient de dire, le Seigneur votre Dieu : comme s'ils euſſent reconnu que leur Dieu étoit bien plus à leurs Prêtres, qu'il n'étoit à eux, & que ceux qui ſe trouvoient employés aux fonctions du ſacerdoce, pouvoient tout autrement ſe glorifier qu'ils apartenoient à Dieu, & que Dieu, pour ainſi parler, leur apartenoit. Pourquoi cela ? la raiſon en eſt bien claire, pourſuit S. Jerôme, & nous n'avons qu'à conſulter l'Ecriture pour nous en inſtruire : c'eſt que le Grand Prêtre, auſſi-bien que toute la tribu de *Lévi*, n'ayant eu aucun partage ni aucune poſ-

ſeſſion dans la terre promiſe, Dieu lui-même, comme il eſt expreſſément marqué, leur devoit ſervir de poſſeſſion. Excellente idée de l'ame religieuſe. Elle ne ſe réſerve que Dieu : il eſt donc juſte qu'elle poſſéde Dieu plus que les autres, & qu'en cela elle ait même dans un ſens l'avantage ſur les Prêtres du Seigneur, tout diſtingués qu'ils ſont d'ailleurs par leur caractere : car les Prêtres après tout, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle loi, n'ont jamais fait un renoncement auſſi entier que le ſien, puiſque le ſacerdoce n'empêche point qu'on ne puiſſe acquérir & conſerver les biens temporels. Mais l'ame religieuſe dit abſolument à Dieu : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram* ? De tout ce qu'il y a dans le ciel, & de tout ce qu'il y a ſur la terre, qu'ai-je deſiré, qu'ai-je recherché, qu'ai-je voulu retenir, hors vous, Seigneur, & vous ſeul ? Je ne dis pas cela, mon Dieu, ajoute-t-elle, je ne le dis pas pour faire valoir auprès de vous la pauvreté & le dénuement où je me ſuis réduite, mais pour me féliciter humblement moi-même, & pour me réjouir devant vous de mon abondance. Car vous me vallez infiniment mieux vous ſeul que tout le reſte ſans vous ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore, vous me vallez mieux vous ſeul que tout le reſte avec vous. Non pas qu'avec tout le reſte, vous perdiez rien de votre prix infini ; mais parce que le reſte m'empêcheroit de vous bien poſſéder, & qu'en vous poſſédant ſeul, je vous poſſéde plus parfaitement. Voilà donc, ma chere Sœur, je ne puis trop vous le redire, voilà le bonheur du ſaint état que vous embraſſez : vous y poſſéderez Dieu. Dans le monde on ne le *Pſalm.* 72.

poſſéde pas, ou l'on ne le poſſéde qu'à demi: & comment en effet pourroit-on le bien poſſéder, lorſqu'on ſe trouve poſſédé ſoi-même par tant de maîtres, par l'ambition, par l'intérêt, par le plaiſir, par toutes les paſſions & tous les vices? C'eſt dans l'état religieux que cette poſſeſſion eſt entiere, paiſible, aſſurée; c'eſt-là que l'on goûte Dieu, qu'on ſe repoſe en Dieu, qu'on recueille tous les fruits que peut produire un héritage auſſi grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore, ma chere Sœur, & je finis par une penſée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une ſainte alliance avec votre Dieu; & ſuivant les idées communes & ordinaires, je pourrois vous dire que c'eſt tellement un Dieu de gloire, qu'il a été tout enſemble un homme de douleurs, un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu perſécuté, un Dieu crucifié; que vous ne pouvez donc vous allier avec lui, ſans participer à ſa pauvreté auſſi-bien qu'à ſes richeſſes, à ſes humiliations auſſi-bien qu'à ſa gloire, à ſes ſouffrances & à ſa croix, auſſi-bien qu'à ſa ſouveraine béatitude. Voilà ce que je vous repréſentois, & dans la diſpoſition où vous êtes, il n'y a rien de ſi contraire aux ſens & à la nature, que vous ne vouluſſiez accepter. De tous les maux à quoi s'eſt aſſujetti le divin Epoux que vous choiſiſſez, il n'y a rien qui vous étonnât, & que vous ne vouluſſiez partager. Mais il n'étoit point même néceſſaire que vous fiſſiez cet effort de fidélité? & ce ſeroit mal m'expliquer; de dire que vous devez entrer en ſociété de peines & de maux avec Jeſus-Chriſt: car dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien; & la pauvreté, les ſouffran-

:es, les croix que nous eſtimons des maux, ſont ſur la terre les plus grands biens qu'il ait procuré à ſes élus. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes ? n'a-t-il pas dit hautement & formellement dans ſon Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes* ; bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent* : & ne ſont-ce pas-là en faveur des croix & des ſouffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront jamais ? Or où a-t-on une plus abondante communication de ces biens ſpirituels & de ces dons céleſtes, que dans la religion ? Dans le monde il y a des croix ; mais elles ſont bien différentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuſe. Car, comme dit S. Bernard, toute croix n'eſt pas la croix de Jeſus-Chriſt, toute pauvreté n'eſt pas la pauvreté de Jeſus-Chriſt, toute mortification n'eſt pas la mortification de Jeſus-Chriſt. On ſouffre dans le monde, on eſt humilié, mortifié dans le monde : mais ſouvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractère de la croix du Sauveur ; pourquoi ? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la juſtice & pour Dieu. C'eſt dans l'état religieux que les croix ſont ſalutaires, qu'elles ſont vivifiantes, qu'elles produiſent la ſainteté ; parce qu'elles ſont marquées du ſeau de Jeſus-Chriſt : les croix du monde ſont des croix d'eſclaves, qui accablent ceux qui les portent ; mais les vôtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déjà bien éprouvé, ma chere Sœur, & vous en rendrez un témoignage bien authentique par la profeſſion de vos vœux. Le paſſé vous répond de l'avenir, & vous verrez ſi la ſociété des croix de votre adorable Epoux n'attire pas néceſſai-

Matth. c. 5. *Ibid.*

rement après soi celle de ses consolations. Nous
2. Cor. 1. en faut-il un autre garant que S. Paul? *Scientes, quod sicut socii passionum estis, sic eritis & consolationis*: sçachez mes Freres, disoit ce grand Apôtre, & soyez fortement persuadés que vous aurez part aux consolations de Jesus-Christ, selon que vous aurez eu part à ses souffrances. A qui parloit-il? à des Chrétiens de la premiere Eglise, c'est-à-dire, à des hommes parfaits, qui faisoient dans le Christianisme par une loi commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particuliere. De sorte, ma chere Sœur, qu'au moment où vous allez ratifier votre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourvue de tous ses trésors, de ses graces, de ses bénédictions, de sa paix & de ses douceurs intérieures, & qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son Royaume: entrez dans la joie de votre Seigneur:
Matth. 25. 21. *Intra in gaudium Domini tui.*

Chrétiens qui m'écoutez, & qui êtes témoins de cette cérémonie, voilà un modéle que Dieu vous met aujourdhui devant les yeux. Si vous avez l'esprit & le zéle de votre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte que Dieu vous propose, & dont il vous demandera compte un jour. L'exemple de cette jeune vierge qui quitte le monde, sa fidélité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son ame dans l'action la plus héroïque & la plus importante de sa vie, sa joie dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siécle; voilà ce qui confondra vos lâchetés; voilà ce qui condam-

nera vos attachemens criminels aux biens de la terre ; voilà ce qui réfutera tous les prétextes que vous pourriez alléguer pour juſtifier vos délicateſſes & votre impénitence ; voilà ce que Dieu vous repréſentera, ou plutôt ce qu'il vous opoſera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-mêmes l'arrêt de votre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accompliſſement des préceptes & de la loi de Dieu ; & cette jeune vierge ayant trouvé le joug des préceptes & de la loi de Dieu trop léger pour elle, y ajoute tout ce qu'il y a de plus rigoureux & de plus ſévere dans les conſeils évangéliques. Vous ne pouvez vous réſoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage, & elle a la force & le courage de ſe ſéparer du monde pour jamais. Vous diſputez des années entieres pour renoncer à des choſes que votre ſeule raiſon vous dit être criminelles, & elle renonce ſans délibérer aux choſes même les plus innocentes, les plus légitimes & les plus permiſes, dont elle veut bien ſe priver pour Jeſus-Chriſt. Vous ne vous ſurmontez en rien, & elle triomphe d'elle-même en tout : vous ne donnez rien à Dieu, & elle ſe ſacrifie elle-même. En faudra-t-il davantage pour conclure contre vous.

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion : elle eſt importante pour l'édification de vos ames, & vous conviendrez avec moi de la vérité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des comparaiſons de votre état avec l'état religieux ; & par de vains raiſonnemens que l'eſprit du ſiécle vous ſuggere ſelon les vues différentes, pour ne pas dire ſelon les caprices avec leſquels vous en jugez,

tantôt vous désespérez de votre état, tantôt vous en présumez avec excès ; tantôt vous égalez la profession simple du Christianisme à la profession religieuse, tantôt vous concevez la vie religieuse comme impraticable & au dessus des forces de la nature ; tantôt vous dites qu'il est impossible de se sauver dans le monde, & tantôt vous prétendez qu'il y a autant, & peut-être plus de solide vertu dans le monde que dans la religion. Ainsi prenant toujours les choses dans l'une ou dans l'autre des deux extrémités, vous ne tenez jamais ce juste milieu en quoi consiste votre perfection, & vous ne rempliſſez jamais la mesure de cette grace qui doit faire la sainteté de votre état. Si cette émulation d'état procédoit d'un esprit sincére, d'un esprit humble, d'un esprit fervent & qui cherche Dieu, elle produiroit des fruits de christianisme qui paroîtroient dans la conduite de votre vie ; & c'est ce que vouloit le grand Apôtre, quand il recommandoit aux premiers Fidéles d'aspirer toujours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu : *Æmulamini autem charismata meliora.* Mais parce que cette émulation ne procede bien souvent que d'un esprit vain, que d'un esprit de contention, que d'un esprit d'amour propre pour tout ce qui nous touche, & de chagrin ou d'aliénation pour tout ce qui n'a pas de raport à nous, de là vient qu'elle se réduit à des paroles & à des contestations inutiles, qui bien-loin de vous édifier, corrompent dans vous le vrai zéle de votre sanctification.

1. Cor. 12. 31.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, il ne s'agit pas ici de mesurer ni de comparer les avantages de nos états. De quelque maniere que

u ait diſpoſé les choſes, & votre état & it religieux ſont les ouvrages de ſa pro-ence, & il a eu dans l'un & dans l'autre ſes ëins. Il a ſuſcité l'état religieux pour con-er dans ſon Egliſe l'eſprit & l'idée de ce mier Chriſtianiſme que le paganiſme mê-a admiré ; & il veut que le vôtre ſubſiſte me un moyen de ſalut proportionné à e foibleſſe. Quelque différence qu'il y ait e l'un & l'autre, deux vérités ſont cer-es : la premiere, pour vous conſoler, & conde, pour vous faire trembler. Car ce doit vous conſoler, c'eſt que vous pou-être dans votre état auſſi parfaits que les gieux : oui, vous pouvez être pauvres fection au milieu même de l'abondance & richeſſes ; vous pouvez être chaſtes & conti-s, parmi la corruption du ſiécle où vous z ; vous pouvez être fidéles & ſoumis à i de Dieu, malgré le libertinage qui vous ronne : non-ſeulement vous le pouvez, s ce qui doit vous faire trembler, c'eſt que s y êtes indiſpenſablement obligés. Ah, étiens, travaillez-y comme à l'affaire ntielle de votre vie : c'eſt de quoi je vous ure ; car Dieu m'a donné du zéle pour e ſalut, & je puis vous dire auſſi-bien qu'à e ame religieuſe, ce que S. Paul diſoit aux inthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione ; ndi enim vos uni viro virginem caſtam bere Chriſto.* Je ſens dans moi un zéle de 1 pour vous, & animé de ce zéle, je vou-s vous préſenter tous à Jeſus-Chriſt com-me vierge pure & ſans tache, digne de ſes es en cette vie, & de ſa gloire dans l'éter-bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

ORAISON FUNEBRE
DE
HENRI DE BOURBON
PRINCE DE CONDÉ,
ET
PREMIER PRINCE DU SANG.

In memoria æterna erit Juſtus.

La mémoire du Juſte ſera éternelle. C'eſt l'oracle du Saint-Eſprit dans le Pſeaume 111.

MONSEIGNEUR, *

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je parois aujourd'hui dans cette chaire, interrompant les ſacrés myſtéres pour renouveller dans l'eſprit de ceux qui m'écoutent le ſouvenir d'un Prince dont il y a déjà tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du Juſte doit être éternelle, ſeulement parce qu'il eſt juſte, beaucoup

* *Monſieur le Prince.*

Ce diſcours fut prononcé à Paris le dixiéme jour de Décembre 1683. en l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites.

plus la mémoire de celui-ci, qui dans ſa condition de Prince n'a pu être juſte de cette parfaite juſtice que la religion & la foi catholique formerent en lui, & qui fut, comme vous verrez, ſon véritable caractère, ſans avoir mérité, par un double titre, que l'on conſervât éternellement le ſouvenir de ſa perſonne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Ecriture, eſt d'anéantir juſqu'à la mémoire des Princes réprouvés : *Diſpereat de terrâ memoria eorum* ; que leur mémoire, dit Dieu, ſoit exterminée de deſſus la terre. Il ne ſe contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entrepriſes, leurs vaſtes deſſeins ; il ſe venge ſur leur mémoire même, qui s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obſcurité, & s'enſevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promeſſes que Dieu fait dans l'Ecriture aux Princes zélés pour ſa loi, eſt que leur mémoire ne périra point, qu'elle paſſera de ſiécle en ſiécle & de génération en génération, & qu'affranchie des loix de la mort, elle trouvera dès maintenant dans les eſprits & dans les cœurs une eſpèce d'immortalité : *Non recedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Ainſi, Chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du Prince dont je dois parler, & qui eſt le ſujet de la cérémonie funebre pour laquelle vous êtes ici aſſemblés. Tandis que ce Temple conſacré à Dieu ſubſiſtera, & tandis qu'on offrira ſur cet Autel le ſacrifice de l'Agneau ſans tache, le nom de HENRI DE BOURBON ne mourra jamais ; ſes louanges ſeront publiées, & on rendra à ſa mémoire des tributs d'honneur.

Pſal. 108.

Eccl. c. 39.

Un de ſes ſerviteurs fidéles * s'eſt ſenti touché de lui donner en mourant cette marque ſinguliére de ſa reconnoiſſance. Il a voulu que la poſtérité ſçût les immenſes obligations qu'il avoit à un ſi bon maître ; & ne pouvant plus s'en expliquer lui-même, il a laiſſé un monument de ſa piété & de ſa libéralité, afin d'exciter les miniſtres même de l'Evangile à le faire pour lui. Je ſuis le premier qui ſatisfais à ce devoir ; je m'y trouve engagé par des ordres qui me ſont auſſi chers que vénérables : le Prince devant qui je parle l'a deſiré, & il ne m'en falloit pas davantage pour lui obéir. Ce ſera à vous, Chrétiens, dans ce genre de diſcours, qui m'eſt nouveau, de me ſuporter ; & à moi d'y trouver de quoi vous inſtruire, & de quoi édifier vos ames. Mais quoi qu'il en ſoit, Dieu n'a ainſi diſpoſé les choſes que pour vérifier la parole de mon texte, en rendant éternelle & immortelle la mémoire de *très haut, très-puiſſant & très-excellent Prince* HENRI DE BOURBON, *Prince de Condé & premier Prince du Sang.*

Tout a été grand dans lui : mais voici, mes chers Auditeurs, à quoi je m'arrête, & ce qui m'a ſemblé plus digne de vous être propoſé dans le lieu ſaint où vous m'écoutez. C'eſt un Prince que Dieu fit naître pour le rétabliſſement de la vraie religion ; c'eſt un Prince qui ſemble n'avoir vécu que pour la défenſe & le ſoutien de la vraie religion ; c'eſt un Prince dont toute la conduite a été un ornement de la vraie religion ; trois vérités que l'évidence des choſes vous démontrera, & qui vous feront avouer

* M. Perrault Secrétaire des commandemens de ce Prince, & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

que ſa mémoire doit être à jamais en bénédiction devant Dieu & devant les hommes : *In memoria æterna erit Juſtus.* Un Prince dont la Religion Catholique a tiré trois avantages, puiſqu'il a ſervi à la réléver, à l'amplifier, & à l'honorer. A la réléver, & c'eſt ce que j'appelle le bonheur de ſa deſtinée, ou le deſſein de Dieu dans ſa naiſſance ; à l'amplifier, & c'eſt ce qui a fait le mérite de ſa vie, & l'exercice de ſon infatigable zéle ; à l'honorer, & c'eſt ce que je vous ferai conſidérer comme le fruit de cette régularité ſolide qu'il obſerva dans tous les devoirs de ſa condition.

Inſpirez-moi, mon Dieu, les graces & les lumiéres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement ; & dans la profeſſion que je fais d'abord d'y renoncer à toutes les penſées profanes & à tout ce qui eſt humain, donnez-moi ces paroles perſuaſives de votre divine ſageſſe, avec leſquelles je puiſſe auſſi-bien que votre Apôtre, me promettre de ſoutenir encore ici le miniſtére de prédicateur évangélique. Un Prince né, & choiſi de Dieu pour être, ſi j'oſe parler ainſi, la reſſource de ſa religion. Un Prince répondant à ce choix par les combats qu'il donna, & les différentes victoires qu'il remporta pour ſa religion. Un Prince parfait, & rempliſſant exactement ſes devoirs de Prince pour faire honneur à ſa religion. En un mot, naiſſance heureuſe pour le bien de la foi catholique ; vie conſacrée au zéle de la foi catholique ; régle de conduite, je dis de conduite de Prince, honorable à la foi catholique. Voilà, chrétienne Compagnie, les trois parties de ce diſcours, & le ſujet de votre attention.

I. PART. C'Eſt de tout tems que la France a expérimenté dans ſes malheurs & dans ſes révolutions un ſecours du Ciel d'autant plus ſingulier & plus favorable, qu'il a paru ſouvent moins eſpéré & plus aprochant du miracle. Mais on peut dire, & il eſt vrai, qu'elle n'en eut jamais une preuve plus ſenſible, que dans la conjoncture fatale où elle ſe trouva ſur la fin du ſiécle paſſé, lorſqu'accablée de maux, épuiſée de forces, déchirée par les guerres civiles, expoſée comme en proie aux étrangers, elle ſe vit ſur le point de perdre ce qui l'avoit juſqu'alors maintenue, & ce qui étoit le fondement de toute ſa grandeur, ſçavoir la vraie religion. Je m'explique.

La France autrefois ſi heureuſe & ſi floriſſante tandis qu'elle avoit conſervé la pureté de ſa foi, gémiſſoit dans la confuſion & dans le déſordre où l'héréſie l'avoit jettée. L'erreur de Calvin devenue redoutable par ſa ſecte encore plus que par ſes dogmes, malgré toute la réſiſtance du parti catholique, avoit prévalu : ſon venin, par une contagion funeſte, avoit gagné les parties les plus nobles de l'Etat ; le ſang de nos Rois en étoit infecté ; l'héritier légitime de la Couronne l'avoit ſuccé avec le lait ; les Princes de ſa Maiſon étoient non-ſeulement les ſectateurs, mais les chefs & les défenſeurs du ſchiſme formé contre l'Egliſe. De là on ne devoit attendre que la décadence, & même l'entier renverſement de l'Empire François. Les temples profanes, les loix mépriſées, l'autorité anéantie, le culte de Dieu ſous ombre de réforme perverti, ou plutôt aboli, en étoient déjà les infortunés préſages ; mais au milieu de tout cela, la France étoit ſous la protection du Très-haut. Quoique penchante vers ſa

ruine, & ſur le bord affreux du précipice où elle alloit tomber, la main toute-puiſſante du Seigneur la ſoutenoit. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne & de S. Louis, veilloit encore ſur elle, & pour réléver ſon eſpérance contre ſon eſpérance même, *Contra ſpem in ſpem*, il ſe préparoit à la ſauver, par ce qui ſembloit devoir être la cauſe de ſa perte. Rom. c. 4.

HENRI, l'incomparable Prince dont j'ai entrepris de parler, étoit le ſujet que Dieu avoit choiſi entr'autres & prédeſtiné pour cela. Apliquez-vous, mes chers Auditeurs, & admirez avec moi la profondeur des conſeils divins. Ce Prince étoit né dans le ſein de l'héréſie; & quoiqu'il fût encore enfant, le parti hérétique comptant ſur lui, & ſe promettant tout de lui, le regardoit avec raiſon comme ſon héros futur. Rien dans l'aparence n'étoit mieux fondé que cette vue. Mais c'eſt ici, providence adorable de mon Dieu, où vous commençâtes à triompher de la prudence humaine, & où par des voies ſecrettes, mais infaillibles, vous diſpoſâtes toutes choſes avec force & avec douceur: avec force, changeant les obſtacles en moyens, pour parvenir à vos fins; & avec douceur, n'employant pour y réuſſir, que le charme de votre grace victorieuſe des eſprits & des cœurs.

Ce Prince né dans l'héréſie, étoit celui par qui la vraie religion devoit renaître, pour ainſi dire, & ſe reproduire dans ſon premier éclat. Il étoit ſuſcité pour la rétablir, premiérement dans ſa maiſon, & par-là dans toute ſa nation. Le malheur de ſes Peres avoit été de s'en ſéparer, & c'étoit l'unique tache dont

leur gloire avoit pu être ternie : il falloit qu'il l'effaçât ; il falloit que le petit-fils & le successeur de ces grands hommes fût le restaurateur de leur foi, & que de leurs cendres il sortît un digne vengeur des maux que leur zéle aveugle & trompé avoit fait souffrir à l'Eglise leur mere.

Dieu ne vouloit pas que la Maison de Condé dût à une autre qu'à elle-même l'accomplissement d'une si sainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avoit détruit : elle seule en étoit capable, & tout le mérite lui en étoit réservé. Elle devoit mettre au jour un autre Esdras, qui fît revivre parmi les siens la loi de Dieu ; un second Machabée, qui animé du même esprit, purifiât & renouvellât le sanctuaire que ses ancêtres infidéles avoient les premiers profané. Ce Machabée, cet Esdras étoit notre HENRI ; & en effet, c'est par lui que la Maison de Condé, après trente années de désolation, retourna au culte des Autels, & rentra dans la Communion Romaine, & par lui que la Maison Royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté & de l'erreur. Mais voyons-en les circonstances, qui, sans fatiguer vos esprits, vont me servir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV. Monarque encore plus grand par ses vertus & par ses qualités royales, que par son nom, élevé qu'il fut sur le trône, ne pensa dans la suite qu'à l'affermir, en affoiblissant peu à peu l'hérésie, & donnant à la religion catholique, pour laquelle il s'étoit enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un & l'autre, quoique nécessaire, étoit difficile, & selon les maximes

de la politique, l'un & l'autre, eu égard au tems, pouvoit être dangereux. Mais il surmonta heureuſement & les difficultés & les dangers de l'un & de l'autre, en ôtant aux hérétiques le ſeul apui qui leur reſtoit, & retirant d'entre leurs mains le jeune Prince de Condé, auquel il voulut déſormais tenir lieu de pere, & de l'éducation duquel il ſe chargea: qui pourroit dire avec quel ſuccès & avec quelle bénédiction? Par là le Calviniſme, de dominant & de fier qu'il avoit été, ſe ſentit conſterné & abatu; & par la vraie religion, de conſternée & d'alarmée qu'elle étoit encore, acheva d'être pleinement, & même tranquillement la dominante. Poſſéder le Prince de Condé, fut pour elle une aſſurance & un gage de toutes les proſpérités dont le Ciel l'a depuis comblée; & l'avoir perdu, fut pour le parti proteſtant le coup mortel qui l'atterra.

Ainſi l'avoit prévu le ſage & le ſaint Pape Clement VIII. dont la mémoire doit être à la France le ſujet d'une éternelle vénération: ainſi, dis-je, l'avoit-il prévu. Preſſé de ce ſoin de toutes les Egliſes qui excitoit ſa vigilance, & qui cauſoit ſon inquiétude, il ne crut pas dans l'état chancelant où étoient les choſes, pouvoir rien faire, ni pour la France, ni pour l'Egliſe, de plus important que de s'intéreſſer à faire élever le Prince de Condé dans la profeſſion de la foi orthodoxe: il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prieres & avec larmes, & comme ſouverain Pontife il fut exaucé, pour le reſpect qui lui étoit dû. A cette condition la grace de l'abſolution du Roi, & la ratification de ſa réunion avec le ſaint Siége fut accordée. Mille raiſons s'y op-

poſoient; & vous ſçavez par combien d'artifices & d'intrigues ce grand œuvre fut traverſé : mais le Vicaire de Jeſus-Chriſt ſous une telle caution n'appréhenda rien ; ſûr de tout, pourvu que le Prince de Condé fût rendu à l'Egliſe, & perſuadé que d'aſſurer à l'Egliſe le Prince de Condé, étoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des diſpoſitions du Roi ; qu'après cela, il ne lui étoit non plus permis de douter de la pureté de ſa religion, que de ſon droit inconteſtable à la couronne. L'événement, Saint Pere, vous juſtifia ; & l'aplaudiſſement que tous les peuples donnerent à votre conduite, montra bien dès-lors que c'étoit l'eſprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeâtes ainſi.

Le Roi auſſi ſincere que généreux, & auſſi religieux qu'invincible, ſe fit un honneur d'accomplir la condition ; & ce que je vous prie de remarquer, cette condition par lui accomplie, fut la preuve authentique de ſa converſion. Juſques-là ou la malignité ou l'ignorance avoient tâché de la rendre ſuſpecte ; & la défiance qui s'étoit répandue dans les eſprits ſur un point auſſi délicat & auſſi eſſentiel que celui-là, ſoutenoit encore un reſte de faction que la diverſité des intérêts avoit excitée, & que le démon de diſcorde fomentoit ſous le nom ſpécieux de ſainte union & de ligue. Les uns, à force de deſirer que le Roi dans le cœur fût converti, n'oſoient abſolument le croire : les autres affectoient de ne le pas croire, parce qu'ils craignoient qu'il le fût, & qu'il étoit de leurs intérêts qu'il ne le fût pas. La paſſion obſtinoit ceux-ci, & un déréglement de zéle ſéduiſoit ceux-là.

Mais quand, malgré les ſoupçons & l'incrédulité, on vit le Roi retirer de Saint Jean

d'Angély le Prince de Condé, & ne vouloir plus qu'il écoutât les miniſtres de l'héréſie; quand on le vit s'apliquer lui-même à le faire inſtruire dans la religion catholique, & pour cela lui choiſir des maîtres auſſi diſtingués par l'intégrité de leur foi, qu'ils étoient d'ailleurs exemplaires & irrépréhenſibles dans leurs mœurs; un Piſani, l'honneur de ſon ſiécle, un Le Fevre doublement illuſtre & par ſon érudition profonde & par ſa rare piété, tous deux catholiques zélés, & tous deux unanimement attachés à l'éducation du Prince que le Roi leur avoit confiée, & dont chaque jour ils lui rendoient un compte exact; quand on vit, dis-je, le Roi en uſer ainſi: ah! mes chers auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fût lui-même changé; & ſon retour à l'Egliſe, que ſes ennemis perſiſtoient à décrier comme vain & aparent, fut par là juſtifié véritable & de bonne foi. La ligue prétendue ſainte ſe diſſipa; la proteſtante qui, quoique déchue, penſoit toujours à ſe relever, en déſeſpera; la vraie religion triomphant de l'une & de l'autre, reſpira & ſe ranima. Dénouement, encore une fois, dont on put bien dire que c'étoit le Seigneur qui l'avoit fait, *A Domino factum eſt iſtud*; mais dénouement qu'on n'auroit jamais dû attendre, ſi Dieu n'avoit ſuſcité le Prince de Condé pour en être l'inſtrument principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans, ceci mérite d'être remarqué, & le Roi qui découvroit en lui une maturité de raiſon, & même de religion anticipée, le députa pour recevoir Alexandre de Medicis, Légat du Pape, dans ſon entrée ſolemnelle. Avec quelle grace, quoiqu'enfant, & avec quelle dignité s'acquitta-

t-il d'une ſi importante commiſſion ! le Légat en pleura de joie, & l'admira comme un prodige. Mais de quelle conſolation ceux qui avoient le cœur François & le cœur chrétien, ne furent-ils pas pénétrés, voyant cet enfant, que le ſeul nom de Condé avoit rendu peu auparavant redoutable au ſaint Siege, rendre lui-même au ſaint Siege dans la perſonne de ſon miniſtre, le devoir de l'obéiſſance filiale, & le rendre au nom de la France, dont il étoit l'organe & l'interprete !

Ce fut là, chrétiens, comme le ſceau de l'alliance étroite & ſacrée que ce Royaume chéri de Dieu renouvella pour lors avec l'Egliſe. Le Sacerdoce & l'Empire diviſés depuis ſi long-tems, furent par là heureuſement réunis ; & la France qui, pour uſer du terme de Saint Jerôme, avoit été comme effrayée de ſe voir malgré elle Calviniſte, ſe retrouva parfaitement Catholique. Qui fut le lien, le garant, le répondant de tout cela ? le jeune Prince de Condé. L'eſprit de Dieu, qui, ſelon la parole ſainte, rend éloquentes les langues des enfans, exprima tout cela par la ſienne dans le diſcours ſurprenant qu'il fit au Légat. Le ciel & la terre y aplaudirent, & l'héréſie ſeule en demeura confuſe. Je ne me ſuis donc pas trompé quand j'ai dit que Dieu l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de la vraie religion.

Mais pouvoit-il choiſir un ſujet plus propre, & qui eût avec plus d'avantage tout ce qui étoit néceſſaire pour ce grand deſſein ? C'étoit un eſprit éclairé, & en matiere de religion auſſi-bien qu'en toute autre choſe, du diſcernement le plus juſte & le plus exquis qui *fut jamais.* Il avoit l'ame droite, & égale-

icapable de libertinage & de ſurperſti-
ualités que Dieu lui donna, quand il
:a, ſi j'oſe ainſi dire, pour l'œuvre à
: il le deſtinoit. Prenez garde, s'il vous
Chrétiens; dans ce tems malheureux que
éplorons, & que S. Paul, par un eſprit 2. *Theſſ.*
tique, ſembloit nous avoir marqué, 2.
réſie s'opoſant à Dieu, s'éleva au deſ-
tout ce qui eſt apellé Dieu adoré
Dieu; j'entends le Sacrement de Jeſus-
, que l'erreur de Calvin anéantiſſoit: en
ıs, dis-je, quoique déplorable, il y
lans le monde des ſçavans; mais c'é-
des ſçavans ſuperbes, pleins de cette
: réprouvée qui enfle & qui corrompt.
oit des humbles dans la foi; mais c'é-
des humbles ignorans, contens de la
ité de la colombe, & abſolument dé-
ıs de la prudence évangélique du ſer-
Les premiers avoient attaqué la reli-
& les ſeconds s'étoient trouvés trop foi-
our la ſoutenir: voilà ce qui l'avoit per-
l falloit pour la relever des humbles
ans & pénétrans, dont l'humilité fût
la ſcience, & dont la ſcience fût ſancti-
r l'humilité; des hommes dociles, mais
nt ſpirituels pour juger de tout; des
els, mais pourtant dociles, pour ne ſe
er ſur rien: & ce fut là proprement le
ère du Prince de Condé.
tudia ſa religion, choſe ſi rare dans les
s du monde; & jamais Prince ne fut
ique, ni avec tant de connoiſſance de
ni avec tant de conviction de ce qu'il
t & de ce qu'il devoit croire. Au lieu
es hommes mondains ſont communé-

s'inſtruire en ſage & en chrétien, de la
à laquelle Dieu l'avoit apellé ; mais il
lut s'en inſtruire que pour s'y ſoumet
il ne voulut s'y ſoumettre que pour l
quer. Il la poſſéda avec cette pureté de
1. *Petr.* 3. res que demandoit Saint Pierre, toujo
à en rendre raiſon, & toujours diſpoſé
valoir les motifs qui l'avoient touché
comparaiſon des ſociétés qui partagent
tianiſme, s'eſtimant, diſoit-il, reſpon
à Dieu & aux hommes & à ſoi-même
grace qu'il avoit reçue, en quittant le
l'erreur, & s'attachant à celui de la vé

Un Prince éclairé de la ſorte n'étoi
né pour faire refleurir la vraie religion
tez-y ce cœur droit avec lequel il
feſſa ; ce cœur droit que le monde n'éb
mais, & qui lui inſpirant pour Dieu u
liberté dans l'exercice de ſon culte, [illegible]

brûlé, il prit pour maxime de ſignaler ſa religion, particuliérement dans les choſes où l'héréſie l'avoit combattue : ſouffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'averſion & la haine du ſaint Siege avoit été l'un des entêtemens de l'héréſie : l'une de ſes dévotions fut d'aimer le ſaint Siege & de l'honorer. Il ſçavoit ſur cela tout ce que la critique & tout ce que la politique lui pouvoient aprendre, & il en auroit fait aux autres des leçons ; mais il ne ſçavoit pas moins ſe tenir dans les juſtes bornes que lui preſcrivoit ſur ce point la vraie piété : & perſuadé de la ſûreté de cette régle, il ſe fit une politique auſſi ſolide que chrétienne, d'avoir pour la Chaire de Saint Pierre, qui eſt le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toujours regardé comme une ſource de bénédictions. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant ſa vie, & avec quels ſentimens de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux Princes ſes enfans ? C'eſt l'héritage ſacré qu'il leur laiſſa ; & l'une de ſes dernieres volontés fut de les conjurer avec tendreſſe d'être en ceci ſes imitateurs, comme il l'avoit été lui-même de tant de Héros chrétiens. L'héréſie avoit mépriſé les cérémonies de l'Egliſe, il ne lui en fallut pas davantage pour ſe faire un devoir de les révérer. Combien de fois l'a-t-on vu aſſiſter aux divins offices, avec ce même eſprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant & excitant comme lui les peuples par ſa préſence, n'eſtimant point non plus que lui au deſſous de ſa dignité, de ſe joindre aux Miniſtres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'Arche vivan-

ce du Teſtament, & devenant par là auſſi-bien que David un Prince ſelon le cœur de Dieu !

Rien n'étoit plus odieux à l'héréſie que les Ordres religieux : pour cela même il les reſpecta, il les chérit, il les protégea. Et parce qu'entre les Ordres religieux il en conſidéra un plus ſinguliérement dévoué à porter les intérêts de la vraie religion, & par une conſéquence néceſſaire plus infailliblement expoſé à la malignité & à la cenſure des ennemis de la foi ; un Ordre dont il vit qu'en effet Dieu s'étoit ſervi pour répandre cette foi juſqu'aux extrémités de la terre ; un Ordre qu'il reconnut n'avoir été inſtitué que pour ſervir dès ſon berceau de contre-poiſon au ſchiſme naiſſant de Calvin & de Luther ; un Ordre qu'il enviſagea, par une fatalité heureuſe pour lui, perſécuté dans tous les lieux où dominoit l'héréſie : c'eſt à celui-là que le Prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit ſentir plus d'effets de ſa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les ſecrets de ſon ame, & qu'il donna ſon cœur en mourant.

C'eſt par là, mes Peres, car encore eſt-il raiſonnable que parlant ici pour vous & pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnoiſſance que nous lui devons ; c'eſt par-là, mes Peres, que nous eûmes part à ſon eſtime & ſa bienveillance : & malheur à nous ſi nous dégénerons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme ſon amour pour ſa religion en étoit le ſeul motif, il ne nous diſtingua entre les autres que par l'engagement particulier où il ſupoſa que nous étions, de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour l'avancement

de la religion catholique ; & nous ne lui fûmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à ſacrifier mille fois nos vies pour l'Egliſe de Dieu. Nos combats pour la foi dans les pays barbares & infidéles ; nos travaux, nos croix, nos ſouffrances dans l'ancien monde & dans le nouveau, ainſi lui-même s'en expliquoit-il, voilà ce qui nous l'attacha. C'eſt donc à nous de remplir l'idée qu'il eut de nos perſonnes & de nos miniſtéres. Ma conſolation eſt que ce zéle de la foi ne nous a pas encore quittés, & que l'eſprit même du martyre ne s'eſt pas retiré de nous. Ces glorieux confeſſeurs que l'Angleterre vient de donner à Jeſus-Chriſt, le ſang de nos Freres immolés comme des victimes à la haine de l'infidélité, en ſont encore les précieux reſtes. A ce prix nous poſſéderions encore aujourdhui & le cœur & les bonnes graces du Prince de Condé. Il ne falloit rien moins pour les mériter ; & la vue de continuer à nous en rendre dignes, eſt une des conſidérations les plus propres à exciter en nous le ſouvenir de nos obligations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit, & je l'ai prouvé, que Dieu l'avoit choiſi & l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de la vraie religion. Voyons de quelle maniére il répondit à ce choix, & avec quel zéle il combatit toute ſa vie pour la défenſe de cette même religion. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART.

COmme l'un des caractéres de la vraie religion a toujours été d'autoriſer les Princes de la terre : auſſi par un retour de piété que la reconnoiſſance même ſembloit exiger, l'un des devoirs eſſentiels des Princes de la terre a

toujours été de maintenir & de défendre la vraie religion. Voilà, dit Saint Auguſtin, l'ordre que Dieu a établi. Les Princes ſont les protecteurs nés de la religion, comme la religion, ſelon S. Paul, eſt la ſauve-garde inviolable des Princes. Or jamais homme n'a mieux compris cette vérité, & ne s'eſt acquitté plus dignement ni plus héroïquement de ce devoir, que le Prince dont je pourſuis l'éloge, puiſqu'il ſemble n'avoir vécu que pour faire triompher la religion catholique, c'eſt-à-dire, que pour combattre l'héréſie, que pour renverſer ſes deſſeins, que pour dompter ſa rébellion, que pour confondre ſes erreurs, & par les différentes victoires qu'il a remportées ſur elles, s'acquérir le juſte titre que je lui donne du plus zélé défenſeur qu'ait eu la religion catholique dans notre ſiécle. Ecoutez-moi, & concevez-en bien l'idée.

HENRI, Prince de Condé, fut ſans conteſtation l'un des plus ſenſés & des plus ſages politiques qui entra jamais dans le conſeil de nos Rois. Ses gouvernemens & ſes emplois lui donneront dans le Royaume une autorité proportionnée à ſa naiſſance. Il étoit brave, & dans les entrepriſes militaires héritier de la valeur de ces ancêtres auſſi-bien que de leur nom. Il avoit au-deſſus de ſa condition une capacité acquiſe, qui dans la profeſſion même des lettres l'auroit diſtingué. Mais il ne crut pas ni pouvoir ni devoir uſer d'aucun de ces avantages, ſinon pour l'intérêt de Dieu; & loin des maximes profanes, dont la plûpart des Princes, quoique chrétiens, ſe laiſſent malheureuſement prévenir, en faiſant ſervir la *religion* à leur grandeur, il ſe propoſa de faire

ſervir ſa grandeur & toutes éminentes qualités dont Dieu l'avoit pourvu, à l'accroiſſement de ſa religion. En voulez-vous la preuve ? la voici.

Il défendit la religion catholique par la ſageſſe de ſes conſeils, par la force de ſes armes, & par la ſolidité de ſa doctrine. Il la défendit en homme d'Etat, en Général d'armée, en docteur & en maître, perſuadant auſſi-bien que perſuadé ; & par là il mérita le témoignage que lui rend aujourdhui l'Egliſe, en reconnoiſſant ce qu'il a fait pour elle, & ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zéle de Dieu, dont les fervents Iſraélites étoient autrefois émus, c'eſt ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la Religion catholique par la ſageſſe de ſes conſeils. On ſçait de quel poids fut celui qu'il donna à Louis XIII. quand il le détermina à cette fameuſe guerre qui réprima l'héréſie, & qui la réduiſit enfin à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion. A Dieu ne plaiſe, que j'aie la penſée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le ſchiſme ne m'empêchent point de regarder comme mes freres, & pour le ſalut deſquels je voudrois, au ſens de Saint Paul, être moi-même anathême ! Dieu témoin de mes intentions, ſçait combien je ſuis éloigné de ce qui les pourroit aigrir : & malheur à moi, ſi un autre eſprit que celui de la douceur & de la charité pour leurs perſonnes, ſe mêloit jamais dans ce qui eſt de mon miniſtére ! Mais je me croirois prévaricateur & de la vérité & de mon ſujet, ſi je ſuprimois ce qui va vous faire connoître le génie de notre Prince, & dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'Aſſemblée de la Rochelle, je dis celle de 1621. ſi mémorable, & ſi funeſte dans ſes ſuj-

ses pour le parti protestant, avoit été une espèce d'attentat (eux-mêmes n'en disconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvoit justifier ni soutenir. Assemblée, non-seulement schismatique, mais séditieuse, puisque malgré l'ordre, & contre la défense du Souverain, elle avoit été convoquée, & qu'au mépris de l'autorité royale on y avoit pris des résolutions dont la France aussi-bien que l'Eglise devoit craindre les derniers maux. Que fit le Prince de Condé? Animé d'une juste indignation, il se mit en devoir de les prévenir, & éclairé de cette haute prudence, qui lui donna toujours dans les affaires une supériorité de raison à laquelle rien ne résistoit, il en vint heureusement à bout.

Il représenta dans le Conseil du Roi, (& ceci est la vérité pure de ses sentimens, auxquels je n'ajouterai rien) il représenta dans le Conseil du Roi, que cette assemblée étoit une occasion avantageuse dont il falloit profiter pour désarmer l'hérésie, en lui ôtant non-seulement l'asyle fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé dans la Rochelle, mais absolument toutes les Places de sûreté que la foiblesse du Gouvernement lui avoit jusqu'alors souffertes, & dont on voyoit les pernicieuses conséquences: il remontra, mais avec force, que des places ainsi accordées à des sujets, étoient le scandale de l'Etat; que si ceux qui les occupoient, étoient des sujets fidèles, ils ne devoient ni les desirer, ni en avoir besoin; s'ils ne l'étoient pas qu'on ne pouvoit sans crime les leur confier; que dans le doute ces villes de sûreté & de retraite leur étoient au moins des tentations dont il falloit les préserver, ou

Portrait de ses émotions.

s obſtacles à leur converſion qu'il étoit bon,
même de la charité chrétienne, de leur ôter;
'il ne convenoit point à la piété du plus chré-
n de tous les Rois de tolérer dans ſon Royau-
: des places, dont on ſçavoit bien que la pré-
ıdue ſûreté étoit toute pour l'erreur, & où
ıdis que la nouvelle religion jouiſſoit d'une
:ine liberté, l'ancienne & la vraie étoit dans
ſervitude; qu'il ne convenoit pas non plus à
dignité, de voir au milieu de la France des
·tereſſes comme autant de ſemences de Re-
bliques, un peuple diſtingué, des chefs de
rti; qu'il falloit finir tout cela, remettant
ns la dépendance ce que l'héréſie ſeule en
ɔit ſouſtrait, & obligeant à vivre en ſujets
ux qui étoient nés ſujets; que quand il n'y
roit plus qu'un maître, bientôt il n'y auroit
ıs, ſelon l'Evangile, qu'un paſteur & un
ɔupeau, & que l'unité de la monarchie pro-
iroit infailliblement l'unité de la religion.
Voilà ce qu'il repréſenta, & ſur quoi ſon
le éloquent dans la cauſe de Dieu inſiſta &
déclara. La choſe eſt périlleuſe, il en fit
ir la néceſſité : difficile, il en fournit les
ɔyens; hardie, il en garantit le ſuccès. Il y
ɔit dans le Conſeil des ames timides, qui ne
ûtoient pas cet avis; peut-être y en eut-il
lâches; & Dieu veuille qu'il n'y en eut point
corrompues pour apuyer l'avis contraire.
ais béni ſoit le Seigneur, qui préſide au
ɔnſeil des Rois, & qui ſe ſervit du Prince
Condé, pour faire conclure dans celui-ci
que l'on n'oſoit entreprendre, & qu'il étoit
anmoins tems d'exécuter! Malgré le riſque
l'entrepriſe, le Prince de Condé l'emporta;
ſe rendit à ſes raiſons; la guerre contre les

hérétiques fut réſolue, les places repriſes ſur eux, leurs fortereſſes démolies, leurs troupes diſſipées, leur parti ruiné; & c'eſt à la ſageſſe de ce Conſeil, que la Rochelle & toutes les autres villes proteſtantes ſont originairement redevables de leur réduction; c'eſt-à-dire, de leur ſalut & de leur bonheur. Voilà dans un exemple particulier, (combien en produirois-je d'autre!) ce que la vraie religion doit à la politique de notre Prince.

Mais que ne doit-elle pas à ſes armes! Je n'en parlerois pas, Chrétiens, ſi ſes armes qui furent toujours employées pour elle, n'avoient été ſanctifiées & purifiées par elle: & pour vous avouer ingénuement ma penſée, je ne me réſoudrois jamais à faire valoir dans cette chaire, & dans le lieu ſaint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'auroient nulle part. Ma langue conſacrée à louer Jeſus-Chriſt & ſes Saints, n'eſt point encore accoutumée à ces éloges profanes; & les faits les plus héroïques d'un Prince qui n'auroit combattu que pour la gloire du monde, quoique je les admiraſſe ailleurs; m'embarraſſeroient ici.

Mais je ſuis hors de cette inquiétude dans le ſujet que je traite. Si je parle des combats du Prince de Condé, c'eſt de ces combats du Seigneur, dont l'Ecriture auſſi-bien que moi le féliciteroit, puiſqu'elle pourroit dire de lui, encore plus à la lettre que de David, *Præliabatur præliis Domini.* Si je parle de ſes victoires, c'eſt de ces victoires qu'elle canoniſeroit, puiſqu'il ne les remporta que pour l'Arche d'alliance & pour Iſraël. Si j'en parle au milieu du ſacrifice, c'eſt à l'honneur du ſacrifice

Reg. 25.

même pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en préſence des autels, c'eſt parce qu'elles ont contribué à relever ces autels abatus. Oubliez, ſi vous voulez, tout ce qu'a fait hors de là le Prince de Condé; hors de là je ne m'intéreſſe point dans ſa gloire: d'autres y en découvriroient des fonds admirables, mais pour moi je conſens à me borner là. C'eſt pour Dieu & pour ſon Egliſe qu'il a combattu & qu'il a vaincu; ſa valeur n'ayant rien eu de plus ſingulier que d'être inſéparable de ſa religion, & ſa religion n'ayant rien eu de plus éclatant que d'être inſéparable de ſa valeur: voilà ce qui me ſuffit.

La peine de l'orateur en louant un guerrier, eſt de cacher les diſgraces qui lui ſont arrivées: car où eſt celui à qui il n'en arrive pas? & l'adreſſe de l'éloquence eſt de les diſſimuler. Pour moi, je ne ſçais ni flatter ni déguiſer; je confeſſe que le Prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvu que vous m'accordiez, ce qui ne lui peut être conteſté, qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible: expoſé aux hazards dans les autres guerres; mais ſûr de Dieu & de lui-même dans celles-ci: jamais abandonné de la fortune, quand il attaqua l'héréſie; & auſſi-bien que Conſtantin, déterminé à vaincre, quand il marchoit avec l'étendard de la croix, & qu'il alloit replanter ce ſigne de notre religion dans les lieux où ſes ennemis l'avoient arraché. Or à peine eut-il d'autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à ſon ſervice, & ces guerres ſaintes ayant fait preſque uniquement l'occupation de ſa valeur. Si je vous dis donc qu'il aſſiſta le Roi dans toutes les occaſions célebres où il

en fallut venir aux mains avec le parti Protestant ; qu'il servit dans les siéges les plus fameux, de montpellier, de Bergerac, de Clerac & de Sainte-Foi : qu'il eut part à la défaite des rebelles dans l'isle de Rhé ; que lui-même de son chef & en qualité de général, les exterminа dans la Guyenne, le Dauphiné & le Berri ; que Sancerre qui avoit tenu dix-huit mois contre une armée royale sous Charles IX. ne lui coûta que trois jours ; que Lunel éprouva le même sort ; qu'il força Pamiers à recevoir la loi du vainqueur, en se rendant à discrétion ; qu'il fit grace à Réalmont & à Sommieres, les prenant par composition ; que vingt-neuf places, toutes de défense, furent ses conquêtes dans le Languedoc ; que le pays de Castres resistant en vain, sentit les effets de sa juste colére ; que les autres la prévenant, eurent recours à sa clémence : & si je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veuille vous imposer en faisant un pompeux dénombrement d'actions illustres & éclatantes ; je ne dis que ce que l'histoire a publié, & je ne le dirois pas, encore une fois, si la religion n'en avoit été le sujet & le motif.

Quand on loue les héros & les conquerans, on tâche d'éblouir l'auditeur, entassant victoire sur victoire ; & moi, je n'ai fait qu'un simple récit de celles dont il plut au Ciel de bénir les armes du Prince de Condé. Si elles vous ont causé de l'étonnement, gloire à celui qui en étoit l'auteur, c'est parce qu'elles sont étonnantes par elles-mêmes : & si vous en êtes touchés, grace à votre piété, c'est parce qu'humiliant l'hérésie, elles ont glorifié le Dieu de nos Peres, & le Seigneur que vous servez.

Mais ce n'est pas toujours par les armes

qu'on fait triompher la religion ; & il eſt vrai même que par les armes ſeules la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la ſolidité de la doctrine vienne encore pour cela à ſon ſecours ; & c'eſt le troiſiéme ſervice que lui rendit notre Prince. Car voilà le génie de l'héréſie. Convainquez-la ſans la déſarmer, ou déſarmez-la ſans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un & l'autre enſemble ; un bras qui la dompte, & une tête qui la refute. La difficulté eſt de trouver enſemble l'un & l'autre, l'un ſéparé de l'autre étant toujours foible, comme l'un joint à l'autre eſt inſurmontable.

Or c'eſt ce que le Prince de Condé allia heureuſement dans ſa perſonne. Jamais les miniſtres de Calvin n'eurent un adverſaire ſi redoutable que lui. Il ſçavoit leurs artifices & leurs ruſes, & il n'ignoroit rien de tout ce qui étoit propre à leur en faire voir plauſiblement la vanité & l'inutilité. Habile en tout, mais particuliérement dans cette ſcience de les perſuader ou de les confondre ; ſçavant dans l'Ecriture, mais ſur-tout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faiſoient : ſçavant dans l'hiſtoire, mais ſur-tout pour la tradition, dont il leur faiſoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours : ſçavant dans nos myſtéres, mais ſur-tout pour la diſcuſſion des points & des articles qu'ils nous conteſtoient : ſçavant dans la morale de Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite ; ſçavant dans la langue, mais ſur-tout pour leur faire toucher au doigt la fauſſeté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un Prince qui ſçût tout cela, en peut-on

concevoir un autre que le Prince de Condé ?

Mais en même tems jamais les partisans de l'héréſie n'eurent un adverſaire ſi aimable, ni à qui malgré eux ils duſſent être plus obligés qu'à lui. Il ne ſe prévaloit de ſes talens que pour les guérir de leurs erreurs, & il ne ſçavoit l'art de les confondre que pour les gagner à Dieu : inſinuant pour cela, preſſant pour cela, employant tout, & n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il étoit de cette penſée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le ſchiſme, & Dieu par ſa miſéricorde l'en ayant tiré, il avoit auſſi-bien que Saint Pierre un engagement perſonnel à procurer aux autres le même bien : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Il s'intéreſſoit pour leur converſion, il s'en chargeoit, il s'y apliquoit ; & dans la foule des affaires dont il étoit occupé, il ſe faiſoit un plaiſir auſſi-bien qu'une obligation de celle-ci. Combien par ſes charitables pourſuites en ramena-t-il lui ſeul à l'obéiſſance de l'Egliſe, & avec quelle paſſion n'auroit-il pas deſiré pouvoir les y attirer tous ?

Luc. 22.

Mais l'accompliſſement d'un ſouhait ſi divin devoit être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réſervoit à notre invincible Monarque : le Prince de Condé ſemoit & plantoit, mais LOUIS LE GRAND devoit recueillir. L'heure n'étoit pas encore venue, & ce fruit que le Ciel préparoit, n'étoit pas encore dans ſa maturité. C'eſt maintenant que nous le voyons, & que nous ne pouvons plus douter que Dieu n'y donne l'accroiſſement : *Venit hora, & nunc eſt.* Il étoit de la glorieuſe deſtinée du Roi que ce ſuccès fût encore l'un des miracles de ſon regne. Ce qu'avoit fait le

Joan. 5.

nce de Condé n'en étoit que le prélude ;
s il eſt même honorable au Prince de Condé
voir ſervi à LOUIS LE GRAND de précur-
r dans un ſi important deſſein.
Ah ! mes chers Auditeurs, ſi le Cœur de ce
nce dont nous conſervons ici le dépôt,
ivoit être ſenſible à quelque choſe, de quel
ıſport de joie ne ſeroit-il pas ému au mo-
ıt que je parle ? Si ſes cendres renfermées
s cette urne pouvoient aujourdhui ſe ra-
ıer, quel hommage ne rendroient-elles
à la piété du plus grand des Rois ? Et ſi
ame bienheureuſe prend encore part aux
nemens du monde, comme il eſt ſans dou-
n'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle
: plus vivement touchée, que de voir par un
t de cette piété, les progrès inconcevables
la religion catholique dans ce Royaume ?
ıriez-vous cru, grand Prince, quand vous en
ez par les premieres idées que vous vous for-
es de ce Monarque encore enfant, & euſſiez-
; dit alors que c'étoit celui qui devoit
ıtôt achever & conſommer l'œuvre que
ı aviez ſi heureuſement commencé ?
'eſt à nous, Chrétiens, de ſeconder des
oſitions ſi ſaintes. LOUIS LE GRAND
augmente tous les jours par ſes bontés
es royales envers ceux qui écoutent la
de l'Egliſe, par les graces dont il les
ient, par les bienfaits dont il les comble,
es inſtructions ſalutaires dont il les pour-
, par les ſoins plus que paternels qu'il dai-
ıien prendre de leurs perſonnes. L'héréſie
us obſtinée ne peut pas lui diſputer ce mé-
; & aux dépens d'elle-même, elle ſera
e d'avouer que jamais Roi chrétien n'a

l'adverſité, égal dans l'une & dans l'autre fortune: Ma conſolation eſt de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoiſſiez le Prince de Condé, & que ſans autre diſcours, ces traits, quoique ſimples, vous le repréſentent au vif. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſa conduite avoit été l'ornement de ſa religion? & puis-je vous mettre devant les yeux un ſujet plus propre à vous inſtruire de ce qu'une religion pure & ſans tache doit opérer dans vos perſonnes, à proportion de ce que vous êtes? Vous l'allez aprendre, & c'eſt par où je vais finir.

HENRI, catholique d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de profeſſion & de culte, crut qu'après Dieu il devoit en donner la premiere preuve à celui qui, ſelon la parole de l'Ecriture, eſt par excellence & par prééminence le miniſtre de Dieu ſur la terre: *Regi quaſi præcellenti.* Il s'attacha au Roi, non pas par une politique intéreſſée, mais par une ſincére fidélité, dont on ſçait qu'il faiſoit gloire de ſervir d'exemple & de modéle. Combien de fois déplora-t-il ce tems malheureux, où la minorité de LOUIS XIII. ayant donné lieu aux diſſenſions civiles, il s'étoit trouvé malgré lui entrainé par torrent, & forcé par ſa deſtinée à ſuivre un parti qu'il n'auroit jamais embraſſé, ſi ſa raiſon, quoique ſéduite, ne lui en avoit répondu, comme du plus juſte & du plus avantageux au Souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à ſoi, condamna-t-il ſon cœur? Quel zéle ne témoigna-t-il pas pour la réparer par l'importance de ſes ſervices? Et quel fruit n'en tira-t-il pas, non-ſeulement pour ſe confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis

Petr. 2.

religieuſement, & dont il ne ſe départit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux Grands du Royaume ces leçons ſalutaires qu'il leur faiſoit, quand il les voyoit expoſés à de pareilles tentations? Il s'étoit égaré par ſurpriſe, & ſon égarement même ſe tourna pour lui en mérite par les heureux effets de ſon retour.

Quelle vertu ſa préſence ſeule n'avoit-elle pas pour apaiſer les ſoulevemens populaires? & avec quelle docilité ne voyoit-on pas les eſprits les plus mutins plier ſous le joug de l'autorité royale, du moment que le Prince de Condé s'y intéreſſoit? Où paroiſſoit-il plus éloquent, plus animé, plus ferme, plus inflexible, que dans les occaſions où il s'agiſſoit de faire exécuter les ordres du Roi? Avec quelle force les apuyoit-il dans les Parlemens? Quel poids ne leur donnoit-il pas dans les provinces & dans les villes dont le gouvernement lui étoit confié? Jamais homme n'eut tant d'empire ſur les eſprits des peuples, pour leur imprimer l'obéiſſance due à l'Oint du Seigneur. Il la prêchoit par ſes actions encore plus que par ſes paroles; mais ſes paroles ſoutenues de ſes actions avoient une grace invincible pour la perſuader. Sa deviſe & ſa régle étoit celle-ci: *Deum timete, Regem honorificate*: craignez Dieu, dont le Roi eſt la vive image; & honorez le Roi dépoſitaire de la puiſſance de Dieu. C'eſt ainſi que ce grand Prince pratiquoit ſa religion: diſons mieux, c'eſt ainſi qu'il édifioit & qu'il glorifioit même ſa religion. Ce n'eſt pas tout. 1. Pet. c. 2.

Par le même principe il aima l'Etat; & ſi le Ciel pour nos péchés ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous étoit devenu

ſouverainement néceſſaire, France, ma chere Patrie, tu n'aurois pas eſſuyé les calamités dont ſa mort fut bien-tôt ſuivie, & dont Dieu par un ſévere jugement te voulut punir ! Vous m'entendez, Chrétiens, & ſans que je m'explique davantage, le ſouvenir encore récent de nos miſéres paſſées, ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'Etat, en perdant le Prince de Condé. Les troubles de 1642. nous la firent ſentir, & nous commençâmes à comprendre le beſoin que nous avions de lui, & combien ſa perſonne nous étoit précieuſe, par les maux qui nous accablerent dès que nous en fûmes privés. Chacun avouoit, & c'étoit la voix publique, plus sûre que tous les éloges, que ſi le Prince de Condé avoit vécu, nous ne ſerions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le Prince de Condé étoit celui ſur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité, la paix du Royaume, qui la maintenoit par ſa prudence, par ſa modération, par ſon crédit, par la créance qu'on avoit en lui, par la déférence des miniſtres à ſes ſages avis, par l'efficace & par la vigueur de ſon zéle; en un mot, qui comme un Ange tutelaire préſervoit la France du fleau de la guerre inteſtine dont l'orage ſe formoit déjà, mais qui demeura comme ſuſpendu, tandis que Dieu nous conſerva ce Prince dont dépendoit notre repos. C'étoit un homme ſolide, dont toutes les vues alloient au bien; qui ne ſe cherchoit point lui-même & qui ſe ſeroit fait un crime d'enviſager dans les déſordres de l'Etat ſa conſidération particuliere, (maxime ſi ordinaire aux Grands,) qui ne vou-

oit entrer dans les affaires que pour les finir, ans les mouvemens de diviſion & de diſorde que pour les calmer, dans les intrigues & les cabales de la Cour que pour les diſſiper: in homme, dont les partis contraires n'aroient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étoient convaincus que toute ſon ambition auroit été d'en être le pacificateur; qui cent fois les a réunis par la sûre opinion qu'ils avoient de la droiture de ſes intentions, ſur laquelle ils ſe trouvoient également d'accord; qui ſans être aux uns ni aux autres, ne laiſſoit pas d'être à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous: un homme enfin à qui l'Etat étoit plus cher que ſa propre vie, & qui auroit tout ſacrifié pour le ſauver. En dis-je trop, & ceux à qui le Prince dont je parle étoit connu, peuvent-ils m'accuſer d'exagération? Or voilà encore une fois ce qui s'apelle faire honneur à ſa religion; & quinconque bien inſtruit des choſes conçoit la religion d'un Prince, doit par-là l'eſtimer & la meſurer.

J'ai dit que le Prince de Condé avoit eu pour le peuple un cœur de pere, une affection tendre; des entrailles de bonté & de miſéricorde: qualité, dit Saint Auguſtin, qu'on adoreroit dans les Princes de la terre, s'ils vouloient s'en prévaloir, & dont le Dieu jaloux n'ſouvent permis qu'ils ne fuſſent pas touchés, peut-être, dit ce ſaint Docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendroit, n'allât pas juſqu'à l'idolâtrie. Jamais Prince uſa-t-il mieux de cette qualité, & s'en fit-il une vertu plus épurée, que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que foiblement vous marquer tous les caractères?

témoin, je pourrois, par ce que j'ai vu,
mer hautement ce que je dis : tém
de l'enfance, mais pour cela même tém
non ſuſpect, puiſque c'eſt de là que,
Saint-Eſprit même, ſe tirent les loua
plus pures & les plus irréprochables.
nourri, Chrétiens, dans l'une de ces
ces dont le Prince de Condé étoit, n
pas le gouverneur, mais le tuteur, mai
ſervateur, mais ſi j'oſe ainſi dire, le f
& je ſçais, puiſque l'uſage pardonne
nant ce terme, juſqu'à quel point il
adoré : heureux de pouvoir dans un â
avancé, donner aujourdhui des mar
la vénération qu'on m'a inſpirée pour
mes plus tendres années ! Quelle joie
aportoit-il pas, lorſque quittant Pa
Cour, il venoit nous viſiter ? Il ſuffiſ
voir pour oublier tout ce que la pauvr
difficulté des tems avoit fait ſouffri

cette année-là. La moindre de ſes maladies cauſoit dans tout le pays une conſternation générale ; & ce qui marque qu'elle étoit véritable, c'eſt qu'après trente-ſept ans on y pleure encore & on y pleurera ſa mort. De combien peu de Princes en pourroit-on dire autant ?

Il étoit populaire, non pas comme certains Grands qui affectent de l'être, ſans être ni obligeans ni bienfaiſans : il ne l'étoit qu'à juſte titre, & il ne vouloit être aimé des peuples, qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des graces, que pour ſolliciter leurs intérêts, que pour repréſenter leurs beſoins. Populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de ſe ruiner, les regardant comme ſes enfans, & croyant leur devoir cette application d'un pere charitable, Dieu lui avoit donné grace pour cela. Populaire, que pour être leur conſolation & leurs ſecours dans les néceſſités preſſantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, & en même tems la peſte eſt à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expoſe : il n'en reconnoît point d'autre que celui auquel il eſt réſolu de remédier en ſoulageant cette pauvre ville. On lui dit que le mal y eſt extrême, & que le nombre des morts y croît tous les jours : c'eſt pour cela, répond-il, que j'y veux aller, car que deviendra ce peuple dont je ſuis chargé, ſi je l'abandonne dans un ſi éminent péril ? Tel étoit le langage de Charles Borromée, mais ce n'étoit pas le langage des Princes. Ce fut pourtant celui du Prince de Condé, qui dans ces occaſions s'immolant lui-même, faiſoit

l'office de pasteur, & égaloit par son zéle les Prélats de l'Eglise les plus fervens. Et ce honorer sa religion, que d'y proceder de la sorte? Je serois infini, si de ces devoirs généraux passant aux particuliers, je vous le représentois comme un autre Salomon réglant sa Maison & sa Cour, en bannissant le vice, n'y souffrant ni scandale ni impiété, en faisant une école de vertu pour tous ceux qui la composoient, & y maintenant un ordre que la Reine étrangere de l'Evangile auroit peut-être plus admiré que celui qui l'attira des extrémités de la terre. Le plus aimable maître qui fut jamais: il y paroît bien par les monumens authentiques de reconnoissance, que ses serviteurs, après l'avoir même perdu, lui ont érigés. Le Prince le plus fidéle à ses amis: nous en avons encore des témoins vivans. L'homme contre lui-même le plus droit & le plus équitable, se retranchant pour payer ses dettes, (écoutez, Grands, & instruisez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent si peu,) se retranchant pour payer ses dettes, & aimant mieux rabatre de sa grandeur que d'intéresser sa justice: n'ayant jamais sçu ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autrui, & dans le désordre où il trouva les affaires de sa maison, s'étant mesuré à ce qu'il pouvoit, & non pas à ce qu'il étoit; persuadé, malgré le déréglement de l'esprit du siécle, que ses dépenses devoient au moins être bornées par sa conscience. Car voilà encore une fois ce que je soutiens être dans un Prince les ornemens de la vraie religion: or vous sçavez s'ils conviennent au Prince de Condé. Je serois, dis-je, infini, si je voulois m'étendre sur tous ces

ſs : mais ſatisferois-je à ce que vous atten-
ſ de moi, ſi j'omettois, en finiſſant, celui
tout ſeul pouvoit lui tenir lieu d'un juſte
ge, & dont je ſuis ſûr que vous allez être
ché ? Ecoutez-moi, je n'ai plus qu'un mot.
Dieu lui donna des enfans ; & ſelon la pro-
ſſe du Saint-Eſprit, ſes enfans ont été ſa
ire. Comment ne l'auroient-ils pas été, puiſ-
ils ont été la gloire de la France, de l'Eu-
e & du monde chrétien ? Mais ils ne s'offen-
ont pas quand je dirai que s'ils ont été la
ire de leur pere, leur pere, le meilleur &
lus digne de tous les peres, avoit auparа-
t été la leur : c'eſt lui-même qui les forma ;
n'en falloit pas davantage pour rendre ſa
moire éternelle ; c'eſt lui-même qui les
na, & il compta pour rien de les avoir fait
tre Princes, dans le deſſein qu'il conçut
n faire, ſi j'oſe parler ainſi, des modéles
Princes, en leur donnant une éducation
ore plus noble que leur naiſſance. Y réuſ-
il ? n'en jugez pas par le raport que je vous
fais, mais par les précieux fruits qui nous
reſtent, & que vous voyez de vos yeux.
e Héros qui m'écoute, l'incomparable
s qu'il nous a laiſſé, vous l'aprendra bien
ux que moi. Vous ſçavez ce qu'il vaut &
qu'il a fait ; & vous confeſſez tous les jours
ce qu'il a fait, eſt encore moins que ce
il vaut : ſa préſence & ſa modeſtie m'em-
hent de le dire ; mais vous empêchent-
s de le penſer, & empêcheront-elles la
térité de l'admirer ? Laiſſons-là ſes exploits
guerre, dont l'univers a retenti, & dont il
a que lui-même qui ne ſoit pas étonné ;
prodiges de valeur qui ont fait taire de-

vant lui toute la terre, ces journées glorieuſes dans leſquelles il a tant de fois ſauvé le Royaume & l'Etat. Il eſt ici aux pieds des Autels, pour faire hommage de tout cela à ſa religion; & il n'aſſiſte à cette funebre cérémonie, que pour aprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de ſa réputation. Un mérite encore plus ſolide dont il eſt plein; cette élévation de génie ſi extraordinaire qui le diſtingue par-tout; cette capacité d'eſprit dont le caractère eſt de n'ignorer rien; & de juger en maître de toutes choſes; ces vertus de cœur que les Grands connoiſſent ſi peu, & par leſquelles il eſt connu; cette facilité à ſe communiquer ſi avantageuſe pour lui, & qui bien loin de l'avilir, le rend toujours plus véritable; ce ſecret qu'il a trouvé d'être auſſi grand dans ſa retraite qu'il l'étoit à la tête des armées; cent choſes que j'ajouterois, plus ſurprenantes & plus admirables dans lui que ſes conquêtes: voilà ce que japelle les fruits de cette éducation de Prince qu'il a reçue, & qui fait encore aujourdhui tant d'honneur à la mémoire du Prince de Condé; & ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon diſcours à vous en parler; c'eût été d'abord achever le panégyrique du Pere, que de prononcer le nom du Fils.

C'eſt pour ce Fils & pour ce Héros que nous faiſons continuellement des vœux; & ces vœux, mon Dieu, ſont trop juſtes, trop ſaints, trop ardens pour n'être pas enfin exaucés de vous: c'eſt pour lui que nous vous offrons des ſacrifices; il a rempli la terre de ſon nom, & nous vous demandons que ſon nom ſi comblé de gloire ſur la terre, ſoit encore écrit dans le ciel: vous nous l'accorderez,

rez, Seigneur, & ce ne peut être en vain que vous nous inſpirez pour lui tant de deſirs & tant de zéle. Répandez donc ſur ſa perſonne la plénitude de vos lumieres & de vos graces : répandez-la ſur toutes ces illuſtres têtes qui l'accompagnent ici. Sur ce Prince le fondement de toutes les eſpérances de ſa maiſon, l'héritier par avance de ſon courage & de toutes ſes héroïques qualités, de ſa hardieſſe à entreprendre de grandes choſes, de ſon activité à les pourſuivre, de ſa valeur à les exécuter ; des rares talents de ſon eſprit, de la délicateſſe & de la fineſſe de ſon diſcernement, de ſa pénétration dans les affaires, de ſon génie ſublime pour tout ce qu'il y a dans les ſciences de plus curieux & de plus recherché. Sur cette Princeſſe ſelon ſon cœur, l'exemple de toutes les vertus, & l'idée de tous les devoirs, que la Cour révere, & qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit fils ſa conſolation & ſa joie, déjà le miracle de ſon âge, & bien-tôt la copie vivante de ſon Pere & de ſon Aïeul. Sur cette jeune Princeſſe dont le mérite répond ſi bien à la naiſſance, & pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, ſi le Ciel lui donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux Princes que la mémoire de leur Pere nous rend ſi chers, & que leur propre gloire qui croît tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux * aſtres qui portent leur nom, & qui brillant près du ſoleil auquel ils ſemblent comme attachés, & dont

* *Etoiles nouvellement découvertes, & apellées dans le globe céleſte, Aſtres de Bourbon, qui ſont tout proche du Soleil & qui ne s'en éloignent jamais.* Borbonia Sidera.

ils ſuivent le mouvement, marquent heureuſement leur deſtinée. Sur cette digne Epouſe du premier, en qui la nature a préparé un ſi beau fonds à tous les dons de la grace, & qui a tous les avantages auſſi-bien que les engagemens pour donner à la piété du crédit & du luſtre par ſon exemple.

Rempliſſez-les tous, ô mon Dieu, de cet eſprit de religion dont je viens de leur propoſer un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre. Faites qu'ils en ſoient pénétrés, & à toutes les grandeurs qu'ils poſſédent ſelon le monde, ajoutez-y celle d'en faire des Princes prédeſtinés, puiſque hors de là toutes leurs grandeurs ne ſont que vanité & que néant. Pour nous, mes chers Auditeurs, profitant de ce diſcours, & nous attachant à la régle de Saint Paul, que le Prince de Condé pratiqua ſi parfaitement, honorons notre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer ni d'être même zélés pour elle : honorons-la par la conduite de notre vie, & ſouvenons-nous que l'un des grands déſordres que nous devons craindre, eſt celui de la ſcandaliſer. *Quid enim prodeſt*, diſoit un Pere de l'Egliſe, *ſi quis catholicè credat, & gentiliter vivat* ? Que ſert-il d'avoir une créance catholique, & de mener une vie païenne ? Et moi je dis, que ſert-il de faire profeſſion d'une vie chrétienne, & de manquer aux devoirs ſolides dans leſquels elle doit conſiſter? Car voilà, mes Freres, ajoute ce ſaint Docteur, ce qui ſcandaliſe & ce qui déshonore en nous la religion. On ſe pique d'être chrétien, & on n'eſt rien de tout ce qu'on doit être dans ſa condition : c'eſt-à-dire, on ſe pique d'être

chrétien, & on n'eſt ni bon pere, ni bon maître, ni bon magiſtrat, ni bon juge; comme ſi tout cela pouvoit être ſéparé du chrétien, & que le chrétien fût quelque choſe d'indépendant de tout cela. On eſt catholique de culte, & on n'eſt ni fidéle, ni équitable, ni ſoumis à qui on ſe doit, ni complaiſant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dis-je, ce qui décrie la religion. Préſervons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous ſanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes: une vie remplie de nos devoirs eſt l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous vouloit, c'eſt-à-dire des hommes irrépréhenſibles, & capables par notre conduite de confondre l'impiété; & ſoyons tels que le monde même nous veut, & qu'il exige que nous ſoyons, pour être exempts de ſa cenſure. Il faut, pour l'un & pour l'autre, commencer par les véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une devotion, & régler par-là tout le reſte. Nous faire une dévotion de nos devoirs: voilà, Chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même reſpectera dans nous, ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne ſera point ſoupçonné d'ypocriſie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner priſe à la médiſance, ce qui rendra notre lumiere pure, ce qui nous élevera dès maintenant à ce degré de juſtice, dont la récompenſe eſt d'éterniſer la mémoire de l'homme, & ce que Dieu couronnera un jour de l'immortalité de gloire, que je vous ſouhaite, &c.

ORAISON FUNEBRE
DE
LOUIS DE BOURBON
PRINCE DE CONDÉ,
ET
PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque Rex ad ſervos ſuos : Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit hodie in Iſraël ? ... Planſgenſque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.

Le Roi lui-même touché de douleur, & verſant des larmes, dit à ſes ſerviteurs : Ignorez-vous que le Prince eſt mort, & que dans ſa perſonne nous venons de perdre le plus grand homme d'Iſraël ? ... Il eſt mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. Au ſecond Livre des Rois, chap. 3 3.

MONSEIGNEUR, *

C'eſt ainſi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeſte mort d'un Prince de la Maiſon Royale de Judée, qui avoit commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu : &

* *Monſieur le Prince.*

c'eſt ; par l'aplication la plus heureuſe que je pouvois faire des paroles de l'Ecriture, l'éloge preſque en mêmes termes, dont notre auguſte Monarque a honoré le premier Prince de ſon Sang, dans l'extrême & vive douleur que lui cauſa la nouvelle de ſa mort. Après un témoignage auſſi illuſtre & auſſi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la perſonne de ce Prince ? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des Rois l'a reſſentie, & qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques ſi ſingulieres de ſa tendreſſe & de ſon eſtime ; pendant que toute l'Europe le publie, & que les nations les plus ennemies du nom François confeſſent hautement que celui que la mort vient de nous ravir, eſt le PRINCE ET LE TRES-GRAND PRINCE qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté ? Comment ne le ſçaurions-nous pas, & comment l'ignorerions-nous à la vue de cette pompe funebre, qui ne nous avertiſſant que ce Prince n'eſt plus, nous rapelle le ſouvenir de tout ce qu'il a été, & qui d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquens diſcours, ſemble encore aujourdhui nous dire : *Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit in Iſraël* ?

Je ne viens donc pas ici, Chrétiens, dans la ſeule penſée de vous l'aprendre : je ne viens pas à la face des Autels étaler en vain la gloire de ce Héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux ſaints myſtéres, par un ſtérile, quoique magnifique récit de ſes éclatantes actions. Perſuadé plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'eſt point pour des

éloges profanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous instruire & d'exciter votre piété, par la vue même des grandeurs humaines, & du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires & des triomphes, au lieu des éminentes qualités du Prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes & plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eu sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices & les abîmes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination & de salut, par où il lui a plu de le conduire, & l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, & les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, & j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce Prince; mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, & parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie; je vous avouerai même, si vous voulez, ses égaremens: mais jusques dans ses malheurs vous découvrirez avec moi des trésors de graces, jusques dans ses égaremens vous reconnoîtrez les dons du Ciel, & les vertus dont son ame étoit ornée. Des écueils même de sa

vie vous aprendrez à quoi la Providence le deſtinoit, c'eſt-à-dire, à être pour lui même un vaſe de miſéricorde, & pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or tout cela vous inſtruira & vous édifiera : il s'agit d'un héros de la terre ; car c'eſt l'idée que tout l'univers a eu du Prince de Condé. Mais je veux aujourdhui m'élever au-deſſus de cette idée, en vous propoſant le Prince de Condé comme un héros prédeſtiné pour le ciel, & dans cette ſeule parole conſiſte le précis & l'abrégé du diſcours que j'ai à vous faire. Je ſçais que d'oſer louer ce grand Homme, c'eſt pour moi une eſpèce de témérité, & que ſon éloge eſt un ſujet infini que je ne remplirai pas ; mais je ſçais bien auſſi que vous êtes aſſez équitables pour ne pas exiger de moi que je le rempliſſe ; & ma conſolation eſt, que vous me plaignez plutôt de la néceſſité où je me ſuis trouvé de l'entreprendre. Je ſçais le déſavantage que j'aurai de parler de ce grand Homme à des Auditeurs déjà prévenus ſur le ſujet de ſa perſonne, d'un ſentiment d'admiration & de vénération, qui ſurpaſſera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuiſſance d'en rien dire qui vous ſatisfaſſe, j'en apellerai à ce ſentiment général, dont vous êtes déjà prévenus, & profitant de votre diſpoſition, j'irai chercher dans vos cœurs & dans vos eſprits, ce que je ne trouverai pas dans mes expreſſions & dans mes penſées.

Il s'agit, dis-je, d'un Héros prédeſtiné de Dieu, & voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve ; peut-être en ſerez-vous d'abord perſuadés. Un Héros à qui Dieu, par la plus ſinguliere de toutes les graces,

avoit donné en le formant, un cœur ſolide, pour ſoutenir le poids de ſa propre gloire; un cœur droit pour ſervir de reſſource à ſes malheurs, & puiſqu'une fois j'ai oſé le dire, à ſes propres égaremens; & enfin un cœur chrétien, pour couronner dans ſa perſonne une vie glorieuſe par une ſainte & précieuſe mort. Trois caractéres, dont je me ſuis ſenti touché, & auxquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'eſt le Prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, & qui m'en a tracé comme le plan dans cette derniere lettre qu'il écrivit au Roi ſon Souverain, en même tems qu'il ſe préparoit au jugement de ſon Dieu, qu'il alloit ſubir. Vous l'avez vue, Chrétiens, & vous n'avez pas oublié les trois tems & les trois états, où lui-même s'y repréſente: ſon entrée dans le monde, marquée par l'accompliſſement de ſes devoirs, & par les ſervices qu'il a rendus à la France; le milieu de ſa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; & ſa fin conſacrée au Seigneur par les ſaintes diſpoſitions, dans leſquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il vous plaît; ſes ſervices & la gloire qu'il avoit acquiſe, demandoient un cœur auſſi ſolide que le ſien, pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs & ce qu'il a lui-même enviſagé comme les écueils de ſa vie, demandoient un cœur auſſi droit, pour être le premier à les condamner, & pour avoir tout le zéle qu'il a eu de les reparer; & ſa mort, pour être auſſi ſainte & auſſi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi & véritablement chrétien.

C'eſt donc ſur les qualités de ſon cœur que

je fonde aujourdhui ſon éloge. Ce cœur, dont nous conſervons ici le précieux dépôt, & qui ſera éternellement l'objet de notre reconnoiſſance : ce cœur que la nature avoit fait ſi grand, & qui ſanctifié par la grace de Jeſus-Chriſt, s'eſt trouvé à la fin un cœur fait : ce cœur de Héros, qui après s'être raſſaſié de la gloire du monde, s'eſt par une humble pénitence ſoumis à l'empire de Dieu, je veux l'expoſer à vos yeux : je veux vous en faire connoître la ſolidité, la droiture & la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui ſeul apartient de ſonder les cœurs, les graces & les lumieres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement. Le voici, mes chers Auditeurs, renfermé dans ces trois penſées. Un cœur, dont la ſolidité a été à l'épreuve de toute la gloire & de toute la grandeur du monde, c'eſt ce qui ſera le ſujet de votre admiration. Un cœur, dont la droiture s'eſt fait voir juſques dans les états de la vie les plus malheureux, & qui y paroiſſoient plus oposés, c'eſt ce qui doit être le ſujet de votre inſtruction. Un cœur, dont la religion & la piété ont éclaté dans le tems de la vie le plus important & dans le jour du ſalut, qui eſt principalement celui de la mort, c'eſt ce que vous pourrez vous apliquer pour en faire le ſujet de votre imitation : ce ſont les trois parties du devoir funebre que je vais rendre à la mémoire de TRE-HAUT, TRES-PUISSANT, ET TRES-EXCELLENT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDE, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

DE quelque maniere que nous jugions des choſes, & quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flat-

tons pas, Chrétiens, il eſt rare de trouver dans le monde un vrai mérite ; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait ; & ſouverainement rare, ou plutôt rare juſqu'au prodige, d'y trouver un mérite univerſel, c'eſt-à-dire de tous les genres de mérite raſſemblés & réunis dans un même ſujet. Mais c'eſt pour cela même que ce mérite, quand il ſe trouve, eſt quelque choſe de ſi difficile à ſoutenir ; c'eſt pour cela que la gloire d'un tel mérite eſt une tentation ſi délicate & ſi dangereuſe, & que de s'en préſerver, c'eſt une eſpèce de miracle, dont il n'y a qu'un héros choiſi de Dieu & formé de la main de Dieu, qui ſoit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; & c'eſt, mes chers Auditeurs, le premier trait des miſéricordes que Dieu par ſon aimable providence a exercées ſur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hazard & de la fortune, ne laiſſer pas de s'acquérir de la gloire & faire de grandes actions, ſans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite diſtingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur ; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des eſprits élevés, mais en même tems des ames baſſes ; de bonnes têtes, mais de méchans cœurs. On y voit des ſujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire, & qui avec tous les talens dont le Ciel les a pourvus, n'ont pas celui de ſe faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obſcurcit & anéantit ; que les

emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne ſont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'aſſemblage de toutes ces choſes ? c'eſt-à-dire, où voit-on tout enſemble & dans le même homme, une gloire éclatante fondée ſur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence ſupérieure & dominante pour le conſeil ; un eſprit vaſte, pénétrant, ſublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré : un homme, l'honneur de ſa nation, la terreur des ennemis de ſon Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des ſçavans, l'amour & les délices des honnêtes gens : un homme auſſi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; auſſi comblé de gloire, réduit à lui-même & ſe poſſédant lui-même, que remportant des victoires, & donnant des combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela & dans un éminent degré ?

Vous l'avez vu, Chrétiens, & je ne ſçais ſi vous le verrez jamais : des ſiécles ne ſuffiſent pas pour en produire un exemple : & notre ſiécle eſt le ſiécle heureux, où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne eſt trop ſinguliere pour pouvoir convenir n'y être apliquée à nul autre qu'au Prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer, & je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or com-

cluez de-là encore une fois, quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât, pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire, non pas contre la vaine & la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, & par conséquent la plus propre à inspirer aux héros même le poison subtil de l'orgueil & d'une idolâtrie secrette de leurs personnes.

Non, Chrétiens, jamais homme sur la terre n'a été ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour propre, & à cette enflure de cœur, qui naît de la connoissance de son propre mérite, que le Prince dont je fais l'éloge: pourquoi? parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincérement aplaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, & par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater?

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'aprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art & d'expérience, & il commença par où les conquerans les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs, la foiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un Conseil en butte à l'intrigue & à la cabale, des semences de division, des Grands mécontens, l'agitation de la Cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du Duc d'Enguien aporta le remède à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit ou le salut ou la perte de l'État, fut l'épreuve & le coup d'essai de ce jeune Héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage, il alloit tout risquer; & déjà sûr de lui, en capitaine consommé, il répondit & se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiére & enflée de ses succès, avantageusement postée; plein d'une confiance, qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en haut, quoiqu'avec ces forces inégales, il s'avança, il triompha; & faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta & il humilia les puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée & victorieuse; dans la désolation & en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut aprendre, & ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même tems par-là il sauva le Royaume, il le calma, &, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la Monarchie, & par cette importante action affermissant l'autorité du nouveau Monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un préfage de ce regne heureux, glorieux, miraculeux, sous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune inconstante pour les autres, semble pour lui s'être fixée, & avoir fait avec lui un pacte éternel, pour être inséparable de ses armes. Vaincre & combattre ne fut plus désormais pour lui

qu'une même choſe. Ce ne fut plûs qu'un torrent de proſpérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de priſes de villes. Il n'y eut point de campagne ſuivante, qui par la ſingularité des entrepriſes que forma le Duc d'Enguien, & qu'il exécuta, n'égalât ou ne ſurpaſſât tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de plus ſurprenant.

Les journées de Fribourg & de Nortlingue ſi célebres par l'opiniâtre réſiſtance des ennemis, & par les inſurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer : ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles & de Pharſale, porterent l'allarme & l'effroi juſques dans le cœur de l'Empire, & forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je ſuprime, & dont vous êtes bien mieux inſtruits que moi, la journée de Lens encore plus triomphante, acheva de mettre ce Prince dans la juſte & inconteſtable poſſeſſion, où il ſe vit alors, d'être le Héros de ſon ſiécle. Une ſuite ſi étonnante de ſuccès prodigieux & inouis fit taire devant lui toute la terre, pour me ſervir du terme de l'Ecriture ; ou plutôt, par un contraire effet, quoique par la même raiſon, fit parler de lui toute la terre, c'eſt-à-dire, la fit retentir de ſon nom, & la fit taire de tout le reſte. Or vous ſçavez combien avec de tels ſuccès il eſt difficile de ne pas s'éblouir, de ne pas ſortir des bornes de la modération humaine. Vous ſçavez le danger qu'il y a de s'oublier alors ſoi-même juſqu'à devenir l'adorateur de ſoi-même, & juſqu'à dire comme l'impie : *Manus noſtra excelſa, & non Dominus fecit hæc omnia.* Vous verrez pourtant combien, par la miſéricorde du Seigneur, notre Prince en fut éloigné.

Deut. 32.

Mais ce n'eſt pas tout, & je ne crains point d'amplifier ni dexagerer, quand j'ajoute que ſes ſuccès n'ont été que la moindre partie de ſa gloire, & que le principe de ſes actions étoit encore plus propre à flatter que ſes actions même, parce qu'on ne peut nier que lui-même, & ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui. Car j'apelle le principe de tant d'héroïques actions, ce génie tranſcendant & du premier ordre, que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire, & qui dans les ſiécles où l'admiration ſe tournant en idolâtrie produiſoit les divinités, l'auroit fait paſſer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-deſſus de tous ceux qui s'y diſtinguoient.

J'apelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale qui, ſans témérité ni emportement, lui faiſoit tout oſer & tout entreprendre; ce feu, qui dans l'exécution lui rendoit tout poſſible & tout facile; cette fermeté d'ame, que jamais nul obſtacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle réſiſtance ne laſſa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne ſurprenoit, cette prévoyance à laquelle rien n'échapoit, cette étendue de pénétration avec laquelle dans les plus hazardeuſes occaſions il enviſageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriſer l'événement des choſes; ſemblable à une aigle, dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaſte pays; cette promptitude à prendre ſon parti, qu'on n'accuſa jamais en lui de précipitation, & qui ſans avoir les inconvéniens de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité; cette ſcience qu'il pra-

tiquoit ſi bien, & qui le rendoit ſi habile à profiter des conjonctures, à prévenir le deſſein des ennemis preſqu'avant qu'ils fuſſent conçus, & à ne pas perdre en vaines délibérations ces momens heureux qui décident du ſort des armes; cette activité que rien ne pouvoit égaler, & qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainſi dire, & le multipliant, faiſoit qu'il ſe trouvoit par-tout, qu'il ſuppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, ſoldat & général tout à la fois; & par ſa préſence inſpirant à tout un corps d'armée, & juſqu'aux plus vils membres qui le compoſoient, ſon courage & ſa valeur; ce ſang froid qu'il ſçavoit ſi bien conſerver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus ſûr que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la mêlée; cette modération & cette douceur pour les ſiens, qui redoubloit à meſure que ſa fierté contre l'ennemi étoit émue; cet inflexible oubli de ſa perſonne, qui n'écouta jamais la remontrance, & auquel conſtamment déterminé, il ſe fit toujours un devoir de prodiguer ſa vie, & un jeu de braver la mort. Car tout cela eſt le vif portrait que chacun de vous ſe fait, au moment que je parle, du Prince que nous avons perdu; & voilà ce qui fait les Héros.

Ceux qu'a vanté l'ancienne Rome, & ceux qui avant lui s'étoient diſtingués ſur le théatre de la France, poſſédoient plus ou moins de ces qualités: l'un excelloit dans la conduite des ſiéges, l'autre dans l'art des campemens, celui-ci étoit bon pour l'attaque, & celui-là pour la défenſe: l'univerſalité jointe à l'éminence des vertus guerrieres, étoit le caractère de diſtinction de l'invincible CONDE'. Ainſi le

ublioit le grand Turenne, cet homme digne
e l'immortalité, mais le plus légitime juge
u mérite de notre Prince, & le plus zélé, auſſi-
ien que le plus ſincére de ſes admirateurs :
inſi, dis-je, le publioit-il ; & la juſtice qu'il a
oujours rendue à ce Héros, en lui donnant le
ang que je lui donne, eſt un témoignage dont
n l'a oui cent fois s'honorer lui-même. De là
ient que le Prince de Condé valoit ſeul à la
rance des armées entieres : que devant lui
es forces ennemies les plus redoutables s'af-
oibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon
om ; que ſous lui nos plus foibles troupes de-
enoient intrépides & invincibles ; que par lui
os frontieres étoient à couvert, & nos pro-
inces en ſureté ; que ſous lui ſe formoient &
'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers
xpérimentés, ces braves dans tous les ordres
e la milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans
os dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant
'honneur au nom François, que parce qu'ils
voient eu ce Prince pour maître & pour chef.

Quel tréſor dans un Etat d'y poſſéder un tel
omme ! & quel vuide un tel homme par ſa mort
e laiſſe-t-il pas dans un Etat ! Or de penſer
u'on eſt cet homme, & l'être en effet, le ſça-
oir, le ſentir, ſe l'entendre dire à toute heure ; &
ouir, mais auſſi ſinguliérement que celui-ci, de
ette haute réputation, dont il ſemble que Dieu
ême a voulu paroître jaloux, ayant ſi ſouvent
ffecté de s'apeller dans l'Ecriture le Dieu des
rmées, c'eſt-à-dire, être entre les hommes com-
e le Dieu des autres hommes ; quelle tenta-
on & quel piége pour le ſalut, ſur-tout dans
s maximes d'une religion qui ne couronne
e les humbles, & qui réprouve les vertus

de la guerre, le font un titre & un droit
rance pour tout le reſte : avec le mag
& l'héroïque, il ſçut accorder tout le
& tout le ſublime des talens de l'Eſpri

Quelle capacité plus vaſte, quel diſcer
plus exquis, quel goût plus fin, quelle
henſion plus vive, quelle maniere de pen
s'énoncer plus juſte & plus noble? Qu'ign
& dans l'immenſité des choſes dont
acquis la connoiſſance, que ne ſçavoi
exactement ? Depuis le cedre juſqu'à l'
auſſi-bien que le ſage Salomon, c'eſt-à-d
puis la plus relevée théologie juſques au
dres ſecrets de la méchanique, de quoi n
pas inſtruit ? Que n'avoit-il pas lu &
profane & ſacré, antique & moderne,
ne parloit-il pas & ne jugeoit-il pas en

S'il falloit aſſiſter à un Conſeil, avec
force de politique, avec quelle abondan
pédiens, avec quel don de déciſion n

faillible que la ſienne, répondoit par avance du jugement du public ? Tout cela ſe trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la ſociété civile, & qui par une alliance rare joignoient le parfait honnête-homme à l'habile-homme, au grand-homme, au Prince, au Héros ; que lui manquoit-il pour être ſelon le monde un homme achevé ?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, ſi jamais on peut avoir droit d'en être rempli ; & jamais homme, pour ſe défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'eſt ici où commence le miracle de la Providence. Car en même tems, parce qu'il avoit un cœur ſolide (or voici à quoi je réduis la ſolidité de ce cœur, en le comparant & en l'opoſant à lui-même) jamais homme avec tant de gloire, n'a été ſi ſupérieur à ſa propre gloire ; jamais homme avec tant de mérite, n'a été moins enflé de ſon mérite ; jamais homme avec tant d'éclatans ſuccès, n'a été ſi éloigné de l'oſtentation, ni ſi ennemi de la flatterie ; jamais homme avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme avec tant de capacité & tant de lumieres, n'a eu moins de préſomption ; jamais homme avec tant de ſujets d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroiſſoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers Auditeurs, vous reconnoiſſez encore ici le Prince de Condé.

Un Héros ſupérieur à ſa propre gloire, c'eſt

pour elle. Il ne penſoit à la ſienne, que
réprimer les mouvemens, & pour s'en
la vaine joie, qu'il eſtimoit une baſſeſ
ſouvent proteſté que, quoi qu'il eût fa
voit jamais rien fait pour paroître brav
toujours eu pour maxime d'aller au ſ
choſes, d'aimer ſon devoir pour ſo
même, & de trouver dans le ſeul tém
de ſa conſcience toute la récompenſ
ſervices : ſolidité d'autant plus héroïqu
le eſt plus intérieure & plus cachée.

Un Héros ſans oſtentation. Le vit-o
s'aplaudir ou ſe prévaloir d'aucune de
tions glorieuſes qui l'avoient rendu ſi
S'il en parloit, c'étoit avec une retenu
jamais, ni ſa complaiſance pour ceux qu
toient, ni leur curioſité qu'il faiſoit ſou
le fit relâcher. S'il racontoit le gain d
taille, vous euſſiez dit qu'il n'y avoit nu
ce n'étoit que pour louer ceux qui mora

es de ſa vie ; choſe qu'il auroit faite ſi di-
ient, & dont la poſtérité lui auroit eu une
ation éternelle ? Et avec quelque inſtance
i l'en ait preſſé, ſon indocilité ſur ce point,
puis m'exprimer de la ſorte, a-t-elle pu
raincue ? Tout ce que j'ai fait, répondoit-
'eſt bon qu'à être oublié : il faut écrire
oire du Roi, toute autre déſormais ſeroit
flue. Et on ſçait avec quelle abondance de
il parloit : ainſi ſa ſincérité n'étoit-elle
n cela une aimable preuve de ſa ſolidité ?
i Héros ennemi de la flatterie. Vous me
qu'il lui étoit aiſé de l'être, parce qu'étant
e la vraie louange, & ayant tout ce qu'il
pour être ſincérement loué, à peine pou-
il craindre d'être flatté. Parlons donc plus
ement. Un Héros ennemi de la louange
: la plus ſincere & la plus vraie : car il étoit
ile qu'on lui en donnât d'autre ; mais c'é-
ſſez qu'elle fût louange, pour qu'il ne pût
itenir. Avec quelle impatience & quel
in ne le ſuportoit-il pas, quand il ne
oit l'éviter ? Et quand il en étoit le maî-
avec quel air de dignité, quoique ſans
, ne la rebutoit-il pas ? Au lieu que le foi-
les grands eſt d'aimer à être trompés, &
uter avec plaiſir l'adulation & le menſon-
lont on nourrit ſans ceſſe leur amour pro-
le caractère tout opoſé de notre Prince
de ne pouvoir ſouffrir les vérités même
ıi étoient avantageuſes, & qui honorant
iérite, fatiguoient & gênoient ſa modeſ-
ors de là paſſionné pour la vérité, c'eſt-à-
aimant la vérité qui l'inſtruiſoit, qui le
mpoit, qui le condamnoit ; mais craignant
ant la vérité qui le louoit, & qui l'exaltoit,

Dis-je rien que vous n'ayez vu, & ce caractere de ſolidité ſi rare parmi les Princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourdhui ?

Un Héros auſſi humain qu'il étoit grand. Je ſçais qu'il pouvoit être l'un ſans préjudice de l'autre ; & je conviens qu'il étoit de l'intérêt de ſa grandeur même, qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendoit ſi affable & ſi acceſſible, parce qu'il ne paroiſſoit jamais plus grand que quand il ſe communiquoit & qu'il ſe laiſſoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ? Mais auſſi dans combien peu de grands du monde voit-on cette aplication qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes ceux qui avoient l'honneur de l'aprocher ? Vit-on jamais Prince d'un commerce plus aiſé, plus libre, plus commode ? Se ſentoit-on, quand on converſoit avec lui, embarraſſé ou gêné du reſpect qu'on avoit pour ſa perſonne, quoiqu'on en fut pénétré ? Quel ſoin n'avoit-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant, ſe familiariſant avec les uns, s'abaiſſant avec les autres, s'ouvrant & ſe confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'acommodant & ſe proportionnant à tous ? Pouvoit-on ſortir d'avec lui, ſans être charmé de ſon honnêteté, & ſans reſſentir une joie ſecrette des marques qu'on venoit d'en recevoir ; & faut-il s'étonner, ſi avec de ſemblables maniéres, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœur ? Mais en falloit-il un moins ſolide que le ſien, pour préférer, comme il faiſoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par ſa valeur ?

Un Héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De-là vient cet attachement admirable & cet inépuiſable zéle qu'il avoit pour tous ſes devoirs. Comme il étoit peu occupé de ſoi, il penſoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere ? fut-il un plus aimable maître ? fut-il un plus parfait ami ? Quelle ample matiere d'éloges ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, ſi je pouvois m'y arrêter.

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu un plus fidéle, un plus ſûr, un plus exact obſervateur des droits ſacrés de l'amitié ? Vous qui êtes aſſez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme, rapellez-en le ſouvenir, & dites-moi, vous a-t-il jamais manqué ? a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts ? s'eſt-il montré inſenſible à vos malheurs ? lui eſt-il échapé un ſecret que vous lui euſſiez confié ? avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des grands eſt ſujette, ou plutôt qui ſont que les grands connoiſſent ſi peu l'amitié ? ſes défiances & ſes froideurs vous ont-elles cauſé de l'inquiétude ? avez-vous eu à eſſuyer ſes inégalités ? a-t-il exigé de vous des dépendances ſerviles ? Quand il a pu vous obliger, vous a-t-il fait valoir ſes graces ? il aimoit & il vouloit être aimé : a-t-il rien omis pour y réuſſir, & jamais Prince y eſt-il mieux parvenu ; c'eſt-à-dire, jamais Prince a-t-il eu tant d'amis choiſis, tant d'amis déſintéreſſés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes profeſſions & de tous états, à la Cour & hors de la Cour, dans la robe &

dans l'épée ? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les Princes, par intérêt, par politique, par néceſſité ; & n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par eſtime, en un mot, parce qu'il étoit aimable ? L'auroit-il été, quoique grand Prince, s'il n'avoit été ſolide ?

Un meilleur pere & plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'apartient pas de toucher à cette qualité : il n'y a que vous, PRINCES & PRINCESSES qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue. Nous ſçavons les ſoins infinis qu'il s'eſt donné pour vous élever, & pour faire de vous des Princes parfaits : mais il n'y a que vous-mêmes qui puiſſiez dire la tendreſſe qu'il a eue pour vos perſonnes. Je vous le demanderois ici, ſi je n'apréhendois de rouvrir vos plaies ; & ce n'eſt qu'en tremblant que je vous y fais penſer : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, & juſqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, & aux dépens de ce qu'en ſouffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un Pere, que la pieuſe, quoique profane antiquité, n'auroit pas moins révéré ſous ce nom de Pere, que ſous celui de Héros ; d'un Pere, dont vous avez été la joie, comme il a été votre gloire : il a rempli le devoir & le nom de pere, juſqu'à n'épargner pas ſa propre vie, & juſqu'à ſe faire un plaiſir de la ſacrifier pour ſes enfans ; & puiſqu'il faut le dire enfin, la meſure de l'amour qu'il a eu pour eux, eſt qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris enſemble, eſt ce que j'ai

j'ai apellé un cœur ſolide, opoſé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particuliérement dans les grands de la terre. Et j'ai dit, mes chers Auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre Prince un préſervatif admirable, non-ſeulement contre la gloire du monde, mais contre tous les déſordres qui la ſuivent, & qui ſont ſi funeſtes pour le ſalut. Car qu'eſt-ce qui perd les grands du monde? vous le ſçavez; cette plénitude d'eux-mêmes, cette enflure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leurs devoirs, cette habitude d'indépendance, ce mépris & ce rebut des autres; cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalouſie, & cette oſtentation d'autorité, cette crainte du mérite d'autrui, cette préſomption du leur propre, cet entêtement de ce qui leur eſt dû, que ſçais-je? voilà ce que la gloire du monde leur attire; & dans l'uſage qu'ils en font, voilà ce qui les perd & ce qui les damne. Or, graces au Seigneur rien de tout cela ne s'eſt trouvé dans notre Prince, parce qu'il avoit un cœur ſolide, à l'épreuve de la vanité, & de toute l'iniquité qui en eſt inſéparable. Dieu lui donnant ce cœur ſolide, préparoit donc dès-lors en lui le fonds ſur lequel devoit agir ſa grace. Il éloignoit donc déjà de lui tous les obſtacles que ſa grace auroit eu à ſurmonter, ſi elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette ſolidité de cœur entroit donc déjà dans le deſſein & dans l'ordre de ſa prédeſtination éternelle: pourquoi? parce que dans les vues de Dieu, elle devoit être en lui le contrepoids de toute la gloire qu'il avoit à ſoutenir. Mais voici quelque choſe de plus: car j'ai ajouté

que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit donné un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs ; & c'est le sujet de la seconde partie.

II. PART. IL n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse ; & le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes & de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une que le soleil, quoiqu'éclipsé, ne perd rien du fonds de ses lumieres, & que malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement : l'autre qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer & à le contempler, & qu'on en étudie plus curieusement les variations & le système. Symbole admirable des états où Dieu a permis que ce soit trouvé notre Prince, & où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumiere même, & peut-être serois-je prévaricateur, si je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'apelle ses éclipses, le malheur qu'eut ce grand-homme de se voir envelopé dans un parti que forma l'esprit de discorde, & qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités : & considérant ce grand-homme dans sa profession de chrétien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce tems où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espèce d'oubli de Dieu ; ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir

été les deux endroits malheureux de ſa vie ; l'une par raport à ſon Roi, & l'autre par rapport à ſon Dieu. Mais c'eſt ici, adorable & aimable Providence, où vous me paroiſſez toute entiere, & où je découvre le ſecret de votre conduite : car vous aviez donné à ce Héros un cœur droit, qui dans les maux les plus extrêmes lui a été d'une immanquable reſſource : un cœur droit qu'il a conſervé dans ces deux malheureux états, & qui ayant toujours été entre vos mains, ne s'eſt jamais abſolument ni perverti ni démenti : un cœur droit, dont vous vous êtes avantageuſement ſervi pour ramener ce Héros à tout ce qu'il vous a plu ; n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin, que pour l'y faire rentrer, & plus utilement pour nous, & plus glorieuſement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet de vos miſéricordes, que je dois faire obſerver à ceux qui m'écoutent, & qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importans devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le Prince que nous pleurons, ſe vit mêlé dans un parti que la diſcorde avoit formé, & qui le détacha de tout. D'autres plus éclairés que moi, ont apréhendé de toucher ce point de ſon hiſtoire ; & moi, pour l'intérêt de mon miniſtére, je me ſuis ſenti inſpiré de m'y arrêter. Car j'oſe dire, que jamais point d'hiſtoire ne fut plus propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des diſgraces humaines ; ni plus propre à imprimer dans vos eſprits la grande maxime, non-ſeulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui conſiſte dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puiſſances établies de

Dieu, & pour ceux en qui réſide l'autorité légitime, ou qui en ſont les dépoſitaires. Et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du Héros dont nous parlons, vous faſſe ſuporter avec peine cette morale; puiſque c'eſt de la droiture même de ſon cœur & de la pureté de ſes ſentimens, que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il eſt donc vrai, Chrétiens: ce Prince juſqu'alors l'appui de l'Etat, par la conjoncture fatale des diſſenſions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il eſt vrai, qu'entraîné par le torrent, il ſe trouva malgré lui hors de la route que ſa ſageſſe & ſa raiſon lui faiſoient tenir, qu'il avoit réſolu de ſuivre. Mais il eſt vrai auſſi (premiere circonſtance bien eſſentielle) que jamais ſon cœur ne ſe ſentit ſi cruellement déchiré: & nous n'avons qu'à rapeller le ſouvenir des choſes paſſées, pour lui rendre aujourdhui cette juſtice, qu'au moins les maux que nous ſouffrîmes, cauſés par la guerre qui s'alluma dans le Royaume, ne durent point lui être imputés, puiſqu'ils ne furent que les ſuites de la violence qu'on avoit faite à ſon cœur. Et en effet, on ſçait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre, & de quelle maniere, ſur le point qu'elle alloit éclater, il s'y opoſa. Malgré les chagrins dont il étoit accablé, & dont il pouvoit ſe promettre par elle du ſoulagement, on ſçait combien il y réſiſta. Vaincu par d'autres intérêts que les ſiens, auxquels il ne put être inſenſible, & qui l'y engagerent enfin, on ſçait le déſeſpoir qu'il en témoigna: car il étoit naturellement ennemi des conſeils violents, & aux dépens de ſes intérêts propres, il en avoit de

l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos miseres ; & si les mouvemens de ce cœur eussent été suivis, vous le sçavez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu, jamais notre repos n'eût été troublé, & jamais la France n'eût eu la douleur de voir le Prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur, qui s'apésantit sur nous ; ce fut le fruit de nos iniquités ; ce fut la justice de Dieu, qui pour nous punir, nous ôta ce Prince, sur lequel, & avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions & de nos fortereſſes.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie, dont il seroit encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait été foible une fois, & qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine ; (seconde circonstance) au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits & des grandes ames, en se condamnant lui-même : & à Dieu ne plaise que je diminue rien par mon discours, d'un mérite aussi rare que celui-là. Car je soutiens que pour un Héros comme lui, cette condamnation de soi-même, sur tout avec les suites qu'elle a eues, & dont nous l'avons vu accompagnée, a été dans l'ordre politique, aussi-bien que dans la religion, cette espèce de pénitence, qu'une bouche éloquente de notre siécle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire, du plus grand des Rois : & nous sçavons combien de désaveu sincere d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir

sur lui, pour regagner sa confiance & son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre Prince qu'un stérile & vain repentir : troisiéme circonstance encore plus notable. Pour donner à ce repentir plus d'efficace & plus de poids, l'un des soins de notre Prince fut de le rendre utile & salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la Cour & du Royaume, il en faisoit des leçons au jeune Prince son fils ; & par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En pere aussi tendre que sage, il lui représentoit les horreurs de ces sortes d'engagemens : il lui mettoit devant les yeux, & il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un Prince réduit à chercher un asyle, & à dépendre de la protection d'une puissance étrangere, qui se défie toujours de lui, & dont lui même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui aprenoit à profiter de ses malheurs : & son unique consolation dans le comble de ses disgraces, étoit de penser, qu'il élevoit dans la personne de ce Fils un autre lui-même ; mais qui instruit & formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je, plus irrépréhensible que lui, dans la chose du monde où il avoit plus recherché & plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentimens, & parce qu'il avoit le cœur droit, ce Prince quoiqu'abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever ; mais qui en la relevant, lui auroient

été un obſtacle à ſon rétabliſſement dans les bonnes graces & dans l'obéiſſance du Roi : quatriéme circonſtance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque. A quelle épreuve ſur ce point l'Eſpagne ne le mit-elle pas & à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle ? Mais avec quelle fermeté & quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propoſitions, quoique ſpécieuſes, par où on le tenta ? On lui offrit en pleine ſouveraineté des villes & des provinces conſidérables ; & il ne répondit à ces offres, que par une généreuſe indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéiſſance de ſon Roi lui parut quelque choſe de meilleur & de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même ſouverain ; & il préféra le droit qu'il s'étoit réſervé de travailler à ce retour & de pouvoir l'eſpérer, à tous les titres dont ſon ambition auroit pu hors de là être flattée. Elle étoit irritée par la miſere, mais ſon devoir le ſoutint : il ne put ni ſouffrir ni conſentir d'acheter à ce prix une couronne, & il aima mieux s'expoſer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidéle. Voilà ce que j'apelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que ſéparé de nous, il ſe vit dans l'affreuſe néceſſité d'être malgré lui-même notre ennemi ? Non, Meſſieurs, ſéparé de nous il gémiſſoit dans le ſecret de ſon cœur des ſuccès même de ſes armes : ſa valeur employée contre ſa patrie, lui étoit odieuſe à lui-même ; forcé à en faire un tel uſage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occaſion

de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent ? (cinquiéme circonstance, dont je suis sûr que vous fûtes alors touchés.) Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui, pour disposer les choses à la paix ? Dans les négociations des Pyrenées, où il fut question de régler ce qui regardoit sa personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune ? Hésita-t-il à sacrifier tout, plutôt que d'aporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les siens, & qu'on l'oubliât lui-même, si de là dépendoit la conclusion d'un traité qui devoit pacifier l'Europe ? Et pourvu qu'on lui ménageât le seul bien après lequel il soupiroit, sçavoir les bonnes graces du Roi, ne protesta-t-il pas qu'il seroit content ? La paix entre les deux Couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux, parce qu'elle l'assura que ce bien lui étoit accordé ? Et n'avouoit-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant, étoit celui où, rétabli à la Cour & favorablement reçu du Roi, il étoit rentré dans la possession de ce bien ?

Mais avec quel zéle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer, & à s'en rendre digne plus que jamais ? (sixiéme & derniere circonstance.) Et quel soin n'eut-il pas après son retour, de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi, & je me trouve encore accablé de mon sujet. Car ce seroit le lieu de vous faire voir notre Prince, suivant le Roi dans ses glorieuses campagnes, qui ont été les miracles de notre siécle ; & prenant part à ses conquêtes, dont un jour la postérité aura

droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parce qu'elles ſont bien plus vraies, que vraiſemblables. De quel œil les regarda-t-il ? ſi la droiture de ſon cœur n'en avoit encore ſur ce point réglé les mouvemens, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie ſecrette, lui qui juſques-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un ſujet d'envie. Mais il ſut alors convaincu qu'il y avoit quelque choſe de nouveau ſous le ſoleil ; & parce qu'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, ſelon le terme de l'Ecriture, ſur le théatre du monde, obſcurciſſant tous les Héros & lui cauſant à lui-même de l'étonnement. Je vous repréſenterois, dis-je, le Prince de Condé, ſuivant les pas de LOUIS LE GRAND, qui étoient des pas de géant, & le ſurpaſſant par la nouvelle ardeur que lui inſpiroit l'exemple de ce Monarque. Vous le verriez, ainſi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle ; & dans un corps uſé de travaux, rallumant tout le feu de ſes premieres années, combattre, & comme un autre Hercule, défaire à Seneff l'hydre conjurée contre nous, c'eſt-à-dire, les trois formidables armées de l'Empereur, de l'Eſpagne & de la Hollande, en pourſuivre les reſtes & les diſſiper par la levée du ſiége d'Oudenarde, repaſſer en Allemagne, & par ſa préſence ſauver l'Alſace expoſée en proie à l'ennemi, & déſolée par la mort de Monſieur de Turenne ; empêcher les funeſtes ſuites de la perte de ce Général ; avec les débris d'une armée & avec une poignée de gens, arrêter toutes les forces de l'Empire, & faire honteuſement échouer devant Hague-

naw & devant Saverne, les fatiguer, les consumer, les pouſſer au-delà du Rhin : par tout ſecondé de ſon illuſtre Fils, qui partageoit avec lui la gloire de ſes actions, & à la valeur auſſi-bien qu'à l'amour duquel, il eut à Seneff la ſatisfaction & la joie de ſe voir lui-même redevable de la vie: par-tout s'immolant & ſe ſacrifiant, mais par-tout triomphant & rempliſſant la meſure de cette glorieuſe réputation qu'il faiſoit à la France. Changeant de ſcene, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, & dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de ſe ſatisfaire par une conduite envers le Roi, qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement ſervir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le Royaume, à qui le Prince de Condé ne fût un modéle de l'attachement, du dévouement, de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance qui ſont dus au Roi ; il n'y avoit point de courtiſan qui n'aprit de lui à honorer, à révérer, à aimer le Roi ; il n'y avoit point d'eſprit chagrin ni mécontent qu'il ne redreſſât en lui inſpirant la vénération & la tendreſſe qu'il avoit pour le Roi. Ce mérite du Roi ſi connu avoit des charmes pour lui, qu'il faiſoit ſentir aux autres ; & on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du Roi, que quand le Prince de Condé s'en expliquoit & qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle aplication n'étudioit-il pas les volontés de ce Monarque, pour y conformer les ſiennes ? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire ? Avec quelle joie ne voyoit-il pas ſa famille unie à la perſonne de ce grand Roi, par

ſe lien d'un heureux mariage ? Avec quels ſaiſiſſemens de douleur & de crainte n'apprenoit-il pas & ne reſſentoit-il pas les moindres maux, dont la ſanté précieuſe de ce grand Roi étoit attaquée ? Avec quelle vivacité ne s'intéreſſoit-il pas pour ſa converſion ? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avoit vu ce Roi conquérant pouſſé par ſon héroïque valeur, avec quelle réſolution ne l'empêcha-t-il pas de s'expoſer aux dangers, où la maladie de la jeune Princeſſe, c'eſt-à-dire, où l'excès de ſa bonté & de ſon amour de pere alloit l'engager ? Avec quel courage, dis-je, & quelle vigueur notre Prince, quoique lui-même languiſſant & déjà mourant, ne l'en retira-t-il pas ? Mais ne put-on pas dire alors, & n'eut-il pas droit de penſer, qu'il rendoit par-là un ſervice à l'Etat, ſeul capable d'effacer le ſouvenir des choſes paſſées ; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû, & que lui conſerver ſon Roi, étoit ne lui devoir plus rien. Voilà, mes chers Auditeurs, de quoi nous ſommes redevables à la droiture de ſon cœur. Mais voyons de quelle reſſource la droiture de ſon cœur lui a été par raport à ſon Dieu : & c'eſt ici, où votre piété va trouver de quoi ſe ſatisfaire.

Il eſt vrai, ce Prince, ou livré à lui-même, ou, ſi vous voulez, emporté par l'eſprit du monde, nous a paru quelque tems comme dans une eſpèce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur & abîme de miſéricorde : il ne l'a jamais méconnu, & malgré ſon relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le ſecret de ſon cœur abandonné la

religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystéres. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré, & nous sçavons que son témoignage est vrai, puisque jamais Prince ne fut moins capable que lui, sur-tout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas assuré, certains traits de sa vie, quoiqu'alors moins chrétienne & plus dissipée, nous en auroient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avoit après une victoire remportée, sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces; c'est ce qu'il fit à Rocroi: ces ordres si absolus & si sévenes qu'il faisoit garder, pour empêcher dans la licence de la guerre, la profanation des lieux saints, cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des sujets choisis & sans reproche, chose qu'il observa toujours: ce zéle si louable qu'il témoigneit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie; c'est ce que nous avons vu: ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourans, & à ceux qui dans les attaques étoient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, & s'employant à leur en procurer les prompts secours: ces marques de christianisme si édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie; & ce qui nous a enfin paru à sa mort, ou, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentimens de l'homme
Eccles. & de ses œuvres, *In fine hominis denudatio* H. *operum ipsius*; tout cela, dis-je, montre bien

qu'au milieu même des égaremens du monde, la religion s'étoit conſervée dans ſon cœur. Or elle ne s'y étoit conſervée, que parce qu'il avoit un cœur droit : & par-là je prétends, mes chers Auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puiſſe lui être rendu : par-là je prétends confondre le libertinage & tous les monſtres d'impiété qui pourroient régner parmi vous : & je veux par-là vous faire adorer la Providence, qui ſçait ſi bien des plus grands maux tirer ſa gloire & notre bien. Ecoutez-moi, & qu'au moins ce que je vais dire ne ſoit pas un jour le ſujet de votre condamnation.

Témoignage invincible & irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme, à peine en excepterois-je Saint Auguſtin, n'a tant examiné la religion, ni avec un eſprit ſi éclairé que notre Prince : & ce que je vous prie en même-tems de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre ; c'eſt-à-dire, avec un eſprit plus curieux & plus éloigné de cette ſoumiſſion aveugle que la religion demande. Or que s'enſuit-il de-là ? le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le Prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace, dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'enſuit de là, qu'il n'a donc conſervé la religion pure, que parce que malgré ſa curioſité, il l'a connue vraie ; c'eſt-à-dire, que parce que ſa curioſité, ſon ſçavoir, ſa pénétration n'ont pu y découvrir de foible ; que parce qu'à l'exemple de S. Auguſtin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroiſſoit fondée

ſur les principes éternels de la vérité & de la ſainteté ; que parce que toutes ſes recherches n'aboutiſſoient qu'a l'en convaincre ; que parce qu'au milieu même des égaremens du monde, il avoit auſſi-bien que S. Auguſtin une raiſon ſaine, & que ſon cœur, qui étoit droit, a toujours été ſur le point de la religion, d'intelligence & d'accord avec ſa raiſon. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand-homme, & voilà ce qui l'a ſauvé. S'il avoit eu moins de lumieres, ſemblable à ces demi-ſçavans qui ne ſont impies que parce qu'ils ſont ignorans, il auroit, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu ; & à l'exemple de l'inſenſé, qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans ſon cœur : *Il n'y a point de Dieu.* Mais parce que la droiture de ſon cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ſes lumieres & à l'intégrité de ſa raiſon, malgré l'impiété du monde, il a toujours dit & dans ſa raiſon & dans ſon cœur : *Il y a un Dieu* ; & par un enchaînement de conſéquences, contre l'évidence deſquelles il a cent fois confeſſé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à oposer que de foible & de pitoyable, ſon cœur de concert avec ſa raiſon lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui eſt le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne eſt uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les ſociétés chrétiennes, il n'y a que dans la catholique où ſe trouve l'unité, où ſubſiſte l'ordre, & par conſéquent où réſide l'eſ-*

Ibid. 1.

19.

prit de Dieu. C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que raiſonnoit ce grand Prince, & c'eſt à quoi, s'en ouvrant lui-même à ſes plus confidens amis, il proteſtoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuſe reſſource, ou le reméde ſouverain de ſes froideurs & de ſes relâchemens dans la pratique des devoirs chrétiens. Car d'un cœur ainſi diſpoſé, que ne doit-on pas attendre ? d'un cœur en qui la religion n'eſt pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'eſpérer ? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas ? Tandis que la foi eſt encore vivante, faut-il s'étonner, ſi malgré la diſſipation des voies du ſiécle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine ſemence ſurmontant tout cela par ſa vertu, produit enfin des fruits de grace, de ſalut & de ſainteté ? Et n'eſt-ce pas le miracle de la miſéricorde, que nous avons vu dans la perſonne de notre incomparable Prince ? Le dirai-je, Chrétiens ? Dieu m'avoit donné comme un preſſentiment de ce miracle ; & dans le lieu même où je vous parle aujourdhui, dans une cérémonie tout ſemblable à celle pour laquelle vous êtes ici aſſemblés, le Prince lui-même m'écoutant, j'en avois non-ſeulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque choſe de la prédiction. Soit inſpiration, ou tranſport de zéle, élevé au-deſſus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plutôt je m'étois aſſuré de vous, que vous ne laiſſeriez pas ce grand homme, avec un cœur auſſi droit que celui que je lui connoiſſois, dans la voie de la perdition & de la corruption du

I

monde. Lui-même, dont la préſence m'animoit, en fut ému. Et qui ſçait, ô mon Dieu, ſi vous ſervant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer & à le toucher de vos divines lumieres ? Quoi qu'il en ſoit, mes vœux & mes ſouhaits n'ont point été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, & j'ai eu la conſolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix ſecrette, & parce qu'il avoit un cœur droit, il a ſuivi l'attrait de votre grace. Mais je m'aperçois que j'entre dans le ſanctuaire de ce cœur, & que ſa droiture m'a inſenſiblement conduit à ſa piété : derniere qualité, qui dans ſa perſonne a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuſe, par une ſainte & précieuſe mort. Encore un moment de votre attention, & je vais finir.

II. PART. C'Eſt à la mort, dit S. Chryſoſtome, que le ſecret de la prédeſtination des hommes commence à ſe développer ; & c'eſt, ſi j'oſe parler ainſi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le diſcernement que Dieu fait déjà du bon grain & de la paille, c'eſt-à-dire, des lâches chrétiens & de ceux en qui la foi eſt victorieuſe du monde, par la différence des caractères & des diſpoſitions de ceux qui meurent. Car les chrétiens lâches, dit ce Saint Docteur, par un effet de réprobation viſible, qui eſt la ſuite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de crimes devant Dieu, obſtinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur converſion au tems de la mort ; font paroître des foibleſſes honteuſes, & ſupoſé les principes de la religion, affreuſes & ſcandaleuſes

dans la néceſſité la plus preſſante de ſe diſpoſer à la mort ; ont pour Dieu des cœurs froids & des cœurs durs dans la vue même prochaine de la mort. Telle eſt la diſtinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choiſit pour être, comme dit Saint Paul, des vaſes de miſéricorde, s'ils ſont dans le déſordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence ; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, & en ſoutiennent le combat avec fermeté ; mourant, achevent de ſe ſanctifier par la mort, ou plutôt ſanctifient la mort même, & ſe la rendent précieuſe devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainſi meurent les élus de Dieu ; & c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'eſt mort le grand Prince à qui nous rendons aujourdhui les devoirs funebres.

Il eſt mort en ſage chrétien, parce qu'il a voulu que ſa mort fût précédée de ſa converſion & de ſon retour à Dieu : il eſt mort en héros chrétien, parce qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de ſon ame : il eſt mort en parfait chrétien, parce qu'il a conſacré les derniers momens de ſa vie, par tout ce que la religion peut inſpirer de plus ſaint & de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raiſon de lui apliquer cet éloge de l'Ecriture : *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt* ; il eſt mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du ſiécle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce Prince, ni ſes qualités héroïques ne ſont preſque pas des exemples pour vous ; tant elles ont été élevées au-deſſus de vous ; mais ſa converſion & ſa mort ſont de modéles

que Dieu vous avoit reſervés, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en ſage chrétien, par un retour à Dieu, auſſi ſincere qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, & la gloire en eſt due encore aujourdhui à votre grace toute-puiſſante. Il auroit pu, ſuivant le malheureux uſage des eſclaves du monde, attendre juſqu'à la derniere heure, & par d'opiniâtres délais, dans l'impuiſſance de ſe réſoudre, pouſſer juſqu'au bout le déſordre d'une eſpérance préſomptueuſe : mais il avoit trop de lumieres pour prendre un ſi mauvais parti. Perſuadé qu'une converſion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une converſion forcée, & qu'une converſion forcée ne pourroit jamais être une converſion chrétienne, il en médita une, qui au moins de ce côté-là ne pût pas à lui-même lui être ſuſpecte ; & il voulut par des épreuves ſolides de ſoi-même, ſe donner le loiſir de ſe convaincre que c'étoit lui qui quittoit ſon péché & non pas ſon péché qui le quittoit. Touché du ſouvenir des dangers qu'il avoit courus, & dans leſquels prodigue de ſon ame, auſſi-bien que de ſa vie, il avoit mille fois riſqué ſon ſalut éternel, il conçut l'importance & l'obligation de l'aſſurer une fois. Son ame ſauvée de tant de périls lui parut précieuſe. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eut fait tant de miracles pour le conſerver. Il crut lui devoir cet hommage, non-ſeulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qu'il lui reſtoit de jours & d'années, l'oubli de Dieu & de ſoi-même, dans lequel il avoit vécu. Le moment de ſalut

arriva pour lui : il le connut, & dans un tems où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur, ce Prince qui n'avoit si long-tems balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du Ciel, se déclara enfin par un changement qui réjouit les Anges & qui édifia les hommes ; qui consola les gens de bien, & qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci lorsqu'ils virent éclater les véritables sentimens de ce Héros, duquel ils s'étoient jusques-là, quoiqu'injustement, prévalu pour autoriser leur conduite ? Ce coup, mes chers Auditeurs, les arrêta & les consterna. De tout autre exemple, le libertinage en auroit apellé ; ou plutôt contre tout autre exemple, il se seroit ou élevé ou inscrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siécle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace ; & quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusques dans les intentions les plus secrettes, pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie & de la dissimulation.

La conversion de notre Prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi & la sincérité de son procédé étoient si bien établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne se tut, & respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu · plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, & qui font dans les actions des hommes ce caractère

d'irrépréhensibilité dont parle Saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas ? Egalement ennemi de l'affectation & de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte ; & l'une de ses aplications fut, de n'y mêler aucune singularité, par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur ; s'étant proposé pour modéle le sage & l'humble Saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses confessions, qu'on ne l'accusât, ou qu'on ne le soupçonât d'avoir voulu paroître grand jusques dans sa pénitence : *Ne conserva in factum meum intentium ora dicerent, quod quasi appetiissem magus videri.* Avec quelle égalité d'ame & quelle constance notre Prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré ? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne, qu'il pratiqua sans relâche, & de laquelle il ne se démentit jamais ; assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystére adorable & redoutable ; priant comme le Centenier Corneille avec assiduité ; nourrissant son ame de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût ; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi, aussi-bien que la matiere de sa pénitence, bénissant Dieu dans ses douleurs, & lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel ; tout cela à la vue de sa maison qu'il édifioit & qu'il régloit par son exemple : n'ayant pas eu moins de zéle

Lib. 9 Confess. c. 2.

pour donner, ſelon l'Evangile, les marques né-ceſſaires de ſa converſion, & pour en faire voir les fruits, que de modeſtie pour en éviter l'éclat; & juſqu'au tems que le Seigneur acheva d'y mettre le ſceau de la grace finale, ayant ſoutenu avec une inviolable perſéverance ce qu'il avoit ſi ſaintement & ſi mûrement entrepris.

Ainſi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de ſon ame, & s'il eſt mort en héros chrétien? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un ſaint Roi, dont elle a canoniſé la piété: *Spiritu magno vidit ultima*, qu'il a enviſagé ſa fin avec cet eſprit de héros qui fut encore ici ſon caractère, & qui jamais ne fut plus grand que quand il ſe trouva dans ſa perſonne ſanctifié par la religion: *Spiritu magno*. Les impies & les enfans du ſiécle, malgré la prétendue force d'eſprit qu'ils affectent pendant la vie, laiſſent voir aux aproches de la mort toute leur foibleſſe: ils ſont déſolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour ſe réſoudre à quitter la vie: ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir: leur emporter la parole, eſt pour eux une mort anticipée, que la fauſſe prudence du ſiécle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux reſpect humain fondé ſur leur conduite paſſée, & encore plus ſur leur diſpoſition préſente, ferme ſur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les miniſtres de l'Egliſe, dont au moins la vue les avertiroit d'y penſer, & la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particuliérement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il eſt, & qu'on l'abandonne

à la rigueur des jugemens de Dieu. Terrible, mais juſte châtiment de ſa lâcheté.

C'eſt ce que nous voyons tous les jours, mais c'eſt ce qu'on n'a pas vu dans le Héros dont je vous propoſe l'exemple. Que fait-il? Frapé de la maladie qui doit décider de ſon ſort, pour en bien ſoutenir l'attaque, il en veut ſçavoir le péril : il commande, mais en Prince & en maître, qu'on ne lui déguiſe rien de l'état où il eſt : il oblige ceux qu'il a honorés de ſa confiance, à lui rendre cet important, quoique douloureux office ; il leur en leve lui-même toutes les difficultés ; il reçoit la nouvelle de ſa mort, comme il a cent fois reçu les ordres de ſon Souverain c'eſt-à-dire, comme un ordre du Ciel, auquel il eſt prêt d'obéir ; & le premier ſentiment dont il eſt touché, c'eſt d'adorer en eſprit & en vérité l'auteur de ſon être, en lui diſant avec une ſoumiſſion également chrétienne & héroïque :

3. Reg. c. 3. *Dominus eſt, quod bonum eſt in oculis ſuis faciat. Il eſt le maître de ma vie, qu'il faſſe de moi ce qui eſt agréable à ſes yeux.* Poſſéda-t-il jamais ſon ame avec plus de fermeté ; & dans un jour de bataille eut-il jamais plus de préſence & plus d'aplication d'eſprit que ce jour-là ? Quoique mourant, aucun de ſes devoirs ne lui échape : il écrit au Roi une lettre auſſi tendre que reſpectueuſe : il profite de ce moment pour obtenir une grace qu'il a ſi ardemment ſouhaitée, & qui va finir la diſgrace d'un Prince qu'il ne peut oublier ; d'un Prince, qu'il a reconnu ſi digne de ſes ſoins ; d'un Prince, qu'un mérite éprouvé & dont il répond, lui a rendu encore plus cher que la proximité du ſang : il pourvoit aux affaires de

ſa maiſon, avec autant de liberté que de ſageſſe : il penſe à ſes amis, & malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de ſa précieuſe amitié : vous diriez qu'en effet la mort n'eſt pour lui qu'un départ & un voyage auquel il ſe diſpoſe, au lieu que l'impie la regarde comme un entiere ruine & comme une totale deſtruction : *Et quod à nobis eſt iter, exterminium.* Mais laiſſons-là ces devoirs du monde, & attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien. *Sap c. 3.*

Le déſordre, ou plutôt le ſcandale des mondains qui meurent, eſt qu'on n'oſe même leur parler de ce que l'Egliſe a pour eux de plus ſalutaire & de plus ſaint. Cette idée de ſacremens de l'Egliſe, qui dans les vues de la foi, devroit les remplir de conſolation & de force, du moment qu'on la leur propoſe, les jette dans des abbatemens d'eſprit, qu'on ne ſçait ſi l'on doit imputer à une ſimple lâcheté, ou à une énorme dureté ; & Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité. Quels détours ne faut-il pas prendre, & à la honte de la religion, quels ménagemens ne faut-il pas aporter pour les déterminer à ſe munir de ces divins ſecours & à ſe pourvoir de ces remedes ſouverains, qui ſont les ſources du ſalut ; Ni ménagemens ni détours ne ſont néceſſaires pour y déterminer notre Prince. Il les deſire lui-même avec ardeur ; il les demande avec empreſſement : il n'attend pas que ſon eſprit affoibli ne ſoit plus en état d'en profiter ; il veut, pour en reſſentir toute le vertu, être dans un parfait uſage de ſa raiſon, & poſſéder ſon ame toute entiere, pour s'en apliquer tout le fruit. Inſtruit de cette grande vérité ;

que les choſes ſaintes ne ſont que pour les Saints, il s'y prépare non-ſeulement par une confeſſion fervente, mais par une exacte & rigoureuſe diſcuſſion de toutes les obligations que ſa religion lui preſcrit, & auxquelles il achève de ſatisfaire. Œuvres de piété, de charité, de juſtice, il n'omet rien de tout ce que la délicateſſe d'une conſcience auſſi éclairée que la ſienne peut lui ſuggérer; & ce que l'on a admiré ou même vanté dans les conſciences les plus timorées, eſt ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du ſerviteur inutile, mais pourtant fidéle. Si quelque choſe, malgré ſes ſoins, ſe trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, & à quoi il fut obligé, il y ſuplée par la plus ſûre & la plus efficace de toutes les voies. Il ſçait l'amitié qu'a ſon fils pour lui, il connoît ſon cœur, & il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui reſteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils ſur laquelle il ſe repoſe. Se trompoit-il? & fondé ſur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'aſſurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu ſon Dieu, plein de zéle & animé de cette ferveur qui eſt comme l'effet ſenſible du Sacrement dans ceux qui le reçoivent bien diſpoſés, il répand ſon ame en préſence des ſiens. PRINCE & PRINCESSE, qui m'écoutez, oſerois-je vous remettre devant les yeux ce triſte ſpectacle, que votre douleur eut tant de peine à ſoutenir? Mais ſuſpendez pour un moment votre douleur, & dites-moi: avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie & plus de force, de vos plus eſſentiels devoirs que vous en parla ce Héros mourant

mourant ? Non, je ne craindrai pas de vous rapeller ſes dernieres paroles. Je ſçais que vous ne pouvez les oublier, & que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le ſouvenir. Quand vous n'auriez pas eu juſqu'alors les ſentimens de religion que Dieu vous a donnés, ce Prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inſpirés dans le moment qu'il ſe ſépara de vous : & le dernier effort qu'il fit, lorſque béniſſant ſa famille dans vos perſonnes, il vous dit *que la véritable grandeur conſiſtoit à ſervir le Maître des maîtres, & à mettre en lui ſa confiance ; & que vous ne ſeriez jamais ni grands hommes, ni grands Princes, qu'autant que vous ſeriez chrétiens & attachés ſolidement à Dieu* ; ces paroles, dis-je, que vous recueillites avec autant de reſpect que de piété, auroient bien fait ſur vous plus d'impreſſion que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le perſuader. C'eſt avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'eſt à vous ſeul, mon Dieu, qu'il voulut conſacrer les derniers momens de ſa vie pour ſe détacher de la chair & du ſang, il vous en fit, Seigneur, un ſacrifice digne de vous qui l'acceptates, & de lui qui vous le préſenta : & pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuſe ſéparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendreſſe de ſon cœur, en faiſant retirer le Prince ſon fils & la Princeſſe ſa belle-fille, dont la préſence étoit encore pour lui quelque choſe de ſi doux, & dont pour tout autre que

pour vous, il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu! perdre un ſeul moment; & c'eſt alors qu'uniquement occupé de vous, & déja mort à tout le reſte, il entra en eſprit dans votre ſanctuaire, pour n'avoir plus d'autres penſées que celles de votre juſtice & de votre miſéricorde.

℣. 70. *Introibo in potentias Domini, memorabor juſtitiæ tuæ ſolius.* C'eſt alors, mes chers Auditeurs, que renonçant à tout le faſte de la gloire mondaine, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit & humilié, que Dieu ne mépriſa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne ſçais s'il n'admira point, auſſi-bien que la foi du Centenier, dans un héros pénitent. C'eſt alors qu'empruntant la voix, & employant le miniſtere de celui qui l'aſſiſtoit, il déclara le déſeſpoir où il étoit, d'avoir par ſes diſcours & par ſes exemples mal-édifié ſon prochain, & en particulier ſes domeſtiques & ſes amis. C'eſt alors qu'ajoutant au mérite de la pénitence le deſir de la ſouffrance & le zéle de la patience, reduit à une langueur extrême, il s'afflige de ne pas ſouffrir aſſez, & ſouhaita pour l'expiation de ſes fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'eſt alors que rempli de foi, il répondit à toutes les prieres de l'Egliſe; ſe les faiſant répéter, parce qu'il y trouvoit, diſoit-il, les motifs les plus ſolides de ſon eſpérance, & achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le ſouffle de cette vie divine de la grace, dont Dieu l'animoit, les Pſeaumes qu'on lui commençoit. C'eſt alors qu'embraſſant la croix de ſon Dieu, & s'uniſſant à elle par de ſaints baiſers, il pria celui qui alloit être ſon juge, de n'oublier

pas qu'il étoit ſon ſauveur, lui diſant ces paroles affectueuſes, qui juſtifierent le Publicain; *Deus propitius eſto mihi peccatori.* C'eſt alors que ſe livrant aux ferveurs de la charité la plus conſommée, il ne fut plus touché que du ſeul regret d'avoir trop tard aimé ſon Dieu, & de la ſeule crainte de ne pouvoir pas l'aimer juſqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *que mon eſprit ne s'affoibliſſe, & que par là je ne ſois privé de la conſolation que j'aurois eu de mourir occupé de lui & m'uniſſant à lui.* Luc. 18.

Mais il ne m'apartenoit pas, Chrétiens, de vous faire goûter ni ſentir l'onction d'une mort ſi précieuſe : ce don étoit réſervé à une bouche plus ſacrée & plus éloquente que la mienne. L'illuſtre & ſçavant Prélat qui vous a parlé avant moi, a déjà épuiſé cette matiere; & après ce que vous avez oui, c'eſt à moi à me taire ici, en me réduiſant à cette ſeule parole de mon texte: *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les mondains, à la mort deſquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'inſenſibilité pour Dieu & que lâcheté. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable Prince, & ce qui devoit couronner ſa glorieuſe vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, & tout ce que j'ai dit de lui, ſeroit devant Dieu, non-ſeulement vanité des vanités, mais ſujet de réprobation. C'eſt par là que devoit finir ſon éloge, & c'eſt par là qu'il a mérité d'être ce Héros de la terre, choiſi de Dieu & prédeſtiné pour le Ciel. Dieu, MONSEIGNEUR, vous a donné dans ſa perſonne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain & pour lui & pour

vous ſeroit-il aujourdhui l'idée de la véritable gloire ſelon le monde, ſi vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ſes grandeurs, de ſes lumieres, des rares talens de ſon eſprit, & malgré le ſilence que votre modeſtie m'impoſe, de ſes qualités héroïques : mais tout cela ſéparé de ſa piété, à quoi vous conduiroit-il ? comme au contraire tout cela ſanctifié par ſa piété, à quoi ne vous élevera-t-il pas ? Il y a peu d'années que lui-même entendoit ici l'éloge du Prince ſon pere, & vous entendez aujourdhui le ſien. Ainſi ſe termine la gloire des hommes : mais celle que vous aurez d'imiter ſa foi & ſa religion, ne ſe terminera jamais. Les miſéricordes & les graces ſingulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le ſujet de votre confiance : voilà ce qui fait la conſolation de la Princeſſe votre digne Epouſe, dont ce grand-Homme a tant honoré la vertu, & dont je puis dire que la vertu eſt l'un des plus puiſſans motifs, qui a ſervi à la ſanctification de ce grand-Homme. Car juſqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché ; & qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu, & à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irréprehenſible, que la dévotion exemplaire de cette Princeſſe ſelon ſon cœur, dont la douceur le charmoit, en même tems que ſon attachement à tous ſes devoirs le perſuadoit ? Une vie héroïque chrétiennement & ſaintement terminée, voilà ce que le jeune Prince votre Fils aura ſans ceſſe devant les yeux, ce qu'il ſe ſouviendra d'avoir vu ; & ce qui lui inſpire déjà ces nobles & ces généreux ſentimens que nous ad-

mirons en lui. Formé & cultivé par ce Héros, en pouvoit-il avoir d'autres? Voilà le modéle que tous les Princes de votre Maiſon auront éternellement à ſe propoſer, pour être eux-mêmes des Princes parfaits & des Princes prédeſtinés.

Mais après leur avoir repréſenté un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre, c'eſt à nous MONSEIGNEUR, de rendre aujourdhui à ce Héros les devoirs de la plus juſte & de la plus ſolemnelle reconnoiſſance, dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une Compagnie qu'il a honorée de ſa protection, de ſa bienveillance, oſerai-je le dire? de ſa confiance, de ſon eſtime & de ſon amitié. Vous le ſçavez, mes Peres, & je ſuis ſûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs auſſi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je penſe & tout ce que je ſens; vous ſçavez ce que nous devons à ce grand Prince, & ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre apui, notre conſeil, notre conſolation: nous avions recours à lui comme à notre pere; nos intérêts le touchoient, nos diſgraces l'affligeoient, il prenoit part aux ſuccès de nos miniſtéres; ſa bonté pour nous, nous ſervoit dans le monde de défenſe, & nous valoit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donné de cette bonté? Après nous avoir confié pendant ſa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains; & mourant, il nous a laiſſé une partie de lui-même, qui eſt ſon cœur. Ce cœur plus grand que l'Univers; ce cœur

prompte que douloureuse vient de nous ravir. Cet homme, l'honneur de son siècle, l'ornement de la condition, l'appui & le soutien de la justice, le modèle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien. Cet homme parfaitement chrétien, & encore plus recommandable par la religion, que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avoit enrichi. Cet homme qui sçut si bien accorder la grace de la modestie avec l'élévation de sa dignité, la douceur de son esprit avec la fermeté de son ministère, les vertus qui le faisoient aimer, avec celles qui, malgré lui-même, le faisoient révérer & admirer. Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'ensévelir dans la bénédiction des peuples : c'est celui que je pourrois vous proposer comme la parfaite image du serviteur fidèle de l'Evangile, puisqu'il n'y a personne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profession, par inclination, par choix de Dieu & par élection le pere des pauvres; puisque l'un des caractères par où il s'est distingué, est d'avoir chéri les pauvres comme ses enfans & comme sa propre famille; puisque ni l'éclat ni la foule de ses importantes occupations, ne lui ont jamais ôté un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres, puisqu'il n'y a point de maison ni d'établissement de pauvres qui n'ait été l'objet de son zéle, & qui n'en ait ressenti les effets; puisque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémissemens & par leurs larmes protestent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine espérent-ils recouvrer jamais : je pourrois, dis-je, pour l'exécution même de

mon deſſein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, & l'éloge que je ferois de ſa perſonne, ne ſeroit qu'une reconnoiſſance publique que vous confeſſeriez lui être due. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit être, non-ſeulement vénérable, mais précieuſe & chere ſa mémoire?) ma douleur très-vive & très-ſincere m'empêche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon ſilence. Suſpendons pour quelques momens les réflexions que nous aurions à faire ſur une perte que nous ne pouvons aſſez pleurer; & pour bien comprendre ce que c'eſt dans la maiſon de Dieu qu'un ſerviteur fidéle, adreſſons-nous à la Vierge qui prit la qualité de ſervante du Seigneur, au tems même qu'elle en fut déclarée Mere. *Ave Maria.*

onvertir, ce n'eſt point rai-
clure & agir. On ne ſe con-
noître ; mais auſſi connoî-
déſtinés, eſt le point déciſif
4. 7.
ue connut Magdelaine ? deux
homme qu'elle cherchoit,
veur des ames ; 2. que ce
la maiſon du Phariſien,
cette maiſon étoit le lieu
de la prédeſtination divi-
trouver l'auteur de ſon ſalut.
dit ſi diligente & ſi active,
noiſſant elle aima, & ſon
déterminer. p. 7. 9.
cet exemple. Nous ſça-
convertir, mais nous dif-
nous repréſenter l'injuſtice
ces retardemens, c'eſt ce
communément aſſez peu.
t'il donc pour devenir plus
agiſſans ? un peu de cette
ha du cœur de Magdelaine.
que ce feu divin ne prenne
Magdelaine connoiſſoit-elle
que nous ne le connoiſſons ;
on peut dire que nous le con-
elle ne le devoit alors connoî-
ois ce que tant de fois nous
aire. p. 9. *juſqu'à* 13.
nitence généreuſe. Le plus
la pénitence ait à vaincre,
main ; mais Magdelaine ſçut.
Elle ne craignit point de ſe
d'une aſſemblée. Elle quit-
le luxe d'une mondaine,

TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abrégé de chaque Sermon.

Sermon pour la Fête de Sainte Magdelaine. Page 1.

SUJET. *En même tems une femme de la ville qui étoit de mauvaise vie, ayant ſçu que Jeſus-Chriſt mangeoit chez un Phariſien, y apporta un vaſe d'albâtre plein d'une huile de parfum; & s'étant proſternée à ſes pieds, elle commença à les arroſer de ſes larmes, & elle les eſſuya avec ſes cheveux.* Cette femme, c'eſt Magdelaine qui nous donne ici le modéle d'une parfaite pénitence. Page 1. 3.

DIVISION. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte pour ſurmonter tous ces retardemens ſi ordinaires aux pécheurs, 1. Partie; pénitence généreuſe pour triompher de tous les obſtacles, & en particulier de ces reſpects humains qui arrêtent tant de pécheurs, 2. Partie; pénitence efficace pour ſacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le ſujet de ſon péché, 3. Partie. p. 3. 4.

I. PARTIE. Pénitence prompte. *Dès qu'elle ſçeut*, elle ne délibera point, elle marcha,

elle exécuta. Se convertir, ce n'eſt point raiſonner, mais conclure & agir. On ne ſe convertit point ſans connoître ; mais auſſi connoître, à l'égard des prédeſtinés, eſt le point déciſif de la converſion. p. 4. 7.

Mais encore que connut Magdelaine ? deux choſes : 1. que cet homme qu'elle cherchoit, étoit ſauveur & ſauveur des ames ; 2. que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que cette maiſon étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut. Voilà ce qui la rendit ſi diligente & ſi active, Sur-tout, en connoiſſant elle aima, & ſon amour acheva de la déterminer. p. 7. 9.

Apliquons-nous cet exemple. Nous ſçavons qu'il faut nous convertir, mais nous differons toujours. De nous repréſenter l'injuſtice & la témérité de ces retardemens, c'eſt ce qui nous touche communément aſſez peu. Que nous manque-t'il donc pour devenir plus prompts & plus agiſſans ? un peu de cette charité qui triomphe du cœur de Magdelaine. Or à quoi tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs ? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons ; & même ne peut-on pas dire que nous le connoiſſons mieux qu'elle ne le devoit alors connoître ? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé & faire. p. 9. *juſqu'à* 13.

II. Partie. Pénitence généreuſe. Le plus grand obſtacle que la pénitence ait à vaincre, c'eſt le reſpect humain ; mais Magdelaine ſçut bien le ſurmonter. Elle ne craignit point de ſe produire au milieu d'une aſſemblée. Elle quitta, pour ainſi dire, le luxe d'une mondaine

mais elle en prend tout le droit, où elle trouve l'effronterie du péché, dans une sainte effronterie de la pénitence. p. 13. 16.

Mais à quel respect humain pouvoit-elle être sensible, puisque c'étoit une pécheresse déclarée. Il est vrai, c'étoit une pécheresse connue : mais quel est l'effet du péché de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous sommes hardis pour le mal. Or c'est cette honte que Magdelaine eut à surmonter, & qu'elle surmonta. La pénitence par un effet tout contraire la rendit honteuse pour le mal, & hardie pour le bien. p. 16. 19.

Soyons bien persuadés de cette maxime, que quand le respect humain nous dominera, nous ne serons point propres pour le Royaume de Dieu. Disons comme l'Apôtre ; *Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jesus-Christ.* Y a-t-il un respect humain que nous ne surmontions pour une fortune temporelle ? Comment trouvons-nous si difficile pour Dieu, ce qui nous devient si facile pour un intérêt périssable ? p. 19. 22.

III. Partie. Pénitence efficace. L'efficace de la pénitence, selon Saint Paul, consiste à faire servir pour Dieu ce qu'on a fait servir pour le péché. Or telle est la pénitence de Magdelaine : Elle emploie ses yeux à pleurer, ses cheveux à essuyer les pieds de Jesus-Christ, ses mains à répandre sur les pieds de cette même Sauveur des liqueurs précieuses & les parfums dont elle se servoit pour contenter ses sens. p. 22. 25.

Voilà pour tant de femmes du monde la solide preuve d'une sincére conversion : faire à Dieu le sacrifice de tout ce qui a servi à l'offenser ; toute autre marque est équivoque & trompeu-

Ie. Comment détruire le péché, lorſqu'on n'en veut pas couper la racine ? p. 25. 27.

Parce que la pénitence de Magdelaine fut efficace, ce fut une pénitence durable, & moins cette ſainte pénitence s'épargna dans toute la ſuite de ſa vie, plus elle goûta cette paix intérieure dont la grace la remplit, lorſque le Fils de Dieu lui dit, en lui remettant ſes péchés : *Allez en paix.* C'eſt ce que nous éprouverons nous-mêmes. Dieu dans notre pénitence nous rendra aimable ce qui paroiſſoit d'abord inſuportable à la nature. p. 27. *juſqu'à* 31.

Sermon pour la Fête de *S*aint Ignace de Loyola. *page.* 32.

SUJET. *Dieu eſt fidéle, par qui vous avez été apellé à la Compagnie de ſon Fils Jeſus-Chriſt notre Seigneur.* C'eſt ce que diſoit l'Apôtre aux chrétiens de Corinthe, & ce qui convient parfaitement à S. Ignace. p. 32. 33.

DIVISION. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu, 2. Partie. p. 33. 34.

I. PARTIE. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace. 1. Fidélité envers l'Egliſe ; 2. Fidélité envers Ignace même. page 34.

1. Fidélité de Dieu envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle il ſuſcita Ignace, en lui inſpirant le deſſein d'une vie apoſtolique. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts : & Dieu pour la combattre & pour défendre ſon Egliſe, apella S. Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfans d'Ignace ſi odieux à tous les héétiques ; haine dont ils doivent ſe glorifier.

Quelle étoit la ſource la plus commune des déſordres qui régnoient dans l'Egliſe ? l'ignorance des vérités de la foi. Dieu donc envoya Ignace pour enſeigner & par lui-même & par ſes ſucceſſeurs, pour catéchiſer, pour inſtruire la jeuneſſe, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on aprit, non point préciſément les ſciences profanes, mais la ſcience du ſalut. p. 34. *juſqu'à* 41.

2. Fidélité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de ſoutenir une ſi ſainte entrepriſe, & par des dons extraordinaires de la grace le mettant en état de l'exécuter. C'étoit un homme ſans lettre & ſans étude ; mais Dieu tout à coup l'éclaira dans ſa retraite ; & lui communiqua les plus ſublimes connoiſſances. Non-ſeulement Ignace fut éclairé d'en haut pour lui-même, mais pour la conduite des autres : il n'y a pour en être convaincu, qu'à lire ce livre admirable des Exercices qu'il compoſa. C'étoit un étranger, un mendiant, un inconnu : mais Dieu lui promit de lui être propice à Rome, & il le fut. Cependant le Ciel permit qu'Ignace fût perſécuté ; il eſt vrai : mais être perſécuté pour la juſtice, & tirer de ſes perſécutions de nouveaux avantages pour faire connoître & aimer Dieu, ne ſont-ce pas des graces & des effets de la fidélité de Dieu ? En quelque état que nous ſoyons, ſi c'eſt Dieu qui nous y engage, il nous y ſoutiendra. p. 41. 49.

II. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Fidélité néceſſaire, & ſans laquelle il ne pouvoit être un parfait miniſtre du Dieu vivant. Fidélité qui ſe réduiſit à deux choſes : 1. au ſoin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtére ;

2. au zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtére. p. 50. 52.

1. Soin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtére. Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquérir toutes les vertus que demande le miniſtére évangélique, ſur-tout une parfaite mortification. Comment ſe traita-t-il dans la grotte de Manreze? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente-trois ans, il s'abaiſſa juſqu'à ſe renfermer avec des enfans dans une école, pour y aprendre les lettres; pour cela qu'il vint continuer ſes études à Paris, mendiant lui-même ſon pain de porte en porte, afin de fournir à ſa ſubſiſtance. Choſe merveilleuſe! c'eſt là que ce zélé diſciple devint bientôt maître, & qu'il jetta les premiers fondemens de ſon inſtitut, en s'aſſociant des compagnons. p. 52. *juſqu'à* 60.

2. Zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtére. Sans parler de tout le reſte, il ſuffit de conſidérer cette compagnie dont il forma le deſſein, dont il fut l'inſtituteur & le conducteur, & dont l'unique fin eſt la gloire de Dieu & la ſanctification des ames. Dire d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jeſus, c'eſt faire en un mot l'éloge complet de ſon zéle: car c'eſt donner à entendre que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié encore par tant de miſſionnaires, de prédicateurs, de directeurs de conſciences, de ſçavans hommes, de martyrs. Soyons fidéles à Dieu comme ce grand Saint, en rempliſſant les devoirs de notre état. La fidélité de Dieu conſiſte à nous donner ſa grace, & notre fidélité doit conſiſter à agir avec la grace de Dieu. p. 60. *juſqu'à* 68.

Sermon pour la Fête de Notre-Dame des Anges, ſur l'Indulgence de Portiuncule. *Page 69.*

SUJET. *Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.* Ce pauvre, c'eſt Saint François, priant dans l'Egliſe de Portiuncule, & demandant à Jeſus-Chriſt, par l'interceſſion de Marie, une indulgence pléniere pour tous les pécheurs qui viſiteroient cette Egliſe, avec les diſpoſitions convenables. p. 69. 70.

DIVISION. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé, 1. Partie. Marie qui intercede pour François, & qui s'y trouve engagée par les plus puiſſans motifs, 2. Partie. Jeſus-Chriſt qui accorde en faveur de l'un & de l'autre, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus eſtimables, 3. Partie. p. 70. 71.

I. PARTIE. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé. Car qu'étoit-ce que François? 1. un pauvre volontaire, 2. un pauvre crucifié, 3. un pauvre déſintéreſſé pour lui-même & zélé pour le prochain. p. 71. 72.

1. Un pauvre volontaire, un pauvre évangélique, inſtituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jeſus-Chriſt. En falloit-il davantage pour lui faire trouver grace auprès de Dieu, qui ſe plaît à écouter juſqu'aux ſimples deſirs des pauvres? page 74. 75.

2. Un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire un pauvre revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt juſqu'à porter les ſtimagtes de ce Dieu Sauveur.

Quelles austérités de vie, quels jeûnes, quels renoncemens à tous les plaisirs ! Esprit de pénitence qu'il a laissé en héritage à ses enfans. Or combien Dieu devoit-il être touché de la priere d'un homme en qui il découvroit des traits si marqués & une si parfaite image de son Fils ? Jesus-Christ prie pour nous dans le Ciel, en montrant à son Pere les cicatrices de ses plaies, & François prioit sur la terre en montrant à Dieu les mêmes blessures imprimées sur son corps. p. 75. *jusqu'à* 79.

3. Un pauvre désintéressé. Pour qui adressoit-il ses vœux au Ciel ? pour les autres, & non pour lui-même. Nos prieres n'ont pas la même efficace auprès de Dieu, parce que nous ne sommes, ni pauvres de cœur, comme S. François, ni crucifiés au monde, ni charitables & désintéressés. p. 79. *jusqu'à* 84.

II. PARTIE. Marie qui intercede pour François, & qui s'y trouve engagée par deux grands motifs : 1. motif de piété maternelle, 2. motif d'intérêt propre. p. 84.

1. Motif de piété maternelle envers Saint François. Car la mere de Dieu ne devoit-elle pas spécialement chérir un homme qui faisoit une profession particuliere de lui apartenir, & qui dans l'Eglise de Portiuncule vouloit contracter une alliance étroite avec elle, en se dévouant à son service & la choisissant pour chef de son ordre ? Quand donc François à la tête de ses enfans prioit au pied de l'autel, Marie prosternée devant le trône du Seigneur, lui présentoit elle-même leur priere. pag. 84. *jusq.* 88.

2. Motif d'intérêt propre. De quoi s'agissoit-il dans la concession de l'indulgence que demandoit S. François ? L'Eglise de Portiuncule

érigée sous le nom de Marie & sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges, étoit dans un abandon qui la déshonoroit, & il étoit question de la mettre dans un nouveau lustre en y attirant les peuples & y rétablissant le culte de la Reine du ciel. Depuis il s'agissoit de favoriser un ordre, qui de tous les ordres de l'Eglise devoit être un des plus ardens défenseurs des priviléges de cette Vierge, sur-tout de son immaculée conception. Ce n'est point en vain qu'on honore Marie, & qu'on se confie en elle, lorsque ce n'est point un stérile honneur qu'on lui rend, ni une confiance présomptueuse qu'on a dans sa méditation. p. 88. 92.

III. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de Marie & de S. François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables. Entre les autres indulgences, celle-ci est une des plus authentiques & des plus assurées : 1. parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jesus-Christ ; 2. parce que c'est une indulgence attestée par les miracles les plus certains ; 3. parce que c'est une indulgence répandue parmi le peuple Chrétien avec un merveilleux progrès des ames. p. 92. 94.

1. Indulgence accordée immédiatement par Jesus-Christ ; donc indulgence qui doit être infaillible. François néanmoins en communiqua avec le souverain Pontife : car tel est l'ordre & l'esprit de Dieu, que toute révélation soit soumise au tribunal & au jugement de l'Eglise. En quoi la conduite de S. François condamne bien celle des hérétiques, qui ne veulent s'en raporter qu'à eux-mêmes. p. 94. 96.

2. Indulgence attestée par des miracles cer-

ſains, quoiqu'en puiſſent dire ces prétendus eſprits forts, qui demandent des miracles pour croire, & qui ne veulent croire nul miracle. p. 96. 98.

3. Indulgence répandue parmi le peuple Chrétien avec un merveilleux progrès des ames. C'eſt ce qu'ont éprouvé tant de pécheurs convertis, tant de pécheurs lâches excités & ranimés, tant de juſtes même ſanctifiés. Du reſte pour gagner cette indulgence pleniere, il faut renoncer pleinement au péché, & voilà pourquoi il y en a très-peu à qui elle ſoit apliquée. Ne négligeons rien pour profiter d'un avantage auſſi précieux. p. 98. 101.

Sermon pour la Fête de S. Louis, Roi de France. *Pag.* 102.

SUJET. *Qui d'entre les forts vous peut être comparé, & qui vous eſt ſemblable, Seigneur, à vous qui êtes grand & magnifique dans votre ſainteté?* Quoique cet éloge ne convienne proprement qu'à Dieu, on peut dire néanmoins par proportion, que de tous les Saints, il n'y en a point eu de plus grand ni de plus magnifique dans ſa ſainteté que S. Louis. pag. 102. *juſqu'à* 105.

DIVISION. S. Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté, 1. Partie. S. Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité 2. Partie. p. 105. 106.

I. PARTIE. S. Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté. En effet, ſa grandeur n'a ſervi

qu'à le rendre, 1. humble devant Dieu avec plus de mérite, 2. charitable envers le prochain avec plus d'éclat, 3. sévere à soi-même avec plus de force & plus de vertu. p. 106. 108.

1. Humble devant Dieu. Tout Roi qu'il étoit, il ne se considéra que comme un sujet né pour dépendre de Dieu & pour obéir à Dieu; & il préféra toujours la qualité de Chrétien à celle de Roi. De là procédoit ce zéle admirable qu'il eut pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de son culte. De là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la discipline de l'Eglise, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maison de Dieu qui le dévoroit. Or ce zéle n'eut de si merveilleux succès, que parce qu'il étoit soutenu de la puissance royale. pag. 109. 110. *jusqu'à* 116.

2. Charitable envers le prochain: rendant lui-même justice à tout le monde, se familiarisant avec les pauvres, portant en terre les corps de ses soldats tués dans une sanglante bataille, fondant des hôpitaux sans nombre. Or à tout cela combien lui servit le pouvoir qui lui donnoit la dignité de Roi? p. 116. 119.

3. Sévere à soi-même. Austérité qui, dans le rang où le ciel l'avoit fait naître, doit être regardée comme un miracle de la grace. Car quel miracle qu'un Roi couvert du cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac & sur la cendre, toujours apliqué à combattre ses passions & à mortifier ses desirs! Voilà notre condamnation. S. Louis s'est sanctifié jusques sur le trône: qui peut donc nous empêcher, chacun dans notre état, de nous sanctifier? p. 118. 123.

II. PARTIE. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité : il a été grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'adverſité, grand dans la proſpérité, grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers ; & c'eſt à quoi lui a ſervi ſa ſainteté. p. 123. 124.

1. Grand dans la guerre & dans la paix : il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oiſiveté, & il n'a point aimé la guerre pour ſatisfaire ſon ambition. Qui le rendoit ſi intrépide & ſi fier dans les combats ? c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu qu'il défendoit. p. 124. 126.

2. Grand dans l'adverſité. Exemple de ſa priſon où la ſeule ſainteté put ſi bien ſe ſoutenir. p. 126. 128.

3. Grand dans la proſpérité. Jamais la France n'avoit été plus floriſſante, ni le peuple plus heureux, parce que S. Louis ſe faiſoit une religion de contribuer à la félicité de ſes ſujets. p. 128. 129.

4. Grand dans le gouvernement de ſes Etats. Jaloux par piété d'y maintenir le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, craindre & aimer. Divers exemples. p. 129. 130.

5. Grand dans ſa conduite avec les étrangers. C'étoit dans le monde Chrétien le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les Têtes couronnées. De toutes parts on avoit recours à lui, parce que l'on connoiſſoit ſa probité & ſon incorruptible équité. Exemples. p. 130. 132.

Fauſſe idée des libertins, qui ſe perſuadent qu'en ſuivant les régles de la ſainteté évangélique, on ne peut réuſſir dans le monde. p. 132. *juſqu'à* 136.

car l'ame religieuſe s'étant ſéparée du monde, elle eſt à couvert de la diſſipation du monde, de ſes attraits, de ſes exemples, de ſes loix, des uſages ; & au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choſes même les plus indifférentes, la religion ſanctifie tout. p. 155. *juſqu'à* 160.

2. Préſervatif contre les railleries & la cenſure du monde. Il y a des ames dans le monde qui voudroient ſervir Dieu, mais le reſpect humain les arrête ; au lieu que l'ame religieuſe eſt indépendante des jugemens du monde, & que la cenſure même du monde ſeroit pour elle une raiſon de s'attacher à ſon devoir ; car le monde ne cenſure les religieux, qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profeſſion. p. 160. 161.

3. Préſervatif contre les vaines complaiſances & la fauſſe gloire du monde. Qu'un chrétien du monde faſſe la moindre partie de ce que fait une ame religieuſe, on l'exalte, on le canoniſe ; & les louanges qu'il reçoit, ſont une dangereuſe tentation pour lui ; mais dans la religion la vie parfaite eſt une vie ordinaire, & par conſéquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité ſecrette. p. 161. 163.

III. PARTIE. Troiſiéme avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'elle donne tout pour poſſéder ce précieux tréſor du chriſtianiſme : *Venit univerſa quæ habet, & emit.* On voudroit être chrétien dans le monde, mais en même tems on voudroit qu'il n'en coûtât rien. Dans la religion, on ſacrifie tout pour cela & l'on ſe dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu chrétien, belles aparences de réforme ; mais dans la pratique oiſiveté, molleſſe, amour propre. Dans la religion, exercices pénibles,

pénibles, jeûnes, veilles, silence, pauvreté, offices divins, &c. p. 163. *jusqu'à* 167.

Dans le monde on professe le christianisme, mais en même tems on fait dans le monde sa volonté & on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce, & n'est-ce pas le plus grand de tous les sacrifices ? La plûpart des vertus du monde sont des vertus païennes ; dans la religion ce sont des vertus vraiment chrétiennes. Erreur de Luther, lorsqu'il osa avancer que les vœux de la religion n'ajoutoient rien à la sainteté du baptême, & qu'un simple chrétien donnoit autant à Dieu qu'un religieux. p. 167. *jusqu'à* 171.

II. Sermon sur l'Etat religieux.

Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, & que l'ame religieuse fait de Dieu. Pag. 173.

SUJET. *Souvenez-vous-en, Israël, & ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourdhui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu ; & le Seigneur vous choisit aujourdhui afin que vous soyez son peuple particulier.* Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu & l'ame religieuse, lorsqu'elle se consacre à la religion. p. 173. 175.

DIVISION. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particuliérement son Dieu, 1. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particuliérement sa créature, 2. Partie. p. 175. 176.

I. PARTIE. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particuliérement

ſon Dieu. 1. Choix glorieux à Dieu ; 2. choix heureux pour l'ame religieuſe ; 3. choix qui lui rend Dieu ſouverainement néceſſaire ; 4. choix après lequel auſſi Dieu lui ſuffit ; 5. choix enfin par où Dieu devient ſpécialement & plus proprement ſon Dieu. p. 176. 178.

1. Choix glorieux à Dieu : car c'eſt reconnoître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu & ſa ſouveraineté, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quittions tout pour le poſſéder. Hommage qui lui eſt dû & qu'il ne reçoit dans toute ſon étendue, que de l'ame religieuſe. p. 178. *juſqu'à* 181.

2. Choix heureux pour l'ame religieuſe : ce choix eſt pour elle une aſſurance auſſi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grace eſt inſéparable. p. 181. 183.

3 Choix qui rend Dieu ſouverainement néceſſaire à l'ame religieuſe. Si par ſon infidélité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, quelle ſeroit ſa reſſource ? Du reſte, heureuſe néceſſité qui l'oblige à s'attacher à Dieu. p. 183. 186.

4. Choix après lequel auſſi Dieu ſuffit à l'ame religieuſe. Les mondains comblés des biens du monde, ne ſont pas encore contens : l'ame religieuſe avec Dieu ſeul jouit d'une paix parfaite, & nous ſert de preuve ſenſible, pour connoître comment Dieu ſeul ſera dans le ciel toute notre béatitude. p. 186. 188.

5. Choix par où Dieu devient ſpécialement & plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe. Dieu lui tient lieu de tout ; il eſt donc particuliérement ſon Dieu. De plus, il eſt le Dieu

de tout l'univers par la néceſſité de ſon être ; mais il eſt plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe par le choix libre & volontaire qu'elle a fait de lui. p. 188. 191.

II. PARTIE. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuſe, afin qu'elle ſoit particuliérement ſa créature : elle ne pouvoit choiſir Dieu, ſi Dieu auparavant ne l'avoit choiſie & recherchée. Mais pourquoi Dieu l'a-t-il choiſie ? 1. afin qu'elle ſoit ſainte, 2. afin qu'elle ſoit irrépréhenſible, 3. afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Et c'eſt ainſi qu'elle apartient ſpécialement à Dieu, & qu'elle en eſt particuliérement la créature. p. 191. 192.

1. Afin qu'elle ſoit ſainte : car Dieu l'a choiſie afin qu'elle ſoit plus dévouée à ſon ſervice. Or Dieu étant ſaint & le ſaint des ſaints, dit S. Chryſoſtome, il veut & il doit être ſervi par des ſaints : & n'eſt-ce pas de quoi ſont remplies tant de communautés religieuſes ? p. 193. *juſqu'à* 196.

2. Afin qu'elle ſoit irrépréhenſible. Dans l'état réligieux une ſainteté ordinaire ne ſuffit pas. Il faut une ſainteté irréprochable ; une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde, ce monde critique & ſi attentif à obſerver les perſonnes religieuſes ne puiſſe découvrir aucune tache. Il faut pour l'honneur de Dieu que les religieux puiſſent dire aux mondains, ce que Saint Paul diſoit aux païens : *Capite nos* ; examinez-nous, & voyez s'il y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre. p. 195. 199.

3. Afin qu'elle ſerve de modéle aux chrétiens du ſiécle. Car qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un chrétien parfait & une image vivante

de la perfection évangélique ? p. 199. 200.

Les perſonnes religieuſes ſont donc le peuple de Dieu particulier, & d'une façon plus propre ſes créatures, puiſque rien ne leur manque pour être totalement, uniquement, & irrévocablement à Dieu. p. 200. 204.

III. Sermon ſur l'Etat religieux.

Le Renoncement religieux, & les Récompenſes qui lui ſont promiſes. p. 204.

SUJET. *Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi : quelles récompenſes en recevrons-nous donc ? Jeſus-Chriſt leur répondit : Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des trônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple & aura pour héritage la vie éternelle.* Voilà en quoi conſiſte le renoncement religieux, & le fruit que l'ame religieuſe en doit eſpérer. Voilà ce qui a porté tant de chrétiens à ſe ſéparer du monde, & à ſe dépouiller de tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. p. 204. *juſqu'à* 207.

DIVISION. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion, 1. Partie. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur &

qu'elle doit continuelllement mériter dans la religion, 2. Partie. p. 207. 209.

I. Partie. Avoir tout quitté pour Jesus-Christ, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion. Bien-loin de ſe glorifier du ſacrifice qu'elle a fait, elle en doit remercier Dieu, qui lui a inſpiré le deſſein de renoncer; 1. à des biens onéreux; 2. à des biens contagieux; 3. à des biens qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. p. 209. *juſqu'à* 211.

1. Biens onéreux, je dis onéreux pour la conſcience; ce ſont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrais Chrétiens en ont tremblé, lorſqu'ils ont été pourvu de ces biens. Mais l'ame religieuſe en eſt déchargée: & n'eſt-il pas plus avantageux pour elle de ne les point poſſéder, que de les avoir & de courir le riſque affreux de ſe perdre? A quoi a-t-elle proprement renoncé? Eſt-ce à l'agréable de ces biens? non, puiſqu'il eſt même défendu aux Chrétiens du ſiécle: elle n'a donc fait, à le bien prendre, que ſe délivrer de ce que ces biens ont de pénible, pag. 211. *juſqu'à* 217.

2. Biens contagieux; biens qui ſouillent l'ame par la cupidité qu'ils y allument il eſt d'une extrême difficulté de les poſſéder ſans s'y attacher; & en s'y attachant, il n'eſt pas poſſible de ſe ſauver. C'eſt donc un parti bien plus aiſé à l'ame religieuſe, de s'en défaire tout d'un coup, & de s'épargner ainſi tant de

combats que les Chrétiens du ſiécle ont à ſoutenir, pour accorder enſemble la poſſeſſion de ces biens & le ſoin de leur ſalut. p. 217. *juſqu'à* 221.

3. Biens qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie & dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Ce ſont des biens fragiles ; mille accidens les font perdre ; la mort au moins les enleve : & ſur cela à quels chagrins ne ſont pas expoſés les gens du monde ; tandis que l'ame religieuſe eſt indépendante de toutes les calamités publiques ou particulieres, & qu'elle voit ſans regret aprocher la mort ? p. 221. 222.

II. PARTIE. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt ; c'eſt déjà pour l'ame religieuſe une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur, & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promeſſes de Jeſus-Chriſt : 1. confiance au jugement de Dieu, & même ſupériorité & prééminence ; 2. le centuple en ce monde ; 3. la vie éternelle dans l'autre. p. 222. 223.

1. Confiance au jugement de Dieu, & même ſupériorité & prééminence. Exemple de Saint Hilarion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon ame, que crains-tu ? il y a près de ſoixante & dix ans que tu ſers Dieu* Outre la confiance, ſupériorité & prééminence : *Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi vous ſerez aſſis ſur des trônes pour juger les douze tribus d'Iſraël.* En effet la vie des perſonnes religieuſes ſera la condamnation des mondains. p. 223. *juſqu'à* 228.

2. Le centuple en ce monde. Qu'eſt-ce que

ce centuple ? la liberté de l'eſprit, la paix intérieure, les dons de la grace. Erreur du mondain qui voudroit jouir de ce centuple, ſans ſe mettre auparavant dans les diſpoſitions néceſſaires. Il eſt vrai qu'il y a des ames religieuſes qui ne le goûtent pas : mais pourquoi ? parce qu'elles ne ſont pas vraiment religieuſes ſelon l'eſprit & le cœur. pag. 228. *juſqu'à* 234.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainſi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu. *Quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & poſſédera la vie éternelle.* Or de telles eſpérances & de tels avantages ne ſont-ils pas déjà pour l'ame religieuſe une félicité anticipée ; & qu'y a-t-il de plus propre à exciter ſa ferveur ? p. 234. 236.

IV. Sermon ſur l'Etat religieux.

L'oppoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle. p. 237.

SUJET. *Je vous conjure, moi qui ſuis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui ſoit digne de votre vocation.* Une vierge qui ſe conſacre à Dieu par la profeſſion religieuſe, peut dire comme Saint Paul, qu'elle eſt dans les chaînes pour le Seigneur : & c'eſt par ſon exemple qu'elle nous aprend au moins à remplir dignement les devoirs de la vocation chrétienne. pag. 237. 239.

DIVISION. Rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle,

que de considérer la perfection de l'état religieux, 1. Partie. Et rien n'est plus propre à consoler les religieux & à les confirmer dans leur vocation, que d'envisager les malheurs presque inévitables & les obligations des Chrétiens du siécle, 2. Partie. p. 139. 241.

I. PARTIE. Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du siécle, que de considérer la perfection de l'état religieux. Cette vue, 1. leur découvre sensiblement ce qu'ils doivent être, & ce qu'ils ne sont pas; 2. les détrompe de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loi de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable; 3. réfute toutes les excuses qu'ils alléguent, quand on leur reproche leur paresse & leur négligence dans la voie de Dieu. p. 141. 243.

1. Cette vue découvre sensiblement aux Chrétiens du siécle ce qu'ils doivent être & ce qu'ils ne sont pas. Dans les premiers siécles de l'Eglise il n'y avoit point de religieux, parce que les Chrétiens, vivant en Chrétiens, étoient alors comme autant de religieux. Dans la suite des tems, cet heureux état du Christianisme a changé par le déréglement des mœurs; & Dieu a suscité les religieux, afin qu'ils fussent pour les Chrétiens du siécle une image sensible de la perfection dont ils sont déchus, & où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la sainteté de la profession religieuse; ce que disoit à peu près S. Antoine, après avoir vu S. Paul anachorete : *Malheur à moi qui porte en vain le nom de Chrétien* ! pag. 243. *jusqu'à* 250.

2. Cette vue détrompe les Chrétiens du siécle de l'erreur dont ils se préviennent souvent,

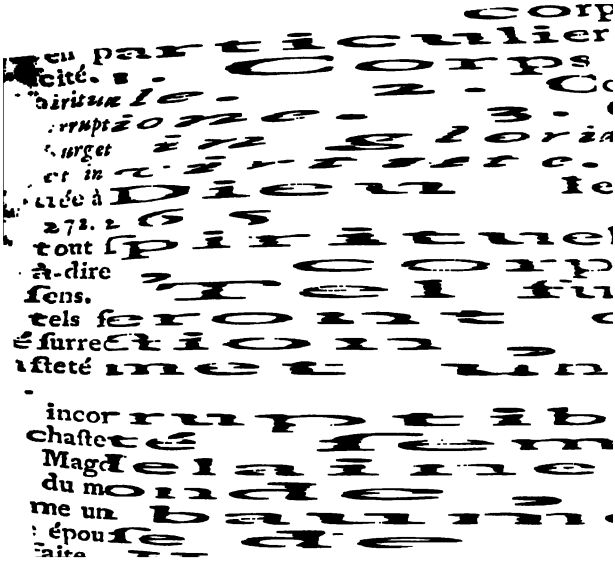
que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable. Quand ils voient tant de religieux pratiquer les conſeils même les plus héroïques, comment peuvent-ils ſe perſuader que l'obſervation des préceptes leur eſt impoſſible ? *Non poteris quod iſti & iſta* : quoi vous ne pourrez pas faire au moins une partie de ce que font ceux-ci & celles-là p. 250. 253.

3. Cette vue réfute toutes les excuſes qu'alleguent les Chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. Quel prétexte peut les juſtifier ? eſt-ce la naiſſance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités ? mais ils voient dans les communautés religieuſes des perſonnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec conſtance, & même avec une ſainte allégreſſe tout le poids de la régle la plus auſtére. p. 253. 256.

III. PARTIE. Rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux & à les confirmer dans leur vocation, que d'enviſager, 1. les miſeres preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle ; 2. leurs obligations indiſpenſables juſqu'au milieu du monde. p. 253. 255.

1. Les miſeres preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle. Le religieux a ſes croix : mais n'en a-t-on pas dans le monde ; & croix pour croix, celles de la religion ne valent-elles pas mieux, puiſqu'elles ſont ſalutaires ? On dépend dans la religion : ne dépend-on pas dans le monde, & la ſervitude n'y eſt-elle pas incomparablement plus dure ? Ainſi du reſte. p. 255. *juſqu'à* 260.

2. Les obligations indiſpenſables des Chrétiens du ſiécle. Obligations auxquelles leur



ſalut eſt attaché : obligations qui dans ce qu'elles ont de plus eſſentiel & de plus onéreux, ſont auſſi étroites pour les perſonnes du monde que pour les religieux : enfin, obligations que les perſonnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes. Au lieu que les ames religieuſes ont toutes les facilités imaginables pour s'acquitter, ſoit des devoirs communs à tous les états du Chriſtianiſme, ſoit des devoirs propres de leur profeſſion. Du reſte, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du ſacrifice que font à Dieu les perſonnes religieuſes. p. 260. *juſqu'à* 266.

V. Sermon ſur l'état religieux.

Comparaiſon des perſonnes religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité. p. 267.

SUJET. *Si nous ſommes entés en Jeſus Chriſt par la reſſemblance de ſa mort, nous le ſerons en même tems par la reſſemblance de ſa reſurrection.* Etat de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, vrai modéle de la perfection religieuſe ; ou vie religieuſe dans ſa perfection, fidéle image de l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. p. 267. 269.

DIVISION. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, ſoit par raport au corps, ſoit par raport à l'ame. Par raport au corps, c'eſt ce que fait l'angélique pureté que profeſſent les perſonnes religieuſes, 1. Partie. Par raport à l'ame, c'eſt ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu

où vivent les perſonnes religieuſes, 2. Partie. p. 269. 272.

I. Partie. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité par raport au corps : c'eſt ce que fait l'angélique pureté que profeſſent les perſonnes religieuſes. Quatre qualités des corps glorieux, ſelon S. Paul, & en particulier du corps de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. 1. Corps tout ſpirituel, *Surget corpus ſpirituale.* 2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* 3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloria.* 4. Corps plein de force, *Surget in virtute.* Or voilà dans une vierge dévouée à Dieu les quatre effets de la chaſteté. p. 272. 265

1. Corps tout ſpirituel, *Surget corpus ſpirituale* : c'eſt-à-dire, corps affranchi de la ſervitude des ſens. Tel fut celui de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, tels ſeront ceux des bienheureux après la réſurrection, & tel eſt l'état où le vœu de chaſteté met une perſonne religieuſe. p. 275. 277.

2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* La chaſteté ſemblable à ce précieux parfum que Magdelaine répandit ſur les pieds du Sauveur du monde, eſt dans la penſée des Peres, comme un baume ſacré qui maintient le corps d'une épouſe de Jeſus-Chriſt dans une intégrité parfaite. Hors de la religion elle ſeroit en danger de ſe corrompre ; mais l'état religieux eſt pour elle un préſervatif aſſuré. p. 277. 279.

3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloria.* C'eſt une inviolable chaſteté qui fait aux yeux de Dieu le plus bel agrément d'une vierge. C'eſt elle qui l'éleve à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu en

devenant l'épouſe de l'agneau. p. 279. 282.

4. Corps plein de vertu & de force, *Surget in virtute.* La pureté de corps glorieux après la réſurrection, ſera une pureté ſans effort; mais la pureté d'une vierge ſur la terre eſt une pureté victorieuſe, qui réſiſte & qui triomphe. p. 281. 283.

Du reſte tout cela demande dans les perſonnes religieuſes un grand ſoin de ſe conſerver; & l'exercice de toutes les vertus néceſſaires pour ſe maintenir. Morale que les chrétiens du ſiécle doivent s'apliquer à eux-mêmes. p. 283. 285.

II. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité par raport à l'ame; c'eſt ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vivent les perſonnes religieuſes. Comment vécut Jeſus-Chriſt ſur la terre durant les quarante jours qu'il y demeura après ſa réſurrection; 1. Il y fut ſéparé du commerce des hommes; 2. ſi de tems en tems il ſe fit voir à ſes diſciples, ce ne fut que pour des beſoins importans; 3. dans ces aparitions il vit ſes diſciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter; 4. du reſte il n'eut d'entretien qu'avec Dieu, & toute ſa converſation fut dans le Ciel. Or n'eſt-ce pas-là en figure & en abrégé la vie d'une ame religieuſe? p. 285. 287.

1. Jeſus-Chriſt fut ſéparé du commerce des hommes, & toute la vie d'une ame religieuſe eſt une vie cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu. p. 287. 289

2. Jeſus-Chriſt de tems en tems ſe fit voir à ſes diſciples, mais ce ne fut que pour des

besoins importans ; pour les rassembler, pour les confirmer, pour les consoler, pour les instruire. Une ame religieuse ne doit avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que l'éducation, le zéle, la charité, la nécessité le demandent. p. 289. 291.

3. Jesus-Christ dans ses aparitions vit ses disciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une ame religieuse reçoit quelquefois de ses proches, elle n'aspire qu'à rentrer bientôt dans sa retraite, & qu'à retourner à ses exercices. p. 291. 293.

4. Jesus-Christ n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; toute sa conversation fut dans le ciel ; & une ame religieuse n'est occupée que de Dieu, ni ne goûte que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur, & dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de graces, p. 293. 297.

VI. Sermon sur l'Etat religieux.

L'alliance de l'ame religieuse avec Dieu. pag. 298.

SUJET. *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui.* C'est l'ame religieuse qui parle, & qui sous la figure de l'Epouse des Cantiques, nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. p. 298. 299.

DIVISION. Trois choses forment une alliance, le choix, l'engagement & la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse ? Elle choisit Dieu, 1. Partie : elle s'engage à Dieu, 2. Partie : elle

s'acquiert, pour ainſi dire, un droit ſpécial ſur tous les tréſors de Dieu & ſur Dieu même. 3. Partie. p. 300.

I. Partie. L'ame religieuſe choiſit Dieu. Car qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe? le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puiſſe faire de Dieu. Dieu apelle l'ame, & l'ame lui répond. Or cette correſpondance n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de Dieu. p. 300. *juſqu'à* 303.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'ame religieuſe a droit pour cela de quitter pere & mere, & de rompre en quelque ſorte les liens les plus ſacrés de la nature. Il n'en eſt pas de même des vierges du ſiécle: toutes vierges qu'elles ſont, elles n'ont pas encore choiſi Jéſus-Chriſt d'une maniere qui les autoriſe à ſe retirer de la maiſon paternelle. Il y a plus: non-ſeulement l'ame religieuſe quitte pere & mere, mais elle ſe quitte encore elle-même. p. 303. 305.

Choix qui devient pour l'ame religieuſe une raiſon de ſervir Dieu avec toute la ferveur que demande ſon état. p. 305. 307.

II. Partie. L'ame religieuſe s'engage à Dieu. 1. Engagement ſacré. 2. Engagement ſolemnel. 3. Engagement irrévocable. pag. 307. 308.

1. Engagement ſacré: car c'eſt un engagement de vœu. D'où il s'enſuit que c'eſt le plus grand de tous les engagemens, & qu'en ce qui regarde l'obſervance des choſes que l'ame religieuſe a vouées, elle ne peut commettre d'infidélité qui ne tienne de la nature du *ſacrilege*. p. 308. 310.

2. Engagement ſolemnel. Il n'eſt apellé profeſſion, que parce qu'il eſt contracté à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe. Différence d'un vœu ſolemnel & d'un vœu particulier. L'Egliſe accepte le premier, & n'accepte pas l'autre. p. 310. 311.

3. Engagement irrévocable. Les vœux de l'ame religieuſe ſont indiſſolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de ſa volonté, qui par ſon inconſtance, peut, non pas ſe dégager de l'obligation, mais ſe relâcher dans l'obſervation de ſes vœux: & voilà ce qui doit exciter ſa vigilance. p. 311. 313. 314.

III. Partie. L'ame religieuſe acquiert un droit ſpécial ſur les tréſors de Dieu & ſur Dieu même. Dieu eſt le Dieu de tout le monde, mais il ſe donne ſpécialement aux ames qui ne veulent que lui & qui ne s'attachent qu'à lui. Or que veut autre choſe l'ame religieuſe; & quel autre bien ſe réſerve-t-elle? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs lorſqu'ils entrerent dans la terre promiſe. p. 314. *juſqu'à* 318.

Il eſt vrai que l'ame religieuſe, en faiſant alliance avec Jeſus-Chriſt, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un Dieu crucifié, & qu'elle doit entrer avec lui en ſociété de peines & de maux; mais dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien. Ce ſont des maux pour les mondains, qui n'en profitent pas, & qui les portent ſans conſolation: mais ce ſont des biens pour l'ame religieuſe, qui ſe les rend ſalutaires, & qui par la grace de Jeſus-Chriſt, y goûte une onction toute divine. p. 318. *juſqu'à* 321.

Voilà ce qui doit ſervir de modéle aux

1. que les gens du monde peuvent eux-
être parfaits dans leur état & ſelon leur
comme les religieux : 2. que non ſeu
ils peuvent, mais qu'ils y ſont indiſpe
ment obligés. p. 321. *juſqu'à* 323.

Fin du ſecond Tome.